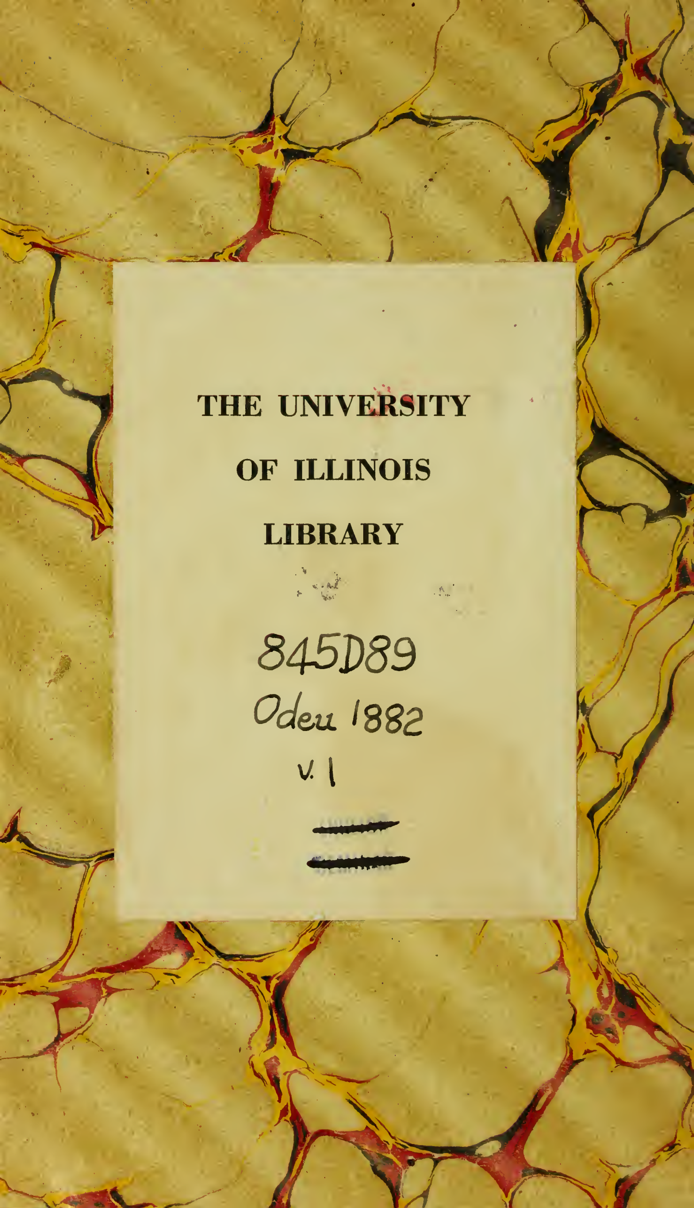

THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY
845D89
Odeu 1882
v. 1

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

LES DEUX DIANE

I

ŒUVRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté	1
Amaury	1
Ange Pitou	2
Ascanio	2
Aventure d'amour	1
Aventures de John Davys	2
Le Bâtard de Mauléon	3
Black	1
Les Blancs et les Bleus	3
La Bouillie de la comtesse Berthe	1
La Boule de neige	1
Bric-à-Brac	1
Un Cadet de famille	3
Le Capitaine Pamphile	1
Le Capitaine Paul	1
Le Capitaine Rhino	1
Le Capitaine Richard	1
Catherine Blum	1
Causeries	2
Cécile	1
César	2
Charles le Téméraire	2
Chasseur de Sauvagine	1
Le Château d'Eppstein	2
Chevalier d'Harmental	2
Le Chevalier de Maison-Rouge	2
Le Collier de la Reine	3
La Colombe	1
Compagnons de Jéhu	3
Comte de Monte-Cristo	6
Comtesse de Charny	6
Comtesse de Salisbury	2
Confessions de la marquise	2
Conscience l'Innocent	2
La Dame de Monsoreau	3
La Dame de Volupté	2
Les Deux Diane	3
Les Deux Reines	2
Dieu dispose	2
Le Docteur mystérieux	2
Le Drame de 93	3
Les Drames de la mer	1
Les Drames galants	2
Emma Lyonna	5
La Femme au collier de velours	1
Fernande	1
La Fille du Marquis	2
Une Fille du régent	1
Filles, Lorettes et Courtisanes	1
Le Fils du forçat	1
Les Frères corses	1
Gabriel Lambert	1
Les Garibaldiens	1
Gaule et France	1
Georges	1
La Guerre des femmes	2
Henri IV, Louis XIII, Richelieu	2
Histoire de mes bêtes	1
Histoire d'un casse-noisette	1
L'Homme aux contes	1
Les Hommes de fer	1
L'Horoscope	1
L'Ile de Feu	2
Impressions de voyage :	
Une Année à Florence	1
L'Arabie Heureuse	3
Les Baleiniers	2
Les Bords du Rhin	2
Le Capitaine Arena	1
Le Caucase	3
Le Corricolo	2
Un Gil-Blas en Californie	1
Le Midi de la France	2
De Paris à Cadix	2
15 jours au Sinaï	1
En Russie	4
Le Speronare	2
En Suisse	3
Le Véloce	2
La Vie au Désert	2
La Villa Palmieri	1
Ingénue	2
Isaac Laquedem	2
Isabel de Bavière	2
Italiens et Flamands	2
Ivanhoe	2
Jacques Ortis	1
Jacquot sans Oreilles	1
Jane	1
Jehanne la Pucelle	1
Louis XIV et son Siècle	4
Louis XV et sa Cour	2
Louis XVI et la Révolution	2
Louves de Machecoul	3
Madame de Chamblay	2
La Maison de Glace	2
Le Maître d'armes	1
Mariages du Père Olifus	1
Les Médicis	1
Mes Mémoires	10
Mémoires de Garibaldi	2
Mémoires d'une aveugle	2
Mémoires d'un médecin : Balsamo	5
Le Meneur de loups	1
Mille et un fantômes	1
Les Mohicans de Paris	4
Les Morts vont vite	2
Napoléon	1
Une Nuit à Florence	1
Olympe de Clèves	3
Page du duc de Savoie	2
Parisiens et Provinciaux	2
Le Pasteur d'Ashbourn	2
Pauline et Pascal Bruno	1
Un Pays inconnu	1
Le Père Gigogne	2
Le Père la Ruine	1
Le Prince des Voleurs	2
Princesse de Monaco	2
La Princesse Flora	1
Propos d'Art et de Cuisine	1
Les Quarante-Cinq	3
La Régence	1
La Reine Margot	2
Robin Hood le Proscrit	2
La Route de Varennes	1
Le Saltéador	1
Salvator	5
La San Felice	4
Souvenirs d'Antony	1
Souvenirs dramatiques	2
Souvenirs d'une Favorite	4
Les Stuarts	1
Sultanetta	1
Sylvandire	1
Terreur prussienne	2
Testament de Chauvelin	1
Théâtre complet	25
Trois Maîtres	1
Trois Mousquetaires	2
Le Trou de l'enfer	1
La Tulipe noire	1
Vicomte de Bragelonne	6
Une Vie d'artiste	1
Vingt Ans après	2

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

ALEXANDRE DUMAS

LES

DEUX DIANE

I

PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

LES

DEUX DIANE

I

UN FILS DE COMTE ET UNE FILLE DE ROI.

C'était le 5 mai de l'anné 1551. Un jeune homme de dix-huit ans, et une femme de quarante, sortant d'une petite maison de simple apparence, traversaient côte à côte le village de Montgommery, situé dans le pays d'Auge.

Le jeune homme était de cette belle race normande aux cheveux châtains, aux yeux bleus, aux blanches dents, aux lèvres rosées. Il avait ce teint frais et velouté des hommes du nord, qui, parfois, ôte un peu de puissance à leur beauté en leur faisant presque une beauté de femme. Au reste, admirablement pris dans sa taille forte et flexible à la fois, tenant tout ensemble du chêne et du roseau. Il était simplement mis, mais élégamment vêtu d'un pourpoint de drap violet foncé avec de légères broderies de soie de même couleur. Les trousses étaient du même drap et portaient les mêmes ornemens que son pourpoint ; de longues bottes de cuir noir, comme en avaient les pages et

les varlets, lui montaient au-dessus du genou, et un toquet de velours légèrement incliné sur le côté et ombragé d'une plume blanche couvrait un front où l'on pouvait reconnaître tout à la fois les indices du calme et de la fermeté.

Son cheval, dont il tenait la bride passée à son bras, le suivait en relevant de temps en temps la tête en aspirant l'air, et en hennissant aux émanations que lui apportait le vent.

La femme paraissait appartenir, sinon à la classe inférieure de la société, du moins à celle qui se trouve placée entre celle-là et la bourgeoisie. Son costume était simple, mais d'une propriété si grande, que cette propreté extrême semblait lui donner de l'élégance. Plusieurs fois le jeune homme lui avait offert de s'appuyer sur son bras, mais elle avait toujours refusé, comme si cet honneur eût été au-dessus de sa condition.

A mesure qu'ils marchaient en traversant le village, et s'avançant, comme nous l'avons dit, vers l'extrémité de la rue qui conduisait au château dont on voyait les tours massives dominer l'humble bourg, une chose était à remarquer, c'est que non-seulement les jeunes gens et les hommes, mais encore les vieillards, saluaient profondément au passage le jeune homme, qui leur répondait par un signe de tête amical. Chacun semblait reconnaître pour son supérieur et son maître cet adolescent qui, on le verra bientôt, ne se connaissait pas lui-même.

En sortant du village, tous deux prirent le chemin ou plutôt le sentier qui, s'escarpant au flanc de la montagne, donnait à grand'peine passage à deux personnes de front. Aussi, après quelques difficultés, et sur l'observation que le jeune cavalier fit à sa compagne de route, qu'étant forcé de tenir son cheval en bride il serait dangereux pour elle de marcher derrière, la bonne femme se décida à passer devant.

Le jeune homme la suivit sans prononcer une parole. On voyait que son front pensif s'inclinait sous le poids d'une puissante préoccupation.

C'était un beau et redoutable château que celui vers le-

quel s'acheminaient ainsi ces deux pèlerins si différens d'âge et de condition. Il avait fallu quatre siècles et dix générations pour que cette masse de pierres s'élevât de sa base à ses crénaux, et, montagne elle-même, dominât la montagne sur laquelle elle était bâtie.

Comme tous les édifices de cette époque, le château des comtes de Montgommery ne présentait aucune régularité. Les pères l'avaient légué à leurs fils, et chaque propriétaire provisoire avait, selon son caprice ou son besoin, ajouté quelque chose au géant de pierre. Le donjon carré, la forteresse principale, avait été bâti sous les ducs de Normandie. Puis les tourelles aux créneaux élégans, aux fenêtres brodées, s'étaient ajoutées au donjon sévère, multipliant leurs ciselures de pierre à mesure que le temps marchait, comme si le temps eût fécondé cette végétation de granit. Enfin, vers la fin du règne de Louis XII et le commencement de celui de François Ier, une longue galerie aux croisées ogivales avait complété la séculaire agglomération.

De cette galerie, et mieux encore du haut du donjon, la vue s'étendait à plusieurs lieues sur les plaines riches et verdoyantes de la Normandie. Car, nous l'avons déjà dit, le comté de Montgommery était situé dans le pays d'Auge, et ses huit ou dix baronnies, ainsi que ses cent cinquante fiefs dépendaient des bailliages d'Argentan, de Caen et d'Alençon.

Enfin on arriva à la grande porte du château.

Chose étrange ! depuis plus de quinze ans, le magnifique et puissant donjon était sans maître. Un vieil intendant continuait de percevoir les fermages ; des serviteurs qui, eux aussi, avaient vieilli dans cette solitude, continuaient d'entretenir le château qu'on ouvrait chaque jour, comme si chaque jour le maître avait dû revenir; qu'on fermait chaque soir, comme si le maître était attendu le lendemain.

L'intendant reçut les deux visiteurs avec la même amitié que chacun témoignait à la femme, et la même déférence que tous paraissaient accorder au jeune homme.

— Maître Élyot, dit la femme, qui, comme nous l'avons

vu, marchait la première, voulez-vous bien nous laisser entrer au château? j'ai quelque chose à dire à monsieur Gabriel (elle montrait le jeune homme), et je ne puis le dire que dans le salon d'honneur.

— Passez, dame Aloyse, dit Elyot, et dites où vous voudrez ce que vous avez à dire à ce jeune maître. Vous savez que malheureusement personne ne viendra vous déranger.

On traversa la salle des gardes. Autrefois douze hommes, levés sur les terres de la comté, veillaient incessamment dans cette salle. Depuis quinze ans, sept de ces hommes étaient morts, et n'avaient point été remplacés. Cinq restaient et vivaient là, faisant le même service qu'ils faisaient du temps du comte en attendant qu'ils mourussent à leur tour.

On traversa la galerie; on entra dans le salon d'honneur.

Il était meublé comme au jour où le dernier comte l'avait quitté. Seulement, dans ce salon où se réunissait autrefois, comme dans le salon d'un seigneur suzerain, toute la noblesse de Normandie, depuis quinze ans, personne n'était entré que les serviteurs chargés de l'entretenir, et un chien, le chien favori du dernier comte, qui, chaque fois qu'il y entrait, appelait lamentablement son maître, et un jour n'ayant pas voulu en sortir, s'était couché aux pieds du dais, où en l'avait retrouvé mort le lendemain.

Ce ne fut point sans une certaine émotion que Gabriel, on se rappelle que c'est le nom qui avait été donné au jeune homme; que Gabriel, disons nous, entra dans ce salon aux vieux souvenirs. Cependant l'impression qu'il recevait de ces murailles sombres, de ce dais majestueux, de ces fenêtres si profondément entaillées dans la muraille que, quoiqu'il fût dix heures du matin, le jour semblait s'arrêter à l'extérieur, cette impression, disons-nous, ne fut point assez puissante pour le distraire un seul instant de la cause qui l'avait amené, et, dès que la porte se fut refermée derrière lui :

— Voyons, ma chère Aloyse, ma bonne nourrice, dit-il,

en vérité, quoique tu paraisses plus émue que moi même, tu n'as plus aucun prétexte pour reculer l'aveu que tu m'as promis. Maintenant, Aloyse, il faut me parler sans crainte et surtout sans retard. N'as-tu pas assez hésité, bonne nourrice, — et, fils obéissant, n'ai-je point assez attendu? quand je te demandais quel nom j'avais le droit de porter, quelle famille était la mienne, et quel gentilhomme était mon père, tu me répondais : — Gabriel, je vous dirai tout cela le jour où vous aurez dix-huit ans, l'âge de la majorité pour quiconque a le droit de porter une épée. Or, aujourd'hui 5 mai 1551, j'ai dix-huit ans accomplis ; je suis venu alors, ma bonne Aloyse, te sommer de tenir ta promesse, mais tu m'as répondu avec une solennité qui m'a presque épouvanté :

« Ce n'est point dans l'humble maison de la veuve d'un pauvre écuyer que je dois vous découvrir à vous-même ; c'est dans le château des comtes de Montgommery, et dans la salle d'honneur de ce château. »

Nous avons gravi la montagne, bonne Aloyse, nous avons franchi le seuil du château des nobles comtes, nous sommes dans la salle d'honneur, parle donc.

— Asseyez-vous, Gabriel, car vous me permettez de vous donner encore une fois ce nom.

Le jeune homme lui prit les deux mains avec un mouvement d'affection profonde.

— Asseyez-vous, reprit-elle, non pas sur cette chaise, non pas sur ce fauteuil.

— Mais où veux-tu donc que je m'asseye, bonne nourrice? interrompit le jeune homme.

— Sous ce dais, dit Aloyse avec une voix qui ne manquait pas d'une certaine solennité.

Le jeune homme obéit.

Aloyse fit un signe de tête.

— Maintenant, écoutez-moi, dit-elle.

— Mais assieds-toi, au moins, dit Gabriel.

— Vous le permettez?

— Railles-tu, nourrice?

La bonne femme s'assit sur les degrés du dais, aux pieds du jeune homme attentif et fixant sur elle un regard plein de bienveillance et de curiosité.

— Gabriel, dit la nourrice décidée enfin à parler, vous aviez à peine six ans quand vous perdîtes votre père et quand moi je perdis mon mari. Vous aviez été mon nourrisson, car votre mère était morte en vous mettant au monde. De ce jour-là, moi, sœur de lait de votre mère, je vous aimai comme mon propre enfant. La veuve dévoua sa vie à l'orphelin. Comme elle vous avait donné son lait, elle vous donna son âme, et vous me rendrez cette justice, n'est-ce pas, Gabriel, que dans votre conviction, jamais, à défaut de moi, ma pensée n'a cessé de veiller sur vous.

— Chère Aloyse, dit le jeune homme, beaucoup de mères véritables eussent fait moins bien que toi, je le jure, et pas une, je le jure encore, n'eût fait mieux.

— Chacun, au reste, reprit la nourrice, s'empressa autour de vous comme je m'étais empressée la première. — Dom Jamet de Croisic, le digne chapelain de ce château, qui est retourné au Seigneur il y a trois mois, vous enseigna avec soin les lettres et les sciences, et nul, à ce qu'il disait, ne pourrait vous en remontrer pour ce qui est de lire, d'écrire et de connaître l'histoire du temps passé, et surtout celle des grandes maisons de France. Enguerrand Lorien, l'ami intime de mon défunt mari, Perrot Travigny, et l'ancien écuyer des comtes de Vimoutiers, nos voisins, vous instruisirent aux armes, au maniement de la lance et de l'épée, à l'équitation, enfin à toutes les choses de la chevalerie, et lors des fêtes et joûtes qui se tinrent à Alençon à l'occasion du mariage et du couronnement de notre sire Henri II, vous avez prouvé, il y a deux ans déjà, que vous aviez profité des bonnes leçons d'Enguerrand. Moi, pauvre ignorante, je ne pouvais que vous aimer et vous apprendre à servir Dieu ; c'est ce que j'ai toujours tâché de faire. La bonne Vierge m'y a aidée, et aujourd'hui, à dix-huit ans, vous voilà un pieux chrétien, un seigneur savant et un homme d'armes accompli, et j'espère qu'avec le secours de Dieu vous ne serez pas indigne de vos ancêtres,

MONSEIGNEUR GABRIEL, SEIGNEUR DE LORGE, COMTE DE MONTGOMMERY !

Gabriel se leva en jetant un cri.

— Comte de Montgommery, moi ! puis il reprit avec un sourire superbe :

— Eh bien ! je l'espérais, et je m'en doutais presque; tiens, Aloyse, dans mes rêves d'enfant, je l'ai dit un jour à ma petite Diane. Mais qu'est-ce donc que tu fais-là à mes pieds, bonne Aloyse? debout et dans mes bras, sainte femme ! Est-ce que tu ne veux plus me reconnaître pour ton enfant, parce que je suis l'héritier des Montgommery? l'héritier des Montgommery ! répétait-il malgré lui avec une fierté frémissante, tout en embrassant sa bonne nourrice. L'héritier des Montgommery ! mais c'est que je porte un des plus vieux et des plus glorieux noms de France. Oui. Dom Jamet m'a appris, règne par règne, génération par génération, l'histoire de mes nobles aïeux... de mes aïeux ! Embrasse-moi encore, Aloyse ! Qu'est-ce donc que va dire Diane de tout cela? Saint-Godegrand, évêque de Suez, et Sainte-Opportune, sa sœur, qui vivaient sous Charlemagne, étaient de notre maison. Roger de Montgommery commanda une des armées de Guillaume-le-Conquérant, Guillaume de Montgommery fit une croisade à ses frais. Nous avons été alliés plus d'une fois aux maisons royales d'Écosse et de France, et les premiers lords de Londres, les plus illustres gentilshommes de Paris m'appelleront mon cousin; mon père enfin...

Le jeune homme s'arrêta comme abattu. Puis il reprit bientôt :

— Hélas ! avec tout cela, Aloyse, je suis seul au monde. Le grand seigneur est un pauvre orphelin, ce descendant de tant d'aïeux royaux n'a pas son père ! Mon pauvre père ! Tiens, je pleure, Aloyse, à présent. Et ma mère ! morts l'un et l'autre. Oh ! parle-moi d'eux que je sache comment ils étaient, maintenant que je sais que je suis leur fils. Voyons, commençons par mon père : comment est-il mort? raconte-moi cela.

Aloyse se tut. Gabriel la regarda avec étonnement.

— Je te demande, nourrice, comment mon père est mort? reprit-il.

— Monseigneur, Dieu seul peut-être le sait, dit-elle. Un jour, le comte Jacques de Montgommery a quitté l'hôtel qu'il habitait rue des Jardins-Saint-Paul à Paris. Il n'y est plus rentré. Ses amis, ses cousins, l'ont cherché depuis vainement. Disparu, monseigneur! Le roi François Ier a ordonné une enquête qui n'a pas eu de résultats. Ses ennemis, s'il a péri victime de quelque trahison, étaient bien habiles ou bien puissans. Vous n'avez plus de père, monseigneur, et cependant la tombe de Jacques de Montgommery manque dans la chapelle de votre château; car on ne l'a retrouvé ni vivant ni mort.

— C'est que ce n'était pas son fils qui le cherchait, s'écria Gabriel. Ah! nourrice, pourquoi as-tu si longtemps gardé le silence! Me cachais-tu donc ma naissance, parce que j'avais mon père à venger ou à sauver?

— Non, mais parce que je devais vous sauver vous-même, monseigneur. Ecoutez-moi. Savez-vous quelles furent les dernières paroles de mon mari, du brave Perrot Travigny, qui avait pour votre maison comme une religion, monseigneur? Femme, me dit-il quelques minutes avant de rendre le dernier soupir, tu n'attendras pas que je sois enseveli, tu me fermeras seulement les yeux et tu quitteras Paris tout de suite avec l'enfant. Tu iras à Montgommery, non pas au château, mais dans la maison que nous tenons des bontés de monseigneur.

C'est là que tu élèveras l'héritier de nos maîtres, sans mystère, mais aussi sans bruit. Nos bonnes gens du pays le respecteront et ne le trahiront pas. Cache-lui surtout à lui-même son origine; il se montrerait et se perdrait. Qu'il sache seulement qu'il est gentilhomme, c'est assez pour sa dignité et ta conscience. Puis, quand l'âge l'aura fait prudent et grave, comme le sang le fera brave et loyal, quand il aura dix-huit ans par exemple, dis-lui son nom et sa race, Aloyse. Il jugera lui-même alors ce qu'il doit et ce qu'il peut faire. Mais prends garde jusque-là; des inimitiés redoutables, des haines invincibles le poursuivraient, s'il était découvert, et ceux qui ont atteint et touché l'aigle n'é-

pargneraient pas sa couvée. Il me dit cela et mourut, monseigneur, et moi, docile à ses ordres, je vous pris, pauvre orphelin de six ans qui aviez vu à peine votre père, et je vous amenai ici. On y savait déjà la disparition du comte, et l'on soupçonnait que des ennemis terribles et implacables menaçaient quiconque portait son nom. On vous vit, on vous reconnut sans doute dans le village, mais, par un accord tacite, nul ne m'interrogea, nul ne s'étonna de mon silence. Peu de temps après, mon fils unique, votre frère de lait, mon pauvre Robert me fut enlevé par les fièvres. Dieu voulait apparemment que je fusse à vous tout entière. La volonté de Dieu soit bénie! Tous firent semblant de croire que c'était mon fils qui survivait, et cependant tous vous traitaient avec un respect pieux et une obéissance touchante. C'est que vous ressembliez déjà à votre père et de figure et de cœur. L'instinct du lion se révélait en vous, et l'on voyait bien que vous étiez né maître et chef. Les enfans des environs prenaient déjà l'habitude de se former en troupe sous votre commandement. Dans tous leurs jeux vous marchiez à leur tête, et pas un d'eux n'eût osé vous refuser son hommage. Jeune roi du pays, c'est le pays qui vous a élevé, et qui vous voyant grandir fier et beau vous admirait. La redevance des plus beaux fruits, la dîme de la récolte, venaient à la maison sans que j'eusse rien demandé. Le plus beau cheval du pâturage vous était toujours réservé. Dom Jamet, Enguerrand et tous les varlets et serviteurs du château, vous donnaient leurs services comme une dette naturelle, et vous les acceptiez comme votre droit. Rien en vous que de vaillant, de hardi et de magnanime. Vous faisiez voir dans les moindres choses de quelle race vous sortiez. Oe raconte encore dans les veillées comment un jour vous avez troqué à un page mes deux vaches contre un faucon. Mais ces instincts et ces élans ne vous trahissaient que pour les fidèles, et vous restiez caché et inconnu aux malveillans. Le grand bruit des guerres d'Italie, d'Espagne et de Flandre contre l'empereur Charles-Quint, ne contribuait pas peu, Dieu merci! à vous protéger, et vous êtes enfin arrivé sain et sauf à cet âge où Perrot m'avait permis de me fier à votre raison et à votre sagesse.

Mais vous d'ordinaire si grave et si prudent, voilà que vos premiers mots sont pour la témérité et le bruit, la vengeance et les éclats.

— La vengeance, oui ; les éclats, non ! Aloyse, tu penses donc que les ennemis de mon pauvre père vivent encore?

— Monseigneur, je ne sais ; seulement il serait plus sûr de le présumer, et je suppose que vous arriviez à la cour inconnu encore, mais avec votre nom éclatant qui attirera sur vous les regards, brave mais inexpérimenté, fort de votre bon désir et de la justice de votre cause, mais sans amis, sans alliés, et même sans réputation personnelle, qu'arrivera-t-il? Ceux qui vous haïssent vous verront venir et vous ne les verrez pas ; ils vous frapperont et vous ne saurez pas d'où partira le coup, et non-seulement votre père ne sera pas vengé, mais vous, monseigneur, vous serez perdu.

— Voilà justement, Aloyse, pourquoi je regrette de n'avoir pas le temps de me faire des amis et un peu de gloire... Ah! si j'avais été averti il y a deux ans, par exemple !... N'importe! ce n'est qu'un retard, et je regagnerai les jours perdus. Aussi bien, pour d'autres raisons, je me félicite d'être resté ces deux dernières années à Montgommery; j'en serai quitte pour doubler le pas. J'irai à Paris, Aloyse; et sans cacher que je suis un Montgommery, je puis bien ne pas dire que je suis le fils du comte Jacques; les fiefs et les titres ne manquent pas plus dans notre maison que dans la maison de France, et notre parenté est assez nombreuse en Angleterre et en France pour qu'un indifférent ne puisse s'y reconnaître. Je puis prendre le nom de vicomte d'Exmès, Aloyse, et ce ne sera ni me cacher, ni me montrer. Puis, j'irai trouver... — Qui irai-je trouver à la cour? Grâce à Enguerrand, je suis au fait des choses et des hommes. M'adresserai-je au connétable de Montmorency, à ce cruel diseur de patenôtres? non, et je suis de l'avis de ta grimace, Aloyse... Au maréchal de Saint-André? il n'est pas assez jeune ni assez entreprenant... A François de Guise plutôt? oui, c'est cela. Montmédy, Saint Dizier, Bologne, ont prouvé déjà ce qu'il peut faire. C'est à lui que que j'irai, c'est sous ses ordres que je gagnerai mes éperons.

C'est à l'ombre de son nom que je conquerrai le mien.

— Monseigneur me permettra de lui faire remarquer, dit Aloyse, que l'honnête et loyal Elyot a eu le temps de mettre de bonnes sommes de côté pour l'héritier de ses maîtres. Vous pourrez mener un équipage royal, monseigneur, et les jeunes hommes vos tenanciers, que vous exerciez en jouant à la guerre, ont pour devoir et auront pour joie de vous suivre à la guerre pour tout de bon. C'est votre droit de les appeler autour de vous, vous le savez, monseigneur.

— Et nous en userons, Aloyse, de ce droit, nous en userons.

— Monseigneur veut-il bien actuellement recevoir tous ses domestiques, serviteurs, et gens de ses fiefs et baronnies, qui brûlent du désir de le saluer.

— Pas encore, s'il te plaît, ma bonne Aloyse; mais dis à Martin-Guerre qu'il selle un cheval pour m'accompagner. J'aurai avant tout une course à faire aux environs.

— Serait-ce pas du côté de Vimoutiers? dit la bonne Aloyse en souriant avec quelque malice.

— Oui, peut-être. Ne dois-je pas à mon vieux Enguerrand une visite et mes remercîmens?

— Et avec les complimens d'Enguerrand, monseigneur sera bien aise de recevoir ceux d'une jolie petite fille appelée Diane, n'est-ce pas?

— Mais, répondit en riant Gabriel, cette jolie petite fille est ma femme et je suis son mari depuis trois ans, c'est-à-dire depuis que j'ai eu quinze ans et qu'elle en a neuf.

Aloyse devint rêveuse.

— Monseigneur, dit-elle, si je ne savais pas combien, malgré votre jeunesse, vous êtes grave et sincère, et que tout sentiment en vous est austère et profond, je me garderais des paroles que je vais oser vous dire. Mais ce qui pour d'autres est un jeu pour vous est souvent une chose sérieuse. Songez, monseigneur, qu'on ne sait pas de qui Diane est la fille. Un jour la femme d'Enguerrand, lequel dans ce temps-là avait suivi à Fontainebleau son maître, le comte de Vimoutiers, a retrouvé en rentrant chez elle un enfant dans un berceau et une lourde bourse d'or sur une

table. Dans la bourse il y avait une somme assez considérable, la moitié d'un anneau gravé, et un papier avec ce seul mot : *Diane*. Berthe, la femme d'Enguerrand, n'avait pas d'enfant de son mariage, et elle a accepté avec joie cette autre maternité qu'on lui demandait. Mais, de retour à Vimoutiers, elle est morte, comme est mort mon mari à qui son maître vous avait confié, monseigneur, et c'est une femme qui a élevé l'orphelin, c'est un homme qui a élevé l'orpheline. Mais Enguerrand et moi, chargés tous deux d'une tâche pareille, nous avons échangé nos soins, et j'ai tâché de faire Diane bonne et pieuse, comme Enguerrand vous a fait adroit et savant. Naturellement vous avez connu Diane, et naturellement vous vous êtes attaché à elle. Mais vous êtes le comte de Montgommery reconnu par des papiers authentiques et par la notoriété publique, et l'on n'est pas encore venu réclamer Diane avec l'autre moitié de l'anneau d'or. Prenez garde, monseigneur, je sais bien que Diane est une enfant de douze ans à peine, mais elle grandira, mais elle sera d'une beauté ravissante, et avec un naturel comme le vôtre, je le répète, tout est sérieux. Prenez garde ; il se peut qu'elle reste toujours ce qu'elle est encore, un enfant trouvé, et vous êtes trop grand seigneur pour l'épouser, et trop gentilhomme pour la séduire.

— Mais, nourrice, puisque je vais partir, te quitter et quitter Diane, dit Gabriel pensif.

— C'est juste, cela ; pardonnez à votre vieille Aloyse sa prévoyance trop inquiète, et allez voir, si cela vous plaît, cette douce et gentille enfant que vous nommez votre petite femme. Mais songez qu'on vous attend impatiemment ici. A bientôt, n'est-il pas vrai, monseigneur le comte ?...

— A bientôt, et embrasse-moi encore, Aloyse ; appelle-moi toujours ton enfant, et sois remerciée mille fois, ma bonne nourrice.

— Soyez mille fois béni, mon enfant et mon seigneur.

Maître Martin-Guerre attendait Gabriel à la porte, et tous deux montèrent à cheval.

II.

UNE MARIÉE QUI JOUE A LA POUPÉE.

Gabriel prit pour aller plus vite par des sentiers à lui connus.

Et pourtant il laissait parfois son cheval ralentir le pas, et on peut même dire qu'il laissait aller le bel animal selon le train de sa rêverie. Des sentimens bien divers en effet, tantôt passionnés et tantôt tristes, tantôt fiers et tantôt accablés, passaient tour à tour dans le cœur du jeune homme. Quand il songeait qu'il était le comte de Montgommery, son regard étincelait et il donnait de l'éperon à son cheval, comme s'enivrant de l'air qui sifflait autour de ses tempes, et puis il se disait : « Mon père a été tué et n'a pas été vengé !... » et il laissait fléchir la bride dans sa main. Mais tout à coup il pensa qu'il allait se battre, se faire un nom redoutable et redouté, et payer toutes ses dettes d'honneur et de sang, et il repartait au galop comme s'il courait vraiment à la gloire, jusqu'à ce que réfléchissant qu'il lui faudrait pour cela quitter sa petite Diane si riante et si jolie, il retombait dans la mélancolie, et en arrivait peu à peu à ne plus marcher qu'au pas, comme s'il eût pu retarder ainsi le moment cruel de la séparation. Mais, il reviendrait, il aurait retrouvé les ennemis de son père et les parens de Diane... Et Gabriel, piquant des deux, volait aussi prompt que son espérance. Il était arrivé, et décidément, dans cette jeune âme toute ouverte au bonheur, la joie avait chassé la tristesse.

Par dessus la haie qui entourait le verger du vieil Enguerrand, Gabriel aperçut à travers les arbres la rob blanche de Diane. Il eut bientôt fait d'attacher son chev

à un tronc de saule et de franchir d'un bond la haie ; radieux et triomphant, il tomba aux pieds de la jeune fille.

Mais Diane pleurait.

— Qu'y a-t-il, chère petite femme, dit Gabriel, et d'où nous vient cet amer chagrin? Est-ce qu'Enguerrand nous aurait grondée pour avoir déchiré quelque robe, ou mal dit nos prières? ou bien notre bouvreuil se serait-il envolé? parle, Diane, ma chérie. Voici pour te consoler ton chevalier fidèle.

— Hélas! non, Gabriel, vous ne pouvez plus être mon chevalier, dit Diane, et c'est justement pour cela que je suis triste et que je pleure.

Gabriel crut que Diane avait appris par Enguerrand le nom de son compagnon de jeux, et qu'elle voulait l'éprouver peut-être. Il reprit :

— Et quel est donc, Diane, le malheur ou le bonheur qui pourrait jamais me faire renoncer au doux titre que tu m'as laissé prendre et que je suis si joyeux et si fier de porter? Vois donc, je suis à tes genoux.

Mais Diane ne parut pas comprendre, et pleurant plus fort que jamais en cachant son front sur la poitrine de Gabriel, elle s'écria en sanglottant :

— Gabriel! Gabriel! il faudra ne plus nous voir désormais.

— Et qui nous en empêchera? reprit-il vivement.

Elle releva sa blonde et charmante tête et ses yeux bleus baignés de larmes ; puis avec une petite moue tout à fait solennelle et grave :

— Le devoir, répondit-elle en soupirant profondément.

Sa ravissante physionomie eut une expression si désolée et si comique à la fois que Gabriel, charmé et tout à ses pensées d'ailleurs, ne put s'empêcher de rire, et prenant entre ses mains le front pur de l'enfant, il le baisa à plusieurs reprises, mais elle s'éloigna vivement.

— Non, mon ami, dit-elle, plus de ces causeries. Mon Dieu! mon Dieu! elles nous sont à présent défendues.

— Quels contes lui aura fait Enguerrand? se dit Gabriel persistant dans son erreur, et il ajouta : — Ne m'aimes-tu donc plus, ma Diane chérie!

— Moi ! ne plus t'aimer ! s'écria Diane. Comment peux-tu supposer et dire de pareilles choses, Gabriel ? N'es-tu pas l'ami de mon enfance et le frère de toute ma vie ? Ne m'as-tu pas toujours traitée avec une bonté et une tendresse de mère ? Quand je riais et quand je pleurais, qui trouvais-je là sans cesse à mes côtés, pour partager gaîté ou peine ? toi, Gabriel !... Qui me portait quand j'étais lasse ? qui m'aidait à apprendre mes leçons ? qui s'attribuait mes fautes et partageait mes punitions quand il ne pouvait pas les prendre pour lui seul ? toi encore ! Qui inventait pour moi mille jeux ? qui me faisait de beaux bouquets dans les prés ? qui me dénichait des nids de chardonnerets dans les bois ? toi, toujours ! Je t'ai trouvé, en tout lieu et en tout temps, bon, gracieux et dévoué pour moi, Gabriel. Gabriel, je ne t'oublierai jamais, et tant que mon cœur vivra, tu vivras dans mon cœur ; j'aurais voulu te donner mon existence et mon âme, et je n'ai jamais rêvé le bonheur qu'en rêvant à toi. Mais tout cela n'empêche pas, hélas ! qu'il faut nous séparer, et pour ne plus nous revoir, sans doute.

— Et pourquoi ? pour te punir d'avoir malicieusement introduit le chien Phylax dans la basse-cour ? demanda Gabriel.

— Oh ! pour bien autre chose, va !

— Et pourquoi enfin ?

Elle se leva, et laissant retomber ses bras le long de sa robe et sa tête sur sa poitrine :

— Parce que je suis la femme d'un autre, dit-elle.

Gabriel ne riait plus, et un trouble singulier lui serrait le cœur ; il reprit d'une voix émue :

— Qu'est-ce que cela signifie, Diane ?

— Je ne m'appelle plus Diane, répondit-elle, je m'appelle *madame la duchesse de Castro*, puisque mon mari s'appelle *Horace Farnèse, duc de Castro*.

Et la petite fille ne pouvait s'empêcher de sourire un peu à travers ses larmes en disant : *mon mari*, à douze ans ! En effet, c'était glorieux : *madame la duchesse !* mais sa douleur lui reprit en voyant la douleur de Gabriel.

Le jeune homme était debout devant elle, pâle et les yeux effarés.

— Est-ce un jeu? est-ce un songe? dit-il.

— Non, mon pauvre ami, c'est la triste réalité, reprit Diane. N'as-tu pas rencontré en route Enguerrand, qui est parti pour Montgommery, il y a une demi-heure?

— J'ai pris par des chemins détournés. Mais achève.

— Pourquoi aussi, Gabriel, es-tu resté quatre jours sans venir? Cela n'était jamais arrivé, et cela nous a porté malheur, vois-tu. Avant-hier au soir, j'avais eu de la peine à m'endormir. Je ne t'avais pas vu depuis deux jours, j'étais inquiète, et j'avais fait promettre à Enguerrand que, si tu ne venais pas le lendemain, nous irions à Montgommery le jour d'après. Et puis, comme par un pressentiment, nous avions parlé, Enguerrand et moi, de l'avenir, du passé, de mes parens qui semblaient m'avoir oubliée hélas! C'est mal ce que je vais dire, mais j'aurais été plus heureuse peut-être s'ils m'eussent oubliée en effet. Tout ce grave entretien m'avait, comme de raison, un peu attristée et fatiguée, et je fus, comme je te disais, assez longtemps à m'endormir, ce qui fut cause que je m'éveillai hier matin un peu plus tard que de coutume. Je m'habillai en toute hâte, je fis ma prière, et je m'apprêtais à descendre, quand j'entendis un grand bruit sous ma fenêtre, devant la porte de la maison. C'étaient des cavaliers magnifiques, Gabriel, suivis d'écuyers, de pages et de varlets, et derrière la cavalcade un carrosse doré, tout éblouissant. Comme je regardais curieusement le cortége, m'étonnant qu'il s'arrêtât devant notre pauvre demeure, Antoine vint frapper à ma porte et me pria de la part d'Enguerrand de descendre tout de suite. Je ne sais pourquoi j'eus peur, mais il fallait obéir cependant, et j'obéis. Quand j'entrai dans la grande salle, elle était pleine de ces superbes seigneurs que j'avais vus de ma croisée. Je me mis alors à rougir et à trembler plus effrayée que jamais, tu conçois cela, Gabriel?

— Oui, reprit Gabriel avec amertume. Continue donc, car la chose devient intéressante en vérité.

— A mon entrée, continua Diane, un des seigneurs les

plus brodés vint à moi, et me présentant sa main gantée, me conduisit devant un autre gentilhomme non moins richement orné que lui, puis s'inclinant :

— Monseigneur le duc de Castro, lui dit-il, j'ai l'honneur de vous présenter votre femme. Madame, ajouta-t-il en se retournant vers moi, monsieur Horace Farnèse, duc de Castro, votre mari.

Le duc me salua avec un sourire. Mais moi, toute confuse et éplorée, je me jetai dans les bras d'Enguerrand que je venais d'apercevoir dans un coin.

— Enguerrand! Enguerrand! ce n'est pas mon mari, ce prince, je n'ai pas d'autre mari que Gabriel; Enguerrand. dis-le donc à ces messieurs, je t'en prie.

Celui qui m'avait présentée au duc fronça le sourcil.

— Qu'est-ce que cet enfantillage? demanda-t-il à Enguerrand d'une voix sévère.

— Rien, monseigneur, un enfantillage en effet, répondit Enguerrand tout pâle. Et s'adressant à moi tout bas: Êtes-vous folle, Diane! Qu'est-ce qu'une rébellion pareille? refuser ainsi d'obéir à vos parens, qui vous ont retrouvée et qui vous réclament!

— Où sont-ils, mes parens? dis-je tout haut. C'est à eux que je veux parler.

— C'est en leur nom que nous venons, mademoiselle, reprit le seigneur sévère. Je suis ici leur représentant. Si vous n'en croyez pas mes paroles, voici l'ordre signé du roi Henri II, notre sire; lisez :

Il me présentait un parchemin scellé d'un cachet rouge, et je lisais au haut de la page : « Nous Henri, par la grâce de Dieu; » et au bas la signature royale : Henri. J'étais aveuglée, étourdie, anéantie. J'avais le vertige et le délire, Tout ce monde qui avait les yeux sur moi! Enguerrand lui-même qui m'abandonnait! L'idée de mes parens! le nom du roi! c'était trop, tout cela, pour ma pauvre tête. Et tu n'étais pas là, Gabriel!

— Mais il me paraît que ma présence ne pouvait pas vous être nécessaire, reprit Gabriel.

— Oh! si, Gabriel, toi présent, j'aurais résisté encore. tandis que ne t'ayant pas là quand le gentilhomme qui

semblait tout conduire m'a dit : Allons, c'est assez de retard comme cela. Madame de Leviston, je confie à vos soins madame de Castro; nous vous attendons pour monter à la chapelle. Sa voix était si brève et si impérieuse, il semblait permettre si peu la résistance, que je me suis laissé emmener. Gabriel, pardonne-moi, j'étais brisée, éperdue, et je n'avais plus une idée...

— Comment donc! mais cela se conçoit à merveille, répondit Gabriel avec un sourire sardonique.

— On m'a conduite dans ma chambre, reprit Diane. Là, cette madame de Leviston, aidée de deux ou trois femmes, a tiré de grands coffres une robe blanche de soie. Puis, malgré ma honte, elles m'ont déshabillée et rhabillée. C'est tout au plus si j'osais marcher dans ces beaux atours. Puis elles m'ont mis des perles aux oreilles, un collier de perles autour du cou; mes larmes roulaient sur les perles. Mais ces dames ne faisaient que rire de mon embarras sans doute, et peut-être même de mon chagrin. Au bout d'une demi-heure, j'étais prête, et elles avaient beau dire que j'étais charmante ainsi parée, je crois que c'était vrai, Gabriel, mais je pleurais tout de même. J'avais fini par me persuader que j'agissais dans un rêve éblouissant et terrible. Je marchais sans volonté, j'allais et venais machinalement. Cependant les chevaux piaffaient devant la porte, écuyers, pages et varlets attendaient debout. Nous descendîmes. Les regards imposans de toute cette assemblée recommencèrent à percer sur moi. Le seigneur à la voix rude m'offrit de nouveau la main, et me conduisit à une litière toute or et satin, dans laquelle je dus m'asseoir sur des coussins presque aussi beaux que ma robe. Le duc de Castro marchait à cheval à la portière, et c'est ainsi que le cortége monta lentement à la chapelle du château de Vimoutiers. Le prêtre était déjà à l'autel. Je ne sais pas quelles paroles on prononça autour de moi, quelles paroles on me dicta, je sentis, à un moment, dans ce songe étrange, le duc me passer au doigt un anneau. Puis, au bout de vingt minutes ou de vingt ans, je n'en ai pas conscience, un air plus frais me frappa le visage. Nous sortions de la

chapelle ; on m'appelait madame la duchesse; j'étais mariée! Entends-tu cela, Gabriel? j'étais mariée

Gabriel ne répondit que par un farouche éclat de rire.

— Tiens, Gabriel, reprit Diane, j'étais si véritablement hors de moi-même que, pour la première fois seulement, en rentrant à la maison, je songeai, un peu remise, à regarder le mari que tous ces étrangers étaient venus m'imposer. Jusque-là, je l'avais vu, mais je ne l'avais pas regardé, Gabriel. Ah! mon pauvre Gabriel! il est bien moins beau que toi! Sa taille d'abord est médiocre, et dans ses riches habits, il semble bien moins élégant que toi dans ton simple pourpoint brun. Et puis il a l'air aussi impertinent et hautain que tu parais doux et poli. Ajoute à cela des cheveux et une longue barbe d'un blond ardent. Je suis sacrifiée, Gabriel. Après s'être entretenu quelque temps avec celui qui s'était donné pour le représentant du roi, le duc s'est approché de moi, et me prenant la main :

— Madame la duchesse, m'a-t-il dit avec un sourire très fin, pardonnez moi la dure obligation où je suis de vous quitter si vite. Mais vous savez, ou vous ne savez pas, que nous sommes au plus fort de la guerre contre l'Espagne, et mes hommes d'armes réclament sur-le-champ ma présence. J'espère avoir la joie de vous revoir dans quelque temps à la cour, où vous irez demeurer près de Sa Majesté dès cette semaine. Je vous prie d'accepter quelques présens que je me suis permis de laisser ici pour vous. Au revoir, madame. Conservez-vous gaie et charmante, comme on l'est à votre âge, et amusez-vous, jouez de tout votre cœur tandis que je vais me battre.

Ce disant, il m'a baisée familièrement au front, et même sa longue barbe m'a piquée; ce n'est pas comme la tienne, Gabriel. Et puis, tous ces seigneurs et ces dames m'ont saluée, et ils s'en sont allés peu à peu, Gabriel, me laissant enfin seule avec mon père Enguerrand. Il n'avait pas beaucoup plus compris que moi toute cette aventure. On lui avait donné à lire le parchemin du roi qui m'ordonnait, à ce qu'il paraît, d'épouser le duc de Castro. Le seigneur qui représentait Sa Majesté s'appelle le comte d'Humières. Enguerrand l'a reconnu pour l'avoir vu autrefois avec mon-

sieur de Vimoutiers. Tout ce qu'Enguerrand savait de plus que moi, c'était encore cette triste nouvelle que cette dame de Leviston qui m'a habillée, et qui habite Caen, me viendrait chercher ces jours-ci pour me conduire à la Cour, et que j'eusse à me tenir toujours prête. Voilà ma singulière et douloureuse histoire, Gabriel. Ah! j'oubliais. En rentrant dans ma chambre, j'ai trouvé dans une grande boîte tu ne devinerais jamais quoi? une superbe poupée avec un trousseau complet de linge, et trois robes : soie blanche, damas rouge, et brocart vert, le tout à l'usage de ladite poupée. J'étais outrée, Gabriel, c'étaient donc là les présens de mon mari! me traiter comme une petite fille! c'est le rouge d'ailleurs qui va le mieux à la poupée, parce qu'elle a le teint naturellement coloré. Les petits souliers sont aussi charmans, mais le procédé est indigne, car enfin, il me semble que je ne suis plus une enfant.

— Si! vous êtes une enfant, Diane, répondit Gabriel dont la colère avait insensiblement fait place à la tristesse, une véritable enfant! je ne vous en veux pas d'avoir douze ans, ce serait injuste et absurde. Je vois seulement que j'ai eu tort d'attacher sur une âme jeune et légère un sentiment aussi ardent et aussi profond. Car je sens à ma douleur combien je vous aimais, Diane. Je vous répète pourtant que je ne vous en veux pas. Mais si vous aviez été plus forte, mais si vous aviez trouvé en vous l'énergie nécessaire pour résister à un ordre injuste, si vous aviez seulement su obtenir un peu de temps, Diane, nous aurions pu être heureux, puisque vous avez retrouvé vos parens et qu'ils paraissent de race illustre. Moi, aussi, Diane, je venais vous dire un grand secret qui m'a été révélé aujourd'hui même. Mais à quoi bon à présent? il est trop tard. Votre faiblesse a fait rompre le fil de ma destinée que je croyais tenir enfin. Pourrai-je le rattacher jamais? je prévois que toute ma vie se souviendra de vous. Diane, et que mes jeunes amours tiendront toujours la plus grand place dans mon cœur. Vous cependant, Diane, dans l'éclat de la Cour, dans le bruit des fêtes, vous perdrez vite de vue qui vous a tant chérie aux jours de votre obscurité.

— Jamais! s'écria Diane. Et tiens, Gabriel, maintenant

que tu es là et que tu peux m'encourager et m'aider, veux-tu que je refuse de partir quand on viendra me chercher, et que je résiste aux prières, aux instances, aux ordres, pour rester toujours avec toi ?

—Merci, chère Diane, mais dorénavant, vois-tu, devant les hommes et devant Dieu, tu appartiens à un autre. Il faut accomplir notre devoir et notre sort. Il faut, comme l'a dit le duc de Castro, aller chacun de notre côté, toi aux réjouissances et à la Cour, moi aux camps et aux batailles. Que Dieu me donne seulement de te voir un jour !

— Oui, Gabriel, je te reverrai, je t'aimerai toujours ! s'écria la pauvre Diane en se jetant éplorée aux bras son ami.

Mais, en ce moment, Enguerrand parut dans une allée voisine, précédant madame de Leviston.

— La voici, madame, dit-il en lui montrant Diane. Ah ! c'est vous, Gabriel, fit-il en apercevant le jeune comte, j'allais à Montgommery vous voir quand j'ai rencontré la voiture de madame de Leviston, et j'ai dû retourner sur mes pas.

— Oui, madame, dit à Diane, madame de Leviston, le roi a mandé à mon mari qu'il avait hâte de vous voir, et j'ai avancé notre départ. Nous allons, s'il vous plaît, nous mettre en route dans une heure. Vos préparatifs ne seront pas longs, j'imagine, n'est-ce pas ?

Diane regarda Gabriel.

— Du courage ! lui dit gravement celui-ci.

— J'ai la joie de vous annoncer, reprit madame de Leviston, que votre brave père nourricier peut et veut nous accompagner à Paris, et nous rejoindre demain à Alençon, si cela vous convient.

— Si cela me convient ! s'écria Diane. Ah ! madame, on ne m'a pas nommé encore mes parens, mais je le nommerai toujours mon père.

Et elle tendit sa main à Enguerrand, qui la couvrit de baisers, pour avoir le droit de regarder encore un peu, à travers le voile de ses larmes, Gabriel pensif et triste, mais résigné et décidé pourtant.

— Allons, madame, dit madame de Leviston que ces

adieux et ces retards impatientaient peut-être, songez qu'il faut que vous soyez à Caen avant la nuit.

Diane alors, suffoquée de sanglots, s'éloigna précipitamment pour monter à sa chambre, non sans avoir fait signe à Gabriel de l'attendre. Enguerrand et madame de Leviston la suivirent. Gabriel attendit.

Au bout d'une heure, pendant laquelle on chargea dans la voiture les effets que Diane voulait emporter, Diane reparut toute prête et habillée pour le voyage. Elle demanda à madame de Leviston, qui la suivait comme son ombre, la permission de faire une dernière fois le tour du jardin où elle avait joué douze ans si insouciante et si heureuse. Gabriel et Enguerrand marchaient derrière elle durant cette visite. Diane s'arrêta devant un rosier de roses blanches que Gabriel et elle avaient planté l'année précédente. Elle cueillit deux roses, en attacha une à sa robe, respira l'autre, et la présenta à Gabriel. Le jeune homme sentit qu'elle lui glissait en même temps dans la main un papier qu'il cacha précipitamment dans son pourpoint.

Lorsque Diane eut dit adieu à toutes les allées, à tous les bosquets, à toutes les fleurs, il fallut cependant bien qu'elle se déterminât à partir. Arrivée devant la voiture qui allait l'emmener, elle donna la main aux serviteurs de la maison, et même aux bonnes gens du bourg, qui tous la connaissaient et l'aimaient. Elle n'avait pas la force de parler, la pauvre enfant; elle faisait seulement à chacun un petit signe de tête amical. Puis, elle embrassa Enguerrand, puis Gabriel, sans aucunement s'embarrasser de la présence de madame de Leviston. Dans les bras de son ami, elle recouvra même la voix, et, comme il lui disait : Adieu ! adieu ! elle reprit : — Non, au revoir !

Elle monta alors en voiture, et l'enfance, après tout, ne perdant pas tout à fait ses droits sur elle, Gabriel l'entendit demander à madame de Leviston avec cette petite moue qui lui allait si bien :

— A-t-on mis au moins là-haut ma grande poupée ?

La voiture partit au galop.

Gabriel ouvrit le papier que Diane lui avait remis : il y

trouva une boucle de ces beaux cheveux cendrés qu'il aimait tant à baiser.

Un mois après, Gabriel, arrivé à Paris, se faisait annoncer à l'hôtel de Guise, au duc François de Guise, sous le nom de vicomte d'Exmès.

III.

AU CAMP.

— Oui messieurs, dit en entrant dans sa tente le duc de Guise aux seigneurs qui l'entouraient ; oui, aujourd'hui 24 avril 1557, au soir, après être rentré le 15 sur le territoire de Naples, après avoir pris Campli en quatre jours, nous mettons le siége devant Civitetta ; le 1er mai, maîtres de Civitetta, nous irons camper devant Aquila. Au 10 mai, nous serons à Arpino, au 20 à Capoue, où nous ne nous endormirons pas comme Annibal. Au 1er juin, messieurs, je veux vous faire voir Naples, s'il plaît à Dieu...

— Et au pape, mon cher frère, dit le duc d'Aumale. Sa Sainteté, qui nous avait tant promis l'appui de ses soldats pontificaux, nous laisse jusqu'ici réduits à nous-mêmes, ce me semble, et notre armée n'est guère forte pour s'aventurer ainsi en pays ennemis.

— Paul II, dit François, a trop d'intérêt au succès de nos armes pour nous laisser sans secours. La belle nuit transparente et éclairée, messieurs ! Biron, savez-vous si les partisans, dont les Caraffa nous avaient annoncé le soulèvement dans les Abruzzes, commencent à faire quelque bruit ?

— Ils ne bougent pas, monseigneur, j'ai des nouvelles toutes fraîches et certaines.

— Nos mousquetades les vont réveiller, dit le duc de

Guise. Monsieur le marquis d'Elbœuf, reprit-il, avez-vous entendu parler des convois de vivres et de munitions que nous devions recevoir à Ascoli, et qui vont enfin nous rejoindre ici, j'imagine ?

— Oui, j'en ai entendu parler, mais à Rome, monseigneur, et depuis, hélas !...

— Un simple retard, interrompit le duc de Guise, ce n'est assurément qu'un retard ; et après tout nous ne sommes pas encore tout à fait au dépourvu. La prise de Campli nous a ravitaillés quelque peu, et si, dans une heure d'ici, j'entrais dans la tente de chacun de vous, messieurs, je gage que j'y trouverais un bon souper servi, et à table avec vous, une pauvre veuve ou une jolie orpheline de Campli que vous seriez en train de consoler. Rien de mieux, messieurs. D'ailleurs, ce sont là devoirs de victorieux qui font trouver douce, n'est-ce pas, l'habitude de la victoire. Allez donc vous entretenir le goût, je ne vous retiens pas; demain matin, au jour, je vous manderai pour chercher avec vous les moyens d'entamer ce pain de sucre de Civitetta ; jusque-là, allez messieurs, bon appétit et bonne nuit.

Le duc reconduisit en riant les chefs de l'armée jusqu'à la porte de sa tente ; mais, quand la tapisserie qui la fermait fut retombée sur le dernier d'entre eux, et que François de Guise se retrouva seul, sa mâle physionomie prit tout à coup une expression soucieuse, et, s'asseyant devant une table et prenant sa tête dans ses mains, il murmura avec inquiétude :

— Est-ce donc que j'aurais mieux fait de renoncer à toute ambition personnelle, de rester seulement le général de Henri II, et de me borner à recouvrer Milan et à affranchir Sienne? Me voici sur cette terre de Naples dont mes rêves m'appelaient à être roi ; mais j'y suis sans alliés, bientôt sans vivres, et tous ces chefs de mes troupes, mon frère le premier, esprits sans énergie et sans portée, se laissent déjà aller au découragement, je le vois bien.

En ce moment, le duc de Guise entendit que quelqu'un marchait derrière lui. Il se retourna vivement, tout cour-

roucé contre le téméraire interrupteur; mais quand il l'eut vu, au lieu de le réprimander, il lui tendit la main.

— Ce n'est pas vous, n'est-ce pas, vicomte d'Exmès, dit-il, ce n'est pas vous, mon cher Gabriel, qui hésiteriez jamais à aller en avant, parce que le pain est trop rare et l'ennemi trop nombreux? vous qui êtes sorti le dernier de Metz, et entré le premier à Valenza et à Campli. Mais venez-vous m'annoncer quelque chose de nouveau, ami?

— Oui, monseigneur, un courrier qui arrive de France, répondit Gabriel; il est, je crois, porteur de lettrres de votre illustre frère, monseigneur le cardinal de Lorraine. Faut-il l'introduire auprès de vous?

— Non, mais qu'il vous remette les messages dont il est chargé, vicomte, et apportez-les-moi vous-même, je vous prie.

Gabriel s'inclina, sortit et revint bientôt après, apportant une lettre cachetée aux armes de la maison de Lorraine.

Six ans écoulés n'avaient presque pas changé notre ancien ami Gabriel; seulement ses traits avaient pris un caractère plus viril et plus résolu; on devinait maintenant en lui un homme qui a éprouvé et connu sa propre valeur. Mais c'était toujours le même front pur et grave, le même regard loyal et franc, et, disons-le d'avance, le même cœur plein de jeunesse et d'illusion. Aussi bien, n'avait-il encore que vingt-quatre ans.

Le duc de Guise en avait trente-sept, lui; et bien que ce fût une nature généreuse et grande, son âme était revenue déjà de bien des endroits où celle de Gabriel n'était pas encore allée, et plus d'une ambition déçue, plus d'un sentiment éteint, plus d'un combat inutile, avaient approfond son œil et dégarni ses tempes. Pourtant il comprenait et il aimait le caractère chevaleresque et dévoué de Gabriel, et une irrésistible sympathie attirait l'homme éprouvé vers le jeune homme confiant.

Il prit de ses mains la lettre de son frère, et avant de l'ouvrir:

— Ecoutez, vicomte d'Exmès, lui dit-il, mon secrétaire, que vous connaissiez, Hervé de Thelen, est mort sous les

murs de Valenza; mon frère d'Aumale n'est qu'un soldat vaillant, mais incapable ; j'ai besoin d'un bras droit, d'un confident et d'un second, Gabriel. Or, depuis que vous êtes venu me trouver à Paris, en mon hôtel, il y a cinq ou six ans, je crois, j'ai pu m'assurer que vous êtes un esprit supérieur, et mieux encore un cœur fidèle. Je ne vous connaissais que de nom, et tout Montgommery est brave, mais vous ne m'étiez recommandé par personne, et cependant vous m'avez plu tout de suite ; je vous ai emmené avec moi défendre Metz, et si cette défense doit être une des belles pages de mon histoire, si, après soixante-cinq jours d'attaque, nous avons réussi à chasser des murs de Metz une armée qui comptait cent mille soldats, et un général qui s'appelait Charles-Quint, je me rappelle que votre intrépidité toujours présente, et votre intelligence toujours en éveil, n'ont pas peu contribué à ce glorieux résultat. L'année d'après vous étiez encore avec moi à la victoire de Renty, et si cet âne de Montmorency, le bien baptisé... mais je n'ai pas à injurier mon ennemi, j'ai à louer mon ami et mon bon compagnon, Gabriel, vicomte d'Exmès, le digne parent des dignes Montgommery. J'ai à vous dire, Gabriel, qu'en toute occasion, depuis que nous sommes entrés en Italie plus que jamais, je vous ai trouvé de bonne aide, de bon conseil et de bonne amitié, et n'ai absolument qu'un reproche à vous faire, celui d'être avec votre général trop réservé et trop discret. Oui, certes il y a au fond de votre vie un sentiment ou une idée que vous me cachez, Gabriel. Mais bah ! vous me confierez cela un jour, l'important est de savoir que vous avez quelque chose à faire. Eh ! par Dieu ! j'ai aussi à faire quelque chose, moi, Gabriel, et, si vous voulez, nous unirons nos fortunes, vous m'aiderez et je vous aiderai. Quand j'aurai quelque entreprise importante et difficile à commander à un autre moi-même, je vous appellerai. Quand pour vos desseins un protecteur puissant vous sera nécessaire, je serai là. Est-ce dit ?

— Oh ! monseigneur, répondit Gabriel, je suis à vous corps et âme. Ce que je voulais d'abord, c'est de pouvoir croire en moi et d'y faire croire les autres. Or, j'ai acquis

un peu de confiance en moi-même, et vous daignez avoir pour moi quelque estime; j'ai donc jusqu'à présent touché mon but; qu'il s'en puisse offrir dans l'avenir un autre à mes efforts, c'est ce que je ne nie pas, monseigneur, et alors, puisque vous avec bien voulu m'offrir un marché si beau, j'aurai recours à vous; comme vous pouvez jusque-là compter sur moi à la vie, à la mort.

— A la bonne heure! per Bacco! comme disent ces païens ivrognes de cardinaux, et sois tranquille, Gabriel, François de Lorraine, duc de Guise, te servira chaudement à l'occasion dans ton amour ou dans ta haine, car il y a en nous sous jeu l'un ou l'autre de ces sentimens-là, n'est-ce pas vrai, mon maître?

— Mais l'un et l'autre peut-être, monseigneur.

— Ah! oui-da? et comment quand on a l'âme si pleine, ne pas l'épancher dans celle d'un ami.

— Hélas! monseigneur, c'est que je sais à peine qui j'aime, et que je ne sais pas du tout qui je hais.

— Vraiment! dis donc, Gabriel, si tes ennemis allaient être les miens, par rencontre! si ce vieux paillard de Montmorency pouvait en être!

— Mais cela se pourrait bien, monseigneur, et si mes doutes ont raison... Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit pour l'heure, c'est de vous et de vos grands projets. A quoi puis-je vous être bon, monseigneur

— Mais d'abord à me lire cette lettre de mon frère le cardinal de Lorraine, Gabriel.

Gabriel décacheta et déplia la lettre, puis, après y avoir jeté un coup d'œil, la rendant au duc :

— Pardon, monseigneur, cette lettre est écrite en caractères particuliers, et je ne saurais la lire.

— Ah! reprit le duc, c'est donc le courrier de Jean Panquet qui l'a apportée? c'est une lettre confidentielle à ce que je vois, une lettre à grille... Attendez, Gabriel.

Il ouvrit un coffret de fer ciselé, en tira un papier régulièrement découpé à jour, qu'il superposa sur la lettre du cardinal, et la présentant à Gabriel : — Lisez maintenant, lui dit-il. Gabriel semblait hésiter; François lui prit la

main, la lui serra, et avec un regard empreint de confiance et de loyauté : — Lisez donc, mon ami.

Le vicomte d'Exmès lut :

« Monsieur, mon très honoré et très illustre frère (et quand pourrai-je vous nommer en un seul mot de quatre lettres : Sire...) »

Gabriel s'arrêta de nouveau ; le duc se prit à sourire.

— Vous vous étonnez, Gabriel, mais j'espère que vous ne me soupçonnez pas. Le duc de Guise n'est pas un connétable de Bourbon, mon ami; que Dieu conserve à notre sire Henri II la couronne et la vie ! mais il n'y a pas au monde que le trône de France. Puisque le hasard m'a mis avec vous sur la voie d'une confidence entière, je ne veux rien vous céler, et veux vous faire entrer, Gabriel, dans tous mes desseins et dans tous mes rêves ; ils ne sont pas, je crois, d'une âme médiocre.

Le duc s'était levé, il marchait dans sa tente à grands pas.

— Notre maison, Gabriel, qui touche à tant de royautés, peut, selon moi, aspirer à toutes les grandeurs. Mais aspirer n'est rien ; je veux qu'elle obtienne. Notre sœur est reine d'Ecosse ; notre nièce, Marie Stuart, est fiancée au dauphin François ; notre petit neveu, le duc de Lorraine, est gendre désigné du roi. Ce n'est pas tout : nous entendons encore représenter la seconde maison d'Anjou dont nous descendons par les femmes. Donc nous avons des prétentions ou des droits, c'est la même chose, sur la Provence et sur Naples. Contentons-nous de Naples pour l'instant. Est-ce que cette couronne n'irait pas mieux à un Français qu'à un Espagnol ? Or, qu'étais-je venu faire en Italie ? la prendre. Nous sommes alliés au duc de Ferrare, unis aux Caraffa neveux du pape. Paul IV est vieux ; mon frère, le cardinal de Lorraine lui succède. Le trône de Naples est chancelant, j'y monte ; voilà pourquoi, mon Dieu ! j'ai laissé derrière moi Sienne et le Milanais pour bondir jusqu'aux Abruzzes. Le songe était splendide, mais j'ai bien peur qu'il ne reste jusqu'ici un songe. Pensez donc,

Gabriel, je n'avais pas douze mille hommes quand j'ai franchi les Alpes. Mais le duc de Ferrare m'avait promis sept mille hommes; il les garde dans ses états; mais Paul IV et les Caraffa s'étaient vantés de soulever dans le royaume de Naples une faction puissante, et s'engageaient à fournir des soldats, de l'argent, des approvisionnemens; ils n'envoient ni un homme, ni un fourgon, ni un écu. Mes officiers hésitent, mes troupes murmurent; n'importe! j'irai jusqu'au bout; je ne quitterai qu'à la dernière extrémité cette terre promise que je foule, et si je la quitte, j'y reviendrai, j'y reviendrai!

Le duc frappa du pied le sol comme pour en prendre possession; son regard étincelait: il était grand et beau.

— Monseigneur, s'écria Gabriel, combien je suis fier à présent d'avoir pu être associé par vous, pour quelque faible part que ce soit, à d'aussi glorieuses ambitions.

— Et maintenant, reprit en souriant le duc, vous ayant donné deux fois la clef de cette lettre de mon frère, Gabriel, je crois que vous pouvez la lire et la comprendre. Donc, achevez, je vous écoute.

— «Sire!...» C'est là que j'en étais resté, reprit Gabriel. « J'ai à vous annoncer deux mauvaises nouvelles et une bonne. La bonne nouvelle, c'est que le mariage de notre nièce Marie Stuart est décidément fixé au 20 du mois prochain, et sera solennellement célébré à Paris ledit jour. L'une des mauvaises nouvelles est arrivée d'Angleterre. Philippe II d'Espagne y est débarqué, et excite journellement la reine Marie Tudor, sa femme, qui lui obéit si passionnément, à dénoncer la guerre à la France. Nul ne doute qu'il n'y réussisse, malgré les intérêts et le désir de la nation anglaise. On parle déjà d'une armée qui se rassemblerait sur les frontières des Pays-Bas, et dont le duc Philibert-Emmanuel de Savoie aurait le commandement. Alors, mon très cher frère, dans la pénurie d'hommes où nous sommes ici, le roi Henri II vous rappellerait nécessairement d'Italie; alors nos plans de ce côté-là seraient au moins ajournés. Mais enfin, pensez, François, qu'il vaudrait mieux les remettre que de les compromettre; point de témérité ni de coup de tête. Notre sœur, la reine régente d'Ecosse,

aura beau menacer de rompre avec l'Anglais, croyez que Marie d'Angleterre, tout énamourée de son jeune mari, n'en tiendra compte, et réglez-vous là-dessus. »

— Par le corps du Christ! interrompit le duc de Guise, en frappant violemment du poing la table, il n'a que trop raison, mon frère, et c'est un rusé renard qui sait flairer les choses. Oui, Marie la prude se laissera bien sûr séduire par son légitime mari; et non, certes, je ne désobéirai pas ouvertement au roi qui me redemandera ses soldats dans un cas si grave, et me départirai plutôt de tous les royaumes du monde; donc, encore un obstacle à cette maudite expédition. Car n'est-elle pas maudite, je vous le demande, Gabriel, malgré la bénédiction du saint père? Gabriel, entre nous, parlez-moi franchement, vous la trouvez désespérée, n'est-ce pas?

— Je ne voudrais pas, monseigneur, dit Gabriel, être rangé par vous entre ceux qui se découragent, et pourtant, puisque vous faites appel à ma sincérité...

— Je vous entends, Gabriel, et suis de votre avis. Ce n'est pas de ce coup, je le prévois, que nous ferons ensemble ici les grandes choses que nous projetions tout à l'heure, mon ami; mais je jure bien que ce ne sera que partie remise, et frapper Philippe II en quelque lieu que ce soit, ce sera toujours le frapper à Naples; mais continuez, Gabriel; nous avons encore une mauvaise nouvelle à apprendre, si j'ai bonne mémoire.

Gabriel reprit sa lecture.

« L'autre fâcheuse affaire que j'ai à vous annoncer, pour être particulière à notre famille, n'en serait pas moins grave; mais il est sans doute encore temps de la prévenir, et c'est pourquoi je me hâte de vous en donner avis. Il faut que vous sachiez que depuis votre départ monsieur le connétable de Montmorency est, comme de raison, toujours aussi maussade et acharné contre nous, et ne cesse de nous jalouser, et de maugreer, selon sa coutume, des bontés du roi pour notre famille. La prochaine célébration du mariage de notre chère nièce Marie avec le Dauphin n'est pas faite pour le remettre en bonne humeur. L'équi-

libre que le roi a pour politique de maintenir entre les deux maisons de Guise et de Montmorency se trouve, par là, pencher singulièrement en notre faveur, et le vieux connétable demande à grands cris un contrepoids ; il l'a trouvé ce contrepoids, mon cher frère, ce serait le mariage de son fils François, le prisonnier de Thérouanne, avec...

Le jeune comte n'acheva pas. La voix lui manqua et la pâleur couvrit son front.

— Eh bien ! qu'avez-vous donc, Gabriel ? demanda le duc. Comme vous voilà pâle et défait ! Quel mal subit vous saisit donc ?

— Ce n'est rien, monseigneur, rien absolument, un peu de fatigue peut-être, une sorte d'étourdissement ; mais me voici remis, et je reprends, si vous voulez bien, monseigneur. Où en étais-je ? Le cardinal disait, je crois, qu'il y avait du remède. Ah ! non, plus loin. M'y voici :

« Ce serait le mariage de son fils François avec madame Diane de Castro, la fille légitimée du roi et de madame Diane de Poitiers. Vous vous rappelez, mon frère, que madame de Castro, veuve à treize ans du duc Horace Farnèse, qui avait été tué six mois après son mariage au siége de Hesdin, est restée pendant ces cinq années au couvent des Filles-Dieu de Paris. Le roi, à la sollicitation du connétable, vient de la rappeler à la cour. C'est une perle de beauté, mon frère, et vous savez que je m'y connais. Sa grâce a d'abord conquis tous les cœurs, et avant tout le cœur paternel. Le roi, qui l'avait dotée autrefois déjà de la duché de Chatellerault, vient de l'apanager encore de celle d'Angoulême. Il n'y a pas deux semaines qu'elle est ici, et son ascendant sur l'esprit du roi est un fait reconnu. Son charme et sa douceur sont sans doute les causes de cette affection si vive. Enfin, la chose en est au point que madame de Valentinois qui, je ne sais pourquoi, a jugé convenable de lui supposer officiellement une autre mère, me semble, à l'heure qu'il est, jalouse de ce nouveau pouvoir qui s'élève. L'affaire serait donc bonne pour le connétable, s'il pouvait faire entrer dans sa maison cette puissante alliée.

Vous savez, entre nous, que Diane de Poitiers n'a pas grand' chose à refuser à ce vieux ribaud, et si notre frère d'Aumale est son gendre, Anne de Montmorency la touche encore de plus près. Le roi, d'autre part, est disposé à compenser l'autorité trop grande qu'il nous voit prendre dans ses conseils et ses armées. Ce damné mariage a donc bien des chances pour s'accomplir... »

— Voilà encore que votre voix s'altère, Gabriel, interrompit le duc; reposez-vous, mon ami, et laissez-moi achever moi-même cette lettre qui m'intéresse au plus haut point. Car, de fait, le connétable prendrait là sur nous un dangereux avantage. Mais je croyais son grand niais de Fançois marié avec une de Fiennes. Voyons, donnez-moi cette lettre, Gabriel.

— Mais vraiment je suis très-bien, monseigneur, dit Gabriel qui avait lu un peu d'avance, et je puis parfaitement continuer les quelques lignes qui restent.

« Ce damné mariage a donc bien des chances pour s'accomplir. Une seule est pour nous. François de Montmorency est engagé par un mariage secret à mademoiselle de Fiennes; un divorce est provisoirement nécessaire Mais il y faut l'assentiment du pape, et François vient de partir pour Rome afin de l'obtenir. C'est donc affaire à vous, mon cher frère, de le devancer auprès de Sa Sainteté, et par nos amis les Caraffa, et par votre propre influence, de faire rejeter la demande en divorce qu'appuiera cependant, je vous en préviens, une lettre du roi. Mais la position attaquée est assez capitale pour que vous mettiez tous vos efforts à la défendre comme vous avez fait de Saint-Dizier et de Metz. J'agirai en même temps de mon côté avec toute mon énergie, car il le faut. Et sur ce, je prie Dieu, mon cher frère, de vous donner bonne et longue vie.

Allons! rien n'est encore perdu, dit le duc de Guise, quand Gabriel eut achevé la lettre du cardinal, et le pape, qui me refuse des soldats, pourra bien au moins me faire cadeau d'une bulle.

— Ainsi, reprit Gabriel tremblant, vous espérez que Sa Sainteté ne ratifiera pas ce divorce de Jeanne de Fiennes, et s'opposera à ce mariage de François de Montmorency ?

— Oui, oui, je l'espère. Mais comme vous êtes ému, mon ami ! Ce cher Gabriel ! il entre dans nos intérêts avec une passion !... Je suis aussi tout à vous, Gabriel, soyez-en assuré. Et voyons donc, parlons de vous un peu ; et puisque dans cette expédition, dont je ne prévois que trop l'issue, vous ne pourrez guère, je le crois, ajouter maintenant de nouvelles actions d'éclat aux éminens services dont je vous suis déjà redevable, si je commençais à vous payer ma dette à mon tour ? je ne veux pas non plus rester trop en arrière, mon ami. Est-ce que je ne pourrais pas vous être utile ou agréable en quelque chose ? Dites allons ! dites franchement.

— Oh ! monseigneur a trop de bonté, reprit Gabriel, et je ne vois pas...

— Depuis cinq ans tout à l'heure que vous combattez héroïquement parmi les miens, dit le duc, vous n'avez jamais accepté un denier de moi. Vous devez avoir besoin d'argent, que diable ! Tout le monde a besoin d'argent. Ce n'est pas un don ni un prêt que je vous offre, c'est une restitution. Ainsi, pas de vain scrupule, et quoique nous soyons, vous le savez, assez à court...

— Oui, je sais cela, monseigneur, que les petits moyens manquent parfois à vos grandes idées et j'ai si peu besoin d'argent, que je voulais vous proposer quelques milliers d'écus qui serviraient fort à l'armée, et qui, en vérité, me sont bien inutiles à moi.

— Et que je reçois alors, car ils arrivent à propos, je l'avoue ; mais on ne peut donc absolument rien faire pour vous, ô jeune homme sans désirs ! — Ah ! tenez, ajouta-t-il en baissant la voix, ce gaillard de Thibault, vous savez, mon valet de corps, avant-hier, au sac de Campli, a fait mettre de côté pour moi la jeune femme du procureur de

la ville, la beauté de l'endroit, à ce qu'on dit, après toutefois la femme du gouverneur, sur laquelle on n'a pu mettre la main. Mais moi, ma foi ! j'ai bien d'autres soucis en tête, et mes cheveux commencent à grisonner. Sans façon, Gabriel, voulez-vous ma part de prise ? Sang-Dieu ! vous êtes tourné de façon à dédommager d'un procureur ! Qu'en dites-vous ?

— Je dis, monseigneur, que la femme du gouverneur dont vous parlez, et sur laquelle on n'a pas mis la main, c'est moi qui l'ai rencontrée dans la bagarre et qui l'ai emmenée, non pour abuser de mes droits, comme vous pourriez penser. J'avais au contraire l'intention de soustraire une dame noble et charmante aux violences de la soldatesque. Mais j'ai vu depuis que la belle n'aurait pas de répugnance à se mettre du côté des vainqueurs, et crierait volontiers comme le soldat gaulois : *Væ victis !* Mais comme moins que jamais, hélas ! je suis maintenant disposé à lui faire écho, je puis, si vous le souhaitez, monseigneur, la faire conduire ici auprès d'un appréciateur plus digne de ses attraits et de son rang.

— Oh ! oh ! s'écria le duc en riant, voilà une austérité qui sent presque le huguenot, Gabriel. Est-ce que vous auriez quelque penchant pour ceux de la religion ? Ah ! prenez garde, mon ami. Je suis par conviction, et par politique, qui pis est, un catholique ardent. Je vous ferais brûler sans miséricorde. Mais là aussi, plaisanterie à part, pourquoi diable n'êtes-vous pas libertin ?

— Parce que je suis amoureux peut-être, dit Gabriel.

— Ah ! oui, je me rappelle ; une haine, un amour. Eh bien ! puis-je vous être bon à vous rapprocher de vos ennemis ou de votre amie ? Vous faudrait-il par exemple des titres ?

— Merci, monseigneur ; cela non plus ne me fait pas défaut, et je vous l'ai dit en commençant, ce que j'ambitionne, ce ne sont pas des honneurs vagues, c'est un peu de gloire personnelle. Ainsi, puisque vous présumez qu'il n'y a plus grand'chose à faire ici et que je ne dois plus guère vous être utile, une grande joie pour moi, ce serait d'être chargé par vous d'aller porter à Paris, au roi, pour

le mariage de votre royale nièce, je suppose, les drapeaux que vous avez gagnés en Lombardie et dans les Abruzzes. Mon bonheur surtout serait au comble, si une lettre de vous daignait attester à Sa Majesté et à la cour que quelques-uns de ces drapeaux ont été pris par moi-même, et non pas tout à fait sans danger.

— Eh bien! c'est facile cela, et de plus c'est juste, dit le duc de Guise. J'aurais regret toutefois à vous quitter, mais vraisemblablement ce ne sera pas pour longtemps, si la guerre éclate du côté de la Flandre, comme tout semble le prouver, et nous nous reverrions par là, n'est-ce pas, Gabriel? — Votre place à vous est où l'on se bat, et voilà pourquoi vous voulez vous en aller d'ici, où l'on ne fait plus que s'ennuyer, corps du Christ! Mais on se divertira autrement dans les Pays-Bas, et je veux, Gabriel, que nous nous y amusions ensemble.

— Je serai trop heureux de vous y suivre, monseigneur.

— En attendant, quand voulez-vous partir, Gabriel, pour porter au roi les présens de noce dont vous avez eu l'idée?

— Mais le plus tôt serait, je crois, le mieux, monseigneur, si le mariage a lieu le 20 mai, comme monseigneur le cardinal de Lorraine vous l'annonce.

— C'est vrai. Eh bien! partez dès demain, Gabriel, et vous n'aurez pas trop de temps encore. Allez vous reposer, mon ami, moi, je vais pendant ce temps écrire la lettre qui vous recommandera au roi, et aussi la réponse à monsieur mon frère, dont vous voudrez bien vous charger, et dites-lui de vive voix que j'espère bien mener à bonne fin l'affaire en question auprès du pape.

— Et peut-être, monseigneur, dit Gabriel, ma présence à Paris contribuerait-elle pour cette affaire à l'issue que vous souhaitez, et ainsi mon absence vous servirait encore.

— Toujours mystérieux, vicomte d'Exmès! mais avec vous l'on s'y habitue. Adieu donc, et bonne nuit pour la dernière que vous passerez près de moi.

— Je viendrai demain matin chercher mes lettres et votre bénédiction, monseigneur. Ah! je laisse avec vous mes gens qui m'ont suivi dans toutes mes campagnes. Je vous

demanderai seulement la permission d'emmener, avec deux d'entre eux, mon écuyer Martin-Guerre : il me suffira ; il m'est dévoué, et c'est un brave soldat qui n'a peur au monde que de deux choses, de sa femme et de son ombre.

— Comment cela ? dit le duc en riant.

— Monseigneur, Martin-Guerre s'est sauvé de son pays d'Artigues, près de Rieux, pour échapper à sa femme Bertrande qu'il adorait, mais qui le battait. Dès avant Metz il est entré à mon service ; mais le diable ou sa femme, pour le tourmenter ou le punir, lui apparaît de temps en temps sous la forme de son Sosie. Oui, tout à coup, il voit à ses côtés un autre Martin-Guerre, sa frappante image, lui ressemblant comme son reflet dans un miroir, et dame ! cela l'épouvante. Mais à cela près, il se moque des balles, et emporterait seul une redoute. A Renty et à Valenza, il m'a sauvé deux fois la vie.

— Emmenez donc avec vous ce vaillant poltron, Gabriel; serrez-moi encore la main, mon ami, et demain au jour soyez prêt : mes lettres vous attendront.

Gabriel, le lendemain, fut en effet prêt de bonne heure; il avait passé la nuit à rêver, mais sans dormir. Il vint prendre les dernières instructions et les derniers adieux du duc de Guise, et le 26 avril, à six heures du matin, partit, avec Martin-Guerre et deux de ses hommes, pour Rome, et de là pour Paris.

IV.

LA MAITRESSE D'UN ROI.

Nous sommes au 20 mai, à Paris, au Louvre, dans la chambre de madame la grande sénéchale de Brézé, duchesse de Valentinois, appelée communément Diane de Poitiers. Neuf heures du matin viennent de sonner à l'hor-

loge du château. Madame Diane, tout en blanc, dans un négligé au moins coquet, est penchée ou couchée à demi sur un lit de repos couvert de velours noir. Le roi Henri II, déjà habillé et paré d'un magnifique costume, se tient assis sur une chaise à ses côtés.

Regardons un peu le décor et les personnages.

La chambre de Diane de Poitiers resplendissait de tout le luxe dont ce beau lever du soleil de l'art qu'on nomme la Renaissance avait pu éclairer une chambre de roi. Les peintures, signées *le Primatice*, représentaient les divers épisodes d'une chasse dont Diane la chasseresse, déesse des bois et des forêts, était naturellement la principale héroïne. Les médaillons et panneaux dorés et colorés offraient partout les armes mêlées de François Ier et de Henri II. Ainsi se mêlaient dans le cœur de la belle Diane les souvenirs du père et du fils. Les emblêmes n'étaient pas moins historiques et significatifs, et en vingt endroits le croissant de Diane-Phœbé se faisait remarquer entre la Salamandre du vainqueur de Marignan, et le Bellérophon terrassant une Chimère, symbole adopté par Henri II depuis la reprise de Boulogne sur les Anglais. Cet inconstant croissant se variait d'ailleurs en mille formes et combinaisons différentes, qui faisaient toutes honneur à l'imagination des décorateurs du temps : ici la couronne royale le surmontait ; là quatre H, quatre fleurs de lis et quatre couronnes lui formaient un glorieux entourage, plus loin il était triple et plus loin étoilé. Les devises n'étaient pas moins diverses, et la plupart du temps rédigées en latin : *Diana regum venatrix.* — Etait-ce une impertinence ou une flatterie ? — *Donec totum impleat orbem.* — Double traduction : Le croissant deviendra pleine lune ; la gloire du roi remplira l'univers. — *Cùm plena est, fit æmula solis.* — Version libre : Beauté et royauté sont sœurs. Et les ravissantes arabesques qui encadraient emblêmes et devises, et les meubles élégans qui les reproduisaient, tout cela, si nous le décrivions, humilierait d'abord nos magnificences d'à-présent, et puis perdrait trop à être décrit.

Jetons maintenant les yeux sur le roi.

L'histoire nous apprend qu'il était grand, souple et fort.

Il devait combattre par une diète régulière et par un exercice journalier certaine tendance à l'embonpoint, et cependant il dépassait à la course les plus lestes, et l'emportait dans les luttes et les tournois sur les plus vigoureux Il avait les cheveux et la barbe noire, et le teint brun foncé ; ce qui, disent les mémoires, ne l'en animait que mieux. Il portait, ce jour-là comme toujours, les couleurs de la duchesse de Valentinois : habit de satin vert à revés blancs, relevé de lames et broderies d'or ; toque à plume blanche, toute étincelante de perles et de diamans ; chaîne d'or à double rang qui supportait un médaillon de l'ordre de Saint-Michel ; épée ciselée par Benvenuto ; col blanc en point de Venise ; un manteau de velours étoilé de lys d'or flottait enfin gracieusement sur ses épaules. Le costume était d'une rare richesse, et le cavalier d'une élégance exquise.

Nous avons dit en deux mots que Diane était vêtue d'un simple peignoir blanc d'une transparence et d'une ténuité singulières; peindre sa divine beauté serait moins facile, on n'aurait sû dire lequel, du coussin de velours noir où elle appuyait sa tête, ou de la robe d'une blancheur éclatante qui l'enveloppait, faisait ressortir le mieux les neiges et les lis de son teint. Et puis c'était une perfection de délicates formes à désespérer Jean Goujon lui-même. Il n'y a pas de statue antique plus irréprochable, et la statue était vivante, et bien vivante à ce qu'on dit. Quant à la grâce répandue sur ces membres charmans, il ne faut pas essayer d'en parler. Cela ne se reproduit pas plus qu'un rayon de soleil. Pour son âge, elle n'en avait pas. Pareille en ce point comme en bien d'autres, aux immortelles, seulement les plus fraîches et les plus jeunes paraissaient, à côté d'elle, vieilles et ridées. Les protestans parlaient de philtres et de breuvages à l'aide desquels elle restait toujours à seize ans. Les catholiques disaient seulement qu'elle prenait un bain froid tous les jours, et se lavait le visage, même en hiver, avec de l'eau glacée. On a gardé les recettes de Diane ; mais s'il est vrai que la Diane au cerf de Jean Goujon ait été sculptée sur ce royal modèle, on n'a pas retrouvé sa beauté.

Elle était donc bien digne de l'amour des deux rois qu'elle a l'un après l'autre éblouis. Car si l'histoire de la grâce de monsieur Saint-Vallier obtenue par ses beaux yeux bruns semble apocryphe, il est à peu près prouvé que Diane fut la maîtresse de François avant de devenir celle de Henry.

« On dit, rapporte Le Laboureur, que le roi François, qui le premier avait aimé Diane de Poitiers, lui ayant un jour témoigné quelque déplaisir, après la mort du dauphin François son fils, du peu de vivacité qu'il voyait en le prince Henry, elle lui dit qu'il fallait le rendre amoureux et qu'elle en voulait faire son galant. »

Ce que femme veut, Dieu le veut, et Diane fut pendant vingt-deux ans la bien-aimée et la seule aimée de Henri.

Mais après avoir regardé le roi et la favorite, n'est-il pas temps de les écouter ?

Henri tenant un parchemin lisait à voix haute les vers que voici, non sans entremêler sa lecture d'interruptions et de commentaires en action que nous ne pouvons noter ici, vu qu'ils appartiennent à la mise en scène

Douce et belle bouchelette,
Plus fraîche et plus vermeillette
Que le bouton églantin,
Au matin ;
Plus suave et mieux fleurante
Que l'immortelle amarante,
Et plus mignarde cent fois
Que n'est la douce rosée
Dont la terre est arrosée
Goutte à goutte au plus doux mois.
Baise-moi, ma douce amie,
Baise-moi, chère vie,
Baise-moi mignonnement,
Serrement,
Jusques à tant que je die :
Las ! je n'en puis plus, ma mie,
Las ! mon Dieu, je n'en puis plus.
Lors ta bouchette retire,
Afin que mort, je soupire,
Puis, me donne le surplus.
Ainsi ma douce guerrière,

Mon cœur, mon tout, ma lumière,
Vivons ensemble, vivons,
Et suivons
Les doux soutiens de jeunesse,
Aussi bien une vieillesse
Nous menace sur le port,
Qui toute courbe et tremblante
Nous attraîne, chancelante,
La maladie et la mort.

— Et comment s'appelle le gentil poëte qui dit si bien ce que nous faisons? demanda Henri quand il eut achevé sa lecture.

— Il s'appelle Remy Belleau, sire, et promet, que je crois, un rival à Ronsard. Eh bien! continua la duchesse, estimez-vous comme moi cinq cents écus cette amoureuse poésie?

— Il les aura, ton protégé, ma belle Diane.

— Mais il ne faut pas oublier pour cela les anciens, sire. Avez-vous signé le brevet de pension que j'ai promis en votre nom à Ronsard, le prince des poëtes?... Oui, n'est-ce pas? Je n'ai donc plus alors qu'à vous demander l'abbaye vacante de Recouls pour votre bibliothécaire, Mellin de Saint Gelais, notre Ovide de France.

— Ovide sera abbé, entends-tu, mon gentil Mécène, dit le roi.

— Ah! que vous êtes heureux, sire, de pouvoir disposer à votre gré de tant de bénéfices et de charges. Si j'avais votre puissance seulement une heure!

— Ne l'as-tu pas toujours, ingrate?

— Vraiment, mon roi? — Mais voilà deux minutes au moins que je n'ai eu de baiser de vous!... à la bonne heure!... vous disiez que votre puissance était toujours à moi? —Ne me tentez donc pas, sire! je vous préviens que j'en userais pour acquitter la grosse dette que me réclame Philibert Delorme, sous prétexte que mon château d'Anet est terminé. Ce sera l'honneur de votre règne, sire, mais que c'est cher, un baiser, mon Henri!

— Et pour ce baiser, Diane, prends pour ton Philibert

Delorme les sommes que produira la vente de ce gouvernement de Picardie.

— Sire, est-ce que je vends mes baisers ? Je te les donne, Henri... C'est deux cent mille livres que vaut ce gouvernement de Picardie, je crois ? Oh ! bien, alors je pourrai prendre ce collier de perles qu'on m'offrait, et dont j'avais bien envie de me parer aujourd'hui au mariage de votre bien-aimé fils François. Cent mille livres à Philibert, cent mille livres pour le collier, le gouvernement de Picardie y passera.

— D'autant plus que tu l'estimes juste la moitié au-dessus de sa valeur, Diane.

— Quoi ! ne vaut-il que cent mille livres ? Eh bien, c'est tout simple, je renonce au collier alors.

— Bah ! reprit en riant le roi, nous avons quelque part trois ou quatre compagnies vacantes qui pourront payer ce collier, Diane.

— Oh ! sire, vous êtes le plus généreux des rois, comme vous êtes le mieux aimé des amans.

— Oui, tu m'aimes vraiment comme je t'aime, n'est-ce pas, Diane ?

— Il le demande !

— C'est que moi, vois-tu, je t'adore toujours davantage, car tu es toujours plus belle. — Ah ! le doux sourire que vous avez, mignonne ! ah ! le gentil regard ! Laissez-moi, laissez-moi à vos pieds. Mettez vos deux blanches mains sur mes épaules. Que tu es belle, Diane ! Diane, que je t'aime ! je resterais ainsi à te contempler des heures, des années ; j'oublierais la France, j'oublierais le monde.

— Et même le solennel mariage de monseigneur le dauphin, dit Diane en riant, et c'est pourtant aujourd'hui, dans deux heures, qu'on le célèbre. Et si vous êtes déjà prêt et magnifique, sire, je ne suis pas prête du tout, moi. Allons ! mon roi, il est temps, je crois, que j'appelle mes femmes. Dix heures vont sonner dans un instant.

— Dix heures ! reprit Henri, j'ai un rendez-vous en effet pour cette heure-là.

— Un rendez-vous, sire ? avec une femme peut-être.

— Avec une femme.

— Et jolie sans doute?

— Oui, Diane, très jolie.

— Alors, ce n'est pas la reine?

— Méchante! Catherine de Médicis a sa beauté, beauté sévère et froide, mais réelle. Cependant, ce n'est pas la reine que j'attends. Tu ne devines pas qui?

— Non en vérité, sire.

— C'est une autre Diane, c'est le souvenir vivant de nos jeunes amours, c'est notre fille, notre fille chérie!

— Vous le répétez trop haut et trop souvent, sire, reprit Diane en fronçant le sourcil et d'un ton embarrassé. Il était convenu pourtant que madame de Castro passerait pour la fille d'une autre que moi. J'étais née pour avoir de vous des enfans légitimes. J'ai été votre maîtresse parce que je vous aimais; mais je ne souffrirai pas que vous me déclariez ouvertement votre concubine.

— Il sera fait comme ta fierté le désire, Diane, dit le roi, tu aimes bien notre enfant, cependant, n'est-il pas vrai?

— Je l'aime d'être aimée de vous.

— Oh! oui, bien aimée... Elle est si charmante, si spirituelle et si bonne? Et puis, Diane, elle me rappelle mes jeunes années, et ce temps où je t'aimais; ah! non pas plus profondément qu'aujourd'hui, mais où je t'aimais pourtant... jusqu'au crime.

Le roi était tout à coup tombé dans une sombre rêverie, puis relevant la tête.

— Ce Montgommery! vous ne l'aimiez pas, n'est-ce pas, Diane? vous ne l'aimiez pas?

— Quelle question! reprit avec un sourire de dédain la favorite. Après vingt ans, encore cette jalousie!

— Oui, j'étais jaloux, je le suis, je le serai toujours de toi, Diane. Enfin tu ne l'aimais pas; mais il t'aimait, lui, le misérable, il osait t'aimer!

— Mon Dieu! sire, vous avez toujours trop ajouté foi aux calomnies dont ces protestans me poursuivent. Ce n'est pas d'un roi catholique, cela. En tout cas, quand cet homme m'aurait aimée, qu'importe, si mon cœur n'a pas un instant cessé d'être à vous, et le comte de Montgommery est mort depuis longtemps.

— Oui, mort ! dit le roi d'une voix sourde.

— N'attristons donc pas de ces souvenirs un jour qui doit être un jour de fête, reprit Diane. Avez-vous déjà vu François et Marie, voyons ? sont-ils toujours aussi amoureux, ces enfans ? Voilà que leur grande impatience sera bientôt satisfaite. Enfin, dans deux heures, ils seront l'un à l'autre, bien joyeux, bien heureux encore. pas aussi joyeux que les Guises dont cette union doit combler les vœux.

— Oui, mais qui enrage ? dit le roi ; mon vieux Montmorency ; et le connétable a d'autant plus le droit d'enrager que notre Diane, j'en ai peur, ne sera pas non plus pour son fils.

— Mais, sire, ne lui aviez-vous pas promis ce mariage comme dédommagement ?

— Assurément, mais il paraît que madame de Castro a des répugnances...

— Un enfant de dix-huit ans qui sort du couvent à peine. Quelles répugnances peut-elle avoir ?

—C'est pour me les confier qu'elle doit m'attendre à cette heure chez moi.

— Allez la rejoindre, sire ; moi, je vais me faire belle pour vous plaire.

— Et après la cérémonie, je vous reverrai au carrousel. Je romprai encore aujourd'hui des lances en votre honneur, et veux vous faire la reine du tournoi.

— La reine ? et l'autre ?

— Il n'y en a qu'une, Diane, et tu le sais bien. Au revoir.

— Au revoir, sire, et surtout pas de témérité imprudente dans ce tournoi, vous me faites peur quelquefois.

— Il n'y a pas de danger, hélas ! et je voudrais qu'il y en eût pour en avoir un peu plus de mérite à tes yeux. Mais l'heure s'écoule, et mes deux Diane s'impatientent. Dis-moi pourtant encore une fois que tu m'aimes.

— Sire, comme je vous ai toujours aimé, comme je vous aimerai toujours.

Le roi, avant de laisser retomber sur lui la portière, envoya de la main un dernier baiser à sa maîtresse.—Adieu ma Diane bien aimante et bien aimée, dit-il.

Et il sortit.

Alors un panneau caché par une tapisserie s'ouvrit dans la muraille opposée.

— Par la mort Dieu ! avez-vous assez bavardé aujourd'hui? dit brutalement en entrant le connétable de Montmorency.

— Mon ami, dit Diane qui s'était levée, vous avez vu que, même avant dix heures, l'heure où je vous avais donné rendez-vous, j'ai tout fait pour le renvoyer. Je souffrais autant que vous, croyez-le.

— Autant que moi ! non, pasques-Dieu ! ma chère, et si vous vous imaginez que vos discours étaient édifians et amusans... Et d'abord qu'est-ce que cette nouvelle lubie de refuser à mon fils François la main de votre fille Diane, après me l'avoir solennellement promise? Par la couronne d'épines ! ne dirait-on pas que cette bâtarde fait un grand honneur à la maison des Montmorency en daignant y rentrer ! Il faut que ce mariage ait lieu, entendez-vous, Diane ; vous vous arrangerez pour cela. C'est le seul moyen qui nous reste de rétablir un peu l'équilibre entre nous et ces Guises que le diable étrangle ! Ainsi, Diane, malgré le roi, malgré le pape, malgré tout, je veux que cela se fasse.

— Mais, mon ami...

— Ah ! s'écria le connétable, quand je vous dis que je le veux, *Pater noster !...*

— Cela se fera donc, mon ami, s'empressa de dire Diane épouvantée.

V.

LA CHAMBRE DES ENFANS DE FRANCE.

Le roi, en rentrant chez lui, n'y trouva pas sa fille. L'huissier de service l'avertit qu'après l'avoir longtemps attendu, madame Diane avait passé dans le logement des enfans de France, priant qu'on la prévînt dès que Sa Majesté serait de retour.

— C'est bien, dit Henri, je vais moi-même l'y rejoindre. Qu'on me laisse, je veux aller seul.

Il traversa une grande salle, prit un long corridor, puis ouvrant doucement une porte, s'arrêta pour regarder derrière la haute portière entrebâillée. Les cris et les rires des enfans avaient couvert le bruit de ses pas, et il put voir sans être vu le plus charmant et le plus gracieux tableau.

Debout devant la croisée, Marie Stuart, la jeune et charmante mariée, avait autour d'elle Diane de Castro, Elisabeth et Marguerite de France, toutes trois empressées et babillantes, redressant un pli à son costume, ajustant une boucle dérangée à sa coiffure, donnant enfin à sa fraîche toilette ce dernier fini que les femmes seules savent donner. A l'autre extrémité de la chambre, les frères Charles, Henri, et le plus jeune, François, riant et criant à qui mieux mieux, pesaient de toutes leurs forces sur une porte qu'essayait vainement de pousser le dauphin François, le jeune marié, à qui les espiègles voulaient interdire jusqu'au dernier moment la vue de sa femme.

Jacques Amyot, précepteur des princes, causait gravement dans un coin avec madame de Coni et lady Lennox, gouvernantes des princesses.

Il y avait là aussi réunis, dans l'espace que peut embras-

ser d'un coup d'œil toute l'histoire de l'avenir, bien des malheurs, des passions et de la gloire. Le dauphin qui s'appela François II, Elisabeth qui épousa Philippe II et devint reine d'Espagne, Charles qui fut Charles IX, Henri qui fut Henri III, Marguerite de Valois qui fut reine et femme de Henri IV, François qui fut duc d'Alençon, d'Anjou et de Brabant, et Marie Stuart qui fut reine deux fois et de plus martyre.

L'illustre traducteur de Plutarque suivait, d'un œil mélancolique et profond en même temps, les jeux de ces enfans et les destinées futures de la France.

— Non, non, François n'entrera pas, criait avec une sorte de violence le sauvage Charles Maximilien qui ordonna la Saint-Barthélemy.

Et aidé de ses frères il réussit à pousser le verrou. et à rendre ainsi l'entrée tout à fait impossible au pauvre dauphin François, qui, trop frêle d'ailleurs pour l'emporter, même sur trois enfans, ne pouvait que trépigner et l'implorer au dehors.

— Cher François! comme ils le tourmentent dit Marie Stuart à ses sœurs.

— Tenez-vous donc, madame la dauphine, que j'attache au moins cette épingle, dit en riant la petite Marguerite. Quelle belle invention que celle des épingles, et comme celui qui les a imaginées l'an passé devait être un grand homme, ajouta-t-elle.

— Et l'épingle mise, reprit la tendre Elisabeth, je vais ouvrir, moi, à ce pauvre François, malgré ces démons ; car je souffre de le voir ainsi souffrir.

— Oui, tu comprends cela, toi, Elisabeth, dit en soupirant Marie Stuart, et tu penses à ton gentil espagnol don Carlos, le fils du roi d'Espagne, qui nous a tant fêtées et diverties à Saint-Germain.

— Tiens! s'écria malicieusement en battant des mains la petite Marguerite, Elisabeth rougit... le fait est qu'il était galant et beau son Castillan.

— Allons donc! intervint maternellement Diane de Castro, la sœur aînée, il n'est pas bien de se railler ainsi entre sœurs, Marguerite.

Rien n'était plus ravissant en effet que l'aspect de ces quatre beautés si diverses et si parfaites; boutons en fleurs! Diane, toute pureté et douceur; Elisabeth, gravité et tendresse; Marie Stuart, provoquante langueur; Marguerite, pétillante étourderie. Henri, ému et ravi, ne pouvait rassasier ses yeux de ce charmant spectacle.

Il fallut bien pourtant qu'il se décidât à entrer. — Le roi! cria-t-on d'une voix; et tous et toutes se levant accoururent vers le roi et le père. Seulement Marie Stuart, restant un peu en arrière, vint tirer doucement le verrou qui retenait François captif. Le dauphin entra promptement, et la jeune famille se trouva ainsi complète.

— Bonjour, mes enfans, dit le roi, je suis bien content de vous trouver ainsi tous en santé et en joie. — On te retenait donc dehors, François, mon pauvre amoureux? mais tu vas avoir le temps maintenant de voir souvent et toujours ta mignonne fiancée. Vous vous aimez bien mes enfans?

— Oh! oui, sire, j'aime Marie! et le passionné garçon mit un baiser ardent sur la main de celle qui allait être sa femme.

— Monseigneur, dit vivement et sévèrement lady Lennox, on ne baise pas ainsi publiquement la main des dames, en présence de Sa Majesté surtout. Que va-t-elle penser de madame Marie et de sa gouvernante?

— Mais cette main n'est-elle pas à moi? dit le dauphin.

— Pas encore, monseigneur, dit la duègne, et j'entends remplir jusqu'au bout mon devoir.

— Sois tranquille, reprit Marie à demi-voix à son mari qui boudait déjà, quand elle ne nous regardera pas, je te la rendrai.

Le roi riait sous sa barbe.

— Vous êtes bien austère, milady; mais vous avez raison, ajouta-t-il en se reprenant. — Et vous, messire Amyot, vous n'êtes pas mécontent, j'espère, de vos élèves. Écoutez bien votre savant précepteur, messieurs, il vit dans la familiarité des grands héros de l'antiquité. — Messire Amyot, y a-t-il longtemps que vous n'avez eu de nouvelles de

Pierre Danoy, notre maître à tous les deux, et de Henri Etienne notre condisciple ?

— Le vieillard et le jeune homme vont bien, sire, et seront heureux et fiers du souvenir que Votre Majesté a daigné garder d'eux.

— Allons, mes enfans, dit le roi, j'ai voulu vous voir avant la cérémonie, et suis aise de vous avoir vus. Maintenant, Diane, je suis tout à vous, ma mignonne, suivez-moi donc.

Diane, s'inclinant profondément, se mit en devoir de suivre le roi.

VI.

DIANE DE CASTRO.

Diane de Castro, que nous avons vue enfant, avait maintenant près de dix-huit ans. Sa beauté avait tenu toutes ses promesses, et s'était développée à la fois régulière et charmante ; l'expression particulière de son doux et fin visage était une candeur virginale. Diane de Castro, de caractère et d'esprit, était restée l'enfant que nous connaissons. Elle n'avait pas encore treize ans, quand le duc de Castro, qu'elle n'avait pas revu depuis le jour de son mariage, avait été tué au siége d'Hesdin. Le roi avait envoyé la veuve enfant passer son deuil au couvent des Filles-Dieu à Paris, et Diane avait trouvé là des affections si chères et de si douces habitudes, qu'elle avait demandé à son père la permission de rester avec les bonnes religieuses et ses compagnes, jusqu'à ce qu'il lui plût de disposer d'elle de nouveau. On ne pouvait que respecter une intention si pieuse, et Henri n'avait fait sortir Diane du couvent que depuis un mois, depuis que le connétable de Montmorency, jaloux de l'autorité prises par les Guises dans le gouvernement, avait

sollicité et obtenu pour son fils la main de la fille du roi et de la favorite.

Pendant ce mois qu'elle venait de passer à la cour, Diane avait su s'attirer tout de suite le respect et l'admiration de tous : « Car, dit Brantôme au livre des dames illustres, elle était fort bonne et ne faisait point de déplaisir à personne, encore qu'elle eût le cœur grand et haut, et l'âme fort généreuse, sage et fort vertueuse. » Mais cette vertu, qui se détachait si pure et si aimable au milieu de la corruption générale du temps, n'était mêlée, d'ailleurs, d'aucune austérité et d'aucune rudesse. Comme un jour un homme dit devant Diane qu'une fille de France devait être vaillante, et que sa timidité sentait trop la religieuse, elle apprit en peu de jours à monter à cheval, et il n'y avait pas de cavalier qui fût aussi hardi et aussi élégant qu'elle. Elle accompagna dès-lors le roi à la chasse, et Henri se laissa de plus en plus captiver par cette bonne grâce qui cherchait sans affectation la moindre occasion de le prévenir et de lui plaire. Aussi Diane avait-elle le privilége d'entrer à toute heure chez son père et elle était toujours la bien venue. Son charme touchant, sa chaste attitude, ce parfum de virginité et d'innocence qu'on respirait autour d'elle, jusqu'à son sourire un peu triste, en faisaient la figure la plus exquise et la plus ravissante peut-être de cette cour, qui comptait cependant tant d'éblouissantes beautés.

— Eh bien! dit Henri, je vous écoute à présent, ma mignonne. Voilà onze heures qui sonnent. La cérémonie du mariage à Saint-Germain-l'Auxerrois n'est que pour midi. J'ai donc toute une demi-heure à vous donner, et que n'en ai-je plus encore! Ce sont de bons instans de ma vie, ceux que je passe auprès de vous.

— Sire, que vous êtes indulgent et paternel!

— Non, mais je vous aime bien, mon affectueuse enfant, et je voudrais de tout mon cœur faire quelque chose qui vous plût, à condition de ne pas nuire aux intérêts graves qu'un roi doit considérer toutefois avant toute affection. — Et tenez, Diane, pour vous en donner la preuve, je veux d'abord vous rendre compte des deux requêtes que vous m'avez adressées. La bonne sœur Monique, qui vous a tant

chérie et soignée à votre couvent des Filles-Dieu, vient, à votre recommandation, d'être nommée abbesse supérieure du couvent d'Origny à Saint-Quentin.

— Oh ! que de remercîmens, sire!

— Quant au brave Antoine, votre serviteur préféré à Vimoutiers, il aura sa vie durant une bonne pension sur notre trésor. Je regrette bien, Diane, que le sire Enguerrand ne soit plus. Nous aurions voulu royalement témoigner notre reconnaissance au digne écuyer qui a si heureusement élevé notre chère fille Diane. Mais vous l'avez perdu l'an passé, je crois, et il ne laisse pas même d'héritier.

— Sire, c'est trop de générosité et de bonté, vraiment.

— Voilà de plus, Diane, les lettres patentes qui vous confèrent le titre de duchesse d'Angoulême. Et ce n'est pas le quart de ce que je souhaiterais faire pour vous. Car je vous vois parfois rêveuse et triste, et c'est de quoi j'avais hâte de m'entretenir avec vous, désirant vous consoler, ou guérir vos peines. Voyons, ma mignonne, n'es-tu donc pas heureuse ?

— Ah ! sire, reprit Diane, comment ne le serais-je pas ainsi, entourée de votre affection et de vos bienfaits? Je ne demande qu'une chose, c'est que le présent si plein de joie se continue. L'avenir, si beau et si glorieux qu'il puisse être, ne le compenserait jamais.

— Diane, dit gravement Henri, vous savez que je vous ai rappelée du couvent pour vous donner à François de Montmorency. C'était un grand parti, Diane, et pourtant ce mariage, qui, je ne vous le cache pas, eût servi utilement les intérêts de ma couronne, semble vous répugner. Vous me devez au moins les motifs de ce refus qui m'afflige, Diane.

— Aussi ne vous les cacherai-je pas, mon père. Et d'abord, dit Diane avec quelque embarras, on m'a assuré que François de Montmorency était marié déjà secrètement à mademoiselle de Fiennes, une des dames de la reine ?

— C'est vrai, reprit le roi, mais ce mariage contracté clandestinement, sans le consentement du connétable et le mien, est nul de plein droit, et si le pape prononce le divorce, vous ne pouvez pas, Diane, vous montrer plus

exigeante que Sa Sainteté ! Donc, si c'est là votre raison?...

— Mais c'est qu'il y en a une autre, mon père.

— Et laquelle, voyons? comment une alliance qui honorerait les plus nobles et les plus riches héritières de France peut-elle faire votre malheur?

— Eh bien ! mon père, parce que... parce que j'aime quelqu'un, dit Diane en se jetant toute confuse et éplorée dans les bras du roi.

— Vous aimez, Diane? reprit Henri étonné, et comment s'appelle celui que vous aimez ?

— Gabriel, Sire !

— Gabriel de quoi? dit le roi en souriant.

— Je n'en sais rien, mon père.

— Comment cela, Diane? Au nom du ciel ! expliquez-vous.

— Sire, je vais tout vous dire. C'est un amour d'enfance. Je voyais Gabriel tous les jours. Il était si complaisant, si brave, si beau, si savant, si tendre ! il m'appelait sa petite femme. Ah ! Sire, ne riez pas, c'était une affection grave et sainte, la première qui se fût gravée dans mon cœur ; d'autres pourront s'y ajouter, aucune ne l'effacera. Et pourtant je me suis laissé marier au duc Farnèse, Sire, mais c'est que je ne savais pas ce que je faisais ; c'est qu'on m'a contrainte et que j'ai obéi comme une petite fille. Depuis, j'ai vu, j'ai vécu, j'ai compris de quelle trahison je m'étais rendue coupable envers Gabriel ! Pauvre Gabriel ! en me quittant, il ne pleurait pas, mais dans son regard profond quelle douleur ! Tout cela m'est revenu avec les souvenirs dorés de mon enfance, pendant les années solitaires que j'ai passées au couvent. De sorte que j'ai vécu deux fois les jours écoulés auprès de Gabriel, dans le fait et dans la pensée, dans la réalité et dans le rêve. Et de retour ici, à la cour, Sire, parmi ces gentilshommes accomplis qui vous font comme une autre couronne, je n'en ai pas vu un seul qui pût rivaliser avec Gabriel, et ce n'est pas François, le fils soumis du hautain connétable, qui me fera jamais oublier le doux et fier compagnon de mon enfance. Aussi, maintenant que je comprends mes actions et leur portée, mon père, tant

que vous me laisserez libre, je resterai fidèle à Gabriel.

— L'as-tu donc revu depuis que tu as quitté Vimoutiers, Diane ?

— Hélas ! non, mon père.

— Mais tu as eu de ses nouvelles, au moins ?

— Pas davantage. J'ai seulement appris par Enguerrand qu'il avait quitté le pays après mon départ ; il avait dit à Aloyse, sa nourrice, qu'il ne la reverrait que glorieux et redoutable, et qu'elle ne s'inquiétât pas de lui. Et là-dessus il est parti, Sire.

— Sans que sa famille ait depuis entendu parler de lui ? demanda le roi.

— Sa famille ? répéta Diane. Je ne lui connaissais pas d'autre famille qu'Aloyse, mon père, et jamais je n'ai vu ses parens quand j'allais avec Enguerrand lui faire visite à Montgommery.

— A Montgommery ! s'écria Henri en pâlissant. Diane, Diane ! ce n'est pas un Montgommery, j'espère ! dis-moi bien vite que ce n'est pas un Mongommery.

— Oh ! non, Sire ; sans cela il me semble qu'il eût habité le château, et il demeurait dans la maison d'Aloyse sa nourrice. Mais que vous ont donc fait les comtes de Montgommery pour vous émouvoir à ce point, Sire ? Seraient-ils vos ennemis ? on n'en parle dans le pays qu'avec vénération.

— Ah ! vraiment ! reprit le roi avec un rire de dédain ; ils ne m'ont rien fait d'ailleurs, rien du tout, Diane ! que veux-tu qu'un Montgommery fasse à un Valois ? Revenons à ton Gabriel. N'est-ce pas Gabriel que tu le nommes ?

— Oui...

— Et il n'avait pas d'autre nom ?

— Pas d'autre, que je sache, Sire ; c'était un orphelin comme moi, et jamais en ma présence on n'a parlé de son père.

— Et vous n'avez pas enfin, Diane, d'autre objection à faire à l'alliance projetée entre vous et Montmorency, que votre ancienne affection pour ce jeune homme ? pas d'autre, n'est-ce pas ?

— Cela suffit à la religion de mon cœur, Sire.

— Fort bien, Diane, et je n'essayerais peut-être pas de vaincre vos scrupules si votre ami était là, qu'on pût le connaître et l'apprécier, et, bien qu'il soit, je le devine, de race douteuse...

— N'y a-t-il pas aussi une barre à mon écusson, Votre Majesté?

— Au moins avez-vous un écusson, madame, et les Montmorency comme les Castro tiennent à honneur d'introduire dans leurs maisons une fille légitimée de la mienne, veuillez vous le rappeler. Votre Gabriel, au contraire... mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Ce qui m'occupe, c'est que depuis six ans il n'a pas reparu, qu'il vous a oubliée, Diane, qu'il en aime une autre, peut-être.

— Sire, vous ne connaissez pas Gabriel, c'est un cœur sauvage et fidèle, et qui s'éteindra en m'aimant.

— Bien! Diane. Avec vous l'infidélité n'est pas vraisemblable sons doute, et vous avez raison de la nier. Mais tout vous porte enfin à croire que ce jeune homme est parti pour la guerre. Eh bien! n'est-il pas probable qu'il y ait péri? Je t'afflige, mon enfant, et voilà ton beau front tout pâle et tes yeux tout noyés de larmes. Oui, je le vois, c'est en toi un sentiment profond, et quoique je n'aie guère eu occasion d'en rencontrer de pareil, et qu'on m'ai habitué à douter de ces grandes passions, je ne souris pas de la tienne et veux la respecter. Mais vois pourtant, ma mignonne, pour un amour d'enfant, dont l'objet n'est même plus, pour un souvenir, pour une ombre : vois dans quel embarras ton refus va me jeter. Le connétable, si je lui retire injurieusement ma parole, se fâchera, non sans droit, ma fille, se retirera du service peut-être ; et alors, ce n'est plus moi qui suis le roi, c'est le duc de Guise. Regarde, Diane : des six frères de ce nom, le duc de Guise a sous la main toutes les forces militaires de la France, le cardinal toutes les finances, un troisième mes galères de Marseille, un quatrième commande en Ecosse, et un cinquième va remplacer Brissac en Piémont. De sorte que dans tout mon royaume, moi, le roi, je ne puis disposer ni d'un soldat ni d'un écu sans leur assentiment. Je te parle doucement,

Diane, et je t'explique les choses ; je prie quand je pourrais ordonner. Mais j'aime bien mieux te faire juge toi-même, et que ce soit le père et non le roi qui obtienne de sa fille son consentement à ses vues. Je l'obtiendrai, car tu es bonne et dévouée. Ce mariage me sauve, mon enfant ; il donne aux Montmorency l'autorité qu'il retire aux Guises. Il égalise les deux plateaux de la balance, dont mon pouvoir royal est le fléau. Guise en devient moins superbe et Montmorency plus dévoué. Eh bien ! tu ne réponds pas, mignonne, resteras-tu sourde aux supplications de ton père, qui ne te violente pas, qui ne te brusque pas, qui entre dans tes idées, au contraire, et te demande seulement de ne pas lui refuser le premier service dont tu puisses payer ce qu'il a fait et ce qu'il veut encore faire pour ton bonheur et ton honneur ?... Eh bien ! Diane, ma fille, consens-tu, voyons !

— Sire, reprit Diane, vous êtes plus puissant mille fois quand votre voix implore que lorsqu'elle ordonne. Je suis prête à me sacrifier à vos intérêts, mais à une condition cependant, Sire.

— Et laquelle, enfant gâtée ?

— Ce mariage n'aura lieu que dans trois mois, et d'ici là, je ferai demander à Aloyse des nouvelles de Gabriel, et prendrai ailleurs toutes les informations possibles, afin que, s'il n'est plus, je le sache, et que s'il vit, je puisse au moins lui redemander ma promesse.

— Accordé de grand cœur, dit Henri tout joyeux, et j'ajouterai qu'on ne peut pas mettre plus de raison dans l'enfantillage... Ainsi, tu feras rechercher ton Gabriel, et je t'y aiderai au besoin, et dans trois mois tu épouseras François, quel que soit le résultat de nos informations, que ton jeune ami soit vivant ou mort ?

— Et à présent, dit Diane en secouant douloureusement la tête, je ne sais pas si je dois le plus souhaiter sa mort ou sa vie.

Le roi ouvrit la bouche et allait hasarder une théorie assez peu paternelle, et une consolation passablement risquée. Mais il n'eut qu'à rencontrer le regard candide et le

profil pur de Diane pour s'arrêter à temps, et sa pensée ne se traduisit que par un sourire.

— Par bonheur et par malheur, l'usage de la cour la formera, se dit-il.

Et tout haut :

— Voici l'heure de se rendre à l'église, Diane ; acceptez ma main jusqu'à la grande galerie, madame, et puis je vous reverrai aux carrousels et aux jeux de l'après-dîner, et si vous vous ne m'en voulez pas trop de ma tyrannie, vous daignerez applaudir à mes coups de lance et à mes passes-d'armes, mon joli juge.

VII.

LES PATENÔTRES DE M. LE CONNÉTABLE.

Le même jour, dans l'après-midi, pendant que les carrousels et les fêtes se tenaient aux Tournelles, le connétable de Montmorency achevait d'interroger au Louvre, dans le cabinet de Diane de Poitiers, un de ses affidés secrets.

L'espion était de taille moyenne et brun de figure. Il avait les yeux et les cheveux noirs, le nez aquilin, le menton fourchu, la lèvre inférieure saillante, et le dos légèrement courbé. Il ressemblait de la façon la plus frappante à Martin-Guerre, le fidèle écuyer de Gabriel. Qui les eût vus séparés les eût pris l'un pour l'autre. Qui les eût vus ensemble aurait cru avoir affaire à deux jumeaux, tant leur conformité était de tout point exacte. C'étaient les mêmes traits, le même âge, la même tournure

— Et du courrier, qu'en avez-vous fait, maître Arnauld ? demanda le connétable.

— Monseigneur, je l'ai supprimé. Il le fallait bien. Mais

c'était la nuit, dans la forêt de Fontainebleau. On mettra le meurtre sur le compte des voleurs. Je suis prudent.

— N'importe, maître Arnauld, la chose est grave, et je vous blâme d'être si prompt à jouer du couteau.

— Je ne recule devant aucune extrémité quand il s'agit du service de monseigneur.

— Oui, mais une fois pour toutes, maître Arnauld, songez que si vous vous laissez prendre, je vous laisserai pendre, dit d'un ton sec et quelque peu méprisant le connétable.

— Soyez tranquille, monseigneur, on est homme de précaution.

— Voyons la lettre maintenant.

— La voici, monseigneur.

— Eh bien ! décachetez-la sans altérer le scel, et lisez Est-ce que vous vous imaginez que je sais lire, par la mort Dieu !

Maître Arnauld du Thill prit dans sa poche une sorte de ciseau tranchant, découpa soigneusement le cachet, et développa la lettre. Il courut d'abord à la signature.

— Monseigneur voit que je ne me trompais pas. La lettre adressée au cardinal de Guise est bien du cardinal Caraffa, comme ce misérable courrier avait eu la sottise de me l'avouer.

— Lisez donc, par la couronne d'épines ! s'écria Anne de Montmorency.

Maître Arnauld lut.

« Monseigneur et cher allié, trois mots seulement d'importance. Premièrement, selon votre demande, le Pape traînera en longueur l'affaire du divorce, et renverra de congrégation en congrégation François de Montmorency, qui nous est arrivé d'hier à Rome, pour finalement lui refuser les dispenses qu'il sollicite. »

— *Pater noster*... murmura le connétable. Que Satan les brûle, toutes ces robes rouges !

— « Deuxièmement, reprit Arnauld continuant sa lecture, monsieur de Guise, votre illustre frère, après avoir pris Campli, tient Civitella en échec. Mais pour nous résoudre ici à lui envoyer les hommes et provisions qu'il

demande, grand sacrifice pour nous, en somme, nous voudrions être du moins assurés que vous ne le rappellerez pas pour la guerre de Flandres, comme le bruit en court ici. Faites en sorte qu'il nous reste, et sa Sainteté se déterminera à une grande émission d'indulgences, quoique les temps soient durs, pour aider monsieur François de Guise à châtier efficacement le duc d'Albe et son maître arrogant. »

— *Adveniat regnum tuum...* grommelait Montmorency. Nous aviserons à cela, tête et sang! nous y aviserons, dussions-nous appeler les Anglais en France; continuez donc, par la messe! Arnauld.

— « Troisièmement, reprit l'espion, je vous annonce, monseigneur, pour vous encourager et vous seconder dans vos efforts, l'arrivée prochaine à Paris d'un envoyé de votre frère, le vicomte d'Exmès, apportant à Henri les drapeaux conquis dans cette campagne d'Italie. Il part, et il arrivera sans doute en même temps que ma lettre, que j'ai préféré confier cependant à notre courrier ordinaire; sa présence, et les glorieuses dépouilles qu'il va offrir au roi, vous seront assurément d'un bon secours pour diriger vos négociations dans le sens qu'il faut. »

— *Fiat voluntas tua!* s'écria le connétable furieux. Nous allons bien le recevoir cet ambassadeur d'enfer! je te le recommande, Arnauld. Est-elle finie cette damnée lettre?

— Oui, monseigneur, suivent les complimens et la signature.

— C'est bon, tu vois que tu vas avoir de la besogne, mon maître.

— Je ne demande que cela, monseigneur, avec un peu d'argent pour la conduire à bonne fin.

— Drôle! voilà cent ducats. Il faut toujours avec toi avoir l'argent à la main.

— Je dépense tant pour le service de monseigneur.

— Tes vices te coûtent plus que mon service, maraud.

— Oh! comme monseigneur se trompe sur mon compte! Mon rêve serait de vivre calme et heureux, et riche, dans quelque province, entouré de ma femme et de mes en-

fans, et de couler là en paix mes jours comme un honnête père de famille.

— C'est tout à fait vertueux et bucolique, en effet. Eh bien ! amende-toi, mets de côté quelques doublons, marie-toi, et tu pourras réaliser tes plans de bonheur domestique. Qui t'en empêche ?

— Ah ! monseigneur, la fougue ! Et quelle femme voudrait de moi ?

— Au fait, en attendant votre hyménée, maître Arnauld, recachetez toujours précieusement cette lettre, et portez-la au cardinal. Vous vous déguiserez, entendez-vous ? et vous direz que vous avez été chargé par votre camarade mourant...

— Monseigneur peut se fier à moi. Lettre refermée et courrier remplacé seront plus vraisemblables que la vérité elle-même.

— Ah ! mort Dieu ! reprit Montmorency, nous avons oublié de prendre le nom de ce plénipotentiaire annoncé par le Guise. Comment s'appelle-t-il déjà ?

— Le vicomte d'Exmès, monseigneur.

— Oui, c'est cela, maraud. Eh bien ! retiens ce nom. Eh! là ! qui vient me déranger encore ?

— Que monseigneur me pardonne, dit en entrant le fourrier du connétable. C'est un gentilhomme arrivant d'Italie, qui demande à voir le roi de la part du duc de Guise, et j'ai cru devoir vous en prévenir, vu surtout qu'il voulait absolument parler au cardinal de Lorraine. Il s'appelle le vicomte d'Exmès.

— C'est très bien fait à toi, Guillaume, dit le connétable. Fais entrer ici ce seigneur. Et toi, maître Arnauld, mets-toi là, derrière cette portière, et ne perds pas cette occasion de voir celui à qui tu auras sans doute affaire. C'est pour toi que je le reçois, attention !

— M'est avis, monseigneur, répondit Arnauld, que je l'ai rencontré déjà dans mes voyages. N'importe ! il est bon de s'en assurer... Le vicomte d'Exmès ?...

L'espion se glissa derrière la tapisserie. Guillaume introduisit Gabriel.

— Pardon, dit le jeune homme en saluant le veillard, à qui ai-je l'honneur de parler ?

— Je suis le connétable de Montmorency, monsieur ; que désirez-vous ?

— Pardon encore, reprit Gabriel, ce que j'ai à dire, c'est au roi que je dois le dire.

— Vous savez que Sa Majesté n'est pas au Louvre ? et en son absence...

— Je rejoindrai ou j'attendrai Sa Majesté, interrompit Gabriel.

— Sa Majesté est aux fêtes des Tournelles, et ne reviendra pas avant le soir ici. Ignorez-vous qu'on célèbre aujourd'hui le mariage de monseigneur le dauphin ?

— Non, monseigneur, je l'ai appris sur mon chemin. Mais je suis venu par les rues de l'Université et le pont au Change, et n'ai point traversé la rue Saint-Antoine.

— Vous auriez dû suivre alors la direction de la foule. Elle vous eût conduit au roi.

— C'est que je n'ai pas l'honneur d'avoir été vu encore par Sa Majesté. Je suis tout à fait étranger à la cour. J'espérais trouver au Louvre monseigneur le cardinal de Lorraine. C'est son Éminence que j'avais demandée, et je ne sais pourquoi, monseigneur, c'est à vous que l'on m'a mené.

— Monsieur de Lorraine, dit le connétable, aime les simulacres de combat, étant homme d'église ; mais moi qui suis homme d'épée, je n'aime que les combats réels, et c'est pourquoi je suis au Louvre, tandis que monsieur de Lorraine est aux Tournelles.

— Je vais donc, s'il vous plaît, monseigneur, aller l'y rejoindre.

— Mon Dieu ! reposez-vous un peu, monsieur, vous paraissez arriver de loin, d'Italie sans doute, puisque vous êtes entré par l'Université.

— D'Italie en effet, monseigneur. Je n'ai aucune raison de le cacher.

— Vous venez de la part du duc de Guise peut-être. Eh bien ! que fait-il là-bas ?

— Permettez-moi, monseigneur, de l'apprendre d'abord

à Sa Majesté, et de vous quitter pour aller remplir ce devoir.

— Allez monsieur, puisque vous êtes si pressé. Sans doute, ajouta-t-il avec une bonhomie jouée, vous êtes impatient de revoir quelqu'une de nos belles dames. Je gage que vous avez hâte et peur à la fois. Eh! n'est-ce pas vrai, voyons, jeune homme?

Mais Gabriel prit son air froid et grave, ne répondit que par un profond salut et s'éloigna.

— *Pater noster qui es in cœlis !...* grinça le connétable quand la porte se fut refermée sur Gabriel. Est-ce que ce maudit muguet s'imagine que je voulais lui faire des avances, par hasard, le gagner, qui sait? le corrompre peut-être! Est-ce que je ne sais pas aussi bien que lui ce qu'il vient dire au roi? N'importe, si je le retrouve, il me payera cher ses airs farouches et son insolente défiance? — Holà? maître Arnauld. Eh bien! quoi, où est le drôle? envolé aussi! Par la croix! tous les gens se sont donné le mot pour être stupides aujourd'hui; Satan les confonde!... *Pater noster* !...

Tandis que le connétable exhalait sa mauvaise humeur en injures et en patenôtres, selon sa coutume, Gabriel, traversant pour sortir du Louvre une galerie assez obscure, vit à son grand étonnement, debout près de la porte, son écuyer Martin-Guerre, auquel il avait ordonné de l'attendre dans la cour.

— C'est vous, maître Martin, lui dit-il. Vous êtes donc venu à ma rencontre? Eh bien! prenez les devans avec Jérôme, et allez m'attendre avec les drapeaux bien enveloppés au coin de la rue Sainte-Catherine, dans la rue Saint-Antoine. Monseigneur le cardinal voudra peut-être que nous les présentions au roi sur-le-champ, et devant la cour rassemblée au carrousel. Christophe me tiendra mon cheval et m'accompagnera. Allez! vous m'avez compris?

— Oui, monseigneur, je sais ce que je voulais savoir, répondit Martin-Guerre.

Et il se mit à descendre les escaliers, en devançant Gabriel, avec une promptitude de bon augure pour l'exécution de sa commission. Aussi Gabriel qui sortit du Louvre

plus lentement et comme rêvant, fut très surpris de retrouver encore dans la cour son écuyer tout effaré et tout blême cette fois.

— Eh bien! Martin, qu'est-ce donc et qu'avez-vous? lui demanda-t-il.

— Ah! monseigneur, je viens de le voir, il a passé là près de moi, à l'instant, il m'a parlé.

— Qui donc?

— Qui? si ce n'est Satan, le fantôme, l'apparition, le monstre, l'autre Martin-Guerre.

— Encore cette folie, Martin! vous rêvez donc tout debout?

— Non, non, je n'ai pas rêvé. Il m'a parlé, monseigneur, vous dis-je; il s'est arrêté devant moi, m'a pétrifié de son regard magique, et riant de son rire infernal : « — Eh bien! m'a-t-il dit, nous sommes donc toujours au service du vicomte d'Exmès? remarquez ce pluriel *nous sommes*, monseigneur; et nous rapportons d'Italie les drapeaux conquis dans la campagne par monsieur de Guise? Je réponds oui de la tête, malgré moi, car il me fascinait. Comment sait-il tout cela, monseigneur? — Et il a repris: — N'ayons donc pas peur, ne sommes-nous pas amis et frères! — Et puis il a entendu le bruit de vos pas, monseigneur, il a seulement ajouté avec son ironie diabolique qui me fait dresser les cheveux sur la tête : — Nous nous reverrons, Martin-Guerre, nous nous reverrons. Et il a disparu, par cette petite porte peut-être, ou plutôt dans la muraille.

— Fou que tu es! reprit Gabriel. Comment aurait-il eu le temps matériel de dire et de faire tout cela, depuis que tu m'as quitté là-haut dans la galerie.

— Moi, monseigneur, je n'ai pas bougé de cette place où vous m'aviez ordonné de vous attendre.

— En voici bien d'une autre, et si ce n'est à toi, à qui ai-je parlé tout à l'heure?

— Assurément à l'autre, monseigneur, à mon double, à mon spectre.

— Mon pauvre Martin, reprit Gabriel avec pitié, souffres-tu? tu dois avoir mal à la tête. Nous avons peut-être trop longtemps marché au soleil.

— Oui, dit Martin-Guerre, vous vous imaginez encore que j'ai le délire, n'est-ce pas? Mais une preuve, monseigneur, que je ne me trompe pas, c'est que je ne sais pas le premier mot de ces ordres que vous êtes censé m'avoir donnés.

— Tu les a oubliés, Martin ! dit Gabriel avec douceur. Eh bien ! je vais te les répéter, mon ami. Je te disais d'aller m'attendre avec les drapeaux, rue Saint-Antoine, au coin de la rue Sainte-Catherine. Jérôme t'accompagnerait et je garderais Christophe ; te rappelles-tu cela maintenant?

— Pardon, monseigneur, comment voulez-vous qu'on se rappelle ce qu'on n'a jamais su ?

— Enfin, dit Gabriel, vous le savez maintenant, Martin. Allons reprendre nos chevaux au guichet, où nos gens doivent nous les tenir, et en route promptement. Aux Tournelles !

— J'obéis, monseigneur. En somme cela vous fait à vous deux écuyers? mais il est bien heureux au moins que je n'aie pas deux maîtres.

La lice des fêtes solennelles avait été dressée à travers la rue Saint-Antoine, depuis les Tournelles jusqu'aux écuries royales. Elle formait un carré long bordé de chaque côté par des échafauds couverts de spectateurs: à l'une des extrémités se tenaient la reine et la cour ; à l'extrémité opposée se trouvait l'entrée de la lice où attendaient les combattans des joûtes ; la foule se pressait aux deux autres galeries.

Quand, après la cérémonie religieuse et le repas qui suivit, la reine et la cour, vers trois heures de l'après-midi, vinrent prendre place aux rangs qui leur étaient réservés, les vivats et les acclamations de joie retentirent de toutes parts.

Mais ces cris bruyans d'allégresse firent précisément commencer la fête par un malheur. Le cheval de monsieur d'Avallon, un des capitaines des gardes, effrayé de ce tumulte, se cabra et s'emporta dans l'arène, et son cavalier désarçonné alla donner de la tête contre une des barrières de bois qui garnissaient l'enceinte, et fut retiré à demi

mort et remis entre les mains des chirurgiens dans un état à peu près désespéré.

Le roi fut fort affecté de ce déplorable accident, mais sa passion pour les jeux et carrousels eut bientôt pris le dessus sur son chagrin.

— Ce pauvre monsieur d'Avallon, dit-il, un serviteur si dévoué ! qu'on en prenne bien soin au moins.

Et il ajouta :

— Allons! On peut toujours commencer les courses à la bague.

Le jeu de bague de ce temps-là était un peu plus compliqué et plus difficile que celui que nous connaissons. La potence où pendait l'anneau était placée à peu près aux deux tiers de la lice. Il fallait parcourir au galop le premier tiers, au grand galop le second, et enlever, en passant, dans cette course rapide, la bague à la pointe de la lance. Mais le bois ne devait pas surtout toucher le corps, il fallait la tenir horizontalement et le coude haut au-dessus de la tête. On achevait de parcourir l'arène au trot. Le prix était une bague en diamans offerte par la reine.

Henri II, sur son cheval blanc caparaçonné d'or et de velours, était le plus élégant et le plus habile cavalier qui se pût voir. Il tenait sa lance et la maniait avec une grâce et une sûreté admirables, et ne manquait guères la bague. Pourtant monsieur de Vieilleville rivalisait avec lui, et il y eut un moment où l'on crut que la victoire appartiendrait à celui-ci. Il avait deux bagues de plus que le roi, et il n'en restait plus que trois à enlever, mais, monsieur de Vieilleville, en homme de cour bien appris, les manqua toutes les trois, par un guignon prodigieux, et ce fut le roi qui eut le prix.

En recevant la bague, il hésita un moment, et son regard se porta avec regret vers Diane de Poitiers, mais le don était offert par la reine, il dut venir le présenter à la nouvelle dauphine Marie Stuart, la mariée du jour.

— Eh bien ! demanda-t-il dans l'entr'acte qui suivit cette première course, a-t-on espoir de sauver monsieur d'Avallon ?

— Sire, il respire encore, lui fut-il répondu, mais il n'y a guères de chance de le tirer de là.

— Hélas ! fit le roi, passons donc au jeu des gladiateurs.

Ce jeu des gladiateurs était un simulacre de combat avec passes et évolutions, fort nouveau et fort rare dans ce temps-là, mais qui ne frapperait pas sans doute l'imagination du spectateur de nos jours, et des lecteurs de notre livre. Nous renvoyons donc à Brantôme ceux qui seraient curieux de connaître les marches et contre-marches de ces douze gladiateurs « vestus de satin blanc les six, et les autres de satin cramoisi, fait à l'antique romaine. » Ce qui en effet devait paraître fort historique en un siècle où la couleur locale n'était pas encore inventée.

Cette belle lutte terminée au milieu des applaudissemens universels, on fit les dispositions nécessaires pour commencer la course aux pieux.

A l'extrémité de la lice où se tenait la cour, plusieurs pieux de cinq à six pieds étaient enfoncés en terre de distance en distance. Il fallait arriver au galop de son cheval, tourner et retourner en tous sens autour ce ces arbres improvisés, sans en manquer et sans en dépasser un seul. Le prix était un bracelet du plus merveilleux travail.

Sur huit carrières fournies, l'honneur de trois revint au roi, et monsieur le colonel-général de Bonnivet en gagna trois également. La neuvième et dernière devait décider ; mais monsieur de Bonnivet n'était pas moins respectueux que monsieur de Vieilleville ; et, malgré toute la bonne volonté de son cheval, il n'arriva que troisième, et Henri eut encore le prix.

Le roi alla s'asseoir alors auprès de Diane de Poitiers, et lui mit publiquement au bras le bracelet qu'il venait de recevoir.

La reine pâlit de rage.

Gaspard de Tavannes, qui était derrière elle, se pencha à l'oreille de Catherine de Médicis.

— Madame, lui dit-il, suivez-moi bien des yeux où je vais, et regardez-moi faire.

— Et que vas-tu faire, mon brave Gaspard ? dit la reine.

— Couper le nez à madame de Valentinois, répondit froidement et sérieusement Tavannes.

Il y allait, Catherine le retint moitié effrayée, moitié charmée.

— Mais, Gaspard, vous seriez perdu, y songez-vous?

— J'y songe, madame, mais je sauverai le roi et la France.

— Merci! Gaspard, reprit Catherine, vous êtes un vaillant ami, aussi bien qu'un rude soldat. Mais je vous ordonne de rester, Gaspard, ayons patience.

Patience! C'était là en effet le mot d'ordre que Catherine de Médicis semblait jusqu'à présent avoir donné à sa vie. Celle qui se mit si volontiers plus tard au premier rang, ne paraissait jamais dans ce temps-là aspirer à sortir de l'ombre du second. Elle attendait. Elle était pourtant alors dans toute la puissance d'une beauté sur laquelle le sieur de Bourdeille nous a laissé les détails les plus intimes; mais elle évitait avant tout de paraître, et c'est probablement à cette modestie qu'elle dut le silence absolu de la médisance sur son compte du vivant de son mari. Il n'y avait que ce brutal de connétable assez osé pour faire remarquer au roi qu'après dix ans de stérilité, les dix enfans que Catherine avait donnés à la France, ressemblaient bien peu à leur père. Personne autre n'eût eu la témérité de souffler un mot contre la reine.

Toujours est-il que Catherine, ce jour-là comme d'habitude, sembla ne pas même remarquer les attentions dont le roi entourait Diane de Poitiers, au vu et au su de toute la cour. Après avoir calmé la fougueuse indignation du maréchal, elle se mit à s'entretenir avec ses dames des courses qui venaient d'avoir lieu, et de l'adresse qu'avait déployée Henri.

VIII.

UN CARROUSEL HEUREUX.

Les tournois ne devaient avoir lieu que le lendemain et les jours suivans: mais plusieurs seigneurs de la cour étaient venus demander au roi la permission, l'heure étant peu avancée, de rompre quelques lances en l'honneur et pour le plaisir des dames.

— Soit! messieurs, répondit comme de raison le roi; je vous l'accorde de grand cœur, bien que cela doive déranger peut-être monsieur le cardinal de Lorraine, qui n'a jamais eu, je crois, à démêler si nombreuse correspondance que depuis deux heures que nous sommes ici. Voilà coup sur coup deux messages qu'il reçoit et dont il paraît fort affairé. N'importe! nous saurons après ce que c'est, et vous pouvez en attendant rompre quelques lances... Et voici un prix pour le vainqueur, ajouta Henri en détachant de son cou le collier d'or qu'il portait. Faites de votre mieux, messieurs, et prenez garde cependant que si la partie s'échauffe, je pourrai bien m'en mêler et tâcher de regagner ce que je vous offre, d'autant plus que je redois quelque chose à madame de Castro. Notez aussi qu'à six heures précises le combat sera fini, et le vainqueur, quel qu'il soit, couronné. Allez donc, vous avez une heure pour nous montrer vos beaux coups. Ayez soin toutefois qu'il n'arrive de mal à personne. — Et à propos, comment va monsieur d'Avallon?

— Hélas! sire, il vient tout à l'heure de trépasser.

— Que Dieu ait donc son âme, reprit Henri. De mes capitaines des gardes, c'était peut-être le plus zélé pour mon

service et le plus brave. Qui donc me le remplacera ?..... Mais les dames attendent, messieurs, et la lice va s'ouvrir. Voyons, qui aura le collier des mains de la reine?

Le comte de Pommerive fut le premier tenant, puis il dut céder à monsieur de Burie, à qui monsieur le maréchal d'Amville prit ensuite le champ. Mais le maréchal, qui était très vigoureux et très habile, s'y soutint constamment contre cinq tenans successifs.

Le roi n'y put tenir.

— Eh! dit-il au maréchal, je vais voir, monsieur d'Amville, si vous êtes rivé là pour l'éternité!

Il s'arma, et dès la première course monsieur d'Amville quitta les étriers. Ce fut après le tour de M. d'Aussun. Puis aucun assaillant ne se présenta plus.

— Qu'est-ce donc, messieurs? dit Henri. Quoi! personne ne veut plus joûter contre moi. Est-ce que par hasard on me ménage? reprit-il en fronçant le sourcil. Ah! mordieu! si je le croyais! il n'y a de roi ici que le vainqueur, et de priviléges que ceux de l'adresse. Donc, attaquez-moi, messieurs, et hardiment.

Mais pas un ne se risquait à faire la passe du roi, on craignait également d'être vainqueur et d'être vaincu.

Le roi pourtant s'impatientait fort. Il commençait à se douter peut-être qu'aux joûtes précédentes ses adversaires n'avaient pas usé de tous leurs moyens contre lui, et cette idée, qui diminuait à ses propres yeux sa victoire, le remplissait de dépit.

Enfin un nouvel assaillant passa la barrière. Henri, sans regarder seulement qui c'était, prit du champ, s'élança. Les deux lances se brisèrent, mais le roi, le tronçon jeté, trébucha en selle et fut obligé de saisir l'arçon: l'autre resta immobile. En ce moment six heures sonnaient. Henri était vaincu.

Il descendit leste et joyeux de cheval, jeta la bride aux mains d'un écuyer, et vint prendre par la main son vainqueur pour le conduire lui-même à la reine. A sa grande surprise, il vit un visage qui lui était parfaitement inconnu. C'était d'ailleurs un cavalier de belle prestance et de noble mine, et la reine, en passant le collier au cou du jeune

homme agenouillé devant elle, ne put s'empêcher de le remarquer et de lui sourire.

Mais lui, après s'être incliné profondément se releva, fit quelques pas vers l'estrade de la cour, et s'arrêtant devant madame de Castro, lui offrit le collier, prix du vainqueur.

Les fanfares retentissaient encore, de sorte qu'on n'entendit pas deux cris sortis en même temps de deux bouches :

— Gabriel!

— Diane !

Diane, toute pâle de joie et de surprise, prit le collier d'une main tremblante. Chacun pensa que le cavalier inconnu avait entendu le roi promettre ce collier à madame de Castro, et ne voulait pas en frustrer une si belle dame. On trouva que sa démarche était galante et d'un bon gentilhomme. Le roi lui même ne prit pas la chose autrement.

— Voilà, dit-il, une courtoisie qui me touche. Mais moi qui passe pour connaître par leur nom tous les gentilshommes de ma noblesse, j'avoue, monsieur, ne pas me rappeler où et quand je vous ai déjà vu, et je serais pourtant charmé de savoir qui m'a donné tout à l'heure cette rude secousse qui m'aurait désarçonné, je crois, si, Dieu merci ! je n'avais pas les jambes assez fermes.

— Sire, répondit Gabriel, c'est la première fois que j'ai l'honneur de me trouver en présence de Votre Majesté. J'étais jusqu'à présent à l'armée, et en ce moment même j'arrive d'Italie. Je m'appelle le vicomte d'Exmès.

— Le vicomte d'Exmès ! reprit le roi ; bien ! je me souviendrai à présent du nom de mon vainqueur.

— Sire, dit Gabriel, il n'y a pas de vainqueur là où vous êtes, et j'en apporte la preuve glorieuse à Votre Majesté.

Il fit un signe. Martin-Guerre et les deux hommes d'armes entrèrent dans la lice avec les drapeaux italiens qu'ils déposèrent aux pieds du roi.

— Sire, reprit Gabriel, voici les drapeaux conquis en Italie par votre armée, et que monseigneur le duc de Guise envoie a Votre Majesté. Son Eminence monsieur le cardinal de Lorraine m'assure que Votre Majesté ne me saura pas mauvais gré de lui rendre ces dépouilles aussi inopi-

nément et en présence de la cour et du peuple de France témoins intéressés de votre gloire. Sire, j'ai aussi l'honneur de remettre entre vos mains les lettres que voici, de la part de monsieur le duc de Guise.

— Merci, monsieur d'Exmès, dit le roi. Voilà donc le secret de toute la correspondance de monsieur le cardinal. Ces lettres vous accréditent auprès de notre personne, vicomte. Mais vous avez de triomphantes façons de vous présenter vous-même. Qu'est-ce que je lis? que de ces drapeaux vous en avez pris quatre en personne. Notre cousin de Guise vous tient pour un de ses plus braves capitaines. Monsieur d'Exmès, demandez-moi ce que vous voudrez, et je jure Dieu que vous l'obtiendrez sur-le-champ.

— Sire, vous me comblez, et je m'en remets aux bontés de Votre Majesté.

— Vous êtes capitaine auprès de monsieur de Guise, monsieur, dit le roi. Vous plairait-il de l'être dans nos gardes? J'étais embarrassé de remplacer monsieur d'Avallon, si malheureusement trépassé aujourd'hui, mais je vois qu'il aura un digne successeur.

— Votre Majesté...

— Vous acceptez? c'est dit. Vous entrerez demain en fonctions. Nous allons maintenant retourner au Louvre. Vous m'entretiendrez plus au long des détails de cette guerre d'Italie.

Gabriel salua.

Henri donna l'ordre du départ. La foule se dispersa aux cris de Vive le roi! Diane, comme par enchantement, se retrouva un instant auprès de Gabriel.

— Demain, au cercle de la reine, lui dit-elle à voix basse.

Elle disparut emmenée par son cavalier, mais laissant à son ancien ami une espérance divine au cœur.

IX.

QU'ON PEUT PASSER A CÔTÉ DE SA DESTINÉE SANS LA CONNAÎTRE.

Quand il y avait cercle chez la reine, c'était ordinairement le soir après le souper. Voilà ce qu'on apprit à Gabriel, en le prévenant que sa nouvelle qualité de capitaine des gardes, non-seulement l'autorisait, mais l'obligeait même à s'y montrer. Il n'avait garde de manquer à ce devoir, et son seul souci était qu'il fallait attendre vingt-quatre heures avant de le remplir. On voit que, pour le zèle et pour la bravoure, monsieur d'Avallon était dignement remplacé.

Mais il s'agissait de tuer l'une après l'autre ces vingt-quatre éternelles heures qui séparaient Gabriel du moment désiré. Le jeune homme que la joie délassait, et qui n'avait guère vu Paris encore qu'en passant d'un camp à un autre, se mit à parcourir la ville avec Martin-Guerre, cherchant un logement convenable. Il eut le bonheur, car il était en chance ce jour-là, de trouver vacant le logement que son père le comte de Montgommery avait occupé autrefois. Il le retint, bien qu'il fût un peu splendide pour un simple capitaine aux gardes; mais Gabriel en serait quitte pour écrire à son fidèle Elyot de lui envoyer de Montgommery quelque somme. Il manderait aussi à sa bonne nourrice Aloyse de ve le rejoindre.

Le premier but de Gabriel était atteint. Il n'était plus un enfant à présent, mais un homme qui avait fait déjà ses preuves et avec lequel il fallait compter; à l'illustration qui lui venait de ses aïeux il avait su joindre une gloire qui

lui était personnelle. Seul et sans autre appui que son épée, sans autre recommandation que son courage, il était arrivé à vingt-quatre ans à un grade éminent. Il pouvait enfin s'offrir fièrement à celle qu'il aimait comme à ceux qu'il devait haïr. Ceux-ci, Aloyse pourrait l'aider à les reconnaître ; celle-là l'avait reconnu.

Gabriel s'endormit le cœur content et dormit bien.

Le lendemain, il dut se présenter chez monsieur de Boissy, le grand écuyer de France, pour y donner ses preuves de noblesse. Monsieur de Boissy, un honnête homme, avait été l'ami du comte de Montgommery. Il comprit les motifs de Gabriel pour tenir caché son vrai titre, et lui engagea sa parole qu'il lui garderait le secret. Ensuite, monsieur le maréchal d'Amville fit reconnaître le vicomte par sa compagnie. Puis Gabriel commença immédiatement son service par la visite et l'inspection des prisons d'Etat de Paris, commission pénible qui, une fois par mois, rentrait dans les attributions de sa charge.

Il commença par la Bastille et finit par le Châtelet.

Le gouverneur lui remettait la liste de ses prisonniers, lui déclarait ceux qui étaient morts, malades, transférés ou mis en liberté, et les lui faisait passer ensuite en revue, triste revue, morne spectacle. Il croyait avoir terminé, quand le gouverneur du Châtelet lui montra dans son registre une page presque blanche, laquelle portait seulement cette note singulière qui frappa entre toutes Gabriel.

— *No 21, X..., prisonnier au secret. Si dans la visite du gouverneur ou du capitaine des gardes, il essaye seulement de parler, le faire transporter dans un cachot plus profond et plus dur.*

— Quel est ce prisonnier si important? peut-on le savoir? demanda Gabriel à monsieur de Salvoison, gouverneur du Châtelet.

— Nul ne le sait, répondit le gouverneur. Je l'ai reçu de mon prédécesseur, comme il l'avait reçu du sien. Vous voyez sur le registre que la date de son entrée est laissée en blanc. Ce doit être sous le règne de François Ier qu'on l'a amené. Il a essayé, m'a-t-on dit, deux ou trois fois de

parler. Mais, au premier mot, le gouverneur doit, sous les peines les plus graves, refermer la porte de sa prison et le faire transporter dans une prison plus sévère ; ce qu'on a fait. Il ne reste ici maintenant qu'un cachot plus terrible que le sien, et ce cachot serait la mort. On voulait en venir là sans doute, mais le prisonnier se tait à présent. C'est sans doute quelque criminel redoutable. Il demeure constamment enchaîné, et son geôlier, pour prévenir jusqu'à la possibilité d'une évasion, entre dans sa prison à toute minute.

— Mais, s'il parlait à ce geôlier? dit Gabriel.

— Oh! l'on a pris un sourd et muet, né au Châtelet, et qui n'en est jamais sorti.

Gabriel frissonna. Cet homme si complétement séparé du monde des vivans, qui vivait pourtant et qui pensait, lui inspirait une pitié mêlée de je ne sais quelle horreur. Quelle idée ou quel remords, quelle peur de l'enfer ou quelle foi au ciel pouvaient empêcher un être aussi misérable de se briser la tête contre les murs de son cachot? Etait-ce une vengeance ou bien un espoir qui le retenait encore dans la vie?...

Gabriel ressentait une sorte d'avidité inquiète de voir cet homme ; son cœur battait comme il n'avait encore battu qu'aux momens où il allait revoir Diane. Il venait de visiter cent prisonniers avec une compassion banale. Mais celui-là l'attirait et le touchait plus que tous les autres et l'angoisse serrait sa poitrine quand il songeait à cette existence tumulaire.

— Allons au numéro 21, dit-il au gouverneur d'un ton singulièrement ému.

Ils descendirent plusieurs escaliers noirs et humides, traversèrent plusieurs voûtes pareilles aux spirales horribles de l'enfer de Dante ; puis le gouverneur s'arrêtant devant une porte en fer :

— C'est là. Je ne vois pas le gardien, il est dans la prison sans doute ; mais j'ai de doubles clés. — Entrons.

Il ouvrit en effet, et ils entrèrent à la lueur de la lanterne que tenait un porte-clef.

Gabriel vit alors un tableau silencieux et effrayant, com-

me on n'en voit guère que dans les cauchemars du délire.

Pour parois, partout la pierre, — la pierre noire, moussue, fétide ; car ce lieu lugubre était creusé plus bas que le lit de la Seine, et les eaux, dans les grandes crues, l'inondaient à moitié. Sur ces parois funèbres, des bêtes visqueuses rampaient ; l'air glacé ne résonnait d'aucun bruit si ce n'est celui d'une goutte d'eau qui tombait régulière et sourde de la hideuse voûte.

Un peu moins que cette goutte d'eau, un peu plus que les limaces immobiles, vivaient là deux créatures humaines, l'une gardant l'autre, mornes et muettes toutes deux.

Le geôlier, espèce d'idiot, géant à l'œil hébêté, au teint blafard, se tenait debout dans l'ombre, regardant d'un regard stupide le prisonnier couché dans un coin sur un grabat de paille, les mains et les pieds enchaînés d'une chaîne rivée au mur. C'était un vieillard à la barbe blanche, aux cheveux blancs. Quand on entra, il semblait dormir et ne bougea pas ; on eût pu le prendre pour un cadavre ou pour une statue.

Mais tout à coup il se leva sur son séant, ouvrit les yeux, et son regard s'attacha sur le regard de Gabriel.

Il lui était défendu de parler, mais ce regard terrible et magnifique parlait. Gabriel en fut fasciné. Le gouverneur visitait avec le porte-clefs tous les recoins du cachot. Lui, Gabriel, cloué au sol, n'avançait pas, ne remuait pas, mais restait là tout atterré par ces yeux de flamme ; il ne pouvait s'en détacher, et en même temps tout un monde d'étranges et inexprimables pensées s'agitait en lui.

Le prisonnier ne paraissait pas non plus contempler son visiteur avec indifférence, et il y eut même un moment où il fit un geste, et ouvrit la bouche comme s'il allait parler... mais, le gouverneur s'étant retourné, il se souvint à temps de la loi qui lui était prescrite, et ses lèvres ne parlèrent que par un amer sourire. Il referma alors les yeux, et retomba dans son immobilité de pierre.

— Oh ! sortons d'ici, dit Gabriel au gouverneur. Sortons, de grâce ! j'ai besoin de respirer l'air et de voir le soleil.

Il ne reprit en effet son calme et pour ainsi dire sa vie

qu'en se retrouvant dans la rue, au milieu de la foule et du bruit. — Encore la sombre vision était-elle restée en lui, et le poursuivit-elle tout le jour, tandis qu'il allait pensif le long de la grève.

Quelque chose lui disait que le sort de ce misérable prisonnier touchait au sien, et qu'il venait de passer à côté d'un grand événement de sa vie. Lassé enfin par ces pressentimens mystérieux, il se dirigea, comme le jour finissait, vers la lice des Tournelles. Les tournois de la journée, auxquels Gabriel n'avait pas voulu prendre part, se terminaient. Gabriel put apercevoir Diane, et fut aperçu par elle, et ce double regard dissipa l'ombre de son cœur comme un rayon de soleil dissipe les nuages. Gabriel oublia le morne captif qu'il avait vu dans le jour pour ne plus songer qu'à l'éblouissante jeune fille qu'il allait revoir dans la soirée.

X.

ÉLÉGIE PENDANT LA COMÉDIE.

C'était une tradition du règne de François Ier. Trois fois par semaine au moins, le roi, les seigneurs et toutes les dames de la cour, se réunissaient le soir dans la chambre de la reine. Là on devisait des événemens du jour en toute liberté, parfois même en toute licence. Puis, dans la conversation générale, des entretiens particuliers s'établissaient, et, « se trouvant là, dit Brantôme, une troupe de » déesses humaines, chaque seigneur et gentilhomme en- » tretenait celle qu'il aimait le mieux. » Souvent aussi il y avait bal ou spectacle.

C'est à une réunion de ce genre que devait se rendre le soir même notre ami Gabriel, et, contre son habitude, il se para et se parfuma pour ne point paraître avec trop de

désavantage aux yeux de celle qu'il *aimait le mieux*, afin de parler toujours comme Brantôme.

La joie de Gabriel n'était pas d'ailleurs sans quelque mélange d'inquiétude, et certains mots vagues et malsonnans qu'on avait murmurés autour de lui sur le prochain mariage de Diane, ne laissaient pas que de le troubler intérieurement. Tout au bonheur qu'il avait ressenti en revoyant Diane et en croyant retrouver dans ses regards la tendresse d'autrefois, il avait presque oublié d'abord la lettre du cardinal de Lorraine, qui l'avait pourtant fait partir si vite ; mais ces bruits qui circulaient dans l'air, ces noms réunis de Diane de Castro et de François de Montmorency, qu'il n'avait entendus que trop distinctement, rendirent la mémoire à sa passion. Diane se prêterait-elle donc à cet odieux mariage? Aimerait-elle ce François? Doutes déchirans que l'entrevue du soir ne réussirait peut-être pas à dissiper tout à fait.

Gabriel avait, en conséquence, résolu d'interroger là-dessus Martin-Guerre, qui avait fait déjà plus d'une connaissance, et, en sa qualité d'écuyer, devait en savoir bien plus long que les maîtres. Car, un effet d'acoustique généralement observé, c'est que les bruits de toutes sortes retentissent bien mieux en bas, et qu'il n'y a guère d'échos que dans les vallées. La résolution du comte d'Exmès lui était venue au reste d'autant plus à propos, que, de son côté, Martin-Guerre s'était bien promis d'interroger son maître, dont la préoccupation ne lui avait pas échappé, et qui cependant n'avait pas, en conscience, le droit de rien cacher de ses actions et de ses sentimens à un fidèle serviteur de cinq années, et à un sauveur, qui plus est.

De cette détermination réciproque, et de la conversation qui s'en suivit, il résulta pour Gabriel que Diane de Castro n'aimait pas François de Montmorençy, et pour Martin-Guerre que Gabriel aimait Diane de Castro.

Cette double conclusion les réjouit tellement l'un et l'autre, que Gabriel arriva au Louvre une heure avant l'ouverture des portes, et que Martin-Guerre, pour faire honneur à la maîtresse royale du vicomte, alla sur-le-champ chez le tailleur de la cour s'acheter un justaucorps de drap brun

et des chausses de tricot jaune. Il paya le tout comptant, et revêtit immédiatement ce costume pour le montrer dès le soir dans les antichambres du Louvre, où il devait aller attendre son maître.

Aussi le tailleur fut-il très étonné de voir une demi-heure après reparaître Martin-Guerre, et dans des habits différens. Il lui en fit la remarque. Martin-Guerre lui répondit que la soirée lui avait paru un peu fraîche, et qu'il avait jugé à propos de se vêtir plus chaudement. Du reste, il était toujours tellement satisfait du justaucorps et des chausses, qu'il venait prier le tailleur de lui vendre ou de lui faire un justaucorps du même drap et de la même coupe. Vainement le marchand fit observer à Martin-Guerre qu'il aurait l'air de porter toujours le même habit, et qu'il vaudrait mieux demander un costume différent, un justaucorps jaune et des chausses brunes, par exemple, puisqu'il semblait affectionner ces couleurs : Martin-Guerre ne voulut pas démordre de son idée, et le tailleur dut lui promettre de ne pas même varier la nuance des vêtemens qu'il allait promptement lui faire, puisqu'il n'en avait pas de tout faits. Seulement, pour cette seconde commande, Martin-Guerre demandait un peu de crédit. Il avait bellement acquitté la première, il était l'écuyer du vicomte d'Exmès, capitaine des gardes du roi ; le tailleur était doué de cette héroïque confiance qui fut de tout temps l'apanage historique de ceux de son état, il consentit et promit pour le lendemain ce second costume complet.

Cependant l'heure pendant laquelle Gabriel avait dû rôder aux portes de son paradis était écoulée, et, avec nombre d'autres seigneurs et dames, il avait pu pénétrer dans l'appartement de la reine.

Du premier regard Gabriel aperçut Diane ; elle était assise auprès de la reine-dauphine, comme on appela dès lors Marie Stuart.

L'aborder sur-le-champ eût été bien hardi pour un nouveau venu, et un peu imprudent sans doute. Gabriel se résigna à attendre un moment favorable, celui où la conversation allait s'animer et distraire les esprits. Il se mit à causer, en attendant, avec un jeune seigneur pâle et d'ap-

parence délicate que le hasard avait amené près de lui. Mais, après s'être quelque temps entretenu de sujets insignifians comme semblait l'être sa personne, le jeune cavalier ayant demandé à Gabriel :

— A qui donc ai-je l'honneur de parler, monsieur ?

— Je m'appelle le vicomte d'Exmès, répondit Gabriel. Et oserai-je, monsieur, vous adresser la même question ? ajouta-t-il.

Le jeune homme le regarda d'un air étonné, puis reprit :

— Je suis François de Montmorency.

Il aurait dit : Je suis le diable ! Gabriel se serait éloigné avec moins d'épouvante et de précipitation. François, qui n'avait pas l'intelligence très vive, en resta tout stupéfait ; mais comme il n'aimait pas à travailler de tête, il laissa bientôt de côté cette énigme, et alla chercher ailleurs des auditeurs un peu moins farouches.

Gabriel avait eu soin de diriger sa fuite du côté de Diane de Castro, mais il fut arrêté par un grand mouvement qui se fit du côté du roi. Henri II venait d'annoncer que voulant terminer cette journée par une surprise aux dames, il avait fait dresser un théâtre dans la galerie, et qu'on allait y représenter une comédie en cinq actes et en vers de monsieur Jean Antoine de Baïf, intitulée *le Brave;* cette nouvelle fut naturellement accueillie par les remercîmens et les acclamations de tous. Les gentilshommes présentèrent la main aux dames pour passer dans la salle voisine où la scène avait été improvisée ; mais Gabriel arriva trop tard auprès de Diane, et put seulement se placer non loin d'elle derrière la reine.

Catherine de Médicis l'aperçut et l'appela ; il dut venir devant elle.

— Monsieur d'Exmès, lui dit-elle, pourquoi donc ne vous a-t-on pas vu au tournoi d'aujourd'hui ?

— Madame, répondit Gabriel, les devoirs de la charge que Sa Majesté m'a fait l'honneur de me confier m'en ont empêché.

— Tant pis, reprit Catherine avec un charmant sourire, car vous êtes à coup sûr un de nos plus hardis et de nos

plus adroits cavaliers. Vous avez fait chanceler le roi hier, ce qui est un coup rare. J'aurais eu du plaisir à être de nouveau témoin de vos prouesses.

Gabriel s'inclina tout embarrassé de ces complimens auxquels il ne savait que répondre.

— Connaissez-vous la pièce que l'on va nous représenter ? poursuivit Catherine, évidemment bien disposée en faveur du beau et timide jeune homme.

— Je ne la connais qu'en latin, répondit Gabriel, car c'est, m'a-t-on dit, une simple imitation d'une pièce de Térentius.

— Je vois, dit la reine, que vous êtes aussi savant que vaillant, aussi versé dans les choses des lettres qu'habile aux coups de lance.

Tout cela était dit à demi-voix, et accompagné de regards qui n'étaient pas précisément cruels. Assurément le cœur de Catherine était vide pour le moment. Mais sauvage comme l'Hippolyte d'Euripide, Gabriel n'accueillait ces avances de l'Italienne qu'avec un air contraint et des sourcils froncés. L'ingrat ! il allait pourtant devoir à cette bienveillance dont il faisait fi d'abord, non-seulement la place qu'il ambitionnait depuis si longtemps auprès de Diane, mais encore la plus charmante bouderie où pût se trahir l'amour d'une jalouse.

En effet, lorsque le prologue vint, selon l'usage, réclamer l'indulgence de l'auditoire, Catherine dit à Gabriel :

— Allez vous asseoir là derrière moi, parmi ces dames, monsieur le lettré, pour qu'au besoin je puisse avoir recours à vos lumières.

Madame de Castro avait choisi sa place à l'extrémité d'une ligne, de sorte qu'après elle il n'y avait que le passage. Gabriel, après avoir salué la reine, prit modestement un tabouret et vint s'asseoir dans ce passage à côté de Diane, afin de ne déranger personne.

La comédie commença.

C'était, ainsi que Gabriel l'avait dit à la reine, une imitation de l'Eunuque de Térence, composée en vers de huit syllabes et rendue avec toute la pédante naïveté du temps. Nous nous abstiendrons d'analyser la pièce. Ce serait d'ail-

leurs n anachronisme, la critique et les comptes rendus n'étant pas inventés encore à cette époque barbare. Qu'il nous suffise de rappeler que le personnage principal de la pièce est un faux brave, un soldat fanfaron qui se laisse duper et malmener par un parasite.

Or, dès le début de la pièce, les nombreux partisans des Guises assis dans la salle virent dans le vieux pourfendeur ridicule le connétable de Montmorency, et les partisans de Montmorency voulurent reconnaître les ambitions du duc de Guise dans les rodomontades du soldat fanfaron. Dès-lors chaque scène fut une satire et chaque saillie une allusion. On riait dans les deux partis à gorge déployée : on se montrait réciproquement du doigt, et à vrai dire, cette comédie qui se jouait dans la salle, n'était pas moins amusante que celle que les acteurs représentaient sur l'estrade.

Nos amoureux profitèrent de l'intérêt que prenaient à la représentation les deux camps rivaux de la cour pour laisser parler harmonieusement leur amour au milieu des huées et des risées. Ils prononcèrent d'abord leurs deux noms à voix basse. C'est là l'invocation sacrée.

— Diane !

— Gabriel !

— Vous allez donc épouser François de Montmorency ?

— Vous êtes donc bien avant dans les bonnes grâces de la reine ?

— Vous avez entendu que c'est elle qui m'a appelé.

— Vous savez que c'est le roi qui veut ce mariage.

— Mais vous y consentez, Diane ?

— Mais vous écoutez Catherine, Gabriel ?

— Un mot, un seul ! reprit Gabriel. Vous vous intéressez donc encore à ce qu'une autre peut me faire éprouver ? Cela vous fait donc quelque chose ce qui se passe dans mon cœur ?

— Cela me fait, dit madame de Castro, cela me fait ce que vous fait à vous ce qui se passe dans le mien.

— Oh ! alors, Diane, permettez-moi de vous le dire, vous êtes jalouse si vous êtes comme moi : si vous êtes comme moi, vous m'aimez éperdûment, follement.

— Monsieur d'Exmès, reprit Diane qui un moment voulut être sévère, la pauvre enfant! monsieur d'Exmès, je m'appelle madame de Castro.

— Mais n'êtes-vous pas veuve, madame? N'êtes-vous pas libre ?

— Libre, hélas!

— Oh! Diane! vous soupirez. — Diane, avouez que ce sentiment de l'enfant qui a parfumé nos premières années a laissé quelque trace dans le cœur de la jeune fille. Avouez, Diane, que vous m'aimez encore un peu. Oh! ne craignez pas qu'on vous entende : ils sont tous autour de nous aux plaisanteries de ce parasite; ils n'ont rien de plus doux à écouter et ils rient. Vous, Diane, souriez-moi, répondez-moi : Diane, m'aimez-vous?

— Chut! Ne voyez-vous pas que l'acte finit, dit la malicieuse enfant. Attendez que la pièce recommence au moins.

L'entr'acte dura dix minutes, dix siècles! Heureusement Catherine occupée par Marie Stuart n'appela pas Gabriel. Il eût été capable de n'y pas aller et il eût été perdu.

Quand la comédie recommença au milieu des éclats de rire et des applaudissemens bruyans :

— Eh bien? demanda Gabriel.

— Quoi donc? reprit Diane feignant une distraction bien loin de son cœur. Ah! vous me demandiez, je crois, si je je vous aime. Eh bien! ne vous ai-je pas répondu tout à l'heure : « Je vous aime comme vous vous m'aimez. »

— Ah! s'écria Gabriel, savez-vous bien, Diane, ce que vous dites? Savez-vous jusqu'où va mon amour auquel vous dites le vôtre pareil?

— Mais, dit la petite hypocrite, si vous voulez que je le sache, il faut au moins me l'apprendre.

— Ecoutez-moi alors, Diane, et vous allez voir que, depuis six ans que je vous ai quittée, toutes les heures et toutes les actions de ma vie ont tendu à me rapprocher de vous. C'est seulement en arrivant à Paris, un mois après votre départ de Vimoutiers, que j'ai appris qui vous étiez : la fille du roi et de madame de Valentinois. Mais ce n'était pas votre titre de fille France qui m'épouvantait, c'était votre titre de femme du duc de Castro, et pourtant quelque chose

me disait : « N'importe ! rapproche-toi d'elle, acquiers de la renommée, qu'un jour elle entende du moins prononcer ton nom, et qu'elle t'admire comme d'autres te craindront.» Voilà ce que je pensais, Diane, et je me donnai au duc de Guise comme à celui qui me paraissait le plus propre à me faire toucher vite et bien le but de gloire que j'ambitionnais. En effet, l'année suivante, j'étais enfermé avec lui dans les murs de Metz, et contribuais de toutes mes forces à amener le résultat presque inespéré de la levée du siége. C'est à Metz, où j'étais resté pour faire relever les remparts et réparer tous les désastres causés par soixante-cinq jours d'attaque, que j'appris la prise d'Hesdin par les Impériaux et la mort du duc de Castro votre mari. Il ne vous avait pas même revue, Diane! Oh ! je le plaignis, mais comme je me battis à Renty ! vous le demanderez à monsieur de Guise. J'étais aussi à Abbeville, à Dinant, à Bavay, à Cateau-Cambrésis. J'étais partout où retentissait la mousquetade, et je puis dire qu'il ne s'est rien fait de glorieux sous ce règne dont je n'aie eu ma petite part.

A la trève de Vaucelles, dit Gabriel en poursuivant son recit. je vins à Paris, mais vous étiez toujours au couvent, Diane, et mon repos forcé me lassait bien, quand par bonheur la trève fut rompue. Le duc de Guise, qui voulait bien déjà m'accorder quelque estime, me demanda si je voulais le suivre en Italie. Si je le voulais! Les Alpes franchies en plein hiver, nous traversons le Milanais, Valenza est emportée, le Plaisantin et le Parmesan nous livrent passage, et d'une marche triomphale par la Toscane et les États de l'Église, nous arrivons aux Abruzzes. Cependant l'argent et les troupes manquent à monsieur de Guise ; il prend pourtant Campli et assiége Civitella ; mais l'armée est démoralisée, l'expédition compromise. C'est à Civitella, Diane, que par une lettre de Son Éminence de Lorraine à son frère, j'apprends votre mariage annoncé avec François de Montmorency.

Il n'y avait plus rien de bon à faire de ce côté des Alpes Monsieur de Guise en convenait lui-même, et j'obtins alors de sa bonté de revenir en France, appuyé de sa recomman dation puissante, pour apporter au roi les drapeaux con

quis. Mais ma seule ambition était de vous voir, Diane, de vous parler, de savoir de vous si vous contractiez volontiers ce nouveau mariage, et enfin, après vous avoir raconté, comme je viens de le faire, mes luttes et mes efforts de six années, de vous demander ce que je vous demande : « Diane, dites, m'aimez-vous comme je vous aime? »

— Ami, dit doucement madame de Castro, je vais vous répondre à mon tour avec ma vie. Quand j'arrivai, enfant de douze ans, à cette cour, après les premiers momens que l'étonnement et la curiosité remplirent, l'ennui me prit, les chaînes dorées de cette existence me pesèrent, et je regrettai bien amèrement nos bois et nos plaines de Vimoutiers et de Montgommery, Gabriel! Chaque soir je m'endormais en pleurant. Le roi mon père était pourtant bien bon pour moi, et je tâchais de répondre à son affection par mon amour. Mais où était ma liberté? où était Aloyse? où étiez-vous, Gabriel? Je ne voyais pas le roi tous les jours. Madame de Valentinois était avec moi froide et contrainte, et semblait presque m'éviter, et moi, j'ai besoin d'être aimée, Gabriel, vous vous en souvenez. Donc, j'ai bien souffert, ami, cette première année.

— Pauvre chère Diane! dit Gabriel ému.

— Ainsi, reprit Diane, tandis que vous combattiez, je languissais. L'homme agit et la femme attend, c'est le sort. Mais il est parfois bien plus dur d'attendre que d'agir. Dès la première année de ma solitude, la mort du duc de Castro me laissa veuve, et le roi m'envoya passer mon deuil au couvent des Filles-Dieu. Mais l'existence pieuse et calme qu'on menait au couvent convenait bien mieux à ma nature que les intrigues et les agitations perpétuelles de la cour. Aussi, mon deuil terminé, je demandai au roi et j'obtins de rester encore au couvent. On m'y aimait au moins! La bonne sœur Monique surtout qui me rappelait Aloyse. Je vous dis son nom, Gabriel, afin que vous l'aimiez. Et puis non-seulement j'étais chérie par toutes les sœurs, mais encore je pouvais rêver, Gabriel, j'en avais le temps et j'en avais le droit. J'étais libre ; et qui remplissait mes rêves, faits autant du passé que de l'avenir? ami, vous le devinez, n'est-ce pas?

Gabriel rassuré et ravi ne répondit que par un regard passionné. Heureusement la scène de la comédie était des plus intéressantes Le fanfaron était odieusement bafoué, et les Guise et les Montmorency se pâmaient de joie. Les deux amans auraient été moins seuls dans un désert.

— Cinq années de paix et d'espoir passèrent, continua Diane. Je n'avais eu qu'un malheur, celui de perdre Enguerrand, mon père nourricier. Un autre malheur ne se fit pas attendre. Le roi me rappelait auprès de lui et m'apprenait que j'étais destinée à devenir la femme de François de Montmorency. J'ai résisté, Gabriel, je n'étais plus une enfant qui ne sait ce qu'elle fait. J'ai résisté. Mais alors mon père m'a suppliée, il m'a montré combien ce mariage importait au bien du royaume. Vous m'aviez oubliée, sans doute... Gabriel, c'est le roi qui disait cela ! Et puis, où étiez-vous ? qui étiez-vous? Bref, le roi a tant insisté, m'a tant implorée ..—C'était hier, oui, c'était hier !—j'ai promis ce qu'il voulait, Gabriel, mais à condition que, d'abord, mon supplice serait retardé de trois mois, et puis, que je saurais ce que vous étiez devenu.

— Enfin, vous avez promis?... dit Gabriel pâlissant.

— Oui, mais je ne vous avais pas revu, ami, je ne savais pas ce que, le jour même, votre aspect imprévu allait remuer en moi d'impressions délicieuses et douloureuses quand je vous ai reconnu. Gabriel, plus beau, plus fier qu'autrefois, et pourtant le même ! Ah ! j'ai senti tout de suite que ma promesse au roi était nulle et ce mariage impossible; que ma vie vous appartenait, et que si vous m'aimiez encore, je vous aimais toujours. Eh bien! convenez que je ne suis pas en reste avec vous, et que votre vie n'a rien à reprocher à la mienne.

— Oh ! vous êtes un ange, Diane ! et tout ce que j'ai fait pour vous mériter n'est rien.

— Voyons, Gabriel, puisque maintenant le sort nous a un peu rapprochés, mesurons les obstacles qui nous séparent encore. Le roi est ambitieux pour sa fille, et les Castro et les Montmorency l'ont rendu difficile, hélas!

— Soyez tranquille sur ce point, Diane, la maison dont je suis n'a rien à envier aux leurs, et ce ne serait pas la

première fois qu'elle s'allierait à la maison de France.

— Ah! vraiment! Gabriel, vous me comblez de joie en me disant cela. Je suis, comme vous le pensez, bien ignorante en blason. Je ne connaissais pas les d'Exmès. Là-bas, à Vimoutiers, je vous appelais Gabriel et mon cœur n'eût pas eu besoin d'un nom plus doux. C'est ce nom-là que j'aime, et si vous croyez que l'autre satisfasse le roi, tout va bien et je suis heureuse. Que vous vous appeliez d'Exmès, ou Guise, ou Montmorency... du moment que vous ne vous appelez pas Montgommery, tout va bien.

— Et pourquoi donc ne faut-il pas que je sois un Montgommery? reprit Gabriel épouvanté.

— Oh! les Montgommery, nos voisins de là-bas, ont fait, à ce qu'il paraît, du mal au roi; car il leur en veut beaucoup.

— Oh! vraiment? dit Gabriel dont la poitrine se serrait; mais sont-ce les Montgommery qui ont fait du mal au roi, ou bien est-ce le roi qui a fait du mal aux Montgommery?

— Mon père est trop bon pour avoir jamais été injuste, Gabriel.

— Bon pour sa fille, oui, dit Gabriel, mais contre ses ennemis...

— Terrible peut-être, reprit Diane, comme vous l'êtes contre ceux de la France et du roi. Mais qu'importe! et que nous font les Montgommery, Gabriel!

— Si pourtant j'étais un Montgommery, Diane?

— Oh! ne dites pas cela, ami.

— Mais enfin si cela était?

— Si cela était, reprit Diane, si je me trouvais ainsi placée entre mon père et vous, je me jetterais aux pieds de l'offensé, quel qu'il fût, et je pleurerais et je supplierais tant que mon père vous pardonnerait à cause de moi, ou qu'à cause de moi vous pardonneriez à mon père.

— Et votre voix est si puissante, Diane, que certainement l'offensé vous céderait, si toutefois il n'y avait pas eu de sang versé; car il n'y a que le sang qui lave le sang.

— Oh! vous m'effrayez, Gabriel! c'est assez longtemps prolonger cette épreuve, car ce n'était qu'une épreuve, n'est-ce pas?

— Oui, Diane, une simple épreuve. Dieu permettra que ce ne soit qu'une épreuve, murmura-t-il comme à lui-même.

— Et il n'y a, il ne peut y avoir de haine entre mon père et vous?

— Je l'espère, Diane, je l'espère; je souffrirais trop de vous faire souffrir.

— A la bonne heure, Gabriel. Eh bien! si vous espérez cela, mon ami, ajouta-t-elle avec son gracieux sourire, j'espère, moi, obtenir de mon père qu'il renonce à ce mariage qui serait ma mort. Un roi puissant comme lui doit avoir enfin des dédommagemens à offrir à ces Montmorency.

— Non, Diane, et tous ses trésors et tout son pouvoir ne sauraient dédommager de votre perte.

— Ah! c'est comme cela que vous l'entendez, bon, bon! vous m'aviez fait peur, Gabriel. Mais ne craignez rien, ami; François de Montmorency ne pense pas comme vous là-dessus, Dieu merci! et il préférera à votre pauvre Diane un bâton de bois qui le fera maréchal. Moi cependant, ce glorieux échange accepté, je préparerai le roi tout doucement. Je lui rappellerai les alliances royales de la maison d'Exmès, vos exploits à vous, Gabriel...

Elle s'interrompit.

—Ah! mon Dieu! voilà la pièce qui finit, ce me semble.

— Cinq actes! que c'est court, dit Gabriel. Mais vous avez raison, Diane, et voilà l'Épilogue qui vient débiter l'affabulation.

— Heureusement, reprit Diane, nous nous sommes dit à peu près tout ce que nous avions à nous dire.

— Je ne vous en ai pas dit la millième partie, moi, fit Gabriel.

— Ni moi, au fait, repartit Diane, et les avances de la reine...

— Oh! méchante! dit Gabriel.

— La méchante, c'est elle qui vous sourit et non pas moi qui vous gronde, entendez-vous? Ne lui parlez plus ce soir, ami, je le veux.

— Vous le voulez! que vous êtes bonne!... Non, je ne

lui parlerai pas. Mais voici l'épilogue aussi terminé, hélas! Adieu! et à bientôt, n'est-ce pas, Diane? Dites-moi un dernier mot qui me soutienne et me console, Diane?

— A bientôt, à toujours, Gabriel, *mon petit mari*, souffla la joyeuse enfant à l'oreille de Gabriel charmé.

Et elle disparut dans la foule pressée et bruyante. Gabriel s'esquiva de son côté pour éviter, selon sa promesse, la rencontre de la reine.. Touchante fidélité à ses sermens!... et il sortit du Louvre, trouvant qu'Antoine de Baïf était un bien grand homme, et qu'il n'avait jamais assisté à représentation qui lui eût fait autant de plaisir.

Il prit en passant dans le vestibule Martin-Guerre, qui l'attendait tout flambant dans ses habits neufs.

— Eh bien! monseigneur a-t-il vu madame d'Angoulême? demanda l'écuyer à son maître quand ils furent dans la rue.

— Je l'ai vue, répondit Gabriel rêveur.

— Et madame d'Angoulême aime toujours monsieur le vicomte? poursuivit Martin-Guerre, qui voyait Gabriel en bonne disposition.

— Maraud! s'écria Gabriel, qui t'a dit cela? Où as-tu pris que madame de Castro m'aimât, ou que j'aimasse seulement madame de Castro? Veux-tu bien te taire, drôle!

— Bien! murmura maître Martin, monseigneur est aimé, — sinon il aurait soupiré et ne m'aurait pas injurié, — et monseigneur est amoureux, sinon il aurait remarqué que j'ai une cape et des chausses neuves.

— Que viens-tu me parler de chausses et de cape? Mais en effet, tu n'avais pas ce pourpoint-là tantôt?

— Non, monseigneur, je l'ai acheté ce soir pour faire honneur à mon maître et à sa maîtresse, et je l'ai payé comptant encore, — car ma femme Bertrande m'a formé à l'ordre et à l'économie, comme à la tempérance, à la chasteté, et à toutes sortes de vertus. —Je dois lui rendre cette justice, et, si j'avais pu la former, elle, à la douceur, nous aurions fait le plus heureux couple.

— C'est bon, bavard, on te remboursera tes avances, puisque c'est pour moi que tu t'es mis en frais.

— Oh! monseigneur, quelle générosité! Mais si mon-

seigneur veut me taire son secret, qu'il ne me donne donc pas cette nouvelle preuve qu'il est aimé comme il est amoureux. On ne vide guère si volontiers sa bourse quand on n'a pas le cœur plein. D'ailleurs, monsieur le vicomte connaît Martin-Guerre, et sait qu'on peut se fier à lui. Fidèle et muet comme l'épée qu'il porte !

— Soit, mais en voilà assez, maître Martin.

— Je laisse monseigneur rêver.

Gabriel rêva tellement en effet que, rentré dans son logement, il eut absolument besoin d'épancher ses rêves, et écrivit dès le soir à Aloyse.

« Ma bonne Aloyse, Diane m'aime ! Mais non, ce n'est pas cela que je dois te dire d'abord. — Ma bonne Aloyse, viens me rejoindre ; depuis six ans d'absence, j'ai bien besoin de t'embrasser. Les préliminaires de ma vie sont maintenant posés. Je suis capitaine des gardes du roi, un des grades militaires les plus enviés, et le nom que je me suis fait m'aidera à remettre en honneur et gloire celui que je tiens de mes aïeux. J'ai aussi besoin de toi pour cette tâche, Aloyse. Et enfin j'ai besoin de toi parce que je suis heureux, parce que, je te le répète, Diane m'aime, — oui, la Diane d'autrefois, ma sœur d'enfance, qui n'a pas oublié sa bonne Aloyse, quoiqu'elle appelle le roi son père. — Eh bien ! Aloyse, la fille du roi et de madame de Valentinois, la veuve du duc de Castro, n'a jamais oublié et aime toujours de toute son âme charmante son obscur ami de Vimoutiers. Elle vient de me le dire il n'y a pas une heure, — et sa voix douce retentit encore à mon cœur.

» Viens donc, Aloyse, car vraiment je suis trop heureux pour être heureux seul. »

XI.

LA PAIX OU LA GUERRE?

Le 7 juin, il y avait séance du conseil du roi, et le conseil d'Etat était au grand complet. Autour d'Henri II et des princes de sa maison siégeaient ce jour-là Anne de Montmorency, le cardinal de Lorraine et son frère Charles de Guise, archevêque de Reims, le chancelier Olivier de Lenville, le président Bertrand, le comte d'Aumale, Sedan, Humières, et Saint-André avec son fils.

Le vicomte d'Exmès, en qualité de capitaine des gardes, se tenait debout près de la porte, l'épée nue.

Tout l'intérêt de la séance était, comme d habitude, dans le jeu des ambitions adverses des maisons de Montmorency et de Lorraine, représentées ce jour-là au conseil par le connétable lui-même et le cardinal.

— Sire, disait le cardinal de Lorraine, le danger est pressant, l'ennemi est à nos portes. Une redoutable armée s'organise en Flandre, et demain Philippe II peut envahir notre territoire, et Marie d'Angleterre vous déclarer la guerre. Sire, il vous faut ici un général intrépide, jeune et vigoureux, qui puisse agir hardiment et dont le nom seul soit déjà un sujet d'effroi pour l'Espagnol et lui rappelle de récentes défaites.

— Comme le nom de votre frère monsieur de Guise, par exemple, dit Montmorency avec ironie.

— Comme le nom de mon frère, en effet, répondit bravement le cardinal ; comme le nom du vainqueur de Metz, de Renty et de Valenza. Oui, Sire, c'est le duc de Guise qu'il est nécessaire de rappeler promptement d'Italie, où les moyens lui manquent, où il vient d'être forcé de lever

le siége de Civitella, et où sa présence et celle de son armée, qui seraient utiles contre l'invasion, deviennent inutiles pour la conquête.

Le roi se tourna nonchalamment vers M. de Montmorency, comme pour lui dire : A votre tour.

— Sire, reprit en effet le connétable, rappelez l'armée, soit! puisque aussi bien cette conquête pompeuse d'Italie finit, comme je l'avais prédit, par le ridicule. Mais qu'avez-vous besoin du général? Voyez les dernières nouvelles du nord : la frontière des Pays-Bas est tranquille ; Philippe II tremble, et Marie d'Angleterre se tait. Vous pouvez encore renouer la trêve, Sire, ou dicter les conditions de la paix. Ce n'est pas un aventureux capitaine qu'il vous faut, c'est un ministre expérimenté et sage, que la fougue de l'âge n'aveugle pas, pour qui la guerre ne soit pas l'enjeu d'une ambition insatiable, et qui puisse poser avec honneur et dignité pour la France les bases d'une paix durable...

— Comme vous-même, par exemple, monsieur le connétable, interrompit avec amertume le cardinal de Lorraine.

— Comme moi-même, reprit superbement Anne de Montmorency, et je conseille ouvertement au roi de ne pas s'occuper des chances d'une guerre qu'on ne fera que s'il le veut et quand il le voudra. Les affaires intérieures, l'état des finances, les intérêts de la religion, réclament bien plus particulièrement nos soins ; et un administrateur prudent vaut cent fois aujourd'hui le plus entreprenant général.

— Et a droit cent fois plus aux faveurs de Sa Majesté, n'est-ce pas? dit aigrement le cardinal de Lorraine.

— Son Eminence achève ma pensée, poursuivit froidement Montmorency, et, puisqu'elle a mis la question sur ce terrain, eh! bien, j'oserai demander à Sa Majesté la preuve que mes services pacifiques lui plaisent.

— Qu'est-ce que c'est? dit en soupirant le roi.

— Sire, j'adjure Votre Majesté de déclarer publiquement l'honneur qu'elle daigne faire à ma maison en accordant à mon fils la main de madame d'Angoulême. J'ai besoin de cette manifestation officielle et de cette solennelle pro-

messe pour marcher fermement dans ma voie, sans avoir à craindre les doutes de mes amis et les clabauderies de mes ennemis.

Cette hardie requête fut accueillie, malgré la présence du roi, par des mouvemens d'approbation ou d'improbation, selon que les conseillers appartenaient à l'un ou à l'autre parti.

Gabriel pâlit et frissonna. Mais il reprit un peu courage en entendant le cardinal de Lorraine répondre avec vivacité :

— La bulle du saint-père, qui casse le mariage de François de Montmorency et de Jeanne de Fiennes, n'est pas encore arrivée, que je sache, et peut ne pas arriver du tout.

— On s'en passerait alors, dit le connétable : un édit peut déclarer nuls les mariages clandestins.

— Mais un édit n'a pas d'effet rétroactif, répondit le cardinal.

— On lui en donnerait un, n'est-il pas vrai, Sire ? Dites-le hautement, je vous en conjure, pour apporter à ceux qui m'attaquent et à moi-même, Sire, un témoignage certain de l'approbation que vous voulez bien accorder à mes vues. Dites-leur que votre bienveillance royale irait jusqu'à donner un effet rétroactif à ce juste édit.

— Sans doute, on pourrait le lui donner, dit le roi, dont la faiblesse indifférente semblait céder à ce ferme langage.

Gabriel fut obligé pour ne pas tomber de se soutenir sur son épée.

Le regard du connétable étincela de joie. Le parti de la paix semblait, grâce à son impudence, décidément triompher.

Mais en ce moment un bruit de trompettes retentit dans la cour ; l'air qu'elles jouaient était un air étranger ; les membres du conseil se regardèrent surpris. L'huissier entra presque aussitôt, et après un profond salut :

— Sir Edward Flaming, héraut d'Angleterre, sollicite, dit-il, l'honneur d'être admis en présence de Sa Majesté.

— Faites entrer le héraut d'Angleterre, dit le roi surpris, mais calme.

Henri fit un signe : le dauphin et les princes vinrent se ranger debout autour de lui, et autour des princes les autres membres du conseil royal. Le héraut, accompagné seulement de deux suivans d'armes, fut introduit. Il salua le roi, qui, du fauteuil où il resta assis, inclina légèrement la tête.

Le héraut dit alors :

— Marie, reine d'Angleterre et de France, à Henri, roi de France : « Pour avoir entretenu relation et amitié avec les protestans anglais, ennemis de notre religion et de notre Etat, et pour leur avoir offert et promis secours et protection contre les justes poursuites exercées sur eux, — Nous, Marie d'Angleterre, dénonçons la guerre sur terre et sur mer à Henri de France. Et en gage de ce défi, moi, Edward Flaming, héraut d'Angleterre, je jette ici mon gant de bataille. »

Sur un geste du roi, le vicomte d'Exmès alla ramasser le gant de sir Flaming. Puis Henri dit simplement et froidement au héraut :

— Merci !

Détachant ensuite le magnifique collier qu'il portait, il le lui fit remettre par Gabriel, et ajouta avec un nouveau signe de tête :

— Vous pouvez vous retirer.

Le héraut salua profondément et sortit. L'instant d'après, on entendit résonner de nouveau les trompettes anglaises, et ce fut alors seulement que le roi rompit le silence.

— Mon cousin de Montmorency, dit-il au connétable, il me semble que vous vous étiez un peu trop hâté de nous promettre la paix et les bonnes intentions de la reine Marie. Cette protection, soi-disant donnée aux protestans anglais, est un pieux prétexte qui cache l'amour de notre sœur d'Angleterre pour son jeune mari Philippe II. La guerre avec les deux époux, soit ! Un roi de France ne la redoute pas avec l'Europe, et, si la frontière des Pays-Bas nous laisse un peu le temps de nous reconnaître...

— Eh bien ! qu'est-ce donc ? Qu'y a-t-il encore, Florimond ?

— Sire, dit l'huissier en rentrant, un courrier extraordinaire de monsieur le gouverneur de Picardie, avec des dépêches pressées.

— Allez voir ce que c'est, je vous prie, monsieur le cardinal de Lorraine, dit gracieusement le roi.

Le cardinal revint avec les dépêches qu'il remit à Henri.

— Ah ! ah ! messieurs, dit le roi après y avoir jeté un coup d'œil, voici bien d'autres nouvelles. Les armées de Philippe II se réunissent à Givet, et monsieur Gaspard de Coligny nous mande que le duc de Savoie est à leur tête. Un digne ennemi ! Votre neveu, monsieur le connétable, pense que les troupes espagnoles vont attaquer Mézières et Rocroy pour isoler Marienbourg. Il demande en toute hâte des secours pour munir ces places et tenir tête aux premiers assaillans.

Toute l'assemblée s'était à moitié levée, émue et agitée.

— Monsieur de Montmorency, reprit Henri en souriant tranquillement, vous n'êtes pas heureux dans vos prédictions d'aujourd'hui. Marie d'Angleterre se tait, disiez-vous, et nous venons d'entendre ses trompettes retentissantes. Philippe II a peur et les Pays-Bas sont tranquilles, ajoutiez-vous. Or, le roi d'Espagne n'a pas plus peur que nous, et les Flandres se remuent passablement, ce me semble. Décidément, je vois que les administrateurs prudens doivent céder le pas aux hardis généraux.

— Sire, dit Anne de Montmorency, je suis connétable de France, et la guerre me connaît mieux encore que la paix.

— C'est juste, mon cousin, reprit le roi, et je vois avec plaisir que vous vous rappelez à temps la Bicoque et Marignan, et que les idées belliqueuses vous reviennent. Tirez donc du fourreau votre épée, je m'en réjouis. Tout ce que je voulais dire, c'est que nous ne devons plus penser qu'à faire la guerre, et à la faire bonne et glorieuse. Monsieur le cardinal de Lorraine, écrivez à votre frère, monsieur de Guise, qu'il ait à revenir sur le champ. Quant aux

affaires d'intérieur et de famille, il faut nécessairement les ajourner ; et, pour le mariage de madame d'Angoulême, monsieur de Montmorency, nous ferons bien maintenant, je crois, d'attendre la dispense du pape.

Le connétable fit la grimace, le cardinal sourit, Gabriel respira.

— Allons ! messieurs, ajouta le roi, qui semblait avoir secoué tout à fait sa torpeur ; allons ! nous avons à nous recueillir pour songer gravement à tant de choses graves. La séance est levée ce matin ; mais il y aura conseil dès ce soir. A ce soir donc, et Dieu protége la France !

— Vive le roi ! crièrent tout d'une voix les membres du conseil.

Et l'on se sépara.

XII.

UN DOUBLE FRIPON.

Le connétable sortait soucieux de chez le roi. Maître Arnauld du Thili se trouva sur son chemin, et l'appela à voix basse.

Ceci se passait dans la grande galerie du Louvre.

— Monseigneur, un mot...

— Qu'est-ce donc ? dit le connétable. Ah ! c'est vous, Arnauld ? Que me voulez-vous ? Je ne suis guère en train de vous écouter aujourd'hui.

— Oui, je conçois, reprit Arnauld, monseigneur est contrarié de la tournure que prend le projet de mariage entre madame Diane et monseigneur François.

— Comment sais-tu cela déjà, drôle ? Mais au fait, que m'importe qu'on le sache. — Le vent est à la pluie et aux Guises, le fait est certain.

— Mais le vent sera demain au beau temps et aux Montmorency, dit l'espion, et s'il n'y avait aujourd'hui que le roi contre ce mariage, le roi serait pour ce mariage demain. Non, l'obstacle nouveau, qui va vous barrer la route, monseigneur, est plus grave et vient d'ailleurs.

— Et d'où peut venir, dit le connétable, un obstacle plus grave que la défaveur ou seulement la froideur du roi ?

— Mais de madame d'Angoulême, par exemple, répondit Arnauld.

— Tu as flairé quelque chose de ce côté-là, mon fin limier ! dit en se rapprochant le connétable, évidemment intéressé.

— A quoi monseigneur pensait-il donc que j'eusse employé les quinze jours qui viennent de s'écouler ?

— C'est vrai, il y a longtemps qu'on n'a entendu parler de toi.

— Ni directement, ni indirectement, monseigneur ! reprit fièrement Arnauld, et vous, qui me reprochez d'être noté trop souvent dans les rapports des rondes du guet de la police, il me semble que, depuis deux semaines, j'ai travaillé sagement et sans bruit.

— C'est encore vrai, dit le connétable, et je m'étonnais de n'avoir plus à intervenir pour te tirer d'embarras, coquin, qui bois quand tu ne joues pas, et qui ribaudes quand tu ne te bats pas.

— Et le héros turbulent de ces quinze derniers jours, ce n'a pas été moi, monseigneur, mais certain écuyer du nouveau capitaine des gardes, le vicomte d'Exmès, un nommé Martin-Guerre.

— En effet, je me le rappelle, et Martin-Guerre a remplacé Arnauld du Thill sur le rapport que je dois examiner chaque soir.

— Qui, par exemple, l'autre soir, a été ramassé ivre-mort par le guet ? demanda Arnauld.

— Martin-Guerre.

— Qui, à la suite d'une querelle de jeu pour des dés reconnus pipés, a donné un coup d'épée au plus beau gendarme du roi de France ?

— Oui, Martin-Guerre encore.

— Qui, hier enfin, a été surpris essayant d'enlever la femme de maître Gorju, taillandier?

— Ce Martin-Guerre toujours! dit le connétable. Un drôle tout à fait pendable. Et son maître, le vicomte d'Exmès, que je t'ai chargé de surveiller, ne doit pas valoir mieux que lui; car il le soutient, le défend, et assure que son écuyer est le plus doux et le plus rangé des hommes.

— C'est ce que vous aviez parfois la bonté de dire pour moi, monseigneur. Martin-Guerre se croit possédé du diable. La vérité est que c'est moi qui le possède.

— Quoi? qu'est-ce? tu n'es pas Satan? s'écria en se signant tout effrayé le connétable, ignorant comme une carpe, et superstitieux comme un moine.

Maître Arnauld ne répondit que par un ricanement infernal, et, quand il vit Montmorency assez effrayé :

— Eh! non, je ne suis pas le diable, monseigneur, dit-il. Pour vous le prouver et vous rassurer, tenez, je vous demande cinquante pistoles. Or, si j'étais le diable, aurais-je besoin d'argent, et me tirerais-je moi-même par la queue?

— C'est juste, dit le connétable, et voilà les cinquante pistoles.

— Que j'ai bien gagnées, monseigneur, en gagnant la confiance du vicomte d'Exmès; car, si je ne suis pas diable, je suis sorcier un peu, et je n'ai qu'à endosser certain pourpoint brun et à passer certaines chausses jaunes pour que le vicomte d'Exmès me parle comme à un ancien ami et à un confident éprouvé.

— Hum! tout ceci sent la corde, dit le connétable.

— Maître Nostradamus, rien qu'en me voyant passer dans la rue, m'a prédit, au seul aspect de ma physionomie, que je mourrais entre la terre et le ciel. Donc, je me résigne à ma destinée et la dévoue à vos intérêts, monseigneur. Avoir à soi la vie d'un pendu, c'est inappréciable. Un homme qui est sûr de finir par la potence ne craint rien, pas même la potence. Pour commencer, je me suis fait le double de l'écuyer du vicomte d'Exmès. Je vous disais que

j'accomplissais des miracles! or, savez-vous, devinez-vous, monseigneur, ce qu'est ledit vicomte?

— Parbleu! un partisan effréné des Guises.

— Mieux. L'amoureux aimé de madame de Castro.

— Que me dis-tu là, maraud, et comment sais-tu cela?

— Je suis le confident du vicomte, vous dis-je. C'est moi qui le plus souvent porte ses billets à la belle, et apporte la réponse. Je suis au mieux avec la suivante de la dame, — laquelle suivante s'étonne seulement d'avoir un amoureux si inégal, entreprenant comme un page, un jour, et, le lendemain, timide comme une nonne. Le vicomte d'Exmès et madame de Castro se voient trois fois la semaine chez la reine, et s'écrivent tous les jours. Pourtant, vous me croirez si vous voulez, leur amour est pur. Ma parole! je m'intéresserais à eux, si je ne m'intéressais à moi. Ils s'aiment comme des chérubins, et depuis l'enfance, à ce qu'il paraît. J'entr'ouvre de temps en temps leurs lettres, et elles me touchent. Madame Diane, elle, est jalouse, devinez un peu de qui, monseigneur! — de la reine. Mais elle a bien tort, la pauvrette. Il se peut que la reine pense au vicomte d'Exmès...

— Arnauld, interrompit le connétable, vous êtes un calomniateur!

—Et votre sourire, monseigneur, il est au moins un médisant, reprit le drôle. Je disais donc qu'il se pouvait bien que la reine pensât au vicomte, mais qu'à coup sûr, le vicomte ne pensait pas à la reine. Ce sont des amours arcadiens et irréprochables que les leurs, et qui m'émeuvent comme un doux roman pastoral ou chevaleresque; ce qui n'empêche pas, Dieu m'épargne! de les trahir pour cinquante pistoles, ces pauvres tourtereaux! Mais avouez, monseigneur, que j'avais raison en commençant, et que j'ai bien gagné ces cinquante pistoles-là.

— Soit! dit le connétable; mais comment, encore une fois, es-tu si bien informé?

— Ah! pardon, monseigneur, c'est là mon secret, que vous pouvez deviner si vous voulez, mais que je dois encore vous taire. Peu vous importent, d'ailleurs, mes moyens, dont je suis seul responsable après tout, pourvu que vous

touchiez la fin. Or, la fin pour vous, c'est d'être renseigné sur les actes et desseins qui pourraient vous nuire, et il me semble que ma révélation d'aujourd'hui n'est pas sans gravité et sans utilité pour vous, monseigneur.

— Sans doute, coquin ; mais il faut continuer à épier ce damné vicomte.

— Je continuerai, monseigneur ; je suis à vous autant qu'au vice. Vous me donnerez des pistoles, je vous donnerai des paroles, et nous seront contens tous deux. — Oh ! mais quelqu'un entre dans cette galerie. Une femme ! diable ! je vous dis adieu, monseigneur.

— Qui est-ce donc ? demanda le connétable, dont la vue baissait.

— Eh ! madame de Castro elle-même, qui va sans doute chez le roi, et il est important qu'elle ne me voie pas avec vous, monseigneur, quoiqu'elle ne me connaisse pas sous ces habits-là. Elle s'approche, je m'esquive.

Il s'esquiva en effet du côté opposé à celui par où venait Diane.

Pour le connétable, il hésita un moment, puis, prenant le parti de s'assurer par lui-même de la vérité des rapports d'Arnauld, il aborda résolument madame d'Angoulême au passage.

— Vous vous rendez dans le cabinet du roi, madame, lui dit-il ?

— En effet, monsieur le connétable.

— Je crains bien que vous ne trouviez pas Sa Majesté disposée à vous entendre, madame, reprit Montmorency naturellement alarmé de cette démarche, et les nouvelles graves qu'on a reçues...

— Rendent précisément le moment on ne peut pas plus opportun pour moi, monsieur.

— Et contre moi, n'est-il pas vrai, madame ? car vous nous portez une terrible haine.

— Hélas ! monsieur le connétable, je n'ai de haine contre personne.

— N'avez-vous vraiment que de l'amour ? demanda Anne de Montmorency d'un ton si expressif que Diane rougit et baissa les yeux. — Et c'est à cause de cet amour

sans doute, ajouta le connétable, que vous résistez aux désirs du roi et aux vœux de mon fils?

Diane embarrassée se tut.

— Arnauld m'a dit vrai, pensa le connétable, elle aime le beau messager des triomphes de monsieur de Guise.

— Monsieur le connétable, reprit enfin Diane, mon devoir est d'obéir à Sa Majesté, mais mon droit est d'implorer mon père.

— Ainsi, dit le connétable, vous persistez à allez trouver le roi.

— Je persiste.

— Eh bien! moi, je vais aller trouver madame de Valentinois, madame.

— Comme il vous plaira, monsieur.

Ils se saluèrent, et quittèrent la galerie chacun par la porte opposée; et au moment où, en effet, Diane entrait chez le roi, le vieux Montmorency entrait chez la favorite.

XIII.

LA CIME DU BONHEUR.

— Venez çà, maître Martin, disait, le même jour et à la même heure à peu près, Gabriel à son écuyer; je suis obligé d'aller faire ma ronde et ne rentrerai ici à la maison que dans deux heures. Vous, Martin, dans une heure, vous irez vous poster à l'endroit accoutumé, et vous y attendrez une lettre, une lettre importante que Jacinthe viendra vous remettre comme d'habitude. Ne perdez pas une minute et accourez me l'apporter. Si ma ronde est achevée, j'irai d'ailleurs au-devant de vous, sinon attendez-moi ici. Avez-vous compris?

— J'ai compris, monseigneur, mais j'ai une grâce à vous demander.

— Parle.

— Faites-moi accompagner par un garde, monseigneur, je vous en conjure.

— Un garde pour t'accompagner, qu'est-ce que cette nouvelle folie ? que crains-tu ?

— Je me crains, répondit piteusement Martin. Il paraît, monseigneur, que j'en ai fait de belles la nuit dernière ! Jusqu'ici je ne m'étais montré qu'ivrogne, joueur et bretteur. Me voici paillard à présent ! Moi que tout Artigues renommait pour la pureté des mœurs et la candeur de l'âme ! Croiriez-vous, monseigneur, que j'ai eu la bassesse d'essayer cette nuit un rapt ? oui, un rapt ! J'ai tenté, de vive force, d'enlever la femme du sieur Gorju, taillandier, — une fort belle femme, à ce qu'il paraît. Par malheur, ou par bonheur plutôt, on m'a arrêté, et si je ne m'étais encore nommé et recommandé de vous, je passais la nuit en prison. C'est infâme.

— Voyons, Martin, as-tu rêvé ou commis cette nouvelle incartade?

— Rêvé ! monseigneur, voici le rapport. Rien qu'en le lisant, je rougissais jusqu'aux oreilles. Oui, il fut un temps où je croyais que toutes ces actions damnables étaient des cauchemars affreux, ou bien que le diable s'amusait à prendre ma forme pour se livrer à des faits nocturnes et monstrueux. Mais vous m'avez détrompé, et d'ailleurs je ne vois plus celui que je prenais autrefois pour mon ombre. Le saint prêtre auquel j'ai remis la direction de ma conscience m'a détrompé aussi, et celui qui viole toutes les lois divines et humaines, le coupable, le mécréant, le scélérat, c'est bien moi, à ce qu'on m'assure. Or, c'est ce que je crois désormais. Comme une poule qui a couvé des canards, mon âme conçoit des pensées honnêtes qui se résolvent en actes impies, et toute ma vertu n'aboutit qu'au crime. Je n'ose dire qu'à vous que je suis possédé, monseigneur, par la raison qu'on me brûlerait vif, mais il faut, voyez-vous, qu'à de certains momens, j'aie vraiment, comme on dit, le diable au corps.

— Non, mon pauvre Martin, dit en riant Gabriel, seulement tu te laisses aller à boire, je crois, depuis quelque temps, et quand tu as bu, dam! tu vois double.

— Mais je ne bois que de l'eau, monseigneur, que de l'eau! à moins que cette eau de la Seine ne porte au cerveau...

— Pourtant, Martin, ce soir où l'on t'a déposé ivre en bas sous le porche?

— Eh bien! monseigneur, ce soir-là, je m'étais couché et endormi en recommandant mon âme au Seigneur; je me suis levé aussi vertueusement, et c'est par vous, par vous seul, que j'ai appris la vie que j'avais menée. De même la nuit où j'ai blessé ce magnifique gendarme. De même cette nuit encore où le plus odieux attentat... Et cependant je me fais enfermer et verrouiller par Jérôme dans ma chambre, je clos mes volets à triple chaîne; mais baste! rien n'y fait; je me relève, il faut croire, et mon existence souillée de somnambule commence. Le lendemain au réveil je me demande : — Qu'est-ce que je vais avoir fait, doux Jésus! pendant mes absences de cette nuit? Je descends l'apprendre de vous, monseigneur, ou des rapports du quartenier, et je vais sur-le-champ décharger ma conscience de ces nouveaux forfaits à confesse, où l'on me refuse une absolution rendue impossible par d'éternelles rechutes. Ma seule consolation est de jeûner et de me mortifier une partie du jour à grands coups de discipline. Mais je mourrai, je le prévois, dans l'impénitence finale.

— Crois plutôt, Martin, dit le vicomte, que cette fougue s'apaisera, et que tu redeviendras le Martin sage et rangé d'autrefois. En attendant, obéis à ton maître et remplis ponctuellement cette commission dont il te charge. Comment veux-tu que je te donne quelqu'un pour t'accompagner? tu sais bien que tout ceci doit rester secret, et que toi seul es dans la confidence.

— Soyez sûr, monseigneur, que je vais faire mon possible pour vous contenter. Mais je ne saurais répondre de moi, je vous en préviens.

— Oh! pour le coup, Martin, c'est trop fort, et pourquoi cela?

— Ne vous impatientez pas à cause de mes absences, monseigneur; — je crois être là et je suis ici; faire ceci et je fais cela. L'autre jour, ayant pour pénitence trente *pater* et trente *ave*, je prends la résolution de tripler la dose pour me mater par un ennui surhumain, et je reste ou plutôt je crois rester à l'église Saint-Gervais à tourner dans mes doigts les grains de mon chapelet pendant deux heures et plus. Ah bien oui! en rentrant ici, j'apprends que vous m'aviez envoyé porter un billet, et qu'à preuve je vous avais rapporté la réponse, et le lendemain, dame Jacinthe, — une autre belle femme, hélas! — me gronde pour avoir été la veille très téméraire à son endroit. Et cela s'est renouvelé trois fois, monseigneur, et vous voulez que je sois sûr de moi après de pareils tours de mon imagination? non, non; — je ne suis pas assez maître au logis pour cela, et quoique l'eau bénite ne me brûle pas les doigts, il y a parfois dans ma peau un autre compagnon que maître Martin.

— Enfin j'en cours le risque, dit Gabriel impatienté, et comme jusqu'ici, en somme, que tu sois à l'église ou rue Froid-Manteau, tu t'es habilement et fidèlement acquitté de la commission que je te donne, tu la rempliras encore aujourd'hui, et sache, si tu as besoin de cela pour stimuler ton zèle, que tu vas me rapporter dans ce billet mon bonheur ou mon désespoir.

— Oh! monseigneur, mon dévoûment pour vous n'a pas besoin d'être excité, je vous jure, et sans ces diaboliques substitutions...

— Allons! vas-tu recommencer? interrompit Gabriel, il faut que je parte, et toi, dans une heure pars aussi, et n'oublie aucune de mes instructions. Un dernier mot: tu sais que depuis plusieurs jours j'attends avec inquiétude de Normandie Aloyse ma nourrice, et que, si elle arrive en mon absence, il faut lui donner la chambre qui touche à la mienne, et la recevoir comme chez elle. Tu t'en souviendras?

— Oui, monseigneur.

— Allons! Martin, promptitude, discrétion, et présence d'esprit surtout.

Martin ne répondit qu'en poussant un soupir, et Gabriel quitta sa maison de la rue des Jardins.

Il y revenait deux heures après, comme il l'avait dit; — l'œil distrait, la pensée préoccupée. Il ne vit en entrant que Martin, courut à lui, lui prit des mains la lettre qu'il attendait avec tant d'impatience, le congédia du geste, et lut :

« Remercions Dieu, Gabriel, disait cette lettre; le roi a cédé, nous serons heureux. Vous devez avoir appris déjà l'arrivée du héraut d'armes d'Angleterre, qui est venu déclarer la guerre au nom de la reine Marie, et la nouvelle du grand mouvement qui se prépare en Flandre. Ces événemens, menaçans peut-être pour la France, sont favorables à notre amour, Gabriel, puisqu'ils augmentent le crédit du jeune duc de Guise, et diminuent celui du vieux Montmorency. Le roi a pourtant encore hésité. — Mais je l'ai supplié, Gabriel, j'ai dit que je vous avais retrouvé, que vous étiez noble et vaillant ; je vous ai nommé ; — tant pis ! .. Le roi, sans rien promettre, a dit qu'il réfléchirait, qu'après tout, l'intérêt d'Etat devenant moins pressant, il serait cruel à lui de compromettre mon bonheur, qu'il pourrait donner à François de Montmorency une compensation dont il aurait à se contenter. Il n'a rien promis, mais il tiendra tout, Gabriel ! Oh ! vous l'aimerez, Gabriel, comme je l'aime, ce bon père, qui va réaliser ainsi nos rêves de six années ! J'ai tant à vous dire, et ces paroles écrites sont si froides ! Écoutez, ami, venez ce soir à six heures, pendant le conseil. Jacinthe vous amènera près de moi, et nous aurons une grande heure pour causer de cet avenir radieux qui s'ouvre à nous. Aussi bien, je prévois que cette campagne de Flandre va vous réclamer, et il faut la faire, hélas ! pour servir le roi, et me mériter, monsieur, moi qui vous aime tant. Car je vous aime, mon Dieu, oui ! A quoi bon essayer maintenant de vous le cacher ! Venez donc, que je voie si vous êtes aussi heureux que votre Diane. »

— Oh ! oui, bien heureux ! s'écria Gabriel à haute voix, quand il eut achevé cette lettre, et que manque-t-il à mon bonheur à présent ?

— Ce n'est pas sans doute la présence de votre vieille nourrice, dit tout à coup Aloyse qui était restée assise, immobile et silencieuse dans l'ombre.

— Aloyse ! s'écria Gabriel en courant vers elle, et en l'embrassant. — Aloyse ! Oh ! si, bonne nourrice, tu me manquais bien. Comment vas-tu ? tu n'as pas changé, toi. Embrasse-moi encore. Je ne suis pas changé non plus, du moins de cœur, de ce cœur qui t'aime. J'étais bien tourmenté de ton retard. Demande à Martin... pourquoi donc t'es-tu fait si longtemps attendre ?

— Les dernières pluies, monseigneur, ont effondré les chemins, et si, excitée par votre lettre, je n'avais pas bravé des obstacles de toutes sortes, je ne serais pas arrivée encore.

— Oh ! tu as bien fait de te hâter, Aloyse, tu as bien fait, parce que vraiment, à quoi cela sert-il d'être heureux tout seul ? Vois-tu cette lettre que je viens de recevoir ? elle est de Diane, de ton autre enfant, et elle m'annonce, sais-tu ce qu'elle m'annonce ? que les obstacles qui s'opposaient à notre amour vont pouvoir être levés, que le roi n'exige plus le mariage de Diane avec François de Montmorency, que Diane m'aime enfin ! qu'elle m'aime ! et tu es là pour écouter tout cela, Aloyse, dis, ne suis-je pas véritablement à la cime du bonheur ?

— Si pourtant, monseigneur, dit Aloyse, sans quitter sa gravité triste, si pourtant il vous fallait renoncer à madame de Castro ?

— Impossible, Aloyse ! et puisque toutes les difficultés s'aplanissent comme d'elles-mêmes !

— On peut toujours vaincre les difficultés qui viennent des hommes, dit la nourrice, mais non celles qui viennent de Dieu, monseigneur ; vous savez si je vous aime, et si je donnerais ma vie pour épargner à la vôtre l'ombre d'un souci ; eh bien ! si je vous disais : Sans en demander la raison, monseigneur, renoncez à madame de Castro, cessez de la voir, étouffez cet amour par tous les moyens en votre pouvoir. Un secret terrible, et dont je vous conjure, dans votre intérêt même, de ne pas me demander la révélation,

est entre vous deux. — Si je vous disais cela, suppliante et à genoux, que me répondriez-vous, monseigneur?

— Si c'était ma vie, Aloyse, que tu me demandais d'anéantir, sans exiger la raison, je t'obéirais. Mais mon amour est hors de la portée de ma volonté, nourrice, et lui aussi vient de Dieu.

— Seigneur! s'écria la nourrice en joignant les mains, il blasphème. Mais vous voyez qu'il ne sait pas ce qu'il fait, pardonnez-lui, Seigneur!

— Mais tu m'épouvantes, ne me tiens pas, Aloyse! si longtemps dans ces angoisses mortelles, et, quoique tu veuilles et que tu doives me dire, parle, parle, je t'en supplie.

— Vous le voulez, monseigneur? il faut absolument vous révéler le secret que j'avais juré devant Dieu de garder, mais que Dieu lui-même, aujourd'hui, m'ordonne de ne pas céler plus longtemps? Eh bien! monseigneur, vous vous êtes trompé; il faut, entendez-moi, il est nécessaire que vous vous soyez trompé sur la nature de l'affection que vous inspirait Diane. Ce n'était pas désir et ardeur, oh! non, soyez-en sûr, mais une affection sérieuse et dévouée, un besoin de protection amicale et fraternelle, rien de plus tendre et de plus intéressé, monseigneur

— Mais c'est une erreur, Aloyse, et la beauté charmante de Diane...

—Ce n'est pas une erreur, se hâta de dire Aloyse, et vous allez en convenir avec moi; car la preuve va vous en apparaître évidente comme à moi-même. Sachez que, selon toutes les probabilités, hélas! madame de Castro — du courage, mon enfant! — madame de Castro est votre sœur!

— Ma sœur! s'écria Gabriel en se dressant debout comme par un ressort, ma sœur! répéta-t-il presque insensé. Comment la fille du roi et de madame de Valentinois pourrait-elle être ma sœur?

— Monseigneur, Diane de Castro est née en mai 1539, n'est-ce pas? le comte Jacques de Montgommery, votre père, a disparu en janvier de la même année, et savez-vous sur quel soupçon? savez-vous de quoi on l'accusait, votre

père? d'être l'amant heureux de madame Diane de Poitiers, et le rival préféré du dauphin, aujourd'hui roi de France. Maintenant, comparez les dates, monseigneur.

—Ciel et terre! s'écria Gabriel. Mais voyons, voyons, reprit-il en rassemblant toutes les puissances de son être, mon père était accusé, mais qui prouve que l'accusation fût fondée? Diane est née cinq mois après la mort de mon père, mais qui prouve que Diane n'est pas la fille du roi, qui l'aime comme son enfant?

— Le roi peut se tromper, comme je puis me tromper aussi, monseigneur; remarquez que je ne vous ai pas dit: Diane est votre sœur. Mais il est probable qu'elle l'est; il est possible qu'elle le soit, si vous voulez. Mon devoir, mon terrible devoir, n'était-il pas de vous faire cet aveu, Gabriel? Oui, n'est-ce pas? puisque vous ne vouliez pas, sans cet aveu, renoncer à elle? Maintenant, que votre conscience juge votre amour, et que Dieu juge votre conscience.

— Oh! mais ce doute est mille fois plus affreux que le malheur même, dit Gabriel. Qui me tirera de ce doute, mon Dieu!

— Le secret n'a été connu que de deux personnes au monde, monseigneur, dit Aloyse, et deux créatures humaines seulement auraient pu vous répondre: Votre père, enseveli aujourd'hui dans une tombe ignorée, et madame de Valentinois, qui n'avouera jamais, je pense, qu'elle a trompé le roi, et que sa fille n'est pas la fille du roi.

— Oui, et en tout cas, si je n'aime pas la fille de mon père, dit Gabriel, j'aime la fille de l'assassin de mon père! — Car c'est du roi, c'est de Henri II que j'ai à tirer vengeance de la mort de mon père, n'est-il pas vrai, Aloyse?

— Qui sait encore cela, hormis Dieu? répondit la nourrice.

— Partout confusion et ténèbres! doute et terreur! dit Gabriel. Oh! j'en deviendrai fou, nourrice! Mais non, reprit l'énergique jeune homme, je ne veux pas devenir fou encore; je ne le veux pas! J'épuiserai d'abord tous les moyens de connaître la vérité. J'irai à madame de Valentinois, je lui demanderai son secret qui me serait sacré. Elle est catholique, dévote, j'obtiendrai d'elle un serment

qui m'atteste sa sincérité. J'irai à Catherine de Médicis, qui a su quelque chose peut-être. J'irai aussi à Diane, et la main sur mon cœur, j'interrogerai les battemens de mon cœur. Où n'irai je pas? J'irais au tombeau de mon père, si je savais où le trouver, Aloyse, et je l'adjurerais d'une voix si puissante, qu'il se relèverait d'entre les morts pour me répondre.

— Pauvre cher enfant! murmurait Aloyse, si hardi et si vaillant, même après ce coup terrible! si fort contre un destin si cruel!

— Et je ne perdrai pas une minute pour me mettre à l'œuvre, dit en se levant Gabriel, animé d'une sorte de fièvre d'action. Il est quatre heures : dans une demi-heure, je serai près de madame la grande sénéchale ; une heure après, chez la reine ; à six heures, au rendez-vous où Diane m'attend, et, quand je reviendrai ce soir, Aloyse, j'aurai peut-être soulevé un coin de ce voile lugubre de ma destinée. A ce soir.

— Et moi, monseigneur, ne puis-je rien faire pour vous aider dans votre redoutable tâche? dit Aloyse.

— Tu peux prier Dieu, Aloyse ; prie Dieu.

— Pour vous et pour Diane, oui, monseigneur.

— Prie aussi pour le roi, Aloyse, dit Gabriel d'un air sombre.

Et il sortit d'un pas précipité.

XIV.

DIANE DE POITIERS.

Le connétable de Montmorency était encore chez Diane de Poitiers, et lui parlait d'une voix altière, aussi rude et impératif avec elle qu'elle se montrait douce et tendre pour lui.

— Eh ! mort Dieu ! c'est votre fille, au bout du compte, lui disait-il, et vous avez sur elle les mêmes droits et la même autorité que le roi. Exigez ce mariage.

— Mais, mon ami, répondait Diane, songez qu'ayant été jusqu'ici assez peu mère pour la tendresse, je ne puis espérer être assez mère pour le pouvoir, et frapper sans avoir caressé. Nous sommes, vous le savez, madame d'Angoulême et moi, bien froides l'une pour l'autre, et, malgré ses avances du commencement, nous avons continué à ne nous voir qu'à des intervalles fort rares. Elle a su gagner, d'ailleurs, une grande influence personnelle sur l'esprit du roi, et je ne sais, en vérité, laquelle de nous deux est la plus puissante à cette heure. Ce que vous me demandez, ami, est donc bien difficile, pour ne pas dire impossible. Laissez-là ce mariage, et remplacez-le par une alliance plus brillante encore. Le roi a fiancé la petite Jeanne à Charles de Mayenne : nous obtiendrons de lui la petite Marguerite pour votre fils.

— Mon fils couche dans un lit et non dans un berceau, répondit le connétable, et comment une petite fille, qui sait parler d'hier, pourrait-elle aider à la fortune de ma maison ? Madame de Castro, au contraire, a, comme vous me le faites remarquer vous-même avec un merveilleux à propos, une grande influence personnelle sur l'esprit du roi, et voilà pourquoi je veux madame de Castro pour bru. Mort Dieu ! il est bien étrange que lorsqu'un gentilhomme, qui porte le nom du premier baron de la chrétienté, daigne épouser une bâtarde, il éprouve tant de difficultés à consommer cette mésalliance. Madame, vous n'êtes pas pour rien la maîtresse de notre sire, comme je ne suis pas pour rien votre amant. Malgré madame de Castro, malgré ce muguet qui l'adore, malgré le roi lui-même, je veux que ce mariage se fasse, je le veux.

— Eh bien ! voyons, mon ami, dit doucement Diane de Poitiers, je m'engage à faire le possible et l'impossible pour vous amener à vos fins. Que voulez-vous que je vous dise de plus ? Mais au moins, vous serez meilleur pour moi, dites, et ne me parlerez plus de cette grosse voix, méchant !

Et de ses lèvres fines et roses, la belle duchesse effleura la barbe grise et rude du vieux Anne, qui se laissait faire en grommelant.

Car telle était cette passion étrange et que rien n'expliquait sinon une dépravation singulière de la maîtresse idolâtrée d'un roi jeune et beau pour un vieux barbon qui la rudoyait. La brusquerie de Montmorency la dédommageait de la galanterie de Henri II, et elle trouvait plus de charmes à être malmenée par l'un qu'à être flattée par l'autre. Caprice monstrueux d'un cœur féminin! Anne de Montmorency n'était ni spirituel ni brillant, et il passait, à juste titre, pour être avide et avare. Les horribles supplices qu'il avait infligés à la population rebelle de Bordeaux, lui avaient seuls donné une sorte de célébrité odieuse. Brave, il est vrai, qualité vulgaire en France, il n'avait pourtant guère été heureux jusques-là dans les batailles où il s'était trouvé. Aux victoires de Ravennes et de Marignan, où il ne commandait pas encore, on ne le distingua pas dans la foule; à La Bicoque, où il était colonel des Suisses, il laissa à peu près massacrer son régiment, et à Pavie, il fut fait prisonnier. Son illustration militaire n'allait pas au delà, et Saint-Laurent devait piteusement couronner tout cela. Sans la faveur de Henri II, inspirée sans doute par Diane de Poitiers, il fût resté au second rang dans les conseils comme à la guerre, et cependant Diane l'aimait, le choyait et lui obéissait en tout, maîtresse d'un roi charmant, esclave d'un soudard ridicule.

En ce moment, on gratta discrètement à la porte, et un page, entrant sur la permission de madame de Valentinois, annonça que le vicomte d'Exmès implorait avec instance la faveur d'être admis un instant, pour le motif le plus grave, auprès de la duchesse.

— L'amoureux! s'écria le connétable. Que veut-il donc de vous, Diane? Viendrait-il, par hasard, vous demander la main de votre fille?

— Faut-il le laisser entrer? demanda docilement la favorite.

— Sans doute, sans doute, cette démarche peut nous

aider. Mais qu'il attende quelques instans. Un mot encore pour nous entendre!

Diane de Poitiers transmit ces ordres au page qui sortit.

— Si le vicomte d'Exmès vient à vous, Diane, reprit le connétable, c'est que quelques difficultés inattendues se présentent, et il faut que le cas soit bien désespéré pour qu'il ait recours à un si désespéré remède. Donc, écoutez-moi bien, et, si vous suivez exactement mes instructions, votre intervention hasardée, j'en conviens, auprès du roi deviendra peut-être inutile. Diane, quelque chose que le vicomte vienne solliciter de vous, refusez-le. Si c'est son chemin qu'il vous demande, envoyez-le du côté opposé à sa route. S'il veut que vous répondiez oui, dites non, et oui, si c'est non qu'il espère. Soyez avec lui dédaigneuse, hautaine, mauvaise, la digne fille enfin de la fée Mélusine, dont vous autres de la maison de Poitiers descendez à ce qu'il paraît. M'avez-vous bien compris, Diane? et ferez-vous ce que je vous dis là?

— De point en point, mon connétable.

— Alors, les écheveaux du galant vont un peu s'embrouiller, j'espère. Le pauvret, qui se jette ainsi dans la gueule de la... — Il allait dire de la louve, mais il se reprit: — Dans la gueule des loups. Je vous le laisse, Diane, et rendez-m'en bon compte de ce beau prétendant. A ce soir!

Il daigna embrasser Diane au front, et sortit. On introduisit par une autre porte le vicomte d'Exmès.

Gabriel fit le salut le plus respectueux à Diane, qui répondit par le salut le plus impertinent. Mais Gabriel, s'armant de courage pour ce combat inégal de la passion ardente contre la vanité glacée, commença avec assez de calme.

— Madame, dit-il, la démarche que j'ose faire auprès de vous est bien hardie, sans doute, et bien insensée. Mais il y a parfois, dans la vie, des circonstances si graves, si suprêmes et si solennelles, qu'elles vous mettent au-dessus des convenances ordinaires et des scrupules habituels. Or, je suis dans une de ces crises redoutables de la destinée, madame. L'homme qui vous parle vient mettre dans vos

mains sa vie, et si vous la laissez tomber sans pitié, elle se brisera.

Madame de Valentinois ne fit pas le moindre signe d'encouragement. Le corps penché en avant, appuyant le menton sur sa main et le coude sur son genou, elle regardait fixément Gabriel avec un air d'étonnement ennuyé.

— Madame, reprit celui-ci en essayant de secouer l'influence attristante de ce silence affecté, vous savez ou vous ignorez peut être que j'aime madame de Castro. Je l'aime, madame, d'un amour profond, ardent, irrésistible.

— Qu'est-ce que cela me fait? sembla dire un sourire nonchalant de Diane de Poitiers.

— Je vous parle de cet amour, qui m'emplit l'âme, madame, pour arriver à vous dire que je dois comprendre, excuser, admirer même les aveugles fatalités et les exigences implacables de la passion. Loin de la blamer comme le vulgaire, de la disséquer comme les philosophes, de la condamner comme les prêtres. je m'agenouille devant elle et je l'adore comme un reflet de Dieu. Elle fait le cœur où elle entre plus pur, plus grand, plus divin ; et Jésus ne l'a-t-il pas sacrée, le jour où il à dit à Madeleine qu'elle était bénie entre toutes les femmes pour avoir beaucoup aimé.

Diane de Poitiers changea d'attitude, et, les yeux à demi fermés, s'étendit négligemment dans son fauteuil.

— Où veut-il en venir avec son sermon? pensait-elle.

— Ainsi, vous le voyez, madame, poursuivit Gabriel, l'amour pour moi est saint; de plus, il est tout-puissant à mes yeux. Le mari de madame de Castro vivrait encore, que j'aimerais madame de Castro, et n'essaierais même pas de vaincre un instinct irrésistible. Il n'y a que les faux amours qui se puissent dompter, et l'amour vrai ne s'évite pas plus qu'il ne se commande. — Ainsi, madame, vous-même, choisie et aimée par le plus grand roi du monde, vous ne devez pas être, pour cela, à l'abri de la contagion d'une passion sincère, et vous n'auriez pas su lui résister, que je vous plaindrais et que je vous envierais, mais je ne vous condamnerais pas.

Même silence de la part de la duchesse de Valentinois.

Un étonnement railleur était le seul sentiment qui se peignît sur son visage. Gabriel reprit avec plus de chaleur encore, comme pour amollir cette âme d'airain aux flammes de la sienne :

— Un roi s'éprend, et c'est tout simple, de votre admirable beauté; vous êtes touchée de cet amour, mais votre cœur qui veut y répondre le peut-il nécessairement ? Hélas! non. Cependant, à côté du roi, un gentilhomme beau, vaillant et dévoué, vous voit, vous aime, et cette passion plus obscure, mais non pas moins puissante, atteint votre âme, où n'a pu entrer la pensée d'un roi. Mais n'êtes-vous pas reine aussi, reine de beauté, comme le souverain qui vous aime est roi de puissance? N'y a-t-il pas entre vous égalité indépendante et libre ? Sont-ce les titres qui gagnent les cœurs ? Qui peut vous empêcher d'avoir préféré un jour, une heure, dans votre généreuse bonne foi, le sujet au maître ? Ce n'est pas moi, du moins, qui aurais assez peu d'intelligence des nobles sentimens pour faire un crime à Diane de Poitiers d'avoir, étant aimée de Henri II, aimé le comte de Montgommery.

Diane, pour le coup, fit un mouvement, se souleva à demi, et rouvrit ses grands yeux verts et clairs. Trop peu de personnes, en effet, savaient son secret à la cour pour que cette brusque parole de Gabriel ne lui causât pas quelque surprise.

— Est-ce que vous avez des preuves matérielles de cet amour ? demanda-t-elle, non sans une nuance d'inquiétude.

— Je n'ai qu'une certitude morale, madame, répondit Gabriel, mais je l'ai.

— Ah ! fit-elle en reprenant sa moue insolente. Eh bien ! alors, cela m'est bien égal de vous avouer la vérité. Oui, j'ai aimé le comte de Montgommery. Après ?

Mais, après, Gabriel ne savait plus rien de positif et ne marchait plus que dans les ténèbres des conjectures. Il continua pourtant :

— Vous avez aimé Jacques de Montgommery, madame, et j'ose dire que vous aimez encore son souvenir ; car

enfin, s'il a disparu de la surface du monde, c'est pour vous. Eh bien ! c'est en son nom que je viens vous adjurer, madame, et vous faire une question qui vous paraîtra bien audacieuse, je le répète, mais je répète aussi que votre réponse, si vous avez la bonté de me répondre, ne produira dans mon cœur que reconnaissance et adoration ; car à cette réponse est attachée ma vie ; je répète enfin que si vous ne me la refusez pas, je serai dorénavant à vous corps et âme, et la plus solide puissance du monde peut avoir besoin d'un bras et d'un cœur dévoués, madame.

— Achevez, monsieur, dit la duchesse, et venons donc à cette question terrible.

— Je veux être à genoux pour vous l'adresser, madame, dit Gabriel en se mettant à genoux en effet.

Et il reprit alors, le cœur palpitant et la voix tremblante :

— Madame, c'est dans le courant de l'année 1538 que vous avez aimé le comte de Montgommery ?

— Il se peut, dit Diane de Poitiers. — Ensuite ?

— C'est en janvier 1539 que le comte de Montgommery a disparu, et c'est en mai 1539 que madame Diane de Castro est née ?

— Eh bien ? demanda Diane.

— Eh bien ! madame, reprit Gabriel si bas qu'elle l'entendit à peine, là est le secret que je viens à vos pieds implorer de vous, le secret d'où dépend mon sort, et qui mourra, croyez-le bien, dans mon sein si vous daignez me le révéler. Devant le crucifix que voilà au-dessus de votre tête, je vous le jure, madame : on m'arracherait la vie avant votre confidence. Et d'ailleurs vous pourriez toujours me démentir ; on vous croirait plus que moi, et je ne vous demande pas de preuve, mais votre parole seulement. — Madame, madame, est-ce que Jacques de Montgommery serait le père de Diane de Castro ?

— Ah ! ah ! dit Diane en partant d'un rire dédaigneux, la question est téméraire, en effet, et vous aviez bien raison de a faire précéder de tant de préambules. Pourtant, rassurez-vous, mon cher monsieur, je ne vous en veux pas. Vous m'aviez vraiment intéressée comme une énigme, et

tenez, vous m'intéressez encore; car enfin qu'est-ce que cela peut vous faire, monsieur d'Exmès, que madame d'Angoulême soit la fille du roi ou l'enfant du comte? Le roi passe pour être son père; cela doit suffire à votre ambition, si vous êtes ambitieux. De quoi venez-vous donc vous mêler, et qu'est-ce que cette prétention de vouloir inutilement interroger le passé? vous avez une raison, voyons; mais cette raison, quelle est-elle?

— J'ai une raison, en effet, madame, dit Gabriel, mais je vous conjure en grâce de ne pas me la demander.

— Ah! oui-da, reprit Diane, vous voulez mes secrets et vous gardez les vôtres. Le marché serait avantageux pour vous, au moins!

Gabriel détacha le crucifix d'ivoire qui dominait le prie-Dieu de chêne sculpté placé derrière Diane.

— Par votre salut éternel! madame, lui dit-il, jurez-vous de taire ce que je vais vous dire, et de n'en abuser d'aucune façon contre moi?

— Un pareil serment! dit Diane.

— Oui, madame, car je vous sais ardente et pieuse catholique, et, si vous jurez par votre salut éternel, je vous croirai.

— Et si je refuse de jurer?

— Je me tairai, madame, et vous m'aurez refusé ma vie.

— Savez-vous, monsieur, reprit Diane, que vous piquez d'une étrange façon ma curiosité de femme? Oui, le mystère dont vous vous entourez si tragiquement m'attire et me tente, je l'avoue. Vous avez obtenu sur mon imagination ce triomphe, je vous le dis franchement, et je ne croyais pas qu'on pût m'intriguer à ce point. Si je jure, c'est pour en savoir davantage sur votre compte, je vous en préviens. Curiosité pure, je dois en convenir.

— Moi aussi, madame, dit Gabriel, c'est pour savoir que je vous supplie; seulement ma curiosité est celle de l'accusé qui attend son arrêt de mort. Amère et terrible curiosité! comme vous voyez. Voulez-vous prononcer ce serment, madame?

— Dites les paroles et je les répéterai, monsieur.

Et, après Gabriel, Diane répéta en effet :

— « Sur mon salut, dans cette vie et dans l'autre, je jure de ne découvrir à personne au monde le secret que vous allez me dire, de ne jamais m'en servir pour vous nuire, et d'agir en tous points comme si je l'avais toujours ignoré, et comme si je l'ignorais toujours. »

— Bien, madame, dit Gabriel, et je vous remercie de cette première preuve de condescendance. Maintenant, en deux mots, vous allez tout comprendre : Je m'appelle Gabriel de Montgommery, et Jacques de Montgommery fut mon père.

— Votre père ! s'écria Diane, en se levant debout, toute émue et stupéfaite.

— De sorte, reprit Gabriel, que si Diane de Castro est la fille du comte, Diane de Castro, que j'aime ou que je croyais aimer d'un amour éperdu, est ma sœur !

— Ah ! je conçois, reprit Diane de Poitiers se remettant un peu. — Voilà qui sauve le connétable, pensa-t-elle.

— Maintenant, madame, continua Gabriel, pâle, mais ferme, voulez-vous bien m'accorder cette grâce de jurer, comme tout à l'heure, sur ce crucifix, que madame de Castro est la fille du roi Henri II ? Vous ne répondez pas ? Oh ! pourquoi donc ne répondez-vous pas, madame ?

— Parce que je ne puis prononcer ce serment, monsieur.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! Diane est l'enfant de mon père ? dit Gabriel tout chancelant.

— Je ne dis pas cela ! je ne conviendrai jamais de cela ! s'écria madame de Valentinois ; Diane de Castro est bien la fille du roi.

— Oh ! vraiment, madame ! oh ! que vous êtes bonne ! dit Gabriel. Mais, pardon ! votre intérêt peut vous ordonner de parler ainsi. Jurez donc, madame, jurez ! au nom de votre enfant, qui vous bénira, jurez !

— Je ne jurerai pas, dit la duchesse. Pourquoi jurerais-je ?

— Mais, madame, dit Gabriel, tout à l'heure vous avez prononcé un serment pareil à celui que j'implore, seulement pour satisfaire une curiosité banale, c'est vous qui me l'avez dit ; et maintenant, quand il s'agit de la vie

d'un homme, quand, avec quelques mots, vous pouvez tirer du gouffre deux destinées, vous demandez : — Pourquoi dirais-je ces quelques mots?

— Enfin, monsieur, je ne jurerai pas, dit Diane froidement et résolument.

— Et si, néanmoins, j'épouse madame de Castro, madame; et si madame de Castro est ma sœur, croyez-vous que le crime ne retombera pas sur vous?

— Non, reprit Diane, puisque je n'aurai pas juré.

— Horrible! horrible! s'écria Gabriel. Mais pensez donc, madame, que je puis dire partout que vous avez aimé le comte de Montgommery, que vous avez trahi le roi, que moi, fils du comte, j'en ai la certitude.

— Certitude morale, mais pas de preuves, dit, avec un mauvais sourire, Diane, qui reprit dès lors sa nonchalance impertinente et hautaine. Je vous démentirai, monsieur; et, vous me l'avez dit aussi vous-même, quand vous affirmerez et quand je nierai, ce n'est pas vous qu'on croira. Ajoutez que je puis dire au roi que vous avez osé me déclarer un insolent amour, me menaçant, si je n'y cédais, de me calomnier. Vous seriez perdu alors, monsieur Gabriel de Montgommery. Mais, pardon, ajouta-t-elle en se levant, je suis obligée de vous quitter, monsieur; vous m'avez beaucoup intéressée, en vérité, mais beaucoup, et votre histoire est des plus singulières.

Elle frappa sur un timbre pour appeler.

— Oh! c'est infâme! s'écria Gabriel en se frappant le front de ses poings fermés. Oh! pourquoi êtes-vous une femme ou pourquoi suis-je un gentilhomme? Mais prenez garde, néanmoins, madame, vous n'aurez pas joué impunément avec mon cœur et ma vie, et Dieu vous punira et me vengera, car ce que vous faites est, je le répète, infâme.

— Vous trouvez? dit Diane. Et elle accompagna ces paroles d'un petit rire sec et moqueur qui lui était particulier.

En ce moment, le page qu'elle avait appelé soulevait la portière de tapisserie. Elle fit à Gabriel un petit salut ironique et quitta la chambre.

— Allons ! se disait-elle, il a décidément de la chance, mon connétable. La Fortune est comme moi : elle l'aime. Pourquoi diable l'aimons-nous ?

Gabriel sortit sur les pas de Diane, ivre de rage et de douleur.

XV.

CATHERINE DE MÉDICIS.

Mais Gabriel était un cœur ferme et brave, plein de résolution et de fermeté. Après le premier moment de consternation, il secoua son abattement, releva la tête et se fit annoncer chez la reine.

Catherine de Médicis pouvait en effet avoir entendu parler de cette tragédie inconnue de la rivalité de son mari et du comte de Montgommery ; qui sait même si elle n'y avait pas joué un rôle. Elle n'avait guère plus de vingt ans dans ce temps-là. Sa jalousie de jeune femme belle et négligée n'avait-elle pas dû lui tenir les yeux constamment ouverts sur toutes les actions et sur toutes les fautes de sa rivale ? Gabriel comptait sur ses souvenirs pour l'éclairer dans la voie obscure où il ne marchait qu'à tâtons, et où pourtant, comme amant et comme fils, pour son bonheur ou pour sa vengeance, il avait tant d'intérêt à voir clair.

Catherine accueillit le vicomte d'Exmès avec cette bienveillance marquée qu'elle ne cessait de lui témoigner en toute occasion.

— C'est vous, beau vainqueur, lui dit-elle. A quel heureux hasard dois-je donc votre bonne visite ? vous nous venez voir rarement, monsieur d'Exmès, et c'est même, que je crois, la première fois que vous nous demandez audience dans notre appartement. Vous êtes pourtant et

vous serez toujours le bien arrivé auprès de nous, songez y.

— Madame, dit Gabriel, je ne sais comment vous remercier de tant de bontés, et soyez sûre que mon dévoûment...

— Laissons là votre dévoûment, interrompit la reine et venons au but qui vous amène. Est-ce que je pourrais vous servir en quelque chose?

— Oui, madame, je crois que vous le pourriez.

— Tant mieux! monsieur d'Exmès, reprit Catherine avec le plus encourageant sourire, et si ce que vous allez me demander est en mon pouvoir, je m'engage par avance à vous l'accorder. C'est là un engagement un peu compromettant peut-être; mais vous n'en abuserez pas, mon beau gentilhomme.

— Que Dieu m'en préserve! madame, telle n'est pas mon intention.

— Parlez donc, voyons, dit en soupirant la reine.

— C'est un renseignement, madame, que j'ose venir chercher auprès de vous, rien de plus. Mais, pour moi, ce rien-là c'est tout. Aussi m'excuserez-vous de vous rappeler des souvenirs qui doivent être douloureux à Votre Majesté. Il s'agit d'un événement qui remonte à l'année 1539.

— Oh! j'étais bien jeune alors, presque enfant, dit la reine.

— Mais déjà bien belle et bien digne d'amour assurément, répartit Gabriel.

— Aucuns le disaient quelquefois, reprit la reine, charmée de la tournure que prenait l'entretien.

— Et pourtant, continua Gabriel, une autre femme osait déjà empiéter sur le droit que vous tenez de Dieu, de votre naissance et de votre beauté, et cette femme, non contente de détourner de vous, par magie et enchantement sans doute, les yeux et le cœur d'un mari trop jeune pour être bien clairvoyant, cette femme trahissait celui qui vous trahissait, et aimait le comte de Montgommery. Mais dans votre juste dédain vous avez peut-être oublié tout cela, madame?

— Non pas, dit la reine, et cette aventure, et tous les manéges commençans de celle dont vous parlez sont encore présens à ma mémoire. Oui, elle aima le comte de Montgommery; puis, voyant sa passion découverte, elle prétendit lâchement que c'était une feinte pour éprouver le cœur du dauphin, et, quand Montgommery disparut, lui, — peut-être par son ordre seulement! — elle ne le pleura pas et parut rieuse et folle au bal le lendemain. Oui, je me souviendrai toujours des premières intrigues à l'aide desquelles cette femme sapait ma jeune royauté; car je m'en affligeais alors; car je passais mes nuits et mes jours dans les larmes. Mais, depuis, ma fierté s'est réveillée; j'avais toujours rempli et au-delà mon devoir; j'avais fait constamment respecter par ma dignité, mes titres d'épouse, de mère et de reine; j'avais donné sept enfans au roi et à la France. Mais maintenant, je n'aime mon mari qu'avec calme, comme un ami et comme le père de mes fils, et je ne lui reconnais plus le droit d'exiger de moi un sentiment plus tendre; j'ai assez vécu pour le bien général, ne puis-je pas un peu vivre pour moi-même? n'ai-je pas gagné assez chèrement mon bonheur? si quelque dévoûment jeune et passionné s'offrait à moi, serait-ce un crime pour moi que de ne pas le repousser, Gabriel?

Les regards de Catherine commentaient ses paroles. Mais l'esprit de Gabriel était ailleurs. Depuis que la reine avait cessé de parler de son père, il n'écoutait plus, il rêvait. Cette rêverie que Catherine interprétait dans le sens qu'elle désirait, ne lui déplaisait pas. Mais Gabriel rompit bientôt le silence.

— Un dernier éclaircissement, madame, et le plus grave, lui dit-il. Vous êtes si excellente pour moi! Vraiment, je savais bien en venant près de vous que j'en sortirais satisfait. Vous avez parlé de dévoûment, comptez sur le mien, madame. Mais achevez votre œuvre, de grâce! Puisque vous avez connu les détails de cette sombre aventure du comte de Montgommery, savez-vous si l'on a douté dans le temps que madame de Castro, née quelques mois après la disparition du comte, fût bien réellement la fille du roi? La médisance, disons même la ca-

lomnie, n'a t-elle pas exprimé des soupçons à cet égard, et attribué à monsieur de Montgommery la paternité de Diane?

Catherine de Médicis regarda quelque temps Gabriel en silence, comme pour se rendre compte de l'intention qui avait dicté ses paroles. Elle crut avoir trouvé cette intention et se prit à sourire.

— Je m'étais aperçue en effet, dit-elle, que vous aviez remarqué madame de Castro, et que vous lui faisiez une cour assez assidue. Je vois maintenant vos motifs. Seulement, avant d'aller plus loin, vous voulez vous assurer, n'est-ce pas? que vous ne faites pas fausse route, et que c'est bien à une fille de roi que vous adressez vos hommages? Vous ne voulez pas qu'après avoir épousé la fille légitimée de Henri, vous vous trouviez un jour, par quelque découverte inattendue, avoir pour femme la bâtarde du comte de Montgommery. En un mot, vous êtes ambitieux, monsieur d'Exmès. Ne vous en défendez pas, je ne vous en estime que plus, et cela d'ailleurs, loin de contrarier les desseins que j'ai sur vous, peut les servir. Vous êtes ambitieux, n'est-ce pas?

— Mais, madame... reprit Gabriel embarrassé; peut-être effectivement...

— C'est bon, je vois que je vous avais deviné, mon gentilhomme, dit la reine. Eh bien! voulez-vous en croire une amie? dans l'intérêt même de vos projets, renoncez à vos vues sur cette Diane. Laissez là cette poupée. Je ne sais pas, à vrai dire, si elle est la fille du roi ou la fille du comte, et la dernière hypothèse pourrait pourtant bien être la véritable; mais fût-elle née du roi, ce n'est pas là la femme et le soutien qu'il vous faut. Madame d'Angoulême est une nature faible et molle, toute de sentiment, de grâce, si vous voulez, mais sans force, sans énergie, sans vaillance. Elle a su gagner les bonnes grâces du roi, j'en conviens, mais elle ne saura pas en profiter Ce qu'il vous faut, Gabriel, pour l'accomplissement de vos grandes chimères, c'est un cœur viril et puissant, qui vous aide comme il vous aime, qui vous serve et se serve de vous, et qui remplisse en même temps votre âme et votre vie.

Ce cœur, vous l'avez trouvé sans le savoir, vicomte d'Exmès.

Il la regardait, surpris. Elle poursuivit, entraînée :

— Ecoutez : notre sort doit nous affranchir, nous autres reines, des convenances vulgaires; et, placées haut comme nous le sommes, si nous voulons qu'une affection arrive à nous, il faut que nous fassions quelques pas au-devant d'elle et que nous lui tendions la main. Gabriel, vous êtes beau, brave, ardent et fier ! Du premier moment où je vous ai vu, j'ai senti là pour vous un sentiment inconnu, et, — me suis-je trompée ? — vos paroles et vos regards, et jusqu'à cette démarche d'aujourd'hui, qui n'est peut-être qu'un adroit détour, tout m'a fait supposer enfin que je n'avais pas rencontré un ingrat.

— Madame !... dit Gabriel épouvanté.

— Oui, vous êtes ému et surpris, je le vois, reprit Catherine avec son plus doux sourire. Mais vous ne me jugez pas sévèrement, n'est-il pas vrai, sur ma sincérité nécessaire ? Je vous le répète, la reine doit faire excuser la femme. Vous êtes timide, quoique ambitieux, monsieur d'Exmès, et des scrupules au-dessous de moi auraient pu me faire perdre un dévoûment précieux ; j'ai mieux aimé parler la première. Allons, remettez-vous donc ! suis-je si redoutable ?

— Oh ! oui, murmura Gabriel pâle et consterné.

Mais la reine qui l'entendit se méprit au sens de son exclamation.

— Allons donc ! dit-elle avec un doute enjoué, je ne vous ai pas encore fait perdre la raison, ce me semble, au point de vous faire oublier vos intérêts, et ces renseignemens que vous me demandiez sur madame d'Angoulême en sont bien un peu la preuve. Mais, soyez tranquille, je ne veux pas, je vous le dis encore, votre abaissement, je veux votre grandeur. Gabriel, je me suis jusqu'ici effacée au second rang ; mais, sachez-le, je brillerai bientôt au premier. Madame Diane de Poitiers n'est plus d'âge à conserver longtemps sa beauté et sa puissance. Du jour où le prestige de cette femme s'effacera, mon règne commence, et apprenez que je saurai régner, Gabriel : les instincts de domination

que je sens en moi m'en sont garans; et d'ailleurs, c'est dans le sang des Médicis, cela. Le roi saura un jour qu'il n'a pas de conseiller plus habile, plus adroit et plus expérimenté que moi. — Et alors, Gabriel, à quoi ne pourra pas prétendre l'homme qui aura uni sa fortune à la mienne, quand la mienne était obscure encore? qui aura aimé en moi la femme et non pas la reine? La maîtresse du royaume ne voudra-t-elle pas dignement récompenser celui qui se sera dévoué à Catherine? Cet homme ne sera-t-il pas son second, son bras droit, le roi véritable sous un fantôme de roi? Ne tiendra-t-il pas dans sa main toutes les dignités et toutes les forces de la France? Un beau rêve, n'est-ce pas, Gabriel? Eh bien! Gabriel, voulez-vous être cet homme?

Elle lui tendit bravement la main.

Gabriel mit un genou en terre et baisa cette main blanche et charmante... Mais son caractère était trop entier et trop loyal pour pouvoir se plier aux ruses et aux mensonges d'un amour feint. Entre une tromperie et un danger, il était trop sincère et trop résolu pour hésiter, et, relevant son noble visage :

— Madame, dit-il, l'humble gentilhomme qui est à vos pieds vous prie de le considérer comme le plus respectueux de vos serviteurs et le plus dévoué de vos sujets. Mais...

— Mais, interrompit Catherine avec un sourire, ce ne sont pas ces termes de vénération qu'on vous demande, mon noble cavalier.

— Et pourtant, madame, continua Gabriel, je ne puis me servir en vous parlant de mots plus doux et plus tendres, car, — pardonnez! — celle que j'aimais avant même de vous connaître, c'est bien véritablement madame Diane de Castro, et nul amour, fût-ce l'amour d'une reine, ne saurait plus trouver place dans ce cœur tout rempli d'une autre image.

— Ah! dit seulement Catherine, le front pâle et les lèvres serrées.

Gabriel, tête baissée, attendait pourtant sans trembler l'orage d'indignation et de mépris qui allait fondre sur lui.

Mépris et indignation ne se firent pas longtemps attendre, et, après quelques minutes de silence :

— Savez-vous, monsieur d'Exmès, dit Catherine de Médicis, contenant à grand'peine sa voix et sa colère, savez-vous que je vous trouve hardi, pour ne pas dire impudent ! Qui vous parlait d'amour, monsieur ? Où avez-vous pris qu'on voulût tenter votre vertu si farouche ? Il faut que vous ayez de votre mérite une idée bien vaine et bien insolente pour oser croire à de pareilles choses, et pour expliquer si témérairement une bienveillance qui n'a eu que le tort de s'adresser en lieu indigne. Vous avez sérieusement insulté une femme et une reine, monsieur !

— Oh ! madame, reprit Gabriel, croyez que mon religieux respect...

— Assez ! interrompit Catherine, je vous dis que vous m'avez insultée, et que vous veniez pour m'insulter ! Pourquoi êtes-vous ici ? Quel motif vous amenait ? Que m'importe à moi votre amour et madame de Castro, et tout ce qui vous concerne ! Vous veniez chercher près de moi des renseignemens ! Ridicule prétexte ! Vous vouliez faire faire par une reine de France la police de votre passion ! C'est insensé, je vous le dis ; et j'ajoute encore : C'est outrageant !

— Non, madame, répondit Gabriel debout et fier, vous n'avez pas été outragée pour avoir rencontré un honnête homme qui a mieux aimé vous blesser que vous tromper.

— Taisez-vous, monsieur ! reprit Catherine ; je vous ordonne de vous taire et de sortir. Estimez-vous heureux que je veuille bien encore ne pas dévoiler au roi votre audacieuse méprise. Mais ne reparaissez jamais devant moi, et tenez désormais Catherine de Médicis pour votre implacable ennemie. Oui, je vous retrouverai, soyez-en certain, monsieur d'Exmès ! Mais en attendant, sortez.

Gabriel salua la reine, et se retira sans dire un mot.

— Allons ! pensa-t-il quand il se trouva seul, une haine de plus ! Mais qu'est-ce que cela me ferait si j'avais appris quelque chose sur mon père et sur Diane ! La maîtresse du roi et la femme du roi pour ennemies ! Le sort veut me préparer peut-être à devenir l'ennemi du roi.

Allons chez Diane à présent, l'heure est venue, et Dieu veuille que je ne sorte pas plus triste encore et plus désolé de chez celle qui m'aime que de chez celles qui me haïssent !

XVI.

AMANT OU FRERE?

Quand Jacinte introduisit Gabriel dans la chambre que Diane de Castro, comme fille légitimée du roi, occupait au Louvre, celle-ci, dans son effusion naïve et chaste, courut au devant du bien-aimé sans dissimuler aucunement sa joie. Elle n'eût pas même retiré son front de son baiser ; mais lui se contenta de lui serrer la main.

— Vous voilà donc enfin, Gabriel ! dit-elle. Avec quelle impatience je vous attendais, mon ami ! Depuis tantôt, je ne sais où déverser le trop plein de bonheur que je sens en moi. Je parle toute seule, je ris toute seule, je suis folle ! Mais vous voilà, Gabriel, et nous pourrons du moins être heureux ensemble ! — Eh bien ! qu'avez-vous donc, mon ami ? vous avez l'air froid, grave et presque triste. Est-ce avec ce visage contraint et ces manières réservées que vous me témoignez votre amour, et à Dieu et à mon père votre reconnaissance ?

— A votre père ?... oui, parlons de votre père, Diane. Quant à cette gravité qui vous étonne, c'est mon habitude d'accueillir avec ce front sévère la bonne fortune ; car je me défie d'abord de ses dons, n'y étant pas jusqu'ici accoutume, et j'ai éprouvé qu'elle cachait trop souvent une douleur sous une faveur.

— Je ne vous savais pas si philosophe ni si malheureux, Gabriel, reprit la jeune fille moitié enjouée et moitié pi-

quée. Mais, voyons ! vous disiez que vous vouliez parler du roi ; c'est mieux cela : comme il a été bon et généreux, Gabriel !

— Oui, Diane, il vous aime bien, n'est-ce pas ?

— Avec une tendresse et une douceur infinies, Gabriel.

— Sans doute, murmura le vicomte d'Exmès, il peut croire, lui, qu'elle est sa fille... Une seule chose m'étonne, reprit-il tout haut : comment le roi, ayant certainement déjà au cœur le pressentiment de cet amour qu'il vous porterait, a-t-il pu néanmoins rester douze années sans vous voir et sans vous connaître, et vous laisser reléguée à Vimoutiers, perdue et inconnue ? Ne lui avez-vous jamais demandé, Diane, la raison de cette étrange indifférence ? Un oubli pareil, savez-vous ? est difficile à concilier avec cette bienveillance qu'il vous témoigne maintenant.

— Oh ! reprit Diane, c'est que ce n'était pas lui qui m'oubliait, pauvre père !

— Mais qui donc alors ?

— Qui ? si ce n'est madame Diane de Poitiers, je ne sais pas si je dois dire ma mère.

— Et pourquoi se résignait-elle à vous abandonner ainsi, Diane ? Ne devait-elle pas se réjouir et se glorifier aux yeux du roi de votre naissance, qui lui donnait un titre de plus à son amour ? Qu'avait-elle à craindre ? son mari était mort... son père mort...

— Assurément, Gabriel, dit Diane, et il me serait difficile, pour ne pas dire impossible, de vous justifier cette fierté singulière qui fait que madame de Valentinois n'a jamais consenti à me reconnaître officiellement pour son enfant. Vous ignorez donc, ami, qu'elle a obtenu du roi de cacher d'abord ma naissance, qu'elle m'a seulement rappelée à la cour sur ses instances, et presque sur son ordre, et qu'elle n'a pas même voulu être nommée dans l'acte de ma légitimation ? Je ne m'en plains pas, Gabriel, puisque, sans cet orgueil bizarre, je ne vous aurais pas connu et vous ne m'auriez pas aimée. Mais je n'en ai pas moins songé parfois avec chagrin à cette sorte d'aversion de ma mère pour tout ce qui me concerne.

— Aversion qui pourrait bien n'être que du remords,

pensa Gabriel avec épouvante; elle savait tromper le roi, et ne le faisait pas sans hésitation et sans crainte...

— Mais à quoi songez-vous donc, mon ami? reprit Diane, et pourquoi m'adressez-vous toutes ces questions?

— Pour rien; un doute de mon esprit inquiet. Ne vous en préoccupez pas, Diane; mais, du moins, si votre mère n'a pour vous qu'éloignement et presque haine, votre père, Diane, votre père compense cette froideur par sa tendresse; et vous, de votre côté, si vous vous sentez timide et contrainte avec madame de Valentinois, en présence du roi votre cœur se dilate, n'est-il pas vrai, et reconnaît en lui un vrai père?

— Oh! certainement! reprit Diane, et, du premier jour où je l'ai vu, et où il m'a parlé avec tant de bonté, je me suis sentie attirée vers lui tout de suite. Ce n'est pas par politique que je suis avec lui prévenante et affectueuse, c'est d'instinct. Il ne serait pas le roi, il ne serait pas mon bienfaiteur et mon protecteur, que je l'aimerais tout autant: c'est mon père!

— On ne se trompe pourtant pas à ces choses-là! s'écria Gabriel ravi. Ma chère Diane! ma bien-aimée! c'est bien à vous d'aimer ainsi votre père, et de vous sentir émue devant lui de reconnaissance et d'amour. Cette douce piété filiale vous fait honneur, Diane.

— Et c'est bien aussi à vous de la comprendre et de l'approuver, mon ami, dit Diane. Mais, après avoir parlé de mon père, et de l'affection qu'il me porte et que je lui rends, et de nos obligations envers lui, Gabriel, si nous parlions un peu de nous et de notre amour, hein? Que voulez-vous? on est égoïste, ajouta la jeune fille avec cette ingénuité charmante qui lui était propre. D'ailleurs, le roi serait là, qu'il me reprocherait de ne pas penser du tout à moi, à nous; et savez-vous, Gabriel, ce que, tout à l'heure encore il me répétait: — Chère enfant, sois heureuse! Être heureuse, entends-tu bien? c'est me rendre heureux. — Ainsi, monsieur, notre dette à la reconnaissance payée, ne soyons pas non plus trop oublieux de nous-mêmes.

— C'est cela, dit Gabriel songeant, oui, c'est cela. Soyons maintenant tout à cet attachement qui nous lie

pour la vie l'un à l'autre. Regardons dans nos cœurs, et voyons ce qui s'y passe. Racontons-nous réciproquement nos âmes.

— A la bonne heure! dit Diane ; ce sera charmant, cela.

— Oui, charmant, reprit tristement Gabriel. Et voyons, vous d'abord, Diane, que sentez-vous pour moi ? dites. Ne m'aimez-vous pas moins que votre père?

— Méchant jaloux! dit Diane. Sachez seulement que je vous aime autrement. Ce n'est pas facile de vous expliquer cela, au moins! Quand le roi est là, je suis calme, et mon cœur ne bat pas plus vite qu'à l'ordinaire; mais lorsque je vous vois, oh! un trouble singulier, qui me fait mal et qui me charme, se répand dans tout mon être. Je dis à mon père, même devant tout le monde, les paroles caressantes et douces qui me viennent à la bouche; mais à vous, il me semble que devant quelqu'un je n'oserais jamais vous dire seulement: Gabriel! — même quand je serais votre femme. En un mot, autant la joie que je ressens auprès de mon père est paisible, autant le bonheur que votre présence m'apporte est inquiet, j'allais dire douloureux; et cette douleur, pourtant, est plus délicieuse que ce calme.

— Tais-toi! oh! tais-toi! s'écria Gabriel éperdu. Oui, tu m'aimes, et cela m'effraie!... et cela me rassure, veux-je dire, car enfin Dieu n'aurait pas permis cet amour si tu ne pouvais pas m'aimer!

— Que voulez-vous dire, Gabriel? demanda Diane étonnée. Pourquoi mon aveu, que j'ai bien le droit de vous faire puisque vous allez être mon mari, vous met-il ainsi hors de vous? Quel danger peut se cacher dans mon amour?

— Aucun, chère Diane, aucun. Ne faites pas attention. C'est la joie qui m'enivre ainsi, la joie! Un bonheur si haut donne le vertige. Cependant, vous ne m'avez pas toujours aimé avec ces inquiétudes et ces souffrances. Lorsque nous nous promenions ensemble sous les ombrages de Vimoutiers, vous n'aviez pour moi qu'une amitié... fraternelle.

— J'étais une enfant, alors, dit Diane; je n'avais pas rêvé à vous pendant six années de solitude; mon amour

n'avait pas grandi avec moi-même ; je n'avais pas vécu deux mois au milieu d'une cour où la corruption du langage et des mœurs n'a pu cependant me faire chérir davantage notre passion pure et sainte.

— C'est vrai, c'est vrai, Diane, dit Gabriel.

— Mais vous, mon ami, dit Diane, à votre tour, dites-moi donc ce qu'il y a en vous pour moi de dévoûment et d'ardeur. Ouvrez-moi donc votre cœur comme je vous ai dévoilé le mien. Si mes paroles vous ont fait du bien, laissez-moi entendre votre voix me dire combien vous m'aimez, et comment vous m'aimez.

— Oh ! moi, je ne sais pas, dit Gabriel, je ne peux pas vous dire cela ! Ne m'interrogez pas là-dessus ; n'exigez pas que je m'interroge moi-même, c'est trop affreux !

— Oh ! mais Gabriel, s'écria Diane consternée, ce sont vos paroles qui sont affreuses ; ne le sentez-vous pas ? Quoi ! vous ne voulez pas même me dire que vous m'aimez !

— Si je t'aime, Diane ! Elle me demande si je l'aime ! Mais, oui, je t'aime, comme un insensé, comme un criminel, peut-être !

— Comme un criminel ! reprit madame de Castro étonnée. Quel crime peut-il y avoir dans notre amour ? Ne sommes-nous pas libres tous les deux ? Mon père ne va-t-il pas consentir à notre union ? Dieu et les anges se réjouissent d'un amour semblable !

— Faites, Seigneur, qu'elle ne blasphème pas ! s'écria en lui-même Gabriel, comme j'ai peut-être blasphémé tantôt, en parlant à Aloyse.

— Mais qu'a-t-il donc ? reprenait Diane. Mon ami, vous n'êtes pas malade, au moins ? Vous, si ferme d'ordinaire, d'où vous viennent ces craintes chimériques ? Oh ! moi, je n'ai pas peur auprès de vous ; je sais qu'avec vous je suis en sûreté comme avec mon père. Tenez, pour vous rappeler à vous-même, à la vie, au bonheur, je me serre contre votre poitrine sans effroi, ô mon époux bien-aimé ! Je pose mon front sur vos lèvres sans scrupule.

Elle s'approchait de lui, souriante et charmante, son lu-

mineux visage levé vers le sien, et de son regard angélique sollicitant sa chaste caresse.

Mais Gabriel la repoussa avec terreur. — Non, va-t'en, lui cria-t-il, laisse-moi, fuis !

— O mon Dieu ! dit Diane laissant tomber ses bras le long de son corps, mon Dieu ! il me repousse, il ne m'aime pas !

— Je t'aime trop ! dit Gabriel.

— Si vous m'aimiez, mes caresses vous feraient-elles horreur ?

— Me font-elles donc horreur, vraiment ? se dit Gabriel pris d'un autre effroi. Est-ce que c'est mon instinct qui les repousse, et non ma raison ? Oh ! viens ! Diane, que je voie, que je sache, que je sente ! Viens, et laisse-moi en effet poser ma bouche sur ton front, baiser de frère, après tout, et qu'un fiancé peut bien se permettre.

Il serra Diane sur son cœur, et mit un long baiser sur ses cheveux.

— Ah ! je me trompais ! dit-il, ravi à ce doux contact, ce n'est pas la voix du sang qui crie en moi, c'est bien la voix de l'amour ! Je la reconnais. Quel bonheur !

— Que dis-tu donc, ami ? reprit Diane. Mais tu dis que tu m'aimes : voilà tout tout ce que je veux entendre et savoir.

— Oh ! oui, je t'aime, ange adoré, je t'aime avec désir, avec passion, avec frénésie. Je t'aime, et sentir ton cœur battre contre le mien, vois-tu, c'est le ciel... ou bien c'est l'enfer ! cria tout à coup Gabriel en se dégageant de l'étreinte de Diane. Va-t'en, va-t'en, laisse-moi fuir, je suis maudit !

Et il s'enfuit éperdu de la chambre, laissant Diane muette d'épouvante et pétrifiée de désespoir.

Pour lui, il ne savait plus où il allait, ni ce qu'il faisait. Il descendit machinalement les escaliers, tout chancelant et ivre en quelque sorte. C'était trop pour sa raison de ces trois épreuves terribles. Quand il arriva dans la grande galerie du Louvre, ses yeux se fermèrent malgré lui, ses jambes fléchirent, et il s'affaissa sur ses genoux auprès de la muraille, en murmurant :

— Je prévoyais bien que l'ange me ferait souffrir encore plus que les deux démons.

Et il s'évanouit. La nuit était tombée et personne ne passait dans la galerie.

Il ne revint à lui qu'en sentant une petite main passer sur son front, et qu'en entendant une voix douce parler à son âme. Il ouvrit les yeux. La petite reine-dauphine, Marie Stuart, était devant lui, un flambeau allumé à la main.

— Heureusement, voilà un autre ange, dit Gabriel.

— C'est donc vous, monsieur d'Exmès, dit Marie. Oh! vous m'avez fait une peur! Je vous ai cru mort. — Qu'avez-vous? Comme vous êtes pâle! Vous sentez-vous mieux? Je vais appeler, si vous voulez.

— Inutile, madame, dit Gabriel en essayant de se soulever. Votre voix m'a rappelé à la vie.

— Attendez que je vous aide, reprit Marie Stuart. Pauvre jeune homme! êtes-vous défait! Vous étiez donc évanoui? en passant, je vous ai aperçu et la force m'a manqué pour crier. Et puis, la réflexion m'a rassurée, je me suis approchée, il m'a fallu joliment du courage, j'espère! J'ai posé ma main sur votre front qui était tout glacé. Je vous ai appelé, et vous avez repris vos sens. Le mieux continue-t-il?

— Oui, madame, et soyez bénie pour votre bonté. Je me rappelle maintenant. Une horrible douleur m'a tout à coup serré les tempes comme un étau de fer; mes genoux se sont dérobés sous moi et je suis tombé le long de cette tapisserie. Mais comment cette douleur m'a-t-elle pris? Ah! oui, je me rappelle maintenant, je me rappelle tout. Hélas! mon Dieu! mon Dieu! voici que je me rappelle.

— C'est quelque grand chagrin qui vous a accablé, n'est-ce pas? reprit Marie. Oh! oui, car au seul souvenir de ce que vous avez souffert, vous voilà plus pâle que jamais. Appuyez-vous sur mon bras, je suis forte. Je vais appeler et vous donner du monde pour vous reconduire chez vous.

— Je vous remercie, madame, dit Gabriel en rassemblant ses forces et son énergie. Je me sens encore la vigueur nécessaire pour aller seul chez moi. Tenez, je marche sans aide et d'un pas assez ferme. Je ne vous en re-

mercie pas moins, et je me souviendrai tant que je vivrai de votre simple et touchante bonté, madame. Vous m'êtes apparue comme un ange consolateur dans une crise de ma destinée. Il n'y a que la mort, madame, qui pourra effacer cela de mon cœur.

— O mon Dieu ! c'est bien naturel ce que j'ai fait, monsieur d'Exmès. Je l'eusse fait pour toute créature souffrante, à plus forte raison pour vous que je sais l'ami dévoué de mon oncle de Guise. Ne me remerciez pas pour si peu.

— Ce peu, madame, était tout dans la douleur désespérée où je gisais. Vous ne voulez pas qu'on vous remercie, mais moi, je veux me souvenir. Adieu, madame, je me souviendrai.

— Adieu ! monsieur d'Exmès, et soignez-vous bien au moins, et tâchez de vous consoler.

Elle lui tendit la main que Gabriel baisa avec respect. Puis, elle sortit d'un côté et lui de l'autre.

Quand il fut hors du Louvre, il prit le bord de l'eau, et fut à la rue des Jardins au bout d'une demi-heure. Il n'avait pas dans le cerveau une seule pensée, mais une grande souffrance.

Aloyse l'attendait avec anxiété.

— Eh bien ? lui dit-elle.

Gabriel maîtrisa un éblouissement qui voilait de nouveau sa vue. Il aurait bien voulu pleurer, mais il ne le pouvait pas. Il répondit d'une voix altérée :

— Je ne sais rien, Aloyse ! Tout a été muet, ces femmes et mon cœur. Je ne sais rien, sinon que mon front est glacé et que pourtant je brûle. Mon Dieu ! mon Dieu !

— Du courage, monseigneur, dit Aloyse.

— Du courage, j'en ai, dit Gabriel. Dieu merci ! je vais mourir.

Et il tomba de nouveau à la renverse sur le parquet, mais ne revint pas à lui cette fois.

XVII.

L'HOROSCOPE.

— Le malade vivra, dame Aloyse. Le danger a été grave, et le rétablissement sera long. Toutes ces saignées ont affaibli le pauvre jeune homme, mais il vivra, gardez-vous d'en douter, et remerciez Dieu que l'anéantissement du corps ait atténué le coup que son âme a reçu, car nous ne guérissons pas ces blessures-là, et la sienne aurait pu être mortelle et peut l'être encore.

Le docteur qui parlait ainsi était un homme de haute taille, au grand front bombé, aux yeux profonds et perçans. Le peuple l'appelait maître Nostredame; il signait pour les savans *Nostradamus*. Il ne paraissait pas avoir plus de cinquante ans.

— Mais, Jésus! voyez-le donc, messire, reprit dame Aloyse : il est là, gisant depuis le 7 juin au soir ; nous sommes au 2 juillet, et durant tout ce temps il n'a pas dit un mot, il n'a pas eu l'air de me voir ni de me connaître, il est déjà comme mort, hélas! Vous touchez sa main, et il ne s'en aperçoit même pas!

— Tant mieux, je vous le répète, dame Aloyse; qu'il revienne le plus tard possible au sentiment de ses maux ; s'il peut demeurer, comme je l'espère, un mois encore dans cette langueur, sans intelligence et sans pensée, il est sauvé tout à fait.

— Sauvé! dit Aloyse en levant les yeux au ciel comme pour remercier Dieu.

— Il l'est dès à présent, s'il n'y a pas de rechute, et vous pouvez le dire à cette jolie suivante qui vient deux fois par jour savoir de ses nouvelles ; car il y a sous tout ceci quelque passion de grande dame, n'est-ce pas ? C'est parfois charmant, et parfois fatal.

— Oh ! ici, c'est fatal, vous avez bien raison, maître Nostredame, dit en soupirant Aloyse.

— Dieu veuille donc qu'il se tire de la passion comme de la maladie, dame Aloyse, si toutefois maladie et passion n'ont pas mêmes effets et même cause. Mais je répondrais de l'une et non de l'autre.

Nostradamus ouvrit la main molle et inerte qu'il tenait, et considéra avec une attention songeuse la paume de cette main. Il tendit même la peau au dessus de l'index et du médius ; il semblait chercher, non sans peine, dans sa mémoire un souvenir.

— C'est singulier, dit-il à demi-voix et comme à lui-même, voilà plusieurs fois que j'étudie cette main, et il me semble toujours qu'à une autre époque je l'ai déjà examinée. Mais quels signes m'avaient donc frappé alors ? La ligne mensale est favorable; la moyenne est douteuse, mais la ligne de vie est parfaite. Rien que d'ordinaire, d'ailleurs. La qualité dominante de ce jeune homme doit être une volonté ferme, rigide, implacable comme la flèche dirigée par une main sûre. Ce n'est pas cela qui m'a autrefois étonné. Et puis, mes souvenirs sont trop confus pour n'être pas anciens, et votre maître, dame Aloyse, n'a pas plus de vingt-cinq ans, n'est-il pas vrai?

— Il n'en a que vingt-quatre, messire.

— Il est alors né en 1533... Savez-vous le jour, dame Aloyse?

— Le 6 mars.

— Mais vous ne savez pas si c'était le matin ou le soir ?

— Pardon! j'étais auprès de sa mère, que j'assistais dans les douleurs de l'enfantement. Monseigneur Gabriel est né au coup de six heures et demie du matin.

Nostradamus prit des notes.

— Je verrai quel était en ce jour et à cette heure l'état du ciel, dit-il. Mais si le vicomte d'Exmès avait vingt ans

de plus, je jurerais que j'ai déjà tenu sa main dans la mienne. Au reste peu importe! ce n'est pas le sorcier, comme le peuple m'appelle quelquefois, qui a affaire ici, c'est le médecin, et, je vous le répète, dame Aloyse, le médecin répond à présent du malade.

— Pardon! maître, reprit tristement Aloyse, vous avez dit que vous répondiez de la maladie, mais que vous ne répondiez pas de la passion.

— La passion! Eh! mais, dit en souriant Nostradamus, il me semble que la présence de la petite suivante deux fois par jour prouve qu'elle n'est pas désespérée.

— Au contraire, maître, au contraire, s'écria Aloyse avec effroi.

— Allons donc, dame Aloyse! riche, brave, jeune et beau, comme l'est le vicomte d'Exmès, on n'est pas longtemps repoussé par les dames dans un temps comme le nôtre; on est quelquefois ajourné, tout au plus.

— Supposez pourtant qu'il n'en soit pas ainsi, maître. Supposez que lorsque monseigneur reviendra à la vie et à la raison, la première, la seule idée qui frappe cette raison ressuscitée soit celle-ci : La femme que j'aime est irrévocablement perdue pour moi; qu'arrivera-t-il?

— Oh! espérons que votre supposition n'est pas fondée, dame Aloyse, ce serait terrible. Cette puissante douleur dans ce cerveau si faible, ce serait terrible! Autant qu'on peut juger d'un homme par les traits de son visage et le regard de ses yeux, votre maître, Aloyse, n'est pas un homme superficiel, et ici sa volonté énergique et puissante ne serait qu'un danger de plus, et, brisée contre l'impossible, pourrait briser la vie avec elle.

— Jésus! mon enfant mourrait! s'écria Aloyse.

— Il y aurait danger du moins que l'inflammation du cerveau ne le reprît, dit Nostradamus. Mais quoi! il y a toujours moyen de faire briller à ses yeux une lueur d'espérance. La chance la plus lointaine, la plus fugitive, il la saisirait et serait sauvé.

— Il sera sauvé alors, dit Aloyse d'un air sombre. Je me parjurerai, mais il sera sauvé. Messire Nostredame, je vous remercie

Une semaine s'écoula, et Gabriel sembla, sinon trouver, du moins chercher sa pensée. Ses yeux, encore vagues et sans expression, interrogeaient pourtant les visages et les objets. Puis, il commençait à aider les mouvemens qu'on voulait lui imprimer, à se soulever tout seul, à prendre le breuvage que lui présentait Nostradamus.

Aloyse, debout et infatigable au chevet du lit, attendait.

Au bout d'une autre semaine, Gabriel put parler. La lumière ne se faisait pas complète encore dans le chaos de son intelligence; il ne prononçait que des mots incohérens et sans suite, mais qui enfin avaient trait aux faits de sa vie passée. Bien plus, Aloyse tremblait, quand le médecin était là, qu'il ne trahît quelqu'un de ses secrets.

Elle ne se trompait pas tout à fait dans ses appréhensions, et, un jour, Gabriel, dans son sommeil fiévreux, s'écria, en présence de Nostradamus:

— Ils croient que je m'appelle le vicomte d'Exmès. Non, non, prenez-y garde! Je suis le comte de Montgommery.

— Le comte de Montgommery! dit Nostradamus frappé d'un souvenir.

— Silence! dit Aloyse en posant un doigt sur ses lèvres.

Mais Nostradamus partit sans que Gabriel eût ajouté un mot, et comme, le lendemain et les jours suivans, le médecin ne reparla plus des mots échappés au malade, Aloyse craignit, en revenant là-dessus, d'attirer son attention sur ce que son maître pouvait avoir intérêt à cacher. Cet incident parut donc oublié pour tous deux.

Cependant Gabriel allait de mieux en mieux. Il reconnaissait Aloyse et Martin-Guerre; il demandait ce dont il avait besoin; il parlait avec une douceur triste qui laissait croire qu'il avait enfin recouvré sa raison.

Un matin, le jour où il se levait pour la première fois, il dit à Aloyse:

— Nourrice, et la guerre?

— Quelle guerre, monseigneur.

— Mais la guerre contre l'Espagne et l'Angleterre?...

— Oh! monseigneur, on en fait des récits pitoyables. Les Espagnols renforcés de douze mille Anglais sont en-

trés, dit-on, en Picardie. On se bat sur toute la frontière

— Tant mieux! dit Gabriel.

Aloyse attribua cette réponse à un reste de délire. Mais le lendemain, avec une présence d'esprit parfaite, Gabriel lui dit :

— Je ne t'ai pas demandé hier si monsieur de Guise était revenu d'Italie.

— Il est en route, monseigneur, répondit Aloyse étonnée.

— C'est bien! Quel jour du mois sommes-nous, nourrice?

— Le mardi 4 août, monseigneur.

— Il y aura deux mois le 7, repartit Gabriel, que je suis couché sur ce lit de douleur.

— Oh! s'écria Aloyse tremblante, comme monseigneur se souvient!

— Oui, je me souviens, Aloyse, je me souviens; mais, ajouta-t-il tristement, si je n'ai rien oublié, il me semble qu'on m'oublie, moi; personne n'est venu savoir de mes nouvelles, Aloyse?

— Si fait, monseigneur, répondit d'une voix altérée Aloyse qui suivait axec anxiété sur le visage de son jeune maître l'effet de ses paroles, si fait, une suivante du nom de Jacinthe venait deux fois par jour savoir comment vous vous trouviez. Mais, depuis quinze jours, depuis qu'un mieux sensible s'est déclaré, elle ne vient plus.

— Elle ne vient plus!... et sais-tu pourquoi, nourrice?

— Oui, monseigneur. Sa maîtresse, suivant ce que m'a dit Jacinthe la dernière fois, a obtenu du roi de se retirer dans un couvent, au moins jusqu'à la fin de la guerre.

— Vraiment! dit Gabriel avec un doux et mélancolique sourire.

Et tandis qu'une larme, la première qu'il eût versée depuis deux mois, coulait lentement le long de sa joue, il ajouta :

— Chère Diane!

— Oh! monseigneur! s'écria Aloyse transportée de joie, monseigneur a prononcé ce nom!... et sans secousse, sans défaillance. Maître Nostredame s'est trompé. Monsei-

gneur est sauvé ! monseigneur vivra, et je n'aurai pas besoin de trahir mon serment.

On voit que la pauvre nourrice était folle de joie ; mais Gabriel heureusement ne comprit pas ses dernières paroles. Il reprit seulement avec un sourire amer :

— Oui, je suis sauvé, et pourtant, ma bonne Aloyse, je ne vivrai pas.

— Comment cela, monseigneur? dit Aloyse en tremblant de tous ses membres.

— Le corps a bravement résisté, reprit Gabriel, mais l'âme, Aloyse, l'âme, crois-tu qu'elle ne soit pas mortellement atteinte? Je vais me relever de cette longue maladie, c'est vrai, et je me laisse guérir, comme tu vois. Mais par bonheur, on se bat à la frontière, je suis capitaine des gardes, et ma place est où l'on se bat. Dès que je pourrai monter à cheval, j'irai là où est ma place. Et à la première bataille où je me trouverai, Aloyse, je m'arrangerai de façon à n'avoir pas à revenir.

— Vous vous ferez tuer ! Sainte Vierge ! Et pourquoi cela, monseigneur, pourquoi cela?

— Pourquoi? parce que madame de Poitiers s'est tue, Aloyse, parce que Diane est peut-être ma sœur, et parce que j'aime Diane ; parce que le roi a peut-être fait assassiner mon père, et que je ne puis punir le roi sans certitude. Or, ne pouvant ni venger mon père, ni épouser ma sœur, je ne sais pas trop ce que j'aurais à faire en ce monde. Voilà pourquoi je veux le quitter.

— Non, monseigneur, vous ne le quitterez pas, dit alors d'une voix sourde Aloyse morne et sombre. Vous ne le quitterez pas, parce que vous avez justement beaucoup à faire, et une besogne terrible, je vous en réponds... Mais je ne vous parlerai de cela que le jour où vous serez entièrement rétabli, et où maître Nostradamus m'affirmera que vous pouvez m'entendre et que vous en avez la force.

Ce jour-là arriva le mardi de la semaine suivante. Gabriel sortait depuis trois jours pour faire préparer ses équipages et son départ, et Nostradamus avait dit qu'il viendrait encore voir dans la journée son convalescent, mais que ce serait pour la dernière fois.

Dans un moment où Aloyse se trouva seule avec Gabriel :

— Monseigneur, lui dit-elle, avez-vous réfléchi à la détermination extrême que vous avez prise, et persistez-vous dans cette détermination?

— J'y persiste, dit Gabriel.

— Ainsi vous voulez vous tuer?

— Je veux me faire tuer.

— C'est parce que vous n'avez plus aucun moyen de savoir si madame de Castro est ou non votre sœur, que vous mourez?

— C'est pour cela.

— Que vous avais-je dit cependant, monseigneur, pour vous mettre sur la voie de ce terrible secret? Vous rappelez-vous ce que je vous avais dit?

— Certes! Que Dieu dans l'autre monde et deux personnes dans celui-ci avaient seules possédé ce secret. Les deux créatures humaines étaient Diane de Poitiers et le comte de Montgomery mon père. J'ai prié, conjuré, menacé madame de Valentinois, mais je suis sorti d'auprès d'elle plus incertain et plus désolé que jamais.

— Mais vous aviez ajouté, monseigneur, dit Aloyse, que fallût-il descendre dans la tombe de votre père pour lui arracher ce secret, vous y descendriez sans pâlir.

— Eh! dit Gabriel, je ne sais seulement pas où est cette tombe.

— Ni moi, mais on la cherche, monseigneur.

— Et quand même je l'aurais trouvée! s'écria Gabriel, Dieu ferait-il pour moi un miracle. Les morts ne parlent pas, Aloyse.

— Les morts, non; les vivans, oui.

— Grand Dieu! que veux-tu dire? reprit Gabriel pâlissant.

— Que vous n'êtes pas, comme vous le répétiez dans votre délire, le comte de Montgommery, monseigneur, mais seulement le vicomte de Montgommery, puisque votre père, le comte de Montgommery, doit vivre encore.

— Ciel et terre! tu sais qu'il vit, lui! mon père?

— Je ne le sais pas, monseigneur, mais je le suppose et

je l'espère, — car c'était une nature vigoureuse et courageuse comme la vôtre, et qui se raidissait vaillamment aussi contre la souffrance et le malheur. Or, s'il vit, ce n'est pas lui qui vous refusera, comme madame Diane, le secret d'où dépend votre bonheur!

— Mais où le trouver? à qui le demander? Aloyse, au nom du ciel! parle.

— C'est une histoire effrayante, monseigneur! — et j'avais juré à mon mari, sur l'ordre même de votre père, de ne jamais vous la révéler; car, dès que vous la saurez, vous allez vous jeter dans des périls terribles, monseigneur, vous allez déclarer la guerre à des ennemis cent fois plus forts que vous. Mais le danger le plus désespéré vaut mieux encore qu'une mort certaine. Vous étiez résolu à mourir, et je sais que vous n'auriez pas faibli dans cette résolution. J'aime mieux après tout vous livrer aux chances redoutables de la lutte téméraire que votre père craignait pour vous. Au moins votre mort ainsi est moins assurée et sera toujours retardée un peu. Je vais donc tout vous dire, monseigneur, et Dieu m'absoudra peut-être de mon parjure.

— Oui, certainement, ma bonne Aloyse... Mon père! mon père vivant!... parle vite.

Mais en ce moment quelqu'un frappa discrètement à la porte, et Nostradamus parut.

— Ah! ah! monsieur d'Exmès, dit-il à Gabriel, comme je vous trouve allègre et animé! A la bonne heure! vous n'étiez pas ainsi il y a un mois. Vous voilà tout prêt à entrer en campagne, ce me semble.

— A entrer en campagne en effet, dit Gabriel l'œil étincelant, et regardant Aloyse.

— Je vois donc que le médecin n'a plus rien à faire ici. reprit Nostradamus.

— Rien, qu'à recevoir mes remercîmens, maître, et, je n'ose dire, le prix de vos services, car, en certains cas, on ne paie pas la vie.

Et Gabriel, en serrant la main du docteur, mit dans cette main un rouleau d'or.

— Merci, monsieur le vicomte d'Exmès, dit Nostrada-

mus. Mais permettez-moi, à moi aussi, de vous faire un présent que je crois de valeur.

— Qu'est-ce donc encore, maître?

— Vous savez, monseigneur, reprit Nostradamus, que je ne me suis pas occupé seulement de connaître les maladies des hommes. J'ai voulu voir plus loin et plus haut. J'ai voulu sonder leurs destinées, tâche pleine de doutes et d'ombres, mais, à défaut de lumière, j'ai par fois, ce me semble, entrevu des lueurs. Dieu, j'en ai la conviction, a deux fois écrit d'avance le plan large et puissant du sort de chaque homme : dans les astres du ciel sa patrie, vers laquelle il lève les yeux si souvent, et dans les lignes de sa main, embrouillé grimoire qu'il porte avec lui sans cesse, mais qu'à moins d'études sans nombre il ne peut pas même épeler. Pendant bien des jours et bien des nuits, j'ai creusé, monseigneur, ces deux sciences sans fond comme le tonneau des Danaïdes, — la chiromancie et l'astrologie. —J'ai évoqué devant moi toutes les années de l'avenir, et dans mille ans d'ici, les hommes qui vivront alors s'étonneront peut-être parfois de mes prophéties. Mais je sais pourtant que la vérité n'y luit que par éclairs ; car si parfois je vois, plus souvent hélas! je doute. Néanmoins je suis certain d'avoir par intervalles des heures de lucidité qui vont même jusqu'à m'effrayer, monseigneur. Dans une de ces heures trop rares, j'avais vu, il y a vingt-cinq ans, la destinée d'un gentilhomme de la cour du roi François, clairement écrite dans les étoiles qui avaient présidé à sa naissance et dans les lignes compliquées de sa main. Cette destinée étrange, bizarre, dangereuse, m'avait frappé. Or, jugez de ma surprise, lorsque, dans votre main et dans les astres de votre naissance, je crus démêler un horoscope semblable à celui qui m'avait autrefois tant surpris. Mais je ne pouvais le distinguer nettement comme autrefois, et un espace de vingt-cinq années mettait de la confusion dans mes souvenirs. Enfin, monseigneur, le mois passé, dans votre fièvre, vous prononçâtes un nom, je n'entendis que ce nom, mais il me saisit. C'était le nom du comte de Montgommery.

— Du comte de Montgommery? s'écria Gabriel effrayé.

— Je vous répète, monseigneur, que je n'ai entendu que ce nom, et peu m'importait le reste. Car ce nom était celui de l'homme dont le sort m'était apparu lumineux comme le plein midi. Je courus chez moi, je fouillai mes anciens papiers, et je retrouvai l'horoscope du comte de Montgommery. Mais, chose singulière, monseigneur, et qui, depuis trente ans que j'étudie ne m'était pas encore arrivée, il faut que vous ayez avec le comte de Montgommery de mystérieux rapports et des affinités étranges, et Dieu, qui n'a jamais donné à deux hommes deux destinées semblables, vous avait réservés tous deux, sans doute, aux mêmes événemens. Car, je ne m'étais pas trompé, lignes de la main et lumières du ciel étaient pour vous deux les mêmes. Je ne veux pas dire cependant qu'il n'y ait aucune différence dans les détails de vos deux vies, mais le fait dominant qui les caractérise est pareil. J'ai autrefois perdu de vue le comte de Montgommery, mais j'ai su pourtant qu'une de mes prédictions s'était réalisée pour lui. Il a blessé à la tête le roi François Ier avec un tison ardent. A-t-il accompli le reste de sa destinée? c'est ce que j'ignore. je puis affirmer seulement que le malheur et la mort qui le menaçaient, vous menacent.

— Est-il possible? dit Gabriel.

— Voici, monseigneur, dit Nostradamus en présentant au vicomte d'Exmès un parchemin roulé, voici l'horoscope que j'avais écrit dans le temps pour le comte de Montgommery. Je ne l'écrirais pas autrement aujourd'hui pour vous.

— Donnez, maître, donnez, dit Gabriel. Ce présent est inestimable en effet, et vous ne sauriez croire à quel point il m'est précieux.

— Un dernier mot, monsieur d'Exmès, reprit Nostradamus, un dernier mot pour vous mettre sur vos gardes, quoique Dieu soit le maître, et qu'on ne puisse guère échapper à ses desseins. La nativité de Henri II présage qu'il mourra en un duel ou combat singulier.

— Mais demanda Gabriel, quel rapport?...

— En lisant ce parchemin, vous me comprendrez, monseigneur. Maintenant, il ne me reste qu'à prendre congé

de vous, et à souhaiter que la catastrophe que Dieu a mise dans votre vie soit du moins involontaire.

Et, après avoir salué Gabriel qui lui serra encore la main et le reconduisit jusqu'au seuil, Nostradamus sortit.

Dès qu'il revint auprès d'Aloyse, Gabriel déploya le parchemin, et, s'assurant que personne ne pouvait le déranger ou l'épier, lut à voix haute ce qui suit :

En joûte, en amour, cettuy touchera
Le front du roy,
Et cornes ou bien trou sanglant mettra
Au front du roy,
Mais le veuille ou non, toujours blessera
Le front du roy ;
Enfin, l'aimera, puis, las! le tuera
Dame du roy.

— C'est bien ! s'écria Gabriel, le front radieux et le regard triomphant. Maintenant, chère Aloyse, tu peux me raconter comment le roi Henri II a enseveli vivant le comte de Montgommery mon père.

— Le roi Henri II ! s'écria Aloyse, comment savez-vous, monseigneur ?...

— Je devine ! Mais tu peux me révéler le crime, puisque Dieu déjà me fait annoncer la vengeance.

XVIII.

LE PIS-ALLER D'UNE COQUETTE.

En complétant par les mémoires et chroniques du temps le récit d'Aloyse, que son mari Perrot Davrigny, écuyer et confident du comte de Montgommery, avait instruite à mesure de tous les faits de la vie de son maître, voici

quelle fut la sombre histoire de Jacques de Montgommery, père de Gabriel. Son fils en savait les détails généraux et officiels, mais le sinistre dénouement qui la terminait était ignoré de lui comme de tous.

Jacques de Montgommery, seigneur de Lorges, avait été, comme tous ses aïeux, brave et hardi, et, sous le règne guerrier de François Ier, on l'avait toujours vu au premier rang là où l'on se battait. Aussi, fut-il fait de bonne heure colonel de l'infanterie française.

Parmi ses cent actions d'éclat, il y eut cependant un événement fâcheux, celui auquel Nostradamus avait fai allusion.

C'était en 1521 ; le comte de Montgommery avait vingt ans à peine et n'était encore que capitaine ; l'hiver était rigoureux, et les jeunes gens, le jeune roi François Ier en tête, venaient de faire une partie de pelotes de neige ; un jeu non sans périls, fort à la mode dans ce temps-là : on se divisait en deux camps, — les uns gardaient une maison, et, avec des boules de neige, les autres l'assaillaient. Le comte d'Enghien, seigneur de Cérisoles, fut tué dans un jeu pareil. Peu s'en fallut que Jacques de Montgommery ne tuât aussi le roi. La bataille achevée, il s'agissait de se réchauffer ; on avait laissé le feu s'éteindre, et tous ces jeunes fous en tumulte voulurent eux-mêmes le rallumer. Jacques tout courant apporta le premier un tison enflammé entre des pincettes, mais il rencontra sur son passage François Ier qui n'eut pas le temps de se garantir, et fut violemment heurté au front par la bûche en feu. Il n'en résulta par bonheur qu'une blessure, mais assez grave encore, et la cicatrice disgracieuse qu'elle laissa donna lieu à la mode de la barbe longue et des cheveux courts décrétés alors par François Ier.

Comme le comte de Montgommery fit oublier ce malencontreux accident par mille beaux faits d'armes, le roi ne lui en garda pas rancune, et le laissa s'élever aux premiers rangs à la cour et à l'armée. En 1530, Jacques épousa Claudine de La Boissière. Ce fut un simple mariage de convenance, pourtant il pleura longtemps sa femme, qui mourut en 1533, après la naissance de Gabriel. — Le fond de

son caractère d'ailleurs, comme du caractère de ceux qui sont prédestinés à quelque chose de fatal, était la tristesse. Quand il se trouva veuf et seul, ses distractions furent des coups d'épée, il se jetait dans les périls par ennui. Mais en 1538, après la trêve de Nice, lorsque cet homme de guerre et d'action dut se mettre au régime de la cour, et se promener dans les galeries des Tournelles ou du Louvre, une épée de parade au côté, il faillit périr de dégoût.

Une passion le sauva et le perdit.

La Circé royale prit dans ses enchantemens ce vieil enfant robuste et naïf. Il s'éprit de Diane de Poitiers.

Il tourna trois mois autour d'elle, morne et sombre, sans lui adresser une seule fois la parole, mais il la regardait avec un regard qui disait tout. Il n'en fallait pas tant à la grande sénéchale pour comprendre que cette âme lui appartenait. Elle écrivit cette passion dans un coin de sa mémoire comme pouvant lui servir dans l'occasion.

L'occasion vint. François Ier commençait à négliger sa belle maîtresse, et il se tournait vers madame d'Etampes, qui était moins belle, mais qui avait l'avantage immense d'être belle autrement.

Quand les symptômes d'abandon furent flagrans, Diane, pour la première fois de sa vie, parla à Jacques de Montgommery.

Cela se passait aux Tournelles, dans une fête donnée par le roi à la favorite nouvelle.

— Monsieur de Montgommery? fit Diane en appelant le comte.

Il s'approcha, la poitrine émue, et salua gauchement.

— Comme vous êtes donc triste, monsieur de Montgommery! lui dit-elle.

— A en mourir, madame.

— Et pourquoi cela, grand Dieu!

— Madame, c'est que je voudrais me faire tuer.

— Pour quelqu'un, sans doute?

— Pour quelqu'un ce serait bien doux; mais, ma foi! pour rien ce serait doux encore.

— Voilà, reprit Diane, une terrible mélancolie; et d'où vient cette maladie noire?

— Est-ce que je sais, madame ?

— Je sais, moi, monsieur de Montgommery. Vous m'aimez.

Jacques devint tout pâle, puis, s'armant de plus de résolution qu'il ne lui en eût certes fallu pour se jeter seul au milieu d'un bataillon ennemi, il répondit d'une voix rude et tremblante :

— Eh bien ! oui, madame, je vous aime, tant pis !

— Tant mieux ! reprit Diane en riant.

— Comment avez-vous dit cela ? s'écria Montgommery palpitant. Ah ! prenez-y garde, madame ! Ce n'est pas un jeu, ceci, c'est un amour sincère et profond, bien qu'il soit impossible, ou parce qu'il est impossible.

— Et pourquoi donc est-il impossible? demanda Diane.

— Madame, reprit Jacques, pardonnez ma franchise, je n'ai pas appris à farder les faits avec des mots. Est-ce que le roi ne vous aime pas, madame ?

— C'est vrai, reprit Diane en soupirant, il m'aime.

— Vous voyez donc bien qu'il m'est défendu, sinon de vous aimer, du moins de vous déclarer cet amour indigne.

— Indigne de vous, c'est juste, dit la duchesse.

— Oh ! non, pas de moi ! s'écria le comte, et s'il se pouvait qu'un jour !...

Mais Diane l'interrompit avec une tristesse grave et une dignité bien jouée :

— Il suffit, monsieur de Montgommery, dit-elle, cessons, je vous prie, cet entretien.

Elle le salua froidement et s'éloigna, laissant le pauvre comte balloté de mille sentimens contraires, jalousie, amour, haine, douleur et joie. Diane connaissait donc l'adoration qu'il lui avait vouée ! Mais lui l'avait blessée peut-être ! Il avait dû lui paraître injuste, ingrat, cruel ! Il se répétait toutes les sublimes niaiseries de l'amour.

Le lendemain, Diane de Poitiers dit à François Ier :

— Vous ne savez pas, Sire ? monsieur de Montgommery est amoureux de moi.

— Eh ! eh ! reprit François en riant, les Montgommery sont d'ancienne race, et presque aussi nobles, ma foi ! que

moi-même, de plus, presque aussi braves, et, je le vois, presque aussi galans.

— Et c'est là tout ce que Votre Majesté trouve à me répondre ? dit Diane.

— Et que voulez-vous, ma mie, que je vous réponde ? reprit le roi. Et dois-je absolument en vouloir au comte de Montgommery pour avoir, comme moi, bon goût et bons yeux !

— S'il s'agissait de madame d'Étampes, murmura Diane blessée, vous ne diriez pas cela

Elle ne poussa pas plus loin l'entretien, mais résolut de pousser plus loin l'épreuve. Lorsqu'elle revit Jacques, quelques jours après, elle l'interpella de nouveau :

— Eh quoi ! monsieur de Montgommery, encore plus triste que d'habitude !

— Sans doute, madame, reprit le comte humblement, car je tremble de vous avoir offensée.

— Non pas offensée, monsieur, dit la duchesse, mais affligée seulement.

— Oh ! madame, s'écria Montgommery, moi qui donnerais tout mon sang pour vous épargner une larme, comment donc ai-je pu vous causer la moindre douleur ?

— Ne m'avez-vous pas fait entendre qu'étant la maîtresse du roi, je n'avais pas le droit d'aspirer à l'amour d'un gentilhomme ?

— Ah ! ce n'était pas là ma pensée, madame, fit le comte, et ce ne pouvait pas même être ma pensée, puisque, moi, gentilhomme, je vous aime d'un amour aussi sincère que profond. J'ai voulu dire uniquement que vous ne pouviez m'aimer, puisque le roi vous aimait et que vous aimez le roi.

— Le roi ne m'aime pas, et je n'aime pas le roi, répondit Diane.

— Dieu du ciel ! mais alors vous pourriez donc m'aimer ! s'écria Montgommery.

— Je puis vous aimer, répondit tranquillement Diane ; mais je ne pourrai jamais vous dire que je vous aime.

— Et pourquoi cela, madame ?

— J'ai pu, reprit Diane, pour sauver la vie à mon père,

devenir la maîtresse du roi de France ; mais, pour relever mon honneur, je ne dois pas être celle du comte de Montgommery.

Elle accompagna ce demi-refus d'un regard si passionné et si languissant que le comte ne put y tenir.

— Ah ! madame, dit-il à la coquette duchesse, si vous m'aimiez comme je vous aime ?...

— Eh bien ?...

— Eh bien ! que m'importe le monde, les préjugés de famille et d'honneur ! Pour moi, l'univers c'est vous. Depuis trois mois je ne vis que de votre aspect. Je vous aime de tout l'aveuglement et de toute l'ardeur du premier amour. Votre beauté souveraine m'enivre et me bouleverse. Si vous m'aimez comme je vous aime, soyez la comtesse de Montgommery, soyez ma femme.

— Merci, comte, reprit Diane triomphante. Je me rappellerai ces nobles et généreuses paroles. En attendant, vous savez que le vert et le blanc sont mes couleurs.

Jacques transporté baisa la main blanche de Diane, plus fier et plus heureux que si la couronne du monde lui eût appartenu.

Et, le jour suivant, comme François Ier faisait remarquer à Diane de Poitiers qne son adorateur nouveau commençait à porter publiquement ses couleurs :

— N'est-ce pas son droit, Sire ? dit-elle en observant le roi de toute la pénétration de son regard, et ne puis-je lui permettre de porter mes couleurs quand il m'offre de porter son nom ?

— Est-il possible ? demanda le roi.

— Cela est certain, Sire, répondit avec assurance la duchesse, qui avait cru un moment qu'elle avait réussi, et que la jalousie chez l'infidèle allait réveiller l'amour.

Mais, après un moment de silence, le roi, en se levant pour rompre là le discours, dit gaîment à Diane :

— S'il en est ainsi, madame, la charge de grand sénéchal étant restée vacante depuis la mort de monsieur de Brézé, votre premier mari, nous la donnerons en présent de noces à monsieur de Montgommery.

— Et monsieur de Montgommery pourra l'accepter, re-

prit fièrement Diane, car je lui serai une fidèle et loyale épouse, et ne lui trahirais pas ma foi pour tous les rois de l'univers.

Le roi s'inclina en souriant sans répondre, et s'éloigna.

Décidément, madame d'Etampes l'emportait.

L'ambitieuse Diane, le dépit au cœur, disait le même jour à Jacques ravi :

— Mon vaillant comte, mon noble Montgommery, je t'aime.

XIX.

COMMENT HENRI II, DU VIVANT DE SON PÈRE, COMMENÇA A RECUEILLIR SON HERITAGE.

Le mariage de Diane et du comte de Montgommery fut fixé à trois mois de là, et le bruit public de cette cour médisante et licencieuse fut que, dans la précipitation de sa vengeance, Diane de Poitiers donna des arrhes à son mari futur.

Et cependant les trois mois se passèrent ; le comte de Montgommery était plus amoureux que jamais, mais Diane remettait de jour en jour l'exécution de sa promesse.

C'est que fort peu de temps après l'avoir engagée, elle avait remarqué de quel regard la couvait à son tour à l'écart le jeune dauphin Henri. Là-dessus une ambition nouvelle s'était éveillée dans le cœur de l'impérieuse Diane. Le titre de comtesse de Montgommery ne pouvait que couvrir une défaite. Le titre de maîtresse du dauphin était presque un triomphe. — Quoi ! madame d'Etampes, qui parlait toujours dédaigneusement de l'âge de Diane, n'était aimée que du père, et elle, Diane, serait aimée du fils ! A elle la jeunesse, à elle l'espérance, à elle l'avenir. Madame d'Étampes lui avait succédé, mais elle succéderait à ma-

dame d'Étampes. Elle se tiendrait devant elle, attendant, patiente et calme, comme une vivante menace... Car Henri serait roi un jour, et Diane toujours belle, et de nouveau reine. C'était une victoire véritable en effet.

Le caractère de Henri la rendait plus certaine encore. Il n'avait alors que dix-neuf ans, mais il avait pris part à plus d'une guerre; mais, depuis quatre ans, il était marié à Catherine de Médicis, et cependant il était resté un enfant sauvage et enveloppé. Autant il se montrait entier et hardi à l'équitation, aux armes, aux joutes, et dans tous les exercices qui demandent de la souplesse et de l'adresse, autant il était gauche et embarrassé aux fêtes du Louvre et devant les femmes. Lourd d'esprit et de jugement, il se livrait à qui voulait le prendre. Anne de Montmorency, qui était en froid avec le roi, s'était tourné vers le dauphin, et imposait sans peine au jeune homme tous ses conseils et tous ses goûts d'homme déjà mûr. Il le menait à son gré et le ramenait à son caprice. Enfin, il avait jeté dans cette âme tendre et faible les racines profondes d'un indestructible pouvoir, et s'était emparé de Henri de telle sorte, que l'ascendant d'une femme pouvait seul désormais mettre en péril le sien.

Mais il s'aperçut bientôt avec effroi que *son élève* devait être amoureux. Henri négligeait les amitiés dont il l'avait savamment entouré. Henri, de farouche devenait triste et presque songeur. Montmorency regarda autour de lui, et crut s'apercevoir que Diane de Poitiers était la reine de ses pensées. Il aimait mieux Diane qu'une autre, le brutal gendarme! Dans ses idées grossières, il estimait la courtisane royale plus justement que le chevaleresque Montgommery. Il arrangea son plan sur les instincts vils qu'il devinait chez cette femme, d'après les siens, et, tranquille dès lors, laissa le dauphin soupirer sournoisement pour la grande sénéchale.

C'était bien en effet la beauté qui devait réveiller le cœur engourdi de Henri! Elle était malicieuse, provocante, vivante; sa tête fine avait des mouvemens jolis et prompts, son regard brillait de promesses, et toute sa personne avait un attrait magnétique (on disait magique alors), qui devait

séduire le pauvre Henri. Il lui semblait que cette femme devait lui révéler la science inconnue d'une vie nouvelle. La sirène était pour lui, sauvage curieux et naïf, attirante et dangereuse comme un mystère, comme un abîme.

Diane sentait tout cela ; seulement, elle hésitait encore, par crainte de François Ier dans le passé et du comte de Montgommery dans le présent, à se hasarder dans ce nouvel avenir.

Mais un jour que le roi, toujours galant et empressé, même avec les femmes qu'il n'aimait pas, même avec celles qu'il n'aimait plus, causait avec Diane de Poitiers dans l'embrasure d'une croisée, il aperçut le dauphin qui, d'un œil furtif et jaloux, épiait cet entretien de Diane et de son père.

François appela à haute voix Henri.

— Ah çà ! monsieur mon fils, que faites-vous là ? approchez-vous donc ! lui dit-il.

. Mais Henri, tout pâle et honteux, après une minute d'hésitation entre son devoir et sa peur, au lieu de répondre à l'invitation de son père, prit le parti de s'enfuir comme s'il n'avait pas entendu.

— Oh là ! quel garçon sauvage et empêché ! dit le roi ; comprenez-vous rien, madame Diane, à une timidité semblable ? Vous, la déesse des forêts, avez-vous jamais vu daim plus effarouché ? ah ! le vilain défaut !

— Plaît-il à Votre Majesté que j'en corrige monseigneur le dauphin ? reprit Diane en souriant.

— Mais, dit le roi, il serait difficile qu'il eût plus gentil maître au monde et plus doux apprentissage.

— Tenez-le donc pour amendé, Sire, repartit Diane ; je m'en charge.

Èn effet, elle eut bientôt rejoint le fugitif.

Le comte de Montgommery, en service ce jour-là, n'était pas au Louvre.

— Je vous cause donc un effroi bien grand, monseigneur ?

Diane commença ainsi la conversation — et la conversion continua.

Comment elle la termina, comment elle ne s'aperçut d'aucune des bévues du prince et admira ses moindres mots, comment il la quitta avec la conviction qu'il venait d'être spirituel et charmant, et devint en effet peu à peu près d'elle charmant et spirituel, comment enfin elle fut, dans tous les sens, sa maîtresse, et lui donna en même temps des ordres, des leçons et du bonheur; c'est là la comédie éternelle et intraduisible qui se jouera toujours, mais qui ne s'écrira jamais.

Et Montgommery? Oh! Montgommery aimait trop Diane pour la juger, et s'était donné trop aveuglément pour y voir clair. Chacun glosait déjà à la cour sur les amours nouvelles de madame de Poitiers, que le noble comte en était toujours à ses illusions, entretenues par Diane avec soin. L'édifice qu'elle bâtissait était trop fragile encore pour qu'elle ne redoutât pas toute secousse et tout éclat. Elle gardait donc le dauphin par ambition et le comte par prudence.

XX.

DE L'UTILITÉ DES AMIS.

Laissons maintenant Aloyse continuer et achever le récit qu'ont posé seulement ces préliminaires.

— Mon mari, le brave Perrot, disait-elle à Gabriel attentif, n'avait pas été sans apprendre les bruits qui couraient publiquement sur madame Diane, et toutes les railleries qu'on faisait de monsieur de Montgommery. Mais il ne savait s'il devait avertir son maître, qu'il voyait confiant et heureux, ou bien s'il fallait lui cacher la trame odieuse où cette ambitieuse femme l'avait enveloppé. Il me faisait part de ses doutes, car je lui donnais ordinairement de bons conseils, et il avait éprouvé ma discrétion et ma fer-

meté ; mais ici j'étais comme lui bien embarrassée sur le parti à prendre.

Un soir, nous étions dans cette même chambre, monseigneur, Perrot et moi, car le comte de Montgommery ne nous traitait pas en serviteurs, mais en amis, et avait voulu garder, même à Paris, l'habitude patriarcale de nos veillées d'hiver de Normandie, où maîtres et gens se réchauffent au même foyer après le labeur commun du jour. Le comte, pensif et la tête dans sa main, était assis devant le feu. Il allait ordinairement le soir chez madame de Poitiers, mais depuis quelque temps elle lui faisait souvent dire qu'elle était malade et ne pourrait le recevoir. Il songeait à cela sans doute, Perrot raccommodait les courroies d'une cuirasse, et moi je filais.

C'était le 7 janvier 1539, par une soirée froide et pluvieuse, et le lendemain de l'Epiphanie. Rappelez-vous cette date sinistre, monseigneur.

Gabriel fit signe qu'il ne perdait pas un mot, et Aloyse continua :

— Tout à coup on annonça monsieur de Langeais, monsieur de Boutières et le comte de Sancerre, trois gentilshommes de la cour, amis de monseigneur, mais encore plus de madame d'Étampes. Tous trois étaient enveloppés de grands manteaux sombres, et, quoiqu'ils fussent entrés en riant, il me sembla qu'ils apportaient avec eux le malheur, et mon instinct, hélas ! ne me trompait guères.

Le comte de Montgommery se leva et alla au-devant des arrivans avec ces façons hospitalières et gracieuses qui lui allaient si bien.

— Soyez les bien venus, mes amis, dit-il aux trois gentilshommes en leur serrant la main.

Sur un signe, je vins les débarrasser de leurs manteaux, et tous trois prirent place.

— Quelle bonne fortune vous amène donc dans mon logis ? continua le comte.

— Un triple pari, répondit monsieur de Boutières, et votre présence ici, mon cher comte, me fait gagner le mien en ce moment.

— Moi, dit monsieur de Langeais, j'avais le mien déja gagné.

— Et moi, reprit le comte de Sancerre, je gagnerai le mien tout à l'heure; vous allez voir.

— Et qu'aviez-vous donc parié, messieurs? demanda Montgommery.

— Mais, dit monsieur de Boutières, Langeais que voilà avait gagé avec d'Enghien que le dauphin ne serait pas ce soir au Louvre. Nous en arrivons, et avons bien et dûment constaté que d'Enghien avait perdu.

— Quant à de Boutières, reprit le comte de Sancerre, il avait parié avec monsieur de Montejan que vous seriez ce soir chez vous, mon cher comte, et vous voyez qu'il a gagné.

— Et tu as gagné aussi, Sancerre, je t'en réponds, reprit à son tour monsieur de Langeais; car, en somme, les trois paris n'en font qu'un, et nous aurions perdu ou gagné ensemble. Sancerre, monsieur de Montgommery, a gagé cent pistoles contre d'Aussun que madame de Poitiers serait malade ce soir.

Votre père, Gabriel, pâlit affreusement

— Vous avez gagné, en effet, monsieur de Sancerre, dit-il d'une voix émue; car madame la grande sénéchale m'a fait prévenir tantôt qu'elle ne pourrait recevoir personne ce soir, s'étant trouvée subitement indisposée.

— La! s'écria le comte de Sancerre, quand je le disais. Vous attesterez à d'Aussun, messieurs, qu'il me doit cent pistoles.

Et tous de rire comme des fous; mais le comte de Montgommery restait sérieux.

— Maintenant, mes bons amis, dit-il avec un accent quelque peu amer, consentirez-vous à m'expliquer cette énigme?

— De grand cœur, ma foi! dit monsieur de Boutières, mais éloignez ces bonnes gens.

Nous étions déjà près de la porte, Perrot et moi · monseigneur nous fit signe de rester.

— Ce sont des amis dévoués, dit-il aux jeunes seigneurs,

et comme d'ailleurs je n'ai à rougir de rien, je n'ai rien à cacher.

— Soit ! dit monsieur de Langeais, cela sent un peu la province ; mais la chose vous regarde plus que nous, comte. Aussi bien je suis sûr qu'ils savent déjà le grand secret, car il court la ville, et vous aurez été le dernier à l'apprendre, selon l'usage.

— Mais parlez donc ! s'écria monsieur de Montgommery.

— Mon cher comte, reprit monsieur de Langeais, nous allons parler, car cela nous fait peine de voir ainsi tromper un gentilhomme comme nous et un galant homme comme vous ; mais si nous parlons pourtant, c'est à la condition que vous accepterez la révélation avec philosophie, c'est-à-dire en riant ; car tout ceci ne vaut pas votre colère, je vous assure, et d'ailleurs votre colère serait ici d'avance désarmée.

— Nous verrons ; j'attends, répondit froidement monseigneur.

— Cher comte, dit alors monsieur de Boutières, le plus jeune et le plus étourdi des trois, vous connaissez la mythologie, n'est il pas vrai ? Vous savez l'histoire d'Endymion, sans aucun doute ? mais quel âge croyez-vous qu'il ait eu, Endymion, lors de ses amours avec Diane-Phœbé ? Si vous vous imaginiez qu'il touchait à la quarantaine, détrompez-vous, mon cher, il n'avait même pas vingt ans, et sa barbe n'était pas poussée. Je tiens le fait de mon gouverneur, qui savait parfaitement la chose. Et voilà justement pourquoi, ce soir, Endymion n'est pas au Louvre ; pourquoi dame Luna est couchée et invisible, probablement à cause de la pluie ; et pourquoi, enfin, vous êtes chez vous, vous, monseigneur de Mongommery;... d'où il suit que mon gouverneur est un grand homme, et que nous avons gagné nos trois paris. Vive la joie !

— Des preuves ? demanda froidement le comte.

— Des preuves ! reprit monsieur de Langeais, mais vous pouvez en aller chercher vous-même. Ne demeurez-vous pas à deux pas de la Lune ?

— C'est juste. Merci ! fit seulement le comte.

Et il se leva. Les trois amis durent se lever aussi, assez refroidis et presque effrayés par cette attitude sévère et morne de monsieur de Montgommery.

— Ah çà! comte, dit monsieur de Sancerre, n'allez pas faire de sottise ni d'imprudence, et souvenez-vous qu'il ne fait pas bon se frotter au lionceau, pas plus qu'au lion.

— Soyez tranquille! répondit le comte.

— Vous ne vous en voulez pas au moins?

— C'est selon, reprit-il.

Il les reconduisit, ou plutôt les poussa jusqu'à la porte, et, en revenant, il dit à Perrot :

— Mon manteau et mon épée.

Perrot apporta épée et manteau.

— Est-ce vrai que vous saviez cela, vous autres? demanda le comte en ceignant son épée :

— Oui, monseigneur, répondit Perrot les yeux baissés.

— Et pourquoi ne m'avez-vous pas averti, Perrot?

— Monseigneur!... balbutia mon mari.

— C'est juste; vous n'étiez pas des amis, vous, mais de bonnes gens seulement.

Il frappa amicalement sur l'épaule de son écuyer. Il était très pâle, mais parlait avec une sorte de tranquillité solennelle. Il dit encore à Perrot :

— Y a-t-il longtemps que ces bruits courent?

— Monseigneur, répondit Perrot, il y a cinq mois que vous aimez madame Diane de Poitiers, puisque votre mariage était fixé au mois de novembre. Eh bien! on assure que monseigneur le dauphin a aimé madame Diane un mois après qu'elle a eu accueilli votre demande. Cependant il n'y a guère plus de deux mois qu'on en parle, et il n'y a pas quinze jours que je le sais. Les bruits n'ont pris de la consistance que depuis l'ajeurnement du mariage, et l'on ne s'en entretenait que sous le couvert, par peur de monseigneur le dauphin. J'ai battu hier un des gens de monsieur de La Garde, qui avait eu le front d'en rire en dessous devant moi, et le baron de La Garde n'a pas osé me reprendre.

— On n'en rira plus, dit monseigneur avec un accent qui me fit frissonner.

Quand il fut tout prêt, il passa la main sur son front et me dit :

— Aloyse, va me chercher Gabriel, je veux l'embrasser. Vous dormiez, monseigneur Gabriel, de votre sommeil calme de chérubin, et vous vous mîtes à pleurer quand je vins vous éveiller et vous prendre. Je vous enveloppai dans une couverture et vous apportai ainsi à votre père. Il vous prit dans ses bras, vous regarda quelque temps en silence, comme pour se rassasier de votre vue, puis posa sur vos beaux yeux à demi-clos un baiser. Une larme roula en même temps sur votre figure rose, la première larme qu'il eût versée devant moi, cet homme fort et vaillant ! Il vous remit ensuite à moi en disant :

— Je te recommande mon enfant, Aloyse.

Hélas ! c'est la dernière parole qu'il m'ait adressée. Elle est restée là, et je l'entends toujours.

—Je vais vous accompagner, monseigneur, dit alors mon brave Perrot.

— Non, Perrot, répondit monsieur de Montgommery, il faut que je sois seul ; reste.

— Cependant, monseigneur...

— Je le veux, dit-il.

Il n'y avait pas à répliquer quand il parlait ainsi, et Perrot se tut. Le comte nous prit les mains.

— Adieu ! mes bons amis, nous dit-il, non ! pas adieu ! au revoir.

Et puis, il sortit calme et d'un pas assuré, comme s'il devait rentrer au bout d'un quart d'heure.

Perrot ne dit rien ; mais, dès que son maître fut dehors, il prit à son tour son manteau et son épée. Nous n'échangeâmes pas une parole, et je n'essayai pas de le retenir : il faisait son devoir en suivant le comte, fût-ce à la mort. Il me tendit les bras, je m'y jetai en pleurant ; puis après m'avoir tendrement embrassée, il s'élança sur les traces de monsieur de Montgommery. Tout cela n'avait pas duré une minute, et nous n'avions pas dit un seul mot.

Restée seule, je tombai sur une chaise, sanglotant et priant. La pluie avait redoublé au dehors, et le vent mugissait avec violence. Vous, cependant, monseigneur Ga-

briel, vous aviez paisiblement repris votre sommeil interrompu, dont vous ne deviez vous réveiller qu'orphelin.

XXI.

OU IL EST DÉMONTRÉ QUE LA JALOUSIE A PU ABOLIR QUELQUEFOIS LES TITRES AVANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

Ainsi que l'avait dit monsieur de Langeais, l'hôtel de Brézé, que madame Diane habitait alors, n'était qu'à deux pas du nôtre, rue du Figuier-Saint-Paul, où il existe encore, ce logis de malheur.

Perrot suivit de loin son maître, le vit s'arrêter à la porte de madame Diane, frapper, puis entrer. Il s'approcha alors. Monsieur de Montgommery parlait avec hauteur et assurance aux valets, qui essayaient de s'opposer à son passage, prétendant que leur maîtresse était malade dans sa chambre. Mais le comte passa outre, et Perrot profita du trouble pour se glisser à sa suite par la porte restée entr'ouverte. Il connaissait bien les êtres de la maison pour avoir porté plus d'un message à madame Diane. Il monta sans obstacle dans l'obscurité derrière monsieur de Montgommery, soit qu'on ne l'aperçût pas, soit qu'on n'attachât pas d'importance à l'écuyer dès que le maître avait rompu la consigne.

Au haut de l'escalier, le comte trouva deux des femmes de la duchesse tout inquiètes et éplorées, qui lui demandèrent ce qu'il voulait à pareille heure. Dix heures du soir sonnaient en effet à toutes les horloges des environs. Monsieur de Montgommery répondit avec fermeté qu'il voulait voir sur-le-champ madame Diane, qu'il avait des choses graves à lui communiquer sans retard, et que, si elle ne pouvait le recevoir, il attendrait.

Il parlait très haut et de manière à être entendu de la chambre à coucher de la duchesse, qui était proche. L'une

des femmes entra dans cette chambre et revint bientôt, disant que madame de Poitiers se couchait, mais qu'elle allait venir parler au comte, et qu'il eût à l'attendre dans l'oratoire.

Le dauphin n'était donc pas là, ou il se conduisait bien peureusement pour un fils de France! Monsieur de Montgommery suivit sans difficulté dans l'oratoire les deux femmes qui le précédaient portant des flambeaux.

Perrot alors, qui était resté tapi dans l'ombre sur les marches de l'escalier, acheva de le gravir et se cacha derrière une tapisserie de haute lisse, dans un grand corridor qui séparait justement la chambre à coucher de madame Diane de Poitiers de l'oratoire où monsieur de Montgommery l'attendait. Au fond de ce vaste couloir, deux portes condamnées avaient donné autrefois, l'une dans l'oratoire, l'autre dans la chambre. Ce fut derrière les portières laissées là pour la symétrie que se glissa Perrot, et il vit avec joie qu'il pourrait, en prêtant l'oreille, entendre à peu de choses près ce qui se passerait dans l'une ou l'autre chambre. Non que mon brave mari fût dirigé par un vulgaire sentiment de curiosité, monseigneur, mais les dernières paroles du comte en nous quittant, et un secret instinct, l'avertissaient que son maître courait un danger, et qu'en ce moment même on lui tendait peut-être un piége, et il voulait rester à portée de le secourir au besoin.

Malheureusement, comme vous allez le voir, monseigneur, aucune des paroles qu'il entendit et qu'il me rapporta depuis, ne peut répandre le moindre jour sur l'obscure et fatale question qui vous préoccupe aujourd'hui.

Monsieur de Montgommery n'avait pas attendu deux minutes, quand madame de Poitiers entra dans l'oratoire et même avec quelque précipitation.

— Qu'est-ce à dire, monsieur le comte? fit-elle, et d'où vient cette invasion nocturne, après la prière que je vous avais adressée de ne pas venir aujourd'hui?

— Je vais vous répondre en deux mots sincères, madame; mais renvoyez vos femmes d'abord. Maintenant écoutez-moi. Je serai bref. On vient me dire que vous me

donnez un rival, que ce rival est le dauphin, et qu'il est chez vous ce soir même.

— Et vous l'avez cru, puisque vous accourez pour vous en assurer ? dit madame Diane avec hauteur.

— J'ai souffert, Diane, et j'accours pour chercher auprès de vous un remède à ma souffrance.

— Eh bien ! maintenant, reprit madame de Poitiers, vous m'avez vue. Vous savez qu'ils ont menti, laissez-moi me reposer. Au nom du ciel, sortez, Jacques.

— Non, Diane, dit le comte inquiet sans doute de cet empressement à l'éloigner ; car, s'ils ont menti en prétendant que le dauphin était ici, ils n'ont point menti peut-être en assurant qu'il y viendrait ce soir : et je serais bien aise de les convaincre jusqu'au bout de calomnie.

— Ainsi, vous resterez, monsieur ?

— Je resterai, madame. Allez vous reposer, si vous êtes malade, Diane. Moi je garderai, si vous le voulez bien, votre sommeil.

— Mais de quel droit enfin feriez-vous cela, monsieur ? s'écria madame de Poitiers. A quel titre ? Ne suis-je pas libre encore ?

— Non, madame, reprit avec fermeté le comte, vous n'êtes plus libre de rendre la risée de la cour un loyal gentilhomme dont vous avez accepté les prétentions.

— Je n'accepterai pas du moins, dit madame Diane, cette prétention dernière. Vous n'avez pas plus le droit de rester ici que les autres n'ont le droit de vous railler. Vous n'êtes pas mon mari, n'est-ce pas ? et je ne porte pas votre nom, que je sache ?

— Eh ! madame ! s'écria alors avec une sorte de désespoir monsieur de Montgommery, que m'importe qu'on me raille ! Ce n'est pas là la question ! mon Dieu ! vous le savez bien, Diane ; et ce n'est pas mon honneur qui saigne et crie, c'est mon amour. Si je m'étais trouvé offensé des moqueries de ces trois fats, j'aurais tiré mon épée, voilà tout. Mais j'en ai eu le cœur déchiré, Diane, et je suis accouru. Ma dignité ! ma réputation ! Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, pas du tout : il s'agit que je vous aime, que je suis fou, que je suis jaloux ; que vous m'aviez dit et prouvé

que vous m'aimiez, et que je tuerai quiconque osera toucher à cet amour qui est mon bien, quand ce serait le dauphin, quand ce serait le roi, madame ! Je ne m'inquiéterai guère du nom de ma vengeance, je vous assure. Mais aussi vrai que Dieu existe, je me vengerai.

— Et de quoi donc, s'il vous plaît ? et pourquoi ? demanda derrière monsieur de Montgommery une voix impérieuse.

Et Perrot frissonna ; car, à travers le corridor faiblement éclairé, il venait de voir apparaître monsieur le dauphin, actuellement roi ; et, derrière le dauphin, la figure railleuse et dure de monsieur de Montmorency.

— Ah ! s'écria madame Diane en tombant sur un fauteuil et en se tordant les mains, voilà ce que je redoutais.

Monsieur de Montgommery ne jeta d'abord qu'un cri : Ah ! puis, Perrot l'entendit reprendre d'une voix assez calme :

— Monseigneur le dauphin, un seul mot... par grâce ! Dites-moi que vous ne venez pas ici parce que vous aimez madame de Poitiers, et parce que madame Diane de Poitiers vous aime.

— Monsieur de Montgommery, répondit le dauphin avec une colère encore contenue, un seul mot, par ordre ! Dites-moi que je ne vous trouve pas ici parce que madame Diane vous aime, et parce que vous aimez madame Diane.

La scène se posant ainsi, il n'y avait plus en présence l'héritier du plus grand trône du monde et un simple gentilhomme, mais deux hommes, deux rivaux irrités et jaloux, deux cœurs souffrans, deux âmes déchirées.

— J'étais l'époux accepté et désigné de madame Diane, on le savait, vous le saviez, reprit monsieur de Montgommery, omettant déjà le titre auquel le prince avait droit.

—Promesse en l'air, promesse oubliée ! s'écria Henri, et, pour être plus récens que les vôtres peut-être, les droits de mon amour n'en sont pas moins certains. et je les maintiendrai.

— Ah ! l'imprudent ! il parle de ses droits, tenez ! s'écria

le comte ivre déjà de jalousie et de rage. Vous osez donc dire que cette femme est à vous ?

— Je dis qu'elle n'est pas à vous du moins, reprit Henri. Je dis que je suis chez madame de l'aveu de madame, et qu'il n'en est pas de même de vous, ce me semble. Donc, j'attends impatiemment que vous sortiez, monsieur.

— Si vous êtes si impatient, eh bien ! sortons ensemble ; c'est tout simple.

— Un défi ! s'écria Montmorency, s'avançant alors. Vous osez, monsieur, porter un défi au dauphin de France !

— Il n'y a pas ici de dauphin de France, reprit le comte, il y a un homme qui se prétend aimé de la femme que j'aime, voilà tout.

Il fit sans doute un pas vers Henri, car Perrot entendit madame Diane crier :

— Il veut insulter le prince ! il veut tuer le prince ! à l'aide !

Et, probablement embarrassée du rôle singulier qu'elle jouait, elle s'élança dehors, malgré monsieur de Montmorency qui lui disait qu'elle se rassurât, et qu'ils avaient deux épées contre une et une bonne escorte en bas. Perrot vit madame Diane traverser le corridor et se jeter dans sa chambre tout éplorée, en appelant ses femmes et les gens du dauphin.

Mais sa fuite ne calma pas l'ardeur des deux adversaires, loin de là ! et monsieur de Montgommery releva avec amertume le mot d'escorte qui venait d'être prononcé.

— C'est avec l'épée de ses gens, sans doute, dit-il, que monseigneur le dauphin entend venger ses injures ?

— Non, monsieur, reprit fièrement Henri, et la mienne me suffira pour châtier un insolent.

Tous deux portaient déjà la main à la poignée de leur épée, mais monsieur de Montmorency intervint.

— Pardon ! monseigneur, dit-il ; mais celui qui sera peut-être roi demain, n'a pas le droit de risquer sa vie aujourd'hui. Vous n'êtes pas un homme, monseigneur, vous êtes une nation : un dauphin de France ne se bat que pour la France.

— Mais alors, s'écria monsieur de Montgommery, un dauphin de France ne m'arrache pas, lui qui a tout, celle en qui j'ai mis uniquement ma vie, celle qui est pour moi plus que ma patrie, plus que mon honneur, plus que mon enfant au berceau, plus que mon âme immortelle ; car elle m'eût fait oublier tout cela, cette femme qui me trompait peut-être! Mais non, elle ne trompait pas, c'est impossible ; je l'aime trop! Monseigneur, pardonnez-moi ma violence et ma folie, et daignez me dire que vous n'aimez pas Diane. Enfin, on ne vient pas chez une femme qu'on aime accompagné de monsieur de Montmorency, et escorté de huit ou dix reîtres! J'aurais dû songer à cela.

— J'ai voulu, dit monsieur de Montmorency, suivre monseigneur ce soir avec une escorte, malgré ses instances, parce qu'on m'avait prévenu secrètement qu'il lui serait tendu un guet-apens aujourd'hui. Je devais pourtant le laisser au seuil de cette maison. Mais les éclats de votre voix, monsieur, arrivant jusqu'à nous, m'ont engagé à passer outre et à ajouter foi jusqu'au bout aux avis des amis inconnus qui m'avaient si à propos mis sur mes gardes.

— Je les connais, moi, ces amis inconnus! dit en riant amèrement le comte. Ce sont les mêmes, sans doute, qui m'ont prévenu aussi que le dauphin serait ici ce soir, et ils ont réussi à souhait dans leur dessein, eux et celle qui les faisait agir. Car madame d'Etampes ne voulait, je le présume, que compromettre par un éclat scandaleux madame de Poitiers. Or monsieur le dauphin, en n'hésitant pas à venir faire sa visite amoureuse avec une armée, a merveilleusement servi ce plan merveilleux! Ah! vous n'en êtes donc plus, Henri de Valois, à garder le moindre ménagement pour madame de Brézé?... Vous l'affichez donc publiquement pour votre maîtresse officielle? Elle est donc bien réellement et bien authentiquement à vous, cette femme? Il n'y a plus à douter et à espérer! Vous me l'avez bien certainement volée, et avec elle mon bonheur, et avec elle ma vie? Eh bien! tonnerre et sang! je n'ai pas non plus de ménagement à garder, moi Parce que tu es fils de France, Henri de Valois, ce n'est pas un

motif pour n'être plus gentilhomme, et tu me rendras raison de ta forfaiture, ou tu n'es qu'un lâche !

— Misérable ! s'écria le dauphin en tirant son épée et en marchant sur le comte.

Mais monsieur de Montmorency se jeta de nouveau au devant de lui.

— Monseigneur ! encore une fois, je vous dis qu'en ma présence l'héritier du trône ne croisera pas le fer pour une femelle avec un...

— Avec un gentilhomme plus ancien que toi, premier baron chrétien ! interrompit le comte hors de lui. Tout noble d'ailleurs vaut le roi, et les rois n'ont pas toujours été aussi prudens que vous voulez le prétendre, vous autres, et pour cause ! Charles de Naples a défié Alphonse d'Aragon ; François Ier, ne voilà pas si longtemps, a défié Charles-Quint. C'était roi contre roi : soit ! Monsieur de Nemours, le neveu du roi, a appelé un simple capitaine espagnol.— Les Montgommery valent les Valois, et, comme ils se sont alliés plusieurs fois avec les enfans des rois de France ou d'Angleterre, ils peuvent bien se battre avec eux. Les anciens Montgommery portaient de France pure, au deuxième et troisième. Depuis leur retour d'Angleterre, où ils avaient suivi Guillaume-le-Conquérant, les armes des Montgommery étaient d'azur au lion d'or armé et lampassé d'argent, avec cette devise : *Garde bien!* et trois fleurs de lis sur un fond de gueule. Allons monseigneur, nos armes sont semblables comme nos épées ! un bon mouvement de chevalerie ! Ah ! si vous l'aimiez comme je l'aime, cette femme, et si vous me haïssiez comme je vous hais ! Mais non : vous n'êtes qu'un enfant timide, heureux de se cacher derrière son précepteur.

— Monsieur de Montmorency, laissez-moi ! s'écriait le dauphin en se débattant contre monsieur de Montmorency qui le retenait.

— Non, pâques-Dieu ! disait Montmorency, je ne vous laisserai pas vous battre avec ce furieux. Arrière ! à moi ! cria-t-il dehors à voix haute.

Et l'on entendit distinctement madame Diane, penchée sur l'escalier, crier aussi de toutes ses forces :

— A l'aide ! Montez donc, vous autres ! Allez-vous laisser égorger vos maîtres ?

Cette trahison de Dalilah, puisque, après tout, ils étaient deux contre monsieur de Montgommery, porta sans doute au dernier degré l'exaspération aveugle du comte. Perrot, glacé de terreur, l'entendit leur dire :

— Faut-il donc le dernier outrage pour vous convaincre, ton entremetteur et toi, Henri de Valois, de la nécessité de me rendre raison ?

Perrot supposa qu'il s'était alors avancé sur le dauphin, et avait levé la main sur lui. Henri poussa un rugissement sourd. Mais monsieur de Montmorency avait probablement retenu le bras du comte, car, tandis qu'il appelait plus fort que jamais : A moi ! à moi ! Perrot, qui ne pouvait voir, entendait le prince s'écrier :

— Son gant a effleuré mon front : il ne peut plus mourir que de ma main, Montmorency !

Tout cela s'était passé avec la rapidité de l'éclair. En ce moment, les hommes de l'escorte entrèrent. Il se fit une lutte acharnée et un grand bruit de piétinemens et de fer. Monsieur de Montmorency criait : — Liez-le, cet enragé ! Et le dauphin : — Ne le tuez pas ! Au nom du ciel ! ne le tuez pas !...

Ce combat trop inégal ne dura pas une minute. Perrot n'eut même pas le temps d'accourir pour aider son maître. En arrivant au seuil de la porte, il vit un des reîtres gisant sur le plancher et deux ou trois ou trois autres saignans. Mais le comte désarmé était lié déjà et maintenu par les cinq ou six gens d'armes qui l'avaient assailli à la fois. Perrot, qu'on n'avait pas aperçu dans le tumulte, crut plus utile aux intérêts de monsieur de Montgommery de rester libre et maître d'avertir ses amis ou de le secourir en une occasion plus favorable. Il retourna donc sans bruit à son poste, et là, l'oreille au guet et la main à l'épée, attendit, puisque monsieur de Montgommery n'était ni tué ni même blessé, le moment de se montrer et de le sauver peut-être... car vous allez voir tout à l'heure, monseigneur, que ce n'était ni le courage, ni la hardiesse qui manquaient à mon brave mari. Mais il était aussi sage

que vaillant, et savait habilement prendre son avantage. Pour l'instant, il n'y avait qu'à observer : c'est ce qu'il fit avec sang-froid et attention.

Cependant, monsieur de Montgommery tout garotté criait encore :

— Ne te le disais-je pas, Henri de Valois, que tu ne ferais qu'opposer dix épées à la mienne, et le courage obéissant de tes soldats à mon insulte?

— Vous voyez, monsieur de Montmorency! disait le dauphin tout frémissant.

— Qu'on le bâillonne! dit monsieur de Montmorency pour toute réponse. Je vous enverrai dire, reprit-il, s'adressant toujours aux gens d'armes, ce qu'il faudra faire de lui. Jusque-là, gardez-le à vue. Vous m'en répondez sur votre tête.

Et il quitta l'oratoire, entraînant le dauphin. Ils traversèrent le corridor où Perrot se tenait caché derrière la tapisserie, et entrèrent chez madame Diane.

Perrot alors passa du côté de l'autre muraille, et colla son oreille à l'autre porte condamnée.

La scène à laquelle il venait d'assister était encore moins épouvantable peut-être que celle qu'il allait entendre.

XXII.

QUELLE EST LA PREUVE LA PLUS ÉCLATANTE QUE PUISSE DONNER UNE FEMME QU'UN HOMME N'EST PAS SON AMANT.

— Monsieur de Montmorency, disait en entrant le dauphin avec une tristesse courroucée, si vous ne m'aviez pas retenu presque par la force, je serais moins mécontent de moi et de vous que je ne le suis.

— Que monseigneur, répondit Montmorency, me permette de lui dire que c'est parler en jeune homme et non en fils

le roi. Vos jours ne vous appartiennent pas. Ils sont à votre peuple, monseigneur, et les têtes couronnées ont d'autres devoirs que les autres hommes.

— Pourquoi donc suis-je alors irrité contre moi-même et comme honteux? dit le prince. Ah! c'est vous, madame, reprit Henri, en s'adressant à Diane qu'il venait d'apercevoir sans doute.

Et l'amour-propre blessé l'emportant en ce moment sur l'amour jaloux :

— C'est chez vous et par vous, ajouta-t-il, que j'ai reçu mon premier outrage.

— Hélas! oui, chez moi, mais ne dites pas par moi, monseigneur, répondit Diane. Est-ce que je n'ai pas souffert autant que vous, et plus que vous? Est-ce que je ne suis pas innocente de tout ceci? Est-ce que j'aime cet homme, enfin? Est-ce que je l'ai jamais aimé?

Elle le reniait après l'avoir trahi; c'était tout simple.

— Je n'aime que vous, monseigneur, reprit-elle; mon âme et ma vie sont à vous tout entières, et mon existence ne date que du jour où vous avez accepté ce cœur qui vous est dévoué. Autrefois pourtant, il se peut... et je me rappelle vaguement que j'avais laissé entrevoir à ce Montgommery quelques espérances. Rien de positif, toutefois, nul engagement certain. Mais vous êtes venu, et tout a été oublié. Et, depuis ce temps, je vous le jure, et croyez-en mes paroles plutôt que les calomnies jalouses de madame d'Etampes et des siens! depuis ce temps béni, il n'y a pas une des pensées de mon intelligence, pas une des pulsations de mon sang qui n'ait été pour vous, à vous, monseigneur. Cet homme ment, cet homme agit de concert avec mes ennemis, cet homme n'a aucun droit sur celle qui vous appartient si entièrement, Henri. Je connais à peine cet homme, et non-seulement je ne l'aime pas, grand Dieu! mais je le hais et je le méprise. Je ne vous demande pas seulement, tenez! s'il est mort ou vivant. Je ne m'occupe que de vous. Lui, je le hais!

— Est-ce bien vrai, madame? dit le dauphin avec un reste de défiance sombre.

— L'épreuve en sera facile et prompte, reprit monsieur

de Montmorency. Monsieur de Montgommery est vivant, madame, mais chargé de liens par nos gens, et hors d'état de nuire. Il a grièvement offensé le prince. Cependant le traduire devant des juges est impossible : le jugement pour un crime semblable aurait plus de dangers que le crime même. D'un autre côté, que monseigneur le dauphin se commette en un combat singulier avec cet insolent, la chose est plus impossible encore. Quel est donc là dessus votre avis, madame ? et que devons-nous faire de cet homme ?

Il y eut un moment de silence plein d'émotion. Perrot suspendait son souffle pour mieux entendre ces paroles qui tardaient tant à sortir. Mais, évidemment, madame Diane avait peur d'elle-même et de ce qu'elle allait dire. Elle hésitait devant son propre arrêt.

Enfin, il fallait parler, et, d'une voix encore assez ferme :

— Monsieur de Montgommery, dit-elle, a commis un crime de lèze-majesté. Monsieur de Montmorency à quelle peine condamne-t-on les coupables de lèze-majesté?

— A la mort, répondit le connétable.

— Mon avis est donc que cet homme meure, dit froidement madame Diane.

Tous frissonnèrent, et ce ne fut qu'après une autre pause que monsieur de Montmorency reprit :

— En effet, madame, vous n'aimez pas et n'avez jamais aimé monsieur de Montgommery.

— Mais moi, reprit le dauphin, je veux moins que jàmais que monsieur de Montgommery meure.

— C'est aussi mon avis, dit Montmorency, mais non pas, je suppose, pour les mêmes motifs que vous, monseigneur. L'opinion que vous émettez par générosité, je l'approuve par prudence. Monsieur de Montgommery a des amis et des alliés puissans en France et en Angleterre; on sait de plus à la cour qu'il a dû nous rencontrer ici cette nuit. Si on nous le redemande hautement et bruyamment demain, il ne faut pas que nous n'ayons à produire qu'un cadavre. La noblesse n'entend pas qu'on la traite comme les vilains et qu'on la tue sans cérémonie. Il est nécessaire que nous

puissions répondre : — Monsieur de Montgommery est en fuite... ou : — Monsieur de Montgommery est blessé et malade... mais, en tout cas : — Monsieur de Montgommery est vivant ! Et, si l'on nous pousse à la dernière extrémité, si l'on persiste à le réclamer jusqu'au bout, eh bien ! il faut qu'à la rigueur nous soyons libres de le tirer de sa prison ou de son lit, et de le montrer aux calomniateurs. Mais j'espère que la précaution, pour être bonne, n'en sera pas moins inutile. On demandera demain et après-demain monsieur de Montgommery. Mais, dans huit jours, on en parlera moins, et, dans un mois, on n'en parlera plus du tout. Rien n'oublie vite comme un ami, et il faut bien changer de sujet de conversation ! Je trouve donc que le coupable ne doit ni mourir ni vivre : il doit disparaître.

— Soit ! dit le dauphin. Qu'il parte, qu'il quitte la France. Il a des biens et des parens en Angleterre, qu'il s'y réfugie.

— Non pas, monseigneur ! reprit Montmorency. La mort c'est trop, mais l'exil ce n'est pas assez. Voulez-vous, ajouta-t-il en baissant la voix, que cet homme dise en Angleterre plus qu'en France qu'il vous a menacé d'un geste insultant ?

— Oh ! ne me rappelez pas cela ! s'écria le dauphin les dents serrées.

— Laissez-moi pourtant me le rappeler, monseigneur, afin de vous prémunir contre une imprudente détermination. Il faut, je le répète, que le comte ne puisse rien révéler ni vivant, ni mort. Les hommes de notre escorte sont sûrs, et ne savaient pas d'ailleurs à qui ils avaient affaire. Le gouverneur du Châtelet est mon ami ; de plus, muet et sourd comme sa prison, et dévoué au service de Sa Majesté. Que monsieur de Montgommery soit transporté au Châtelet cette nuit même. Un bon cachot nous le gardera ou nous le rendra, comme nous voudrons. Demain il aura disparu, et nous répandrons sur cette disparition les bruits les plus contradictoires. Si ces rumeurs ne tombent pas d'elles-mêmes, si les amis du comte le redemandent avec trop d'instances, ce qui n'est guère probable, et

poussent jusqu'au bout une enquête sévère, ce qui m'étonnerait bien, alors nous nous justifions d'un mot en produisant les registres du Chatelet qui prouvent que monsieur de Montgommery, accusé du crime de lèse-majesté, attend en prison l'arrêt régulier de la justice. Puis, cette preuve faite, sera-ce de notre faute si la prison est malsaine, si le chagrin et le remords ont eu trop de prise sur monsieur de Montgommery, et s'il est mort avant d'avoir pu comparaître devant un tribunal?

— Oh! monsieur de Montmorency! reprit le dauphin en frémissant.

— Soyez tranquille, monseigneur, reprit le conseiller du prince, nous n'aurons pas besoin d'en venir à cette extrémité. Les bruits causés par l'absence du comte s'apaiseront tout seuls. Les amis se consoleront et oublieront vite, et monsieur de Montgommery vivra, s'il veut, pour la prison, du moment qu'il sera mort pour le monde.

— Mais n'a-t-il pas un fils? demanda madame Diane.

— Oui, un enfant en bas-âge, auquel on dira qu'on ne sait ce qu'est devenu son père, et qui, une fois grand, s'il grandit, ce pauvre orphelin! aura des intérêts à lui, des passions à lui, et ne cherchera plus à approfondir une histoire vieille de quinze ou vingt ans.

— Tout cela est juste et bien combiné, dit madame de Poitiers; allons, je m'incline, j'approuve et j'admire.

— Vous êtes trop bonne en vérité, madame, reprit Montmorency très flatté, et je vois avec plaisir que nous sommes faits pour nous entendre.

— Mais je n'approuve, ni je n'admire, moi! s'écria le dauphin, je désavoue, au contraire, et je m'oppose...

— Désavouez, monseigneur, et vous aurez raison, reprit monsieur de Montmorency, désavouez, mais ne vous opposez pas; blâmez, mais laissez faire. Tout ceci ne vous regarde en rien, et je prends sur moi toute la responsabilité de l'action devant les hommes et devant Dieu.

— Seulement, il y aura désormais un crime entre nous, n'est-ce pas? dit le dauphin, et vous serez plus que mon ami, vous serez mon complice.

— Oh! monseigneur, loin de moi de telles pensées! s'é-

cria l'astucieux ministre. Mais vous ne devez pas plus vous compromettre à châtier le coupable qu'à le combattre. Voulez-vous que nous en référions au roi votre père ?

— Non, non ; que mon père ignore tout ceci, dit vivement le dauphin.

— Mon devoir, dit monsieur de Montmorency, m'obligerait pourtant à l'avertir, monseigneur, si vous persistiez à croire que le temps des actions chevaleresques dure toujours. Mais, tenez, ne précipitons rien, si vous le désirez, et laissons le temps mûrir nos conseils. Assurons-nous seulement de la personne du comte, condition nécessaire à nos desseins ultérieurs quels qu'ils puissent être, et remettons à plus tard toute décision formelle à ce sujet.

— Soit ! dit le dauphin dont la volonté faible accepta avec empressement cet attermoiement prétendu. Monsieur de Montgommery aura ainsi le temps de revenir sur un premier emportement irréfléchi, et moi je pourrai aussi songer à loisir à ce que ma conscience et ma dignité m'ordonnent de faire.

— Rentrons donc au Louvre, monseigneur, dit monsieur de Montmorency, et constatons-y bien notre présence. Je vous le renverrai demain, madame, reprit-il en s'adressant à madame de Poitiers avec un sourire ; car j'ai pu voir que vous l'aimiez d'un amour véritable.

— Mais monseigneur le dauphin en est-il persuadé, lui ? dit Diane, et m'a-t-il pardonné le malheur, si peu prévu par moi, de cette rencontre ?

— Oui, vous m'aimez... terriblement en effet, Diane, reprit le dauphin pensif, et j'ai trop besoin de croire pour douter, et, le comte eût-il dit vrai, j'ai trop vu à la douleur qui m'a saisi quand je m'imaginais vous avoir perdue, que votre amour est désormais nécessaire à mon existence, et que, quand on vous aime, c'est pour la vie.

— Ah ! puissiez-vous dire vrai ! s'écria Diane avec un accent passionné, en baisant la main que lui tendait le prince en signe de réconciliation.

— Allons ! partons sans plus de retard, dit monsieur de Montmorency.

— Au revoir, Diane.

— Au revoir, mon seigneur, dit la duchesse en séparant ces deux mots avec une expression de charme indicible.

Elle le reconduisit jusqu'au seuil de sa chambre. Tandis que le dauphin descendait l'escalier, monsieur de Montmorency rouvrit la porte de l'oratoire où monsieur de Montgommery gisait toujours, gardé et enchaîné, et, s'adressant au chef des hommes d'armes :

— J'enverrai tout à l'heure, lui dit-il, un homme à moi qui vous informera de ce que vous aurez à faire de votre prisonnier. Jusque là, surveillez tous ses mouvemens et ne le perdez pas de vue une minute. Vous m'en répondez tous sur votre vie.

— Il suffit, monseigneur, répondit le reître.

— D'ailleurs, j'y veillerai, reprit, de la porte où elle était restée, madame de Poitiers.

Tous s'éloignèrent, et Perrot, de sa cachette, n'entendit plus que le pas régulier de la sentinelle placée dans l'intérieur de l'oratoire, et qui gardait la porte tandis que ses camarades gardaient le prisonnier.

XXIII.

UN DÉVOUEMENT INUTILE.

Aloyse, après s'être reposée quelques instans, car elle pouvait respirer à peine au souvenir de cette lugubre histoire, reprit courage, et, sur les sollicitations de Gabriel, acheva son récit en ces termes :

Une heure du matin sonnait au moment où s'éloignaient le dauphin et son peu scrupuleux mentor. Perrot voyait que son maître était perdu sans ressources, s'il laissait au messager de monsieur de Montmorency le temps d'arriver. L'instant d'agir était donc venu pour lui. Il avait re-

marqué que monsieur de Montmorency n'avait indiqué aucun mot d'ordre, ni aucun signe auquel on pût reconnaître son envoyé. Donc, après avoir attendu une demi-heure environ, afin de rendre probable la rencontre que monsieur de Montmorency pourrait avoir faite de lui, Perrot sortit doucement de sa cachette, descendit d'un pied suspendu quelques marches de l'escalier, les remonta ensuite en marquant, au contraire, nettement le bruit de son pas, et vint frapper à la porte de l'oratoire.

Le plan qu'il avait spontanément conçu était hardi, mais avait, à cause de cette hardiesse même, des chances de réussite.

— Qui est-là? demanda la sentinelle.

— Envoyé de monseigneur le baron de Montmorency.

— Ouvrez, dit le chef de la troupe à la sentinelle.

On ouvrit, Perrot entra hardiment et la tête haute.

— Je suis, dit-il, l'écuyer de monsieur Charles de Manffol qui est à monsieur de Montmorency, comme vous savez. Nous rentrions, mon maître et moi, de la garde au Louvre, quand nous avons rencontré sur la Grève monsieur de Montmorency, accompagné d'un grand jeune homme tout enveloppé d'un manteau. Monsieur de Montmorency a reconnu monsieur de Manffol et l'a appelé. Après quelques instans d'entretien, tous deux m'ont ordonné de venir ici rue du Figuier, chez madame Diane de Poitiers. J'y trouverai, m'ont-ils dit, un prisonnier sur lequel monsieur de Montmorency m'a donné des instructions que je viens remplir. J'ai demandé pour cela quelques hommes d'escorte ; mais il m'a prévenu qu'il y avait déjà ici une force suffisante, et je vois en effet que vous êtes plus nombreux qu'il ne le faut pour appuyer la mission de conciliation qui m'a été confiée. Où est le prisonnier? Ah! le voici! Otez-lui son bâillon, car il faut que je lui parle et qu'il puisse me répondre.

Le consciencieux chef des estafiers hésitait encore, malgré le ton délibéré de Perrot.

— N'avez-vous pas d'ordre écrit à me remettre? lui demanda-t-il.

— Ecrit-on des ordres sur la place de Grève, à deux

heures du matin? répondit Perrot en haussant les épaules; mais monsieur de Montmorency m'avait dit que vous étiez prévenu de mon arrivée.

— C'est vrai.

— Eh bien! quelles chicanes me venez-vous faire, mon brave homme? Çà, éloignez-vous, vous et vos gens; car ce que j'ai à dire à ce seigneur doit rester secret entre lui et moi. Eh! ne m'entendez-vous pas? Reculez, vous autres.

Ils reculèrent, en effet, et Perrot approcha librement de monsieur de Montgommery délivré de son bâillon.

— Mon brave Perrot! dit le comte qui avait reconnu d'abord son écuyer, comment donc te trouves-tu ici?

— Vous le saurez, monseigneur, mais nous n'avons pas une minute à perdre; écoutez-moi.

Il lui raconta en peu de mots la scène qui venait de se passer chez madame Diane, et la résolution que monsieur de Montmorency paraissait avoir prise d'ensevelir à jamais le secret terrible de l'insulte avec l'insulteur. Il fallait donc se soustraire à cette captivité mortelle par un coup désespéré.

— Et que comptes-tu faire, Perrot? demanda monsieur de Montgommery. Vois, ils sont huit contre nous deux, et nous ne sommes pas ici dans une maison amie, ajouta-t-il avec amertume.

— N'importe! dit Perrot, laissez-moi faire et dire seulement, et vous êtes sauvé, vous êtes libre.

— A quoi bon? Perrot, dit tristement le comte. Que ferais-je de la vie et de la liberté? Diane ne m'aime pas! Diane me déteste et me trahit!

— Laissez là le souvenir de cette femme, et songez à votre enfant, monseigneur.

— Tu as raison, Perrot, je l'ai trop oublié, mon pauvre petit Gabriel, et Dieu m'en punit avec justice. Pour lui donc, je dois, je veux tenter la dernière chance de salut que tu viens m'offrir, ami Mais, avant tout, écoute: si elle me manque, cette chance, si l'entreprise, insensée à force d'être audacieuse, que tu vas risquer, échoue, je ne veux pas, Perrot, léguer à l'orphelin pour héritage la suite de ma destinée fatale: je ne veux pas lui imposer, après

ma disparition de la vie, les inimitiés redoutables sous lesquelles j'aurai succombé. Jure-moi donc que, si la prison ou la tombe s'ouvre pour moi et si tu survis, Gabriel ne saura jamais par toi comment son père a disparu du monde. S'il connaissait ce secret terrible, il voudrait un jour me venger ou me sauver, et il se perdrait. J'aurai un compte assez grave à rendre à sa mère, sans y ajouter encore ce poids. Que mon fils vive heureux et sans souci du passé de son père! Jure-moi cela, Perrot, et ne te crois relevé de ce serment que si les trois acteurs de la scène que tu m'as rapportée meurent avant moi, et si le dauphin (qui sera roi sans doute alors), madame Diane et monsieur de Montmorency emportent dans la tombe leur haine toute-puissante et ne peuvent plus rien contre mon enfant. Alors, dans cette hypothèse bien douteuse, qu'il essaie, s'il veut, de me retrouver et de me redemander. Mais, jusque-là, qu'il ignore, autant que les autres, plus que les autres, la fin de son père. Tu me le promets, Perrot? tu me le jures? Je ne m'abandonne d'abord à ton dévoûment téméraire et, j'en ai peur, inutile, qu'à cette seule condition, Perrot.

— Vous le voulez, monseigneur? je le jure donc.

— Sur la croix de ton épée, Perrot, Gabriel ne saura rien par toi de ce dangereux mystère?

— Sur la croix de mon épée, monseigneur, dit Perrot la main droite étendue.

— Merci! ami. Maintenant fais ce que tu voudras, mon fidèle serviteur. Je me livre à ton courage et à la grâce de Dieu.

— Du sang-froid et de l'assurance, monseigneur, reprit Perrot. Vous allez voir.

Et, s'adressant au chef des gens d'armes :

— Les paroles que le prisonnier vient de me donner sont satisfaisantes, lui dit-il, vous pouvez le délier et le laisser partir.

— Le délier? le laisser partir? répliqua le sbire étonné.

— Eh! sans doute! c'est l'ordre de monseigneur de Montmorency.

— Monseigneur de Montmorency, reprit l'estafier en hochant la tête, nous a ordonné de garder ce prisonnier à

vue, et a dit en partant que nous en répondions sur notre vie. Comment monseigneur de Montmorency peut-il vouloir maintenant mettre ce seigneur en liberté?

— Comme cela, vous refusez de m'obéir, à moi, parlant en son nom? dit Perrot, sans rien perdre de son assurance.

— J'hésite. Ecoutez donc, vous me commanderiez d'égorger ce seigneur, ou d'aller le jeter à l'eau, ou de le conduire à la Bastille, nous obéirions, mais le relâcher, ce n'est pas dans notre état, cela.

— Soit! répondit Perrot sans se déconcerter. Je vous ai transmis les ordres que j'avais reçus, je me lave les mains du reste. Vous répondrez à monsieur de Montmorency des suites de votre désobéissance. Moi, je n'ai plus rien à faire ici, bonsoir!

Et il ouvrit la porte, comme pour s'en aller.

— Hé! un instant, dit l'estafier, êtes-vous pressé donc! Ainsi vous m'affirmez que c'est la volonté de monsieur de Montmorency qu'on laisse aller le prisonnier? vous êtes sûr que c'est bien monsieur de Montmorency qui vous envoie?

— Niais! reprit Perrot, comment aurais-je su sans cela qu'il y avait un prisonnier gardé? Quelqu'un est-il sorti pour le dire, si ce n'est monsieur de Montmorency lui-même?

— Allons! on va donc vous délier votre homme, dit le miquelet, mécontent comme un tigre à proie à qui l'on retire son os à déchirer. Que ces grands seigneurs sont changeans, corps Dieu!

— C'est bon. Je vous attends, dit Perrot.

Il resta néanmoins dehors, sur la première marche de l'escalier, la face tournée vers les degrés et son poignard tiré à la main. S'il voyait monter le véritable messager de Montmorency, il ne lui laisserait pas faire un pas de plus.

Mais il ne vit pas et n'entendit pas derrière lui madame Diane, attirée par le bruit des voix, sortir de sa chambre et s'avancer jusqu'à la porte laissée ouverte de l'oratoire. Elle vit qu'on détachait monsieur de Mongommery, qui resta muet d'horreur en l'apercevant.

— Misérables ! s'écria-t-elle, que faites-vous donc là ?

— Nous obéissons aux ordres de monsieur de Montmorency, madame, dit le chef des sbires, nous délions le prisonnier.

— Impossible ! reprit madame de Poitiers. Monsieur de Montmorency n'a pu donner un ordre pareil. Qui vous a apporté cet ordre ?

Les estafiers montrèrent Perrot, qui s'était retourné frappé d'épouvante et de stupeur, en entendant madame Diane. Un rayon de la lampe donnait sur le visage pâle du pauvre Perrot ; madame Diane le reconnut.

— Cet homme ? dit-elle, cet homme est l'écuyer du prisonnier ! Voyez ce que vous alliez faire !

— Mensonge ! reprit Perrot, essayant encore de nier. Je suis à monsieur de Manffol et envoyé ici par monsieur de Montmorency.

— Qui se dit envoyé par monsieur de Montmorency ? dit la voix d'un survenant qui n'était autre que l'envoyé véritable. Mes braves gens, cet homme ment. Voici l'anneau et le sceau des Montmorency, et vons devez d'ailleurs me reconnaître, je suis le comte de Montansier (1). Quoi ! vous avez osé retirer le bâillon du prisonnier et vous le détachz ? Malheureux ! qu'on le bâillonne et qu'on le lie plus solidement encore.

— A la bonne heure ! dit l'estafier en chef, voilà des ordres vraisemblables et intelligibles !

— Pauvre Perrot ! dit seulement le comte.

(1) Le jeune comte de Montansier préludait ainsi par l'arrestation de Montgommery à l'assassinat de Lignerolles. On sait que M. de Lignerolles ayant rapporté à Charles IX que le duc d'Anjou, son maître, lui avait confié le secret dessein qu'on avait de se défaire des chefs huguenots, le roi détermina son frère à faire tuer Lignerolles pour prévenir toute indiscrétion. Le comte de Montansier se chargea de l'exécution avec quatre ou cinq autres gentilshommes-bourreaux, qui tous périrent misérablement par la suite. « En quoi, dit Brantôme, doit-on » bien prendre garde quand on tue un homme mal à propos ; » car guère n'a-t-on vu de tels meurtres qu'ils n'aient été ven- » gés par la permission de Dieu *lequel nous a donné une épée* « *au côté* pour en user et non pour en abuser. »

Il ne daigna pas ajouter un mot de reproche à madame Diane, bien qu'il en eût eu le temps avant que le mouchoir qu'on lui mit entre les dents fût attaché. Peut-être aussi craignit-il de compromettre davantage son brave écuyer. Mais Perrot, malheureusement, n'imita pas sa prudence, et s'adressant à madame Diane avec indignation :

— Bien! madame, dit-il, vous ne vous arrêtez pas au moins à moitié chemin dans la félonie! Saint-Pierre avait renié trois fois son Dieu; mais Judas ne l'avait trahi qu'une fois. Vous, depuis une heure, vous avez trahi trois fois votre amant. Il est vrai que Judas n'était qu'un homme et vous êtes une femme et une duchesse!

— Emparez-vous de cet homme, s'écria madame Diane furieuse.

— Emparez-vous de cet homme, répéta après elle le comte de Montansier.

— Ah! je ne suis pas pris encore, s'écria Perrot.

Et, dans une passe si désespérée, il fit un coup de désespoir, s'élança et bondit jusqu'à monsieur de Montgommery, et du tranchant de son poignard commença à couper ses liens, en lui criant :

— Aidez-vous, monseigneur, et vendons-leur cher notre vie.

Mais il eut seulement le temps de lui délivrer le bras gauche; car il ne pouvait que se défendre imparfaitement, tout en essayant de couper les cordes du comte. Dix épées écartèrent la sienne. Entouré et frappé de toutes parts, un coup violent qu'il reçut entre les épaules le jeta aux pieds de son maître, et il tomba sans connaissance et comme mort.

XXIV.

QUE LES TACHES DE SANG NE S'EFFACENT JAMAIS COMPLÈTEMENT.

Ce qui se passa depuis, Perrot l'ignorait.

Quand il revint à lui, la première impression qu'il ressentit fut une impression de froid. Il rappela ses idées alors, rouvrit les yeux et regarda autour de lui : c'était toujours la nuit profonde. Il se trouvait étendu sur la terre mouillée, et un cadavre gisait à son côté. A la lueur de la petite lampe toujours allumée dans la niche de la statue de la Vierge, il reconnut qu'il était dans le cimetière des Innocens. Le cadavre jeté près de lui était celui du garde tué par monsieur de Montgommery. On avait cru mon pauvre mari mort, sans doute...

Il essaya de se lever ; mais alors l'atroce douleur de ses blessures se réveilla. Pourtant, en rassemblant toutes ses forces avec un courage surhumain, il parvint à se dresser debout et à faire quelques pas. En ce moment, la lueur d'un fallot étoila l'ombre profonde, et Perrot vit venir deux hommes de mauvaise mine, portant bêches et pioches avec eux.

— On nous a dit au bas de la statue de la Vierge, dit l'un des deux hommes.

— Voici nos gaillards, reprit le second, en apercevant le soldat. Mais non, il n'y en a qu'un.

— Eh bien ! cherchons l'autre.

Les deux fossoyeurs éclairèrent avec leur lanterne le sol avoisinant. Mais Perrot avait eu la force de se traîner derrière une tombe assez éloignée de l'endroit où ils cherchaient.

— Le diable aura emporté notre homme, dit l'un des fossoyeurs qui paraissait jovial.

— Oh ! reprit l'autre en frissonnant, ne dis donc pas de pareilles choses, toi, à pareille heure et en pareil lieu !

Et il se signa avec toutes les marques de l'effroi.

— Allons ! il n'y en a décidément qu'un, dit le premier fossoyeur. Que faire en somme ? Bah ! enterrons toujours celui qui reste ; nous dirons que son ami s'était échappé ; ou peut-être, avait-on mal compté.

Ils se mirent à creuser une fosse, et Perrot, qui s'éloignait pas à pas en chancelant, entendit encore avec joie le fossoyeur gai dire à son camarade :

—J'y songe, si nous avouons n'avoir trouvé qu'un corps et creusé qu'une fosse, l'homme ne nous donnera peut-être que cinq pistoles au lieu de dix. Est-ce que le mieux, pour notre intérêt, ne serait pas de taire cette fuite bizarre du second cadavre ?

— Oui, faitau ! répondit le fossoyeur pieux. Nous nous contenterons de dire que nous avons achevé la besogne, et nous n'aurons pas menti.

Cependant Perrot, non sans de mortelles défaillances avait atteint la rue Aubry-le-Boucher. Là, il vit passer une charrette de maraîcher qui revenait du marché, et demanda à l'homme qui la conduisait où il allait.

— A Montreuil, répondit l'homme.

— Alors, seriez-vous assez charitable pour me laisser asseoir sur le bord de votre charrette jusqu'au coin de la rue Geoffroy-L'Asnier, dans la rue Saint-Antoine où je demeure !

— Montez, dit le maraîcher.

Perrot fit ainsi, sans trop de fatigue, le chemin qui le séparait du logis, et pourtant, dix fois pendant la route, il crut qu'il allait passer de vie à trépas. Enfin, à la rue Geoffroy-L'Asnier, la voiture s'arrêta.

— Holà ! vous voilà chez vous, l'ami, dit le maraîcher.

— Merci ! mon brave homme, dit Perrot.

Il descendit tout trébuchant, et fut obligé de s'appuyer contre la première muraille qu'il rencontra.

— Le compagnon a bu un coup de trop, reprit le paysan. Hé ! dia ! la grise !

Il s'éloigna en chantant la chanson, alors toute nouvelle, de maître François Rabelais, le joyeux curé de Meudon :

> O Dieu, père Paterne
> Qui muas l'eau en vin,
> Fais de mon cul lanterne
> Pour luire à mon voisin...

Perrot mit une heure pour venir de la rue Saint-Antoine à la rue des Jardins. Heureusement les nuits de janvier sont longues ! Il ne rencontra encore personne et arriva vers les six heures.

Malgré le froid, monseigneur, l'inquiétude m'avait tenue toute la nuit debout à la fenêtre ouverte. Au premier appel de Perrot, je courus donc à la porte et lui ouvris.

— Silence ! sur ta vie ! me dit-il tout d'abord. Aide-moi à monter jusqu'à notre chambre ; mais surtout pas un cri, pas un mot.

Il marcha, soutenu par moi, qui le voyant blessé n'osais pourtant pas parler, suivant sa défense, mais pleurais à petit bruit. Quand nous fûmes arrivés et que j'eus défait ses habits et ses armes, le sang du malheureux couvrait mes mains, et ses plaies m'apparurent larges et béantes. Il prévint mon cri d'un geste impérieux, et prit sur le lit la position qui le faisait le moins souffrir.

— Du moins laisse que je fasse venir un chirurgien, lui dis-je en sanglotant.

— Inutile ! me dit-il. Tu sais que je m'y connais un peu en chirurgie. Une de mes blessures pour le moins, celle au-dessous du cou, est mortelle ; et je ne vivrais déjà plus, je crois, si quelque chose de plus fort que la douleur ne m'avait soutenu, et si Dieu qui punit les assassins et les traîtres n'avait prolongé ma fin de quelques heures pour servir à ses desseins futurs. Bientôt la fièvre me va prendre, et tout sera dit. Nul médecin au monde ne peut rien à cela.

Il parlait avec des efforts pénibles. Je le suppliai de se reposer un peu.

— C'est juste, me dit-il, et je dois ménager mes dernières forces. Donne-moi seulement de quoi écrire.

Je lui apportai ce qu'il demandait. Mais il ne s'était pas aperçu qu'un coup d'épée lui avait déchiré la main droite. Il n'écrivait d'ailleurs que difficilement; il dut jeter là plume et papier.

— Allons! je parlerai, dit-il, et Dieu me laissera vivre jusqu'à ce que j'aie achevé. Car enfin, s'il frappe, ce Dieu juste! les trois ennemis de mon maître dans leur puissance ou dans leur vie, qui sont les biens périssables des méchans, il faut que monsieur de Montgommery puisse être sauvé, lui, par son fils.

— Alors, monseigneur, reprit Aloyse, Perrot me raconta toute la lugubre histoire que je viens de vous dérouler. Il y fit cependant de longues et fréquentes interruptions, et, quand il se sentait trop épuisé pour continuer, il m'ordonnait de le quitter et de descendre me montrer aux gens de la maison. Je parus, et sans peine, hélas! très inquiète du comte et de mon mari. Je les envoyais tous prendre des informations au Louvre, puis chez tous les amis de monsieur le comte de Montgommery successivement, puis, chez ses simples connaissances. Madame de Poitiers répondit qu'elle ne l'avait pas vu et monsieur de Montmorency qu'il ne savait de quoi on venait l'ennuyer.

Ainsi, tout soupçon fut écarté de moi, ce que voulait Perrot, et ses meurtriers purent croire leur secret enseveli dans le cachot du maître et dans la fosse de l'écuyer.

Quand j'avais pour quelque temps écarté les serviteurs, et que je vous avais confié à l'un deux, monseigneur Gabriel, je remontais auprès de mon pauvre Perrot qui reprenait courageusement son récit.

Vers le milieu du jour, les horribles souffrances qu'il avait endurées jusque-là parurent s'apaiser un peu. Il parlait plus aisément et avec une sorte d'animation. Mais comme je me réjouissais de ce mieux :

— Ce mieux, me dit-il en souriant tristement, c'est la fièvre que je t'avais annoncée. Mais, Dieu merci! j'ai achevé de te dérouler l'affreuse trame. Maintenant tu sais ce que Dieu et les trois assassins savaient seuls, et ton âme fidèle,

ferme et vaillante saura garder, j'en suis sûr, ce secret de mort et de sang jusqu'au jour où, je l'espère, il te sera permis de le révéler à qui de droit. Tu as entendu le serment qu'a exigé de moi monsieur de Montgommery, tu vas me répéter ce serment, Aloyse.

Tant qu'il y aura danger pour Gabriel à savoir son père vivant, tant que les trois ennemis tout puissans qui ont tué mon maître seront laissés en ce monde par le courroux de Dieu, tu te tairas, Aloyse. Jure-le à ton mari qui va mourir.

— Je jurai en pleurant, et c'est ce serment sacré que je viens de trahir, monseigneur ; car vos trois ennemis, plus puissans et plus redoutables que jamais, vivent encore. Mais vous alliez mourir, et si vous voulez user de ma révélation avec prudence et sagesse, ce qui devait vous perdre peut sauver votre père et vous. Pourtant, répétez-moi, monseigneur, que je n'ai pas commis un crime irrémissible, et qu'à cause de l'intention, Dieu et mon cher Perrot pourront me pardonner mon parjure.

— Il n'y a pas de parjure en tout ceci, sainte femme, reprit Gabriel, et toute ta conduite n'est que dévouement et héroïsme. Mais achève ! achève !

— Perrot, continua Aloyse, ajouta encore :

—Quand je n'y serai plus, chère femme, tu feras prudemment de fermer cette maison, de congédier les serviteurs et de t'en aller à Montgommery avec Gabriel et notre enfant. Et même, à Montgommery, n'habite pas le château, retire-toi dans notre petite maison, et élève l'héritier des nobles comtes, sinon tout à fait secrètement, du moins sans faste et sans bruit, de façon à ce que ses amis le connaissent et à ce que ses ennemis l'oublient. Toutes nos bonnes gens de là-bas, et l'intendant et le chapelain, t'aideront dans le grand devoir que le seigneur t'impose. Il vaudra peut-être mieux que Gabriel lui-même, jusqu'à dix-huit ans, ignore le nom qu'il porte, et sache seulement qu'il est gentilhomme. Tu verras. Notre digne chapelain et le seigneur de Vimoutiers, tuteur-né de l'enfant, te donneront leurs conseils. Mais à ces amis sûrs eux-mêmes cache le

récit que je viens de te faire. Borne-toi à dire que tu crains pour Gabriel les ennemis puissans de son père.

Perrot ajouta encore toutes sortes d'avertissemens qu'il me répétait en mille façons jusqu'à ce que les souffrances le reprirent, mêlées d'abattemens non moins douloureux. Et cependant, il profitait encore du moindre moment de calme pour m'encourager et me consoler.

Il me dit aussi et me fit promettre une chose qui n'exigea pas de moi le moins d'énergie, je l'avoue, et ne me causa pas le moins d'angoisses.

— Pour monsieur de Montmorency, me dit-il, je suis enseveli au cimetière des Innocens. Il faut donc que je sois disparu avec le comte. Si une trace de mon retour ici se retrouvait, tu serais perdue, Aloyse, et Gabriel avec toi, peut-être! Mais tu as le bras robuste et le cœur vaillant. Quand tu m'auras fermé les yeux, rassemble toutes les forces de ton âme et de ton corps, attends le milieu de la nuit, et, dès que tout le monde ici, après les fatigues de cette journée, sera endormi, descends mon corps dans l'ancien caveau funéraire des seigneurs de Brissac auxquels cet hôtel a autrefois appartenu. Personne ne pénètre plus dans cette tombe abandonnée et tu en trouveras la clef rouillée dans le grand bahut de la chambre du comte. J'aurai ainsi une sépulture consacrée, et, bien qu'un simple écuyer soit indigne de reposer parmi tant de grands seigneurs, après la mort, n'est-ce pas ? il n'y a que des chrétiens.

Comme une défaillance allait prendre mon pauvre Perrot, et qu'il insistait pour avoir ma parole, je lui promis tout ce qu'il voulut. Vers le soir, le délire s'empara de lui; puis, d'épouvantables douleurs se succédèrent. Je me frappais la poitrine de désespoir de ne pouvoir le soulager, mais il me faisait signe que tout serait inutile.

Enfin, brûlé par la fièvre et dévoré d'atroces souffrances, il me dit :

— Aloyse, donne-moi à boire; une goutte d'eau seulement.

— Je lui avais déjà offert, dans mon ignorance, d'étancher cette soif ardente dont il disait souffrir, mais il m'a-

vait toujours refusé. Je m'empressai donc d'aller chercher un verre que je lui tendis.

Avant de le prendre :

— Aloyse, me dit-il, un dernier baiser et un dernier adieu !... et souviens-toi ! souviens-toi !

Je couvris son visage de baisers, et de larmes. Il me demanda ensuite le crucifix et posa ses lèvres mourantes sur les clous de la croix de Jésus, en disant seulement : O mon Dieu ! ô mon Dieu ! Puis, me serrant la main d'une faible et dernière étreinte, il prit le verre que je lui offrais. Il n'en but qu'une gorgée, fit un soubresaut violent, et retomba sur l'oreiller.

Il était mort.

Je passai le reste de la soirée dans les prières et dans les larmes. Cependant j'allai, comme d'habitude, présider à votre coucher, monseigneur. Personne, bien entendu, ne s'étonna de ma douleur. La consternation était dans la maison, et tous les fidèles serviteurs pleuraient le comte et leur bon camarade Perrot.

Pourtant, vers deux heures de la nuit, nul bruit ne se fit plus entendre, et moi seule veillais. Je lavai le sang dont le corps de mon mari était couvert, je l'enveloppai d'un drap, et, me recommandant à Dieu, je me mis à descendre ce cher fardeau, plus lourd encore à mon cœur qu'à mon bras. Quand mes forces défaillaient, je m'agenouillais auprès du cadavre et je priais.

Enfin, au bout d'une demi-heure éternelle, j'arrivai à la porte du caveau. Quand je l'ouvris, non sans peine, un vent glacé éteignit la lampe que je portais et faillit me suffoquer. Néanmoins, je revins à moi, je rallumai ma lampe, et je déposai le corps de mon mari dans une tombe restée ouverte et vide, et qui semblait attendre ; puis, après avoir baisé une dernière fois son linceul, je fis retomber le lourd couvercle de marbre, qui séparait de moi à jamais le cher compagnon de ma vie. Le bruit de la pierre sur la pierre me causa une telle épouvante, que, me donnant à peine le temps de refermer la porte du caveau, je pris la fuite et ne m'arrêtai que dans ma chambre où je tombai à demi morte sur une chaise. Cependant, avant le jour, il me fallut en-

core brûler les draps et les linges sanglans qui auraient pu me trahir. Mais, quand le matin parut, ma dure besogne était achevée, et il ne restait pas une seule trace des événemens de la veille et de la nuit. J'avais tout fait disparaître avec le soin d'une criminelle qui ne veut pas laisser de voix et de souvenir à son crime.

Seulement tant d'efforts m'avaient épuisée, et je tombai malade. Mais mon devoir était de vivre pour les deux orphelins que la Providence avait confiés à ma seule protection, et je vécus, monseigneur.

— Pauvre femme! pauvre martyre! dit Gabriel en serrant la main d'Aloyse dans les siennes.

— Un mois après, poursuivit la nourrice, je vous emportais à Montgommery, suivant les dernières instructions de mon mari.

Du reste, ce que monsieur de Montmorency avait prévu était arrivé. Il ne fut bruit à la cour pendant une semaine que de l'inexplicable disparition du comte de Montgommery et de son écuyer; puis, on en parla moins; puis, la prochaine arrivée de l'empereur Charles-Quint, qui devait traverser la France pour aller punir les Gantois, fut l'unique sujet de toutes les conversations.

C'est au mois de mai de la même année, cinq mois après la mort de votre père, monseigneur, que Diane de Castro naquit.

— Oui! reprit Gabriel pensif; et madame de Poitiers était-elle à mon père? a-t-elle aimé le dauphin après lui, en même temps que lui?... questions sombres, que les bruits médisans d'une cour oisive ne suffisent pas à résoudre... Mais mon père vit! mon père doit vivre! et je le retrouverai, Aloyse. Il y a maintenant en moi deux hommes, un fils et un amant qui sauront les retrouver.

— Dieu le veuille! dit Aloyse.

— Et tu n'as rien appris depuis, nourrice, dit Gabriel, sur la prison où ces misérables avaient pu enfouir mon père?

— Rien, monseigneur, et le seul indice que nous ayons là-dessus est cette parole de monsieur de Montmorency

recueillie par Perrot que le gouverneur du Châtelet était un ami dévoué à lui et dont il pouvait répondre.

— Le Châtelet! s'écria Gabriel, le Châtelet!

Et le rapide éclair d'un souvenir horrible lui montra tout à coup le morne et désolé vieillard qui ne devait jamais prononcer une parole, et qu'il avait vu, avec un remuement de cœur si étrange, dans l'un des plus profonds cachots de la prison royale.

Gabriel se jeta dans les bras d'Aloyse en fondant en larmes.

XXV.

LA RANÇON HÉROÏQUE.

Mais le lendemain, 12 août, ce fut d'un pas ferme et avec un visage calme que Gabriel de Montgommery s'achemina vers le Louvre pour demander audience au roi.

Il avait longuement débattu avec Aloyse et avec lui-même ce qu'il devait faire et dire. Convaincu que la violence ne servirait avec un adversaire couronné qu'à lui attirer le sort de son père, Gabriel avait résolu d'être net et digne, mais modéré et respectueux. Il demanderait, il n'exigerait pas. Ne serait-il pas toujours temps de parler haut, et ne fallait-il pas d'abord voir si dix-huit ans écoulés n'avaient pas émoussé la haine de Henri II?

Gabriel, en prenant une détermination pareille, montrai autant de sagesse et de prudence qu'en pouvait admettre le parti hardi auquel il s'était arrêté.

Les circonstances allaient d'ailleurs lui prêter une aide inattendue.

En arrivant dans la cour du Louvre, suivi de Martin-Guerre, du véritable Martin-Guerre pour cette fois, Gabriel remarqua bien une agitation inusitée, mais il regardait trop fixement sa pensée pour considérer avec attention les

groupes affairés et les visages attristés qui bordaient tout son chemin.

Pourtant, il dut bien reconnaître sur son passage une litière aux armes des Guises, et saluer le cardinal de Lorraine, qui descendait, tout animé, de sa litière.

— Eh! c'est vous, monsieur le vicomte d'Exmès, dit Charles de Lorraine, vous voilà donc remis tout à fait? Tant mieux! tant mieux! monsieur mon frère me demandait encore de vos nouvelles avec beaucoup d'intérêt dans sa dernière lettre.

— Monseigneur, tant de bonté !... répondit Gabriel.

— Vous la méritez par tant de bravoure! dit le cardinal. Mais où allez-vous donc si vitement?

— Chez le roi, monseigneur.

— Hum! le roi a bien d'autres affaires que de vous recevoir, mon jeune ami. Tenez, je vais aussi chez Sa Majesté, qui vient de me mander tout à l'heure. Montons ensemble, je vous introduirai et vous me prêterez votre jeune bras. Aide pour aide. C'est cela même justement que je vais dire à l'instant à Sa Majesté; car vous savez la triste nouvelle, je suppose?

— Non, vraiment! répondit Gabriel, j'arrive de chez moi, et j'ai seulement remarqué en effet une certaine agitation.

— Je crois bien! dit le cardinal. Monsieur de Montmorency a fait des siennes là-bas à l'armée. Il a voulu voler au secours de Saint-Quentin assiégé, le vaillant connétable! Ne montez pas si vite, monsieur d'Exmès, je vous prie, je n'ai plus vos jambes de vingt ans. Je disais donc qu'il a offert aux ennemis la bataille, l'intrépide général! C'était avant-hier, 10 août, jour de la Saint-Laurent. Il avait des troupes égales à peu près en nombre à celles des Espagnols, une cavalerie admirable et l'élite de la noblesse française. Eh bien! il a si habilement arrangé les choses, l'expérimenté capitaine! qu'il a essuyé dans les plaines de Gibercourt et de Lizerolles une épouvantable défaite, qu'il est pris lui-même et blessé, et, avec lui, tous ceux des chefs et généraux qui ne sont pas restés sur le champ de bataille. Monsieur d'Enghien est de ces derniers,

et, de toute l'infanterie, il n'est pas revenu cent hommes. Et voilà pourquoi, monsieur d'Exmès, vous voyez tout le monde si préoccupé, et pourquoi Sa Majesté me fait mander sans doute.

— Grand Dieu ! s'écria Gabriel, frappé, même au milieu de sa douleur personnelle, de ce grand désastre pubric, grand Dieu ! est-ce que les journées de Poitiers et d'Azincourt peuvent vraiment revenir pour la France ! Mais Saint-Quentin, monseigneur ?...

— Saint-Quentin, répondit le cardinal, tenait encore au départ du courrier ; et le neveu du connétable, monsieur l'amiral Gaspard de Coligny, qui défend la ville, avait juré d'atténuer la bévue de son oncle, en se laissant ensevelir sous les débris de la place plutôt que de la rendre. Mais j'ai bien peur qu'à l'heure qu'il est il ne soit enseveli déjà, et le dernier rempart qui arrête l'ennemi emporté.

— Mais alors le royaume serait perdu ! dit Gabriel.

— Que Dieu protège la France ! reprit le cardinal, mais nous voici chez le roi, nous allons voir ce qu'il va faire pour se protéger lui-même.

Les gardes, comme de raison, laissèrent passer en s'inclinant le cardinal, l'homme nécessaire de la situation, et celui dont le frère pouvait seul encore sauver le pays. Charles de Lorraine, suivi de Gabriel, entra sans opposition chez le roi, qu'il trouva seul avec madame de Poitiers, et plongé dans la consternation. Henri, en voyant le cardinal, se leva et vint avec empressement à sa rencontre.

— Que Votre Eminence soit la bien arrivée ! dit-il. Eh bien ! monsieur de Lorraine, quelle affreuse catastrophe ! Qui l'eût dit, je vous le demande?

— Moi, sire, répondit le cardinal, si Votre Majesté me l'eût demandé il y a un mois, lors du départ de monsieur de Montmorency...

— Pas de récrimination vaine ! mon cousin, dit le roi ; il ne s'agit pas du passé, mais de l'avenir si menaçant, du présent si périlleux. Monsieur le duc de Guise est en route pour venir d'Italie, n'est-ce pas ?

— Oui, sire, et il doit être à Lyon maintenant.

— Dieu soit loué ! s'écria le roi. Eh bien ! Monsieur de

Lorraine, je remets aux mains de votre illustre frère le salut de l'Etat. Ayez, vous et lui, pour ce glorieux but plein pouvoir et autorité souveraine. Soyez rois comme moi et plus que moi. Je viens d'écrire moi-même à monsieur le duc de Guise, pour hâter son retour ici. Voici la lettre. Que Votre Eminence veuille bien en écrire une aussi et peigne à son frère l'horrible situation où nous sommes et la nécessité de ne pas perdre une minute, si l'on veut encore préserver la France. Dites bien à monsieur de Guise que je m'abandonne à lui entièrement. Ecrivez, monsieur le Cardinal, écrivez vite, je vous prie. Vous n'avez pas besoin de sortir d'ici.Tenez, là, dans ce cabinet, vous trouverez tout ce qu'il vous faut, vous savez. Le courrier, botté et éperonné, attend en bas, déjà en selle. Allez, de grâce! monsieur le Cardinal. Allez! une demi-heure de plus ou de moins peut tout sauver ou tout perdre.

— J'obéis à Votre Majesté, répondit le cardinal en se dirigeant vers le cabinet, et mon glorieux frère obéira comme moi, car sa vie appartient au roi et au royaume; cependant, qu'il réussisse ou qu'il échoue, Sa Majesté voudra bien se rappeler plus tard qu'elle lui a confié le pouvoir dans une situation désespérée.

— Dites dangereuse, reprit le roi, mais ne dites pas désespérée. Enfin, ma bonne ville de Saint-Quentin et son brave défenseur monsieur de Coligny tiennent encore?

— Ou du moins tenaient il y a deux jours, dit Charles de Lorraine. Mais les fortifications étaient dans un pitoyable état, mais les habitans affamés parlaient de se rendre; et, Saint-Quentin au pouvoir de l'Espagnol aujourd'hui, Paris est à lui dans huit jours. N'importe, Sire! je vais écrire à mon frère, et vous savez dès à présent que ce qui est seulement possible à un homme, monsieur de Guise le fera.

Et le cardinal, saluant le roi et madame Diane, entra dans le cabinet pour écrire la lettre que lui demandait Henri.

Gabriel était resté à l'écart tout pensif sans être aperçu. Son cœur jeune et généreux était profondément touché de cette extrémité terrible où la France était réduite. Il oubliait que c'était monsieur de Montmorency, son plus

cruel ennemi, qui était vaincu, blessé et prisonnier. Il ne voyait plus pour le moment en lui que le général des troupes françaises. Enfin, il songeait presqu'autant aux dangers de la patrie qu'aux douleurs de son père. Le noble enfant avait de l'amour pour tous les sentimens et de la pitié pour toutes les infortunes, et quand le roi, après la sortie du cardinal, retomba désolé sur son fauteuil, le front dans les mains, en s'écriant:

— O Saint-Quentin ! c'est là qu'est maintenant la fortune de la France. Saint-Quentin ! ma bonne ville ! si tu pouvais résister seulement huit jours encore, monsieur de Guise aurait le temps de revenir, la défense pourrait s'organiser derrière tes murailles fidèles ! tandis que, si elles tombent, l'ennemi marche sur Paris, et tout est perdu. Saint-Quentin ! oh ! je te donnerais pour chacune de tes heures de résistance un privilége et pour chacune de tes pierres écroulées un diamant, si tu pouvais résister seulement huit jours encore !

— Sire ! elle résistera, et plus de huit jours ! dit en s'avançant Gabriel.

Il avait pris son parti, un parti sublime !

— Monsieur d'Exmès ! s'écrièrent en même temps Henri et Diane ; le roi avec surprise et Diane avec dédain.

— Comment êtes-vous ici, monsieur ? demanda sévèrement le roi.

— Sire, je suis entré avec Son Éminence.

— C'est différent, reprit Henri, mais que disiez-vous donc, monsieur d'Exmès ! que Saint-Quentin pourrait résister, je crois ?

— Oui, Sire, et vous disiez, vous, que, si elle résistait, vous lui donneriez libertés et richesses.

— Je le dis encore, reprit le roi.

— Eh bien ! ce que vous accorderiez, Sire, à la ville qui se défendrait, le refuseriez-vous à l'homme qui la ferait se défendre ; à l'homme dont l'énergique volonté s'imposerait à la cité tout entière, et qui ne la rendrait que lorsque le dernier pan de mur tomberait sous le canon ennemi. La faveur que vous demanderait alors cet homme, qui vous aurait donné ces huit jours de répit, et votre royaume par

conséquent, Sire, la lui feriez-vous attendre ? et marchanderiez-vous une grâce à qui vous aurait rendu un empire ?

— Non, certes ! s'écria Henri, et tout ce que peut un roi, cet homme l'aurait.

— Marché conclu ! Sire, car non-seulement un roi peut, mais un roi doit pardonner, et c'est un pardon et non point des titres ou de l'or que cet homme vous demande.

— Mais où est-il ? quel est-il ce sauveur ? dit le roi ?

— Il est devant vous, Sire. C'est moi, votre simple capitaine des gardes, mais qui sens dans mon âme et dans mon bras une force surhumaine, qui vous prouverai que je ne me vante pas en m'engageant à sauver à la fois mon pays et mon père.

— Votre père ! monsieur d'Exmès ? reprit le roi étonné.

— Je ne m'appelle pas monsieur d'Exmès, dit Gabriel. Je suis Gabriel de Montgommery, fils du comte Jacques de Montgommery, que vous devez vous rappeler, Sire.

— Le fils du comte de Montgommery ! s'écria en se levant le roi, qui pâlit.

Madame Diane recula aussi son fauteuil avec un mouvement de terreur.

— Oui, Sire, reprit tranquillement Gabriel, je suis le vicomte de Montgommery, qui, en échange du service qu'il vous rendra en maintenant huit jours Saint-Quentin, vous demande seulement la liberté de son père.

— Votre père, monsieur ! dit le roi, votre père est mort, a disparu, que sais-je ? J'ignore, moi, où est votre père.

— Mais, moi, Sire, je le sais, reprit Gabriel qui surmonta une appréhension terrible. Mon père est au Châtelet depuis dix-huit ans, attendant la mort divine ou la pitié royale. Mon père est vivant, j'en suis sûr. Pour son crime, je l'ignore...

— L'ignorez-vous ? demanda le roi sombre et fronçant le sourcil.

— Je l'ignore, Sire ; et la faute doit être grave pour avoir mérité une captivité si longue ; mais elle n'est pas irrémissible, puisqu'elle n'a pas mérité la mort. Sire, écoutez-moi. En dix-huit ans, la justice a eu le temps de s'endormir et la clémence de se réveiller. Les passions humaines, qu'elles

nous fassent méchans ou bons, ne résistent pas à une si longue durée. Mon père, qui est entré homme en prison, n sortirait vieillard. Si coupable qu'il soit, n'a-t-il pas assez expié ; et si, par hasard, la punition avait été trop sévère, n'est-il pas trop faible pour se souvenir ? Rendez à la vie, Sire, un pauvre prisonnier désormais sans importance. Rappelez-vous, roi chrétien, les paroles du symbole chrétien, et pardonnez les offenses d'autrui pour que les vôtres vous soient pardonnées.

Ces derniers mots furent prononcés d'un ton significatif, qui fit que le roi et madame de Valentinois se regardèrent comme pour s'interroger l'un l'autre avec épouvante.

Mais Gabriel ne voulait toucher que délicatement le point douloureux de leurs consciences, et il se hâta de reprendre :

— Remarquez, Sire, que je vous parle en sujet obéissant et dévoué. Je ne viens pas vous dire : Mon père n'a pas été jugé, mon père a été condamné secrètement sans avoir été entendu, et cette injustice ressemble bien à de la vengeance... donc, moi, son fils, je vais en appeler hautement devant la noblesse de France de l'arrêt clandestin qui l'a frappé ; je vais dénoncer publiquement à tout ce qui porte une épée l'injure qu'on nous a faite à tous dans la personne d'un gentilhomme...

Henri fit un mouvement.

— Je ne viens pas vous dire cela, Sire, continua Gabriel. Je sais qu'il est des nécessités suprêmes plus fortes que la loi et le droit, et où l'arbitraire est encore le moindre danger. Je respecte, comme mon père les respecterait sans doute, les secrets d'un passé déjà loin de nous. Je viens vous demander seulement de me permettre de racheter par une action glorieuse et libératrice le reste de la peine de mon père. Je vous offre pour sa rançon de soustraire pendant une semaine Saint-Quentin aux ennemis, et, si cela ne suffit pas, tenez ! de compenser la perte de Saint-Quentin en reprenant aux Espagnols ou bien aux Anglais une autre ville ! Cela vaut bien, en somme, la liberté d'un vieillard. Eh bien ! je ferai cela, Sire, et plus encore ! car la

cause qui arme mon bras est pure et sainte, ma volonté est forte et hardie, et je sens que Dieu sera avec moi.

Madame Diane ne put retenir un sourire d'incrédulité devant cette héroïque confiance de jeune homme qu'elle ne savait pas et ne pouvait pas comprendre.

— Je comprends votre sourire, madame, reprit Gabriel avec un regard mélancolique ; vous croyez que je succomberai à cette grande tâche, n'est il pas vrai ? Mon Dieu ! c'est possible. Il est possible que mes pressentimens me mentent. Mais quoi ! alors je mourrai. Oui, madame, oui, Sire, si les ennemis entrent à Saint-Quentin avant la fin du huitième jour, je me ferai tuer sur la brèche de la ville que je n'aurai pas su défendre. Dieu, mon père et vous, ne pouvez m'en demander davantage. Ma destinée aura été ainsi accomplie dans le sens qu'aura voulu le Seigneur : mon père mourra dans son cachot comme je serai mort sur le champ de bataille, et vous, vous serez débarrassé naturellement de la dette en même temps que du créancier. Vous pouvez donc être tranquille.

— C'est assez juste au moins ce qu'il dit là !... murmura Diane à l'oreille du roi tout pensif.

Cependant, elle reprit en s'adressant à Gabriel, tandis que Henri gardait ce silence rêveur.

— Même dans le cas où vous succomberiez, monsieur, laissant votre œuvre inaccomplie, n'est il pas difficile de supposer qu'il ne vous survivra aucun héritier de votre créance, aucun confident de votre secret ?

— Je vous jure sur le salut de mon père, dit Gabriel, que, moi mort, tout mourra avec moi, et que nul n'aura le droit ni le pouvoir d'importuner Sa Majesté là-dessus. Je me soumets d'avance, je le répète, aux desseins de Dieu, comme vous devrez, sire, reconnaître son intervention s'il me prête la force nécessaire pour accomplir mon grand projet. Mais dès à présent, si je péris, je vous dégage de toute obligation comme de toute responsabilité, sire ; du moins envers les hommes ; car les droits du Très-Haut ne se prescrivent pas.

Henri frissonna ; mais cette âme naturellement irrésolue ne savait quelle décision prendre, et le faible prince

se tournait vers madame de Poitiers comme pour lui demander aide et conseil.

Celle-ci, qui comprenait bien ces incertitudes, auxquelles elle était habituée, reprit avec un singulier sourire :

— Est-ce que ce n'est pas votre avis, sire, que nous devons croire à la parole de monsieur d'Exmès, qui est un gentilhomme loyal et tout à fait chevaleresque, ce me semble? Je ne sais pas si sa demande est ou non fondée, et le silence de Votre Majesté à cet égard ne permet ni à moi ni à personne d'affirmer rien, et laisse tous les doutes subsister là-dessus. Mais, à mon humble avis, sire, on ne peut pas rejeter une offre aussi généreuse ; et, si j'étais que de vous, j'engagerais volontiers à monsieur d'Exmès ma parole royale de lui accorder, s'il réalisait ses héroïques et aventureuses promesses, la grâce, quelle qu'elle fût, qu'il me demanderait à son retour.

— Ah ! madame, c'est tout ce que je souhaite, demanda Gabriel.

— Un dernier mot pourtant, reprit Diane. Comment, ajouta-t-elle en fixant sur le jeune homme son regard pénétrant, comment et pourquoi vous êtes-vous décidé à parler d'un mystère, qui me paraît d'importance, devant moi, devant une femme, assez indiscrète peut-être, et fort étrangère à tout ce secret, je suppose?

— J'avais deux raisons, madame, répondit Gabriel avec un sang-froid parfait. Je pensais d'abord qu'aucun secret ne pouvait et ne devait subsister pour vous dans le cœur de Sa Majesté. Je ne vous apprenais donc que ce que vous auriez su plus tard, ou ce que vous saviez déjà. Ensuite, j'espérais, ce qui est arrivé, que vous daigneriez m'appuyer auprès du roi, que vous l'exciteriez à m'envoyer à cette épreuve, et que vous, femme, vous seriez encore, comme vous avez dû l'être toujours, du parti de la clémence.

Il eût été impossible à l'observateur le plus attentif de démêler dans l'accent de Gabriel la moindre intention d'ironie, et sur ses traits impassibles le plus imperceptible sourire de dédain : le regard perçant de madame Diane y perdit sa peine.

Elle répondit à ce qui pouvait être, après tout, un compliment, par une légère inclinaison de tête.

— Permettez-moi encore une question, monsieur, reprit-elle, cependant. Une circonstance qui pique ma curiosité, voilà tout. Comment donc, vous, si jeune, pouvez-vous être en possession d'un secret de dix-huit années?

— Je vous répondrai d'autant plus volontiers, madame, dit Gabriel grave et sombre, que ma réponse doit servir à vous convaincre de l'intervention de Dieu dans tout ceci. Un écuyer de mon père, Perrot d'Avrigny, tué dans les événemens qui ont amené la disparition du comte, est sorti de sa tombe, par la permission du Seigneur, et m'a révélé ce que je viens de vous dire.

A cette réponse faite d'un ton solennel, le roi se dressa debout, pâle et la poitrine haletante, et madame de Poitiers elle-même, malgré ses nerfs d'acier, ne put s'empêcher de frémir. Dans cet époque superstitieuse, où l'on croyait volontiers aux apparitions et aux spectres, la parole de Gabriel, dite avec la conviction de la vérité même, devait être effrayante, en effet, pour deux consciences bourrelées.

— Cela suffit, monsieur, dit précipitamment le roi d'une voix émue, et tout ce que vous me demandez, je vous l'accorde. Allez! allez!

— Ainsi, reprit Gabriel, je puis partir sur-le-champ pour Saint-Quentin, confiant dans la parole de Votre Majesté?

— Oui, partez, monsieur, dit le roi qui, malgré les regards d'avertissement de Diane, avait grand'peine à se remettre de son trouble ; partez tout de suite ; faites ce que vous avez promis, et je vous donne ma parole de roi et de gentilhomme que je ferai ce que vous voudrez.

Gabriel, la joie au cœur, s'inclina devant le roi et devant la duchesse, puis sortit sans prononcer d'autre parole, comme si, ayant obtenu ce qu'il désirait, il n'avait plus maintenant une seule minute à perdre.

— Enfin! il n'est plus là! dit Henri, respirant, comme soulagé d'un poids énorme.

— Sire, reprit madame de Poitiers, calmez-vous et maîtrisez-vous. Vous avez failli vous trahir devant cet homme.

— C'est que ce n'est pas un homme, madame, dit le roi rêveur, c'est mon remords qui vit, c'est ma conscience qui parle.

— Eh bien ! sire, reprit Diane qui se remettait, vous avez très bien fait d'accorder à ce Gabriel sa requête, et de l'envoyer là où il va ; car, je me trompe fort, ou votre remords va mourir devant Saint-Quentin, et vous serez débarrassé de votre conscience.

Le cardinal de Lorraine rentra en ce moment avec la lettre qu'il venait d'écrire à son frère, et le roi n'eut pas le temps de répondre.

Cependant Gabriel, en sortant de chez le roi, le cœur léger, n'avait plus qu'une pensée dans le monde et qu'un désir : revoir, plein d'espérance, celle qu'il avait quittée plein d'épouvante ; dire à Diane de Castro tout ce qu'il attendait maintenant de l'avenir, et puiser dans ses regards le courage dont il allait avoir tant besoin.

Il savait qu'elle était entrée au couvent, mais dans quel couvent? Ses femmes ne l'y avaient peut-être pas suivie, et il se dirigea vers le logement qu'elle occupait autrefois au Louvre, afin d'interroger Jacinthe.

Jacinthe avait accompagné sa maîtresse ; mais Denise, la seconde suivante, était restée, et ce fut elle qui reçut Gabriel.

— Ah ! monsieur d'Exmès ! s'écria-t-elle. Soyez le bienvenu ! est-ce que vous m'apportez des nouvelles de ma bonne maîtresse, par hasard ?

— Je venais, au contraire, en chercher auprès de vous, Denise, dit Gabriel.

— Ah ! Sainte-Vierge ! je ne sais rien de rien, et vous m'en voyez tout justement alarmée.

— Et pourquoi cette inquiétude, Denise ? demanda Gabriel qui commençait à être assez inquiet lui-même.

— Quoi donc ! reprit la suivante ; vous n'ignorez pas, sans doute, où madame de Castro se trouve maintenant ?

— Si fait ! je l'ignore entièrement, Denise, et c'est ce que j'espérais apprendre de vous.

— Jésus ! Eh bien ! monseigneur, ne s'est-elle pas avisée,

il y a un mois, de demander au roi la permisssion de se retirer au couvent.

— Je sais cela; après?

— Après! C'est là justement qu'est le terrible. Car, savez-vous quel couvent elle a choisi? celui des Bénédictines! dont son ancienne amie, sœur Monique, est la supérieure, à Saint-Quentin, monseigneur ; à Saint-Quentin, actuellement assiégée et peut-être prise par ces païens d'Espagnols et d'Anglais. Elle n'était pas arrivée de quinze jours, monseigneur, qu'on a mis le siége devant la place.

— Oh! s'écria Gabriel, le doigt de Dieu est dans tout ceci. Il anime toujours en moi le fils par l'amant et double ainsi mon courage et mes forces. Merci, Denise. Voici pour tes bons renseignemens, ajouta-t-il, en lui mettant une bourse dans les mains. Prie le ciel pour ta maîtresse et pour moi.

Il redescendit en toute hâte dans la cour du Louvre, où Martin-Guerre l'attendait.

— Où allons-nous maintenant, monseigneur? lui demanda l'écuyer.

— Là où le canon retentit, Martin, à Saint-Quentin! à Saint-Quentin! il faut que nous y soyons après-demain, et nous partons dans une heure, mon brave.

— Ah! tant mieux! s'écria Martin. O grand Saint-Martin, mon patron, ajouta-t-il, je me résigne encore à être buveur, joueur et paillard. Mais je me jetterais, je vous en préviens à travers les bataillons ennemis, si jamais j'étais lâche.

XXVI.

JEAN PEUQUOY LE TISSERAND.

Il y avait dans la maison de ville de Saint-Quentin conseil et assemblée des chefs militaires et des notables bourgeois. On était au 15 août déjà, et la ville ne s'était pas rendue encore, mais elle parlait fort de se rendre. La souffrance et le dénuement des habitans étaient au comble, et puisqu'il n'y avait aucun espoir de sauver leur vieille cité, puisque l'ennemi, un jour plus tôt, un jour plus tard, devait s'en emparer, ne valait-il pas mieux abréger du moins tant de misères.

Gaspard de Coligny, le vaillant amiral, que le connétable de Montmorency, son oncle, avait chargé de la défense de la place, n'eût voulu y laisser entrer l'Espagnol qu'à la dernière extrémité. Il savait que chaque jour de retard, si douloureux aux pauvres assiégés, pouvait être le salut du royaume. Mais que pouvait-il contre le découragement et les murmures d'une population tout entière? La guerre du dehors ne permettait pas les chances de la lutte du dedans, et, si les habitans de Saint-Quentin se refusaient un jour aux travaux qu'on leur demandait aussi bien qu'aux soldats, toute résistance devenait inutile, il n'y avait plus qu'à livrer à Philippe II, et à son général Philibert-Emmanuel de Savoie, les clefs de la ville et la clef de la France.

Pourtant, avant d'en venir là, Coligny avait voulu tenter un dernier effort, et voilà pourquoi il avait convoqué cette assemblée des principaux de la ville, qui va achever de nous renseigner sur l'état désespéré des remparts, et surtout sur l'état des courages, ces remparts meilleurs.

Au discours par lequel l'amiral ouvrit la séance en faisant appel au patriotisme de ceux qui l'entouraient, il ne fut répondu que par un morne silence. Alors Gaspard de Coligny interpella directement le capitaine Oger, un des braves gentilshommes qui l'avaient suivi. Il espérait, en commençant par les officiers, entraîner les bourgeois à la résistance. Mais l'avis du capitaine Oger ne fut pas, par malheur, celui que l'amiral attendait.

— Puisque vous me faites l'honneur de me demander mon opinion, monsieur l'amiral, dit le capitaine, je vous la dirai avec tristesse, mais avec franchise : Saint-Quentin ne peut pas résister plus longtemps. Si nous avions l'espoir de nous y maintenir seulement huit jours encore, seulement quatre jours, seulement deux jours même, je dirais : Ces deux jours peuvent permettre à l'armée de s'organiser derrière nous, ces deux jours peuvent sauver la patrie, laissons tomber la dernière muraille et le dernier homme, et ne nous rendons pas. Mais je suis convaincu que le premier assaut, qui aura lieu dans une heure peut-être, nous livrera à l'ennemi. N'est-il donc pas préférable, puisqu'il en est temps encore, de sauver par une capitulation ce qui peut être sauvé de la ville, et, si nous ne pouvons éviter la défaite, d'éviter au moins le pillage ?

— Oui, oui, c'est cela, bien dit ; c'est le seul parti raisonnable, murmura l'assistance.

— Non, messieurs, non ! s'écria l'amiral, et ce n'est pas de raison qu'il s'agit ici, c'est de cœur. Qu'un seul assaut d'ailleurs doive maintenant introduire l'Espagnol dans la place quand nous en avons déjà repoussé cinq, c'est ce que je ne puis croire. Voyons, Lauxford, vous qui avez la direction des travaux et des contremines, n'est-ce pas que les fortifications sont en assez bon état pour tenir longtemps encore ? Parlez sincèrement, ne faites les choses ni meilleures ni pires qu'elles ne sont. Nous sommes réunis pour connaître la vérité, c'est la vérité que je vous demande.

— Je vais donc vous la dire, reprit l'ingénieur Lauxford, ou plutôt les faits vous la diront mieux que moi et sans flatterie. Il suffira pour cela que vous examiniez avec moi

par la pensée les points vulnérables de nos remparts. Monsieur l'amiral, quatre portes y sont ouvertes, à l'heure qu'il est, à l'ennemi, et je m'étonne, s'il faut l'avouer, qu'il n'en ait pas profité déjà. D'abord, au boulevard Saint-Martin, la brèche est si large que vingt hommes de front y pourraient passer. Nous avons perdu là plus de deux cents hommes, murs vivans, qui ne pourront pas pourtant suppléer aux murs de pierre. A la porte Saint-Jean, la grosse tour seule reste debout, et la meilleure partie de la courtine est abattue. Il y a bien là une contremine toute fermée et apprêtée ; mais je crains, si l'on en fait usage, qu'elle ne fasse crouler cette grosse tour qui seule tient encore les assaillans en échec, et dont les ruines leur serviraient d'échelles. Au hameau de Remicourt, les tranchées des Espagnols ont percé le revers du fossé, et ils s'y sont établis à l'abri d'un mantelet sous lequel ils attaquent sans relâche les murailles. Enfin, du côté du faubourg d'Isle, vous savez, monsieur l'amiral, que les ennemis sont maîtres non seulement des fossés, mais encore du boulevard et de l'abbaye, et ils s'y sont logés si bien qu'il n'est plus guère possible de leur faire du mal sur ce point-là, tandis qu'eux, pas à pas, gagnent le parapet qui n'a que cinq à six pieds d'épaisseur, avec leurs batteries prennent en flanc les travailleurs du boulevard de la Reine, et leur causent un dommage tel qu'on a dû renoncer à les retenir à l'ouvrage. Le reste des remparts se soutiendrait peut-être ; mais ce sont là quatre blessures mortelles et par où la vie de la cite doit s'échapper bientôt, monseigneur. Vous m'avez demandé la vérité, je vous la donne dans toute sa tristesse, laissant à votre sagesse et à votre prévoyance le soin de s'en servir.

Là-dessus, les murmures de la foule recommencèrent, et, si personne n'osait prendre tout haut la parole, chacun disait tout bas :

— Le mieux est de se rendre et de ne pas courir les chances désastreuses d'un assaut.

Mais l'amiral reprit sans se décourager :

— Voyons, messieurs, un mot encore. Comme vous l'avez dit, monsieur Lauxford, si nos murs nous font dé-

faut, nous avons, pour y suppléer, de vaillans soldats, vivans remparts. Avec eux, avec le concours zélé des citoyens, n'est-il pas possible de retarder de quelques jours la prise de la ville ? (Et ce qui serait encore honteux aujourd'hui deviendrait glorieux alors !) Oui, les fortifications sont trop faibles, j'en conviens, mais enfin nos troupes sont assez nombreuses, n'est-il pas vrai, monsieur de Rambouillet ?

— Monsieur l'amiral, dit le capitaine invoqué, si nous étions là-bas sur la place, au milieu de la foule qui attend les résultats de nos délibérations, je vous répondrais : Oui ; car il faudrait inspirer à tous espoir et confiance.

Mais ici, en conseil, devant des courages éprouvés, je n'hésite pas à vous dire qu'en vérité les hommes ne sont pas suffisans pour le rude et périlleux service que nous avons à faire. Nous avons donné des armes à tous ceux qui étaient en état d'en porter. Les autres sont employés aux travaux de la défense, et enfans et vieillards y contribuent. Les femmes elles-mêmes nous aident en secourant et en soignant les blessés. Pas un bras enfin n'est inutile, et cependant les bras manquent. Il n'y a pas sur aucun point des remparts un homme de trop, et souvent il y en a trop peu. Mais on a beau se multiplier, on ne peut faire que cinquante hommes de plus ne soient tout à fait nécessaires à la porte Saint-Jean, et cinquante autres au moins au boulevard Saint-Martin. La défaite de Saint-Laurent nous a privés des défenseurs que nous pouvions espérer, et, si vous n'en attendez pas de Paris, monseigneur, c'est à vous de considérer si, dans une extrémité semblable, il y a lieu de hasarder le peu de forces qui nous restent, et ces débris de notre vaillante gendarmerie, qui peuvent si efficacement encore servir à conserver d'autres places, et peut-être a préserver la patrie.

Toute l'assemblée appuya et approuva ces paroles de ses murmures, et la lointaine clameur de la foule pressée autour de la maison de ville les commenta plus éloquemment encore.

Mais alors une voix de tonnerre cria :

— Silence !

Et tous en effet se turent, car celui qui parlait si haut et si ferme, c'était Jean Peuquoy, le syndic de la corporation des tisserands, un citoyen très estimé, très écouté, et un peu redouté par la ville.

Jean Peuquoy était le type de cette brave race bourgeoise qui aimait sa cité à la fois comme une mère et comme un enfant, l'adorait et la grondait, vivait pour elle toujours et mourait pour elle au besoin. Pour l'honnête tisserand, il n'y avait au monde que la France, et en France que Saint-Quentin. Nul ne connaissait comme lui l'histoire et les traditions de la ville, les vieilles coutumes et les vieilles légendes. Il n'y avait pas un quartier, pas une rue, pas une maison qui, dans le présent et dans le passé, eût quelque chose de caché pour Jean Peuquoy. C'était le municipe incarné. Son atelier était la seconde Grand'place, et sa maison de bois de la rue Saint-Martin l'autre maison de ville. Cette vénérable maison se faisait remarquer par une enseigne assez étrange : une navette couronnée entre les bois d'un cerf dix-cors. Un des aïeux de Jean Peuquoy (car Jean Peuquoy comptait des aïeux comme un gentilhomme !) tisserand comme lui, cela va sans dire, et, de plus, tireur d'arc renommé, avait à plus de cent pas crevé de deux coups de flèche les deux yeux de ce beau cerf. On voit encore à Saint-Quentin, rue Saint-Martin, la magnifique ramure. A dix lieues à la ronde on connaissait alors la magnifique ramure et le tisserand. Jean Peuquoy était donc comme la cité vivante, et chaque habitant de Saint-Quentin en l'écoutant entendait parler sa patrie.

Voilà pourquoi pas un ne bougea plus quand la voix du tisserand, au milieu des rumeurs, cria : silence !

— Oui, silence ! reprit-il, et prêtez-moi, mes bons compatriotes et chers amis, une minute d'attention, je vous prie. Regardons, s'il vous plaît, ensemble ce que nous avons fait déjà, cela nous instruira peut être de ce que nous avons encore à faire. Quand l'ennemi est venu mettre le siége devant nos murs, quand nous avons vu sous la conduite du redoutable Philibert-Emmanuel tous ces Espagnols, Anglais, Allemands et Wallons, s'abattre comme des sauterelles de malheur autour de notre ville, nous

avons bravement accepté notre sort, n'est-ce pas ? Nous n'avons pas murmuré, nous n'avons pas accusé la Providence de ce qu'elle marquait justement Saint-Quentin comme la victime expiatoire de la France. Loin de là, monseigneur l'amiral nous rendra cette justice, du jour même où il est arrivé ici, nous apportant le secours de son expérience et de son courage, nous avons tâché d'aider ses projets de nos personnes et de nos biens. Nous avons livré nos provisions et nos biens, donné notre argent, et pris nous-mêmes l'arbalète, la pique ou la pioche. Ceux de nous qui n'étaient pas sentinelles sur les remparts, se faisaient ouvriers dans la ville. Nous avons contribué à discipliner et à réduire les paysans mutins des environs qui refusaient de payer de leur travail le refuge que nous leur avions donné. Tout ce qu'on pouvait demander enfin à des hommes dont la guerre n'est pas le métier, nous l'avons fait, que je crois. Aussi espérions-nous que le roi notre Sire penserait bientôt à ses braves Saint-Quentinois et nous enverrait prompte assistance. Ce qui est arrivé. Monsieur le connétable de Montmorençy est accouru pour chasser d'ici les troupes de Philippe II, et nous avons remercié Dieu et le roi. Mais la fatale journée de Saint-Laurent a en quelques heures anéanti nos espérances. Le connétable a été pris, son armée détruite, et nous voilà plus abandonnés que jamais. Il y a de cela déjà cinq jours, et l'ennemi a mis à profit ces cinq journées. Trois assauts acharnés nous ont coûté plus de deux cents hommes et des pans entiers de muraille. Le canon ne cesse plus de tonner, et, tenez, il accompagne encore mes paroles. Nous, cependant, nous ne voulons pas l'entendre, et nous écoutons seulement du côté de Paris si quelque bruit n'annonce pas un secours nouveau. Mais rien ! les dernières ressources sont, à ce qu'il paraît, pour le moment épuisées. Le roi nous délaisse, et a bien autre chose à faire qu'à songer à nous. Il faut qu'il rallie là-bas ce qui lui reste de forces, il faut qu'il sauve le royaume avant une ville, et, s'il tourne quelquefois encore les yeux et la pensée vers Saint-Quentin, c'est pour se demander si son agonie laissera à la France le emps de vivre. Mais d'espoir, mais de chances de salut ou

de secours, il n'y en a plus pour nous maintenant, chers concitoyens et amis; monsieur de Rambouillet et monsieur de Lauxford ont dit la vérité. Les murs et les soldats nous manquent, notre vieille cité se meurt, nous sommes abandonnés, désespérés, perdus?...

— Oui ! oui ! cria tout d'une voix l'assemblée, il faut se rendre, il faut se rendre.

— Non pas, reprit Jean Peuquoy, il faut mourir.

Le silence de l'étonnement succéda à cette conclusion inattendue. Le tisserand en profita pour reprendre avec plus d'énergie.

— Il faut mourir. Ce que nous avons fait déjà nous commande ce qui nous reste à faire. Messieurs Lauxford et de Rambouillet disent que nous ne *pouvons* pas résister. Mais monsieur de Coligny dit que nous *devons* résister. Résistons ! Vous savez si je suis dévoué à notre bonne ville de Saint-Quentin, mes compatriotes et frères. Je l'aime comme j'aimais ma vieille mère, en vérité. Chacun des boulets qui vient frapper ses vénérables murailles semble m'atteindre au cœur. Et pourtant, quand le général a parlé, je trouve qu'il faut obéir. Que le bras ne se révolte pas contre le tête, et que Saint-Quentin périsse ! monsieur l'amiral sait ce qu'il fait et ce qu'il veut. Il a pesé dans sa sagesse les destinées d'une ville et les destinées de la France. Il trouve bon que Saint-Quentin meure comme une sentinelle à son poste, c'est bien. Celui qui murmure est un lâche, et celui qui désobéit un traître. Les murs croulent, faisons des murs avec nos cadavres, gagnons une semaine, gagnons deux jours, gagnons une heure au prix de tout notre sang et de tous nos biens, monsieur l'amiral n'ignore pas ce que tout cela vaut, et puisqu'il nous demande tout cela c'est qu'il le faut. Il rendra ses comptes à Dieu et au roi, cela ne nous regarde pas. Nous, notre affaire est de mourir quand il nous dit : mourez. Que la conscience de monsieur de Coligny s'arrange du reste. Il est responsable, soyons soumis.

Après ces sombres et solennelles paroles, tous se turent et baissèrent la tête, et Gaspard de Coligny comme les autres, et plus que les autres. C'était en effet un rude poids

que celui dont le chargeait le syndic des tisserands, et il ne put s'empêcher de frémir en songeant à toutes ces existences dont on le faisait comptable.

— Je vois à votre silence, amis et frères, reprit Jean Peuquoy, que vous m'avez compris et approuvé. Mais on ne peut pas demander à des époux et des pères de condamner tout haut leurs enfans et leurs femmes. Se taire ici, c'est répondre. Vous laissez monsieur l'amiral faire vos femmes veuves et vos enfans orphelins ; mais vous ne pouvez, n'est-ce pas, prononcer leur arrêt vous-mêmes ? c'est juste. Ne dites rien et mourez. Nul n'aurait la cruauté d'exiger que vous criez : meure Saint-Quentin ! Mais, si vos cœurs patriotiques sont, comme je le crois, d'accord avec le mien, vous pouvez du moins crier : Vive la France !

— Vive la France ! répétèrent quelques murmures faibles comme des plaintes et lugubres comme des sanglots.

Mais alors Gaspard de Coligny très ému et très agité se leva précipitamment.

— Écoutez ! écoutez ! s'écria-t-il ; je n'accepte pas seul une responsabilité aussi terrible ; j'ai pu vous résister quand vous vouliez céder à l'ennemi, mais quand vous me cédez à moi, je ne puis plus discuter, et, puisqu'enfin vous êtes dans cette assemblée tous contre mon avis, et que vous jugez tous votre sacrifice inutile...

— Je crois, Dieu me pardonne ! interrompit une voix forte dans la foule, que vous allez aussi parler de rendre la ville, monsieur l'amiral !

XXVII.

GABRIEL A L'OEUVRE

— Qui donc ose ainsi m'interrompre ? demanda Gaspard de Coligny en fronçant le sourcil.

— Moi ! dit en s'avançant un homme revêtu du costume des paysans des environs de Saint-Quentin.

— Un paysan ! dit l'amiral.

—Non, pas un paysan, reprit l'inconnu, mais le vicomte d'Exmès, capitaine aux gardes du roi, et qui vient au nom de Sa Majesté.

— Au nom du roi ! reprit la foule étonnée.

— Au nom du roi, reprit Gabriel ; et vous voyez qu'il n'abandonne pas ses braves Saint-Quentinois, et pense à eux toujours. Je suis arrivé déguisé en paysan, il y a trois heures, et pendant ces trois heures, j'ai vu vos murailles et entendu votre délibération. Mais laissez-moi vous dire que ce que j'ai entendu ne s'accorde guères avec ce que j'ai vu. Qu'est-ce que ce découragement, bon tout au plus pour vos femmes, qui s'empare ici comme une panique des plus fermes esprits ? D'où vient que vous perdez ainsi subitement tout espoir pour vous laisser aller à des craintes chimériques ? Quoi ! vous ne savez que vous rébeller contre la volonté de monsieur l'amiral ou courber la tête en victimes résignées ? Relevez le front, vive Dieu ! non contre vos chefs, mais contre l'ennemi, et, s'il vous est impossible de vaincre, faites que votre défaite soit plus glorieuse qu'un triomphe. J'arrive des remparts, et je vous dis que vous pouvez tenir quinze jours encore, et le roi ne vous demande qu'une semaine pour sauver la France. A tout ce que vous venez d'entendre dans cette salle, je veux répondre en deux mots, indiquer aux maux un remède, et aux doutes un espoir.

Les officiers et les notables se pressaient autour de Gabriel, saisis déjà par l'ascendant de cette volonté puissante et sympathique.

— Ecoutez, écoutez ! disaient-ils.

Ce fut au milieu du silence de l'intérêt que Gabriel reprit :

— Vous d'abord, monsieur Lauxford l'ingénieur, que disiez-vous ? que quatre points faibles des remparts pouvaient ouvrir des portes à l'ennemi ? Voyons ensemble. Le côté du faubourg d'Isle est le plus menacé : les Espagnols sont maîtres de l'abbaye et entretiennent par là un feu si bien nourri que nos travailleurs n'osent plus s'y

montrer. Permettez-moi, monsieur Lauxford, de vous indiquer un moyen très simple et très excellent de les préserver, que j'ai vu employer à Civitella par les assiégés, cette année même. Il suffit pour mettre nos ouvriers à couvert des batteries espagnoles, d'établir en travers du boulevard et de superposer de vieux bateaux remplis de sacs de terre. Les boulets se perdent dans cette terre molle, et, derrière cet abri, nos travailleurs seront aussi en sûreté que s'ils étaient hors de la portée du canon. Au hameau de Remicourt, les ennemis, garantis par un mantelet, sapent tranquillement la muraille, disiez-vous? J'ai effectivement vérifié le fait. Mais c'est là, monsieur l'ingénieur, qu'il faut établir une contremine et non à la porte Saint-Jean, où la grosse tour rend votre contremine non seulement inutile, mais dangereuse. Rappelez donc vos mineurs de l'ouest au sud, monsieur Lauxford, et vous vous en trouverez bien. Mais la porte Saint-Jean, demanderez-vous, mais le boulevard Saint-Martin vont donc demeurer sans défense? Cinquante hommes au premier point, cinquante au second suffisent, Monsieur de Rambouillet vient lui-même de nous le dire. Mais, a-t-il ajouté, ces cent hommes manquent. Eh bien! je vous les amène.

Un murmure de surprise et de joie circula dans l'auditoire.

— Oui, reprit Gabriel, d'un accent plus ferme en voyant les esprits un peu ranimés par sa parole, j'ai rallié à trois lieues d'ici le baron de Vaulpergues avec sa compagnie de trois cent lances. Nous nous sommes entendus. J'ai promis de venir ici, à travers tous les dangers du camp ennemi, m'assurer des endroits favorables où il pourrait entrer dans la ville avec sa troupe. Je suis venu, comme vous voyez, et mon plan est fait. Je vais retourner près de Vaulpergues. Nous partagerons sa compagnie en trois corps, je prendrai moi-même le commandement d'un des détachemens, et, la nuit prochaine, nuit sans lune, nous nous dirigerons, chacun de notre côté, vers une poterne désignée d'avance. Nous aurons certes du malheur s'il n'y a qu'une de nos trois troupes qui échappe à l'ennemi distrait par

les deux autres. En tout cas, il y en aura bien une, cent hommes déterminés seront jetés dans la place, et ce ne sont pas les provisions qui manquent. Les cent hommes seront postes, comme je le disais, à la porte Saint-Jean et au boulevard Saint-Martin, et dites moi maintenant, monsieur Lauxford, monsieur de Rambouillet, dites-moi quel point des murailles pourra encore livrer à l'ennemi un passage facile ?

Une acclamation universelle accueillit ces bonnes paroles qui venaient de réveiller si puissamment l'espoir dans tous ces cœurs découragés.

— Oh ! maintenant, s'écria Jean Peuquoy, nous pourrons combattre, nous pourrons vaincre.

— Combattre, oui, vaincre, je ne l'ose espérer, reprit avec autorité Gabriel ; je ne veux pas vous faire la situation meilleure qu'elle n'est, je voulais seulement qu'on ne vous la fît pas pire. Je voulais vous prouver à tous, et à vous le premier, maître Jean Peuquoy, qui avez prononcé de si vaillantes, mais de si tristes paroles, je voulais vous prouver d'abord que le roi ne vous abandonnait pas, et puis, que votre défaite pouvait être glorieuse et votre résistance utile. Vous disiez : immolons-nous. Vous venez de dire : combattons. C'est un grand pas. Oui, il est possible, il est probable que les soixante mille hommes qui assiégent vos pauvres remparts finiront par s'en emparer. Mais, d'abord, gardez-vous de croire que la généreuse lutte que vous aurez supportée vous expose à de plus cruelles représailles. Philibert-Emmanuel est un soldat courageux, qui aime et honore le courage, et qui ne punira pas votre vertu. Ensuite, songez que si vous pouvez tenir dix ou douze jours encore, vous aurez peut-être perdu votre ville, mais vous aurez certainement sauvé votre pays. Grand et sublime résultat ! Les villes comme les hommes, ont leurs lettres de noblesse, et les hauts faits qu'elles accomplissent sont leurs titres et leurs aïeux. Vos petits enfans, habitans de Saint-Quentin, seront fiers un jour de leurs pères. On peut détruire vos murailles, mais qui pourra détruire l'illustre souvenir de ce siége?... Courage donc ! héroïques sentinelles d'un royaume. Sauvez le roi,

sauvez la patrie. Tout à l'heure, le front baissé, vous paraissiez résolus à mourir en victimes résignées. Relevez maintenant la tête! Si vous périssez, ce sera en héros volontaires, et votre mémoire ne périra pas! Donc, vous voyez que vous pouvez crier avec moi : Vive la France! et vive Saint-Quentin!

— Vive la France! vive Saint-Quentin! vive le roi! crièrent cent voix avec enthousiasme.

— Et maintenant, reprit Gabriel, aux remparts et au travail! et ranimez de votre exemple vos concitoyens qui vous attendent. Demain cent bras de plus, je vous le jure, vous aideront dans votre œuvre de salut et de gloire.

— Aux remparts! cria la foule.

Et elle se précipita dehors, toute transportée de joie, d'espoir et d'orgueil, entraînant par ses récits et son enthousiasme ceux qui n'avaient pas entendu le libérateur inespéré que Dieu et le roi venaient d'envoyer à la ville épuisée.

Gaspard de Coligny, le digne et généreux chef, avait écouté Gabriel dans le silence de l'étonnement et de l'admiration. Quand toute l'assemblée se dissipa avec des cris de triomphe, il descendit du siége qu'il occupait, vint au jeune homme et lui serra la main avec une sorte de surprise.

— Merci! monsieur, lui dit-il, vous avez sauvé Saint-Quentin et moi de la honte, peut-être la France et le roi de leur perte.

— Hélas! je n'ai rien fait encore, monsieur l'amiral, reprit Gabriel. Il faut maintenant que j'aille rejoindre Vaulpergues, et Dieu seul peut faire que je sorte comme je suis entré et que j'introduise ces cent hommes promis dans la place. C'est Dieu, ce n'est pas moi qu'il faudra remercier dans dix jours.

XXVIII.

OU MARTIN-GUERRE N'EST PAS ADROIT.

Gabriel de Montgommery s'entretint encore plus d'une heure avec l'amiral. Coligny était émerveillé de la fermeté, de la hardiesse et des connaissances de ce jeune homme qui lui parlait de stratégie comme un général en chef, de travaux de défense comme un ingénieur et d'influence morale comme un vieillard. Gabriel, de son côté, admira le noble et beau caractère de Gaspard et cette bonté, cette honnêteté de conscience qui en faisaient peut-être le gentilhomme le plus pur et le plus loyal du temps. Certes le neveu ne ressemblait guères à l'oncle! Au bout d'une heure, ces deux hommes, l'un aux cheveux grisonnans déjà, l'autre aux boucles toutes noires encore, se comprenaient et s'estimaient comme s'ils se fussent connus depuis vingt ans.

Quand ils se furent bien entendus sur les mesures à prendre pour favoriser dans la nuit suivante l'entrée de la compagnie de Vaulpergues, Gabriel prit congé de l'amiral en lui disant avec assurance : Au revoir! Il emportait les mots d'ordre et les signaux nécessaires.

Martin-Guerre, déguisé en paysan comme son maître, l'attendait au bas de l'escalier de la maison de ville.

— Ah! vous voilà donc, monseigneur! s'écria le brave écuyer. Je suis bien aise de vous revoir enfin, depuis une heure que j'entends tous ceux qui passent parler du vicomte d'Exmès, Dieu sait avec quelles exclamations et quels éloges! Vous avez bouleversé toute la ville Quel talisman avez-vous donc apporté, monseigneur, pour changer ainsi l'esprit d'une population entière?

— La parole d'un homme déterminé, Martin, rien de

plus. Mais il ne suffit pas de parler et maintenant il faut agir.

— Agissons, monseigneur, l'action pour ma part me va même mieux que la parole, nous allons, je vois cela, aller nous promener dans la campagne au nez des sentinelles ennemies. Allons! monseigneur, je suis prêt.

— Pas tant de hâte, Martin, reprit Gabriel ; il fait trop jour encore et j'attends la brune pour sortir d'ici, c'est convenu avec monsieur l'amiral. Nous avons donc devant nous près de trois heures. J'ai d'ailleurs pendant ce temps quelque chose à faire, ajouta-t-il avec un certain embarras, oui, un soin important à prendre, quelques informations à demander par la ville.

— J'entends, reprit Martin-Guerre ; encore sur les forces de la garnison, n'est-ce pas ? ou sur les côtés faibles des fortifications! quel zèle infatigable!

— Tu n'entends pas du tout, mon pauvre Martin, dit en souriant Gabriel; non, je sais tout ce que je voulais savoir quant aux remparts et aux troupes, et c'est d'un sujet plus... personnel que je m'occupe en ce moment.

— Parlez, monseigneur, et si je puis vous être bon à quelque chose...

— Oui, Martin, tu es, je le sais, un serviteur fidèle et un ami dévoué. Aussi n'ai-je de secrets pour toi que ceux qui ne m'appartiennent pas. Si donc tu ne sais pas qui je cherche avec inquiétude et amour dans cette ville après mes devoirs remplis, Martin, c'est tout simplement parce que tu l'as oublié.

— Oh! pardon, monseigneur, j'y suis à présent, s'écria Martin. Il s'agit, n'est-il pas vrai, d'une... Bénédictine ?

— C'est cela, Martin. Qu'est-elle devenue dans cette ville en alarme ? Je n'ai pas osé, en vérité, le demander à monsieur l'amiral de peur de me trahir par mon trouble. Puis, aurait-il su me répondre ? Diane aura changé de nom sans doute en rentrant au couvent ?

— Oui, reprit Martin, car je me suis laissé dire que celui qu'elle porte, et qui me semble charmant à moi, était païen quelque peu, à cause de madame de Poitiers, je suppose...

Sœur Diane! le fait est que cela jure comme mon autre moi quand il est gris.

— Comment donc faire? dit Gabriel. Le mieux serait peut-être de s'informer d'abord du couvent des Bénédictines en général?...

— Oui, dit Martin-Guerre, et puis, nous irons du général au particulier, comme disait mon ancien curé qu'on soupçonnait d'être luthérien. Eh bien! monseigneur, pour ces informations comme pour toutes choses, je suis à vos ordres.

— Il faut aller aux renseignemens chacun de notre côté, Martin, nous aurons ainsi deux chances pour une. Sois adroit et réservé, et tâche surtout de ne pas boire, ivrogne; nous avons besoin de tout notre sang-froid.

— Oh! monseigneur sait que, depuis Paris, j'ai retrouvé mon ancienne sobriété et ne bois que de l'eau pure. Il ne m'est pas arrivé d'y voir double une seule fois.

— A la bonne heure! dit Gabriel. Eh bien! alors, Martin, dans deux heures rendez-vous à cette même place.

— J'y serai, monseigneur.

Et ils se séparèrent.

Deux heures après, ils se retrouvaient comme ils en étaient convenus. Gabriel était radieux, mais Martin-Guerre assez penaud. Tout ce que Martin-Guerre avait appris, c'est que les Bénédictines avaient voulu partager avec les autres femmes de la ville le soin et l'honneur de panser et de garder les blessés; que tous les jours elles étaient dispersées dans les ambulances et ne rentraient au couvent que le soir, entourées de l'admiration et du respect des soldats et des citoyens.

Gabriel, par bonheur, en savait davantage. Quand le premier passant venu l'eut informé de tout ce que Martin-Guerre avait appris, Gabriel demanda le nom de la supérieure du couvent. C'était, si l'on s'en souvient, la mère Monique, l'amie de Diane de Castro. Gabriel s'enquit alors de l'endroit où il trouverait la sainte femme.

— A l'endroit le plus périlleux, lui fut-il répondu.

Gabriel alla au faubourg d'Isle et trouva en effet la supérieure. Elle savait déjà par le bruit public ce qu'était le

vicomte d'Exmès, ce qu'il avait dit à la maison de ville et ce qu'il venait faire à Saint-Quentin. Elle le reçut comme l'envoyé du roi et comme le sauveur de la cité.

— Vous ne vous étonnerez donc pas, ma mère, lui dit Gabriel, si, venant ici au nom du roi, je vous demande des nouvelles de la fille de Sa Majesté, madame Diane de Castro. Je l'ai en vain cherchée parmi les religieuses que je rencontrais sur mon passage. Elle n'est pas malade, j'espère ?

— Non, monsieur le vicomte, répondit la supérieure; mais j'ai pourtant exigé d'elle qu'elle restât aujourd'hui au couvent et prît un peu de repos, car nulle de nous ne l'a égalée en dévouement et en courage. Elle était partout présente et toujours prête, exerçant à toute heure et en tout lieu, et avec une sorte de joie et d'ardeur, sa sublime charité, qui est notre bravoure à nous autres pacifiques religieuses. Ah ! c'est la digne fille du sang de France ! Et cependant elle n'a pas voulu qu'on connût son titre et son rang, et vous saura même gré, monsieur le vicomte, de respecter son glorieux incognito. N'importe ! si elle cachait sa noblesse, elle montrait sa bonté, et tous ceux qui souffrent connaissent cette figure d'ange qui passe comme un espoir céleste au milieu de leurs douleurs. Elle s'était appelée du nom de notre ordre, la sœur *Benedicta ;* mais nos blessés, qui ne savent pas le latin, l'appellent la sœur Bénie.

— Cela vaut bien madame la duchesse ! s'écria Gabriel qui sentit de douces larmes mouiller ses paupières. Ainsi, ma mère, reprit-il, je pourrai la voir demain ? si je reviens, toutefois !

— Vous reviendrez, mon frère, répondit la supérieure, et, là où vous entendrez le plus de gémissemens et de cris, c'est là que vous trouverez la sœur Bénie.

Ce fut alors que Gabriel revint joindre Martin-Guerre, le cœur plein de courage, et certain maintenant, comme la supérieure, qu'il sortirait sain et sauf du redoutable péril de la nuit.

XXIX.

OU MARTIN-GUERRE EST MALADROIT.

Gabriel avait pris des renseignemens assez précis sur les environs de Saint-Quentin, pour ne pas s'égarer dans un pays où il n'était pas encore venu. Favorisé par la nuit tombante, il sortit sans encombre de la ville avec Martin-Guerre par la poterne la moins surveillée. Couverts tous deux de longs manteaux bruns, ils se glissèrent comme des ombres dans les fossés, puis, de là, par la brèche, dans la campagne.

Mais ils n'étaient pas quittes du plus grand danger. Des détachemens ennemis couraient jour et nuit les environs; divers camps étaient établis çà et là autour de la ville assiégée, et toute rencontre pouvait être fatale à nos paysans-soldats. Le moindre risque qu'ils couraient était de faire retarder d'un jour, c'est-à-dire de rendre peut-être à jamais inutile l'expédition projetée.

Aussi, quand, après une demi-heure de chemin, ils arrivèrent à un carrefour où la route bifurquait, Gabriel s'arrêta et parut réfléchir. Martin-Guerre s'arrêta aussi, mais ne réfléchit point. Il laissait d'ordinaire ce soin à son maître. Martin-Guerre était un brave et fidèle écuyer, mais il ne voulait et ne pouvait être que la main. Gabriel était la tête.

— Martin, reprit donc Gabriel au bout d'un instant de réflexion, voici devant nous deux routes qui toutes deux conduisent auprès du bois d'Angimont, où nous attend le baron de Vaulpergues. Si nous restons ensemble, Martin, nous pouvons être pris ensemble. Séparés, nous doublons nos chances de réussite, comme pour la recherche de madame de Castro. Prenons chacun un des

deux chemins. Toi, va par celui-là, c'est le plus long, mais le plus sûr, à ce que croit monsieur l'amiral. Tu rencontreras pourtant les tentes des Wallons où monsieur de Montmorency doit être prisonnier. Tu les tourneras, comme nous avons fait la nuit passée. De l'assurance et du sang-froid ! Si tu rencontres quelque troupe, tu te donnes pour un paysan d'Angimont attardé qui revient de porter des vivres aux Espagnols campés autour de Saint-Quentin. Imite de ton mieux le patois picard, ce qui n'est pas très difficile avec des étrangers. Mais, sur toute chose, va plutôt du côté de l'impudence que du côté de l'hésitation. Aie l'air sûr de ton affaire. Si tu barguignes, tu es perdu.

— Oh ! soyez tranquille, monseigneur, reprit Martin-Guerre d'un air capable. On n'est pas si simple qu'on semble, et je leur en ferai voir de belles.

— Bien dit, Martin. Pour moi, je vais prendre par là ; c'est le plus court, mais le plus périlleux, car c'est la route directe de Paris qu'on surveille avant toutes les autres. Je rencontrerai, je le crains, plus d'un détachement ennemi, et j'aurai plus d'une fois à me mouiller dans les fossés ou à m'écorcher dans les buissons. Puis, au bout du compte, il est bien possible que je n'arrive pas à mon but. N'importe ! Martin ; qu'on ne m'attende qu'une demi-heure. Si après ce délai je ne vous ai pas rejoints, que monsieur de Vaulpergues parte sans plus de retard. Ce sera vers le milieu de la nuit, et le danger sera moins grand que ce soir. Néanmoins, recommande-lui de ma part les plus grandes précautions, Martin. Tu sais ce qu'il y a à faire : partager sa compagnie en trois corps, et, par trois points opposés, s'approcher de la ville le plus secrètement possible. Il ne faut pas trop espérer que les trois détachemens réussissent. Mais la perte de l'un fait alors peut-être le salut des autres. C'est égal ! il y a quelques chances pour que nous ne nous revoyions plus, mon brave Martin ! Mais il ne faut penser qu'au bien de la patrie. Ta main, et que Dieu te garde !

— Oh ! je ne le prie que pour vous, monseigneur, reprit Martin. S'il vous sauve, il peut bien faire de moi ce qu'il voudra, et je ne suis guère bon qu'à vous aimer et à vous

servir. Oh ! et aussi, j'espère, à jouer quelque bon tour ce soir à ces Espagnols damnés.

— J'aime à te voir dans ces dispositions, Martin. Allons, adieu ! Bonne chance, et de l'aplomb, surtout !

— Bonne chance, monseigneur, et de la prudence !

Le maître et l'écuyer se séparèrent encore. Tout alla bien d'abord pour Martin, et, bien qu'il ne lui fût guère possible de s'écarter de la route, il évita pourtant assez habilement quelques gens d'armes suspects auxquels la nuit noire le déroba. Mais il approchait du camp des Wallons, et les sentinelles allaient se multiplier.

A l'angle de deux chemins, Martin-Guerre se trouva tout à coup entre deux troupes, l'une à pied, l'autre à cheval, et un : Qui vive ? bien accentué prouva au malheureux Martin-Guerre qu'il avait été aperçu.

— Allons ! se dit-il, voilà le moment venu de montrer l'impudence que m'a tant recommandée mon maître.

Et, frappée d'une idée tout à fait lumineuse et providentielle, il se mit, avec un à-propos parfait, à chanter à tue-tête la chanson du siége de Metz :

Le vendredi de la Toussaint,
Est arrivé la Germanie
A la belle croix de Messain,
Pour faire grande boucherie.

— Holà ? qui va là ? cria une voix rude avec un accent et un jargon à peu près inintelligibles, mais que nous n'imiterons pas de peur d'être inintelligible nous-même.

— Paysan d'Angimont, répondit Martin-Guerre dans un patois non moins obscur.

Et il continua sa route et sa chanson avec une célérité et une verve croissantes.

Se campant au haut des vignes,
Le duc d'Albe et sa compagnie,
A Saint-Arnou, près nos fossés
C'était pour faire l'entreprise
De reconnaître nos fossés...

— Hé ! là ! veux-tu te taire et t'arrêter, paysan de malheur, avec ta maudite chanson ? reprit la voix féroce.

Martin-Guerre réfléchit que les importuns qui l'interpellaient étaient dix contre un ; que, grâce à leurs chevaux, ils l'atteindraient toujours sans peine, et que sa fuite d'ailleurs produirait le plus mauvais effet. Il s'arrêta donc tout court. Après tout, il n'était pas précisément fâché d'avoir occasion de déployer son sang-froid et son habileté. Son maître qui semblait parfois douter de lui n'en aurait plus de motif désormais, s'il savait se tirer adroitement d'un pas aussi difficile.

Il affecta d'abord la plus grande confiance.

— Par Saint-Quentin, martyr ! murmurait-il en s'avançant vers la troupe, voilà un beau coup que vous faites-là d'empêcher un pauvre paysan attardé d'aller rejoindre à Angimont sa femme et ses petits. Parlez, çà, que me voulez-vous ?

Ceci eut l'intention d'être dit en picard, mais fut dit en auvergnat avec un accent provençal.

L'homme qui avait crié eut de même l'intention de répondre en français, mais répondit en wallon avec un accent allemand.

— Ce que nous voulons ? t'interroger et te visiter, rôdeur de nuit qui, sous ta souquenille de paysan, pourrais bien cacher un espion.

— Dà, interrogez-moi, visitez-moi, reprit Martin-Guerre avec un gros rire invraisemblable.

— C'est ce que nous verrons au camp où tu vas nous suivre.

— Au camp ! reprit Martin. Eh bien ! c'est ça. Je veux parler au chef. Ah ! vous arrêtez un malheureux paysan qui revient de Saint-Quentin porter des vivres à vos camarades de là-bas. Que Dieu me damne, si je recommence ! Je laisserai toute votre armée crever de faim à son aise. J'allais à Angimont chercher d'autres provisions ; mais, puisque vous me retenez en route, bonsoir ! Ah ! vous ne me connaissez guère ! et je vous revaudrai ce procédé-là. *Saint-Quentin, tête de kien*, dit le proverbe picard. Me

prendre pour un espion ! Je veux me plaindre au chef ! Allons au camp.

— Mordieu ! quelle langue ! reprit celui qui commandait le détachement. Le chef, l'ami, c'est moi ! et c'est à moi que vous aurez affaire quand nous y verrons clair, s'il vous plaît. Croyez-vous qu'on va réveiller les généraux pour un drôle de votre espèce ?

— Oui, c'est aux généraux que je veux être conduit ! s'écria Martin-Guerre avec volubilité. J'ai à dire quelque chose aux généraux et aux maréchaux. J'ai à leur dire qu'on n'arrête pas ainsi sans crier seulement : Gare ! un quelqu'un qui vous nourrit, vous et vos gens. Je n'ai pas fait de mal. Je suis un honnête habitant d'Angimont. Je vais demander une indemnité pour ma peine, et, vous, vous serez pendu pour la vôtre.

— Camarade, il a l'air sûr de son fait, pourtant ! dit au reître un de ses hommes.

— Oui, répondit l'autre, et je le relacherais bien si je ne croyais, par momens, reconnaître cette tournure et cette voix. Allons, marchons. Au camp tout s'expliquera.

Martin Guerre, placé pour plus de sûreté entre deux des cavaliers, ne cessa de jurer et de maugréer pendant toute la route. En entrant dans la tente où on le conduisit d'abord, il jurait et maugréait encore.

— Voilà comme vous arrangez vos alliés, vous autres ! ah bien ! à la bonne heure ! on vous en fournira de l'avoine pour vos bêtes et de la farine pour vous ! Je vous abandonne. Dès que vous m'aurez reconnu et relâché, je retourne à Angimont et n'en sors plus. Ou plutôt, si, j'en sors, et dès demain, pour aller porter plainte contre vous à monseigneur Philibert-Emmanuel en personne. Ce n'est pas lui qui me ferait un affront semblable.

En ce moment, l'enseigne des reîtres approchait un flambeau du visage de Martin-Guerre. Il recula trois pas de surprise et d'horreur.

— Par le diable ! s'écria-t-il, je ne me trompais pas. C'est bien lui, le misérable ! Est-ce que vous ne le reconnaissez pas maintenant, vous autres ?

— Oh, oui ! Oh, oui ! répéta l'un après l'autre chacun

des reîtres en venant à son tour examiner Martin-Guerre avec une curiosité qui se changeait immédiatement en indignation.

— Ah ! vous me reconnaissez donc enfin ? reprit le pauvre écuyer qui commençait à s'alarmer sérieusement. Vous savez qui je suis ? Martin-Cornouiller d'Angimont... Vous allez me relâcher, ce n'est pas malheureux !

— Nous, te relâcher, malandrin, paillard, pendard ! s'écria l'enseigne, les yeux enflammés et les poings menaçans.

—Ah ! çà, qu'est-ce qui vous prend donc, l'ami ? dit Martin. Je ne suis peut-être plus Martin Cornouiller, à cette heure ?

— Non, tu n'es pas Martin Cornouiller, reprit l'enseigne, et, pour te démasquer et te démentir, voilà dix hommes autour de toi qui te connaissent. Mes amis nommez cet imposteur à lui-même, afin de le convaincre de fraude et de flagrant mensonge.

— C'est Arnauld du Thill ! c'est ce misérable Arnauld du Thill, répétèrent les dix voix ensemble avec une effrayante unanimité.

— Arnauld du Thill ! qu'est-ce que cela ? demanda Martin en pâlissant.

— Oui, renie-toi toi-même, infâme ! s'écria l'enseigne. Mais voilà par bonheur dix témoins qui te contredisent. Devant eux, malgré ton déguisement de paysan, aurais-tu le front d'assurer que je ne t'ai pas fait prisonnier à la bataille de Saint-Laurent, dans la suite du connétable ?

— Non, non, je suis Martin Cornouiller, balbutia Martin qui perdait la tête.

— Tu es Martin Cornouiller ? dit l'enseigne avec un rire méprisant ; tu n'es pas ce lâche Arnauld du Thill qui m'avait promis rançon, que je traitais avec égards, et qui, la nuit dernière, a pris la fuite, m'enlevant, outre le peu d'argent que je possédais, ma bien-aimée Gudule, la gentille vivandière ? Scélérat ! qu'as-tu fait de Gudule ?

— Qu'as-tu fait de Gudule ? répétèrent les reîtres dans un chœur formidable.

— Ce que j'ai fait de Gudule ? dit Martin-Guerre acca-

blé. Eh! le sais-je, misérable que je suis! Ah çà! vraiment, vous me reconnaissez donc tous? vous êtes donc certains de ne pas vous tromper? vous pourriez tous jurer que je m'appelle... Arnauld du Thill, que ce brave homme m'a fait prisonnier à la bataille de Saint-Laurent et que je lui ai enlevé traîtreusement sa Gudule? vous pourriez le jurer?

— Oui! oui! oui! s'écrièrent les dix voix avec énergie.

— Eh bien! cela ne m'étonne pas, reprit piteusement Martin-Guerre qui divaguait assez, on s'en souvient, quand on touchait ce sujet de sa double existence. Non, vraiment cela ne m'étonne pas. Je vous aurais soutenu jusqu'à demain que je m'appelle Martin Cornouiller. Mais vous me connaissez comme Arnauld du Thill, j'étais hier ici, je ne dis plus non; je ne résiste plus; je me résigne. Du moment que la chose est ainsi, j'ai les pieds et les poings liés. Je n'avais pas prévu celle-là. Voilà si longtemps, mon Dieu! que mes alibi avaient cessé! Allons! c'est très bien, faites de moi ce que vous voudrez, emmenez-moi, emprisonnez-moi, garottez-moi. Ce que vous me dites de Gudule achève surtout de me convaincre que vous ne vous trompez pas. Oui, je me reconnais là! Seulement, je suis bien aise de savoir que je m'appelle Arnauld du Thill.

Le pauvre Martin-Guerre avoua dès-lors tout ce qu'on voulut, se laissa accabler d'injures et de rebuffades, et offrit le tout à Dieu en pénitence des nouveaux méfaits qu'on venait de lui reprocher. Comme il ne put dire ce que Gudule était devenue, on le chargea de liens et on lui fit souffrir toutes sortes de mauvais traitemens, mais sans lasser son angélique patience. Tout ce qu'il regrettait, c'est de n'avoir pas eu le temps d'accomplir sa mission auprès du baron de Vaulpergues. Mais qui aurait pu supposer que de nouvelles actions criminelles allaient tourner contre lui et réduire à néant ses beaux projets d'adresse et de présence d'esprit.

— Ce qui me console du moins, pensait-il dans le coin humide où on l'avait jeté sur le sol, c'est que peut-être Arnauld du Thill entre triomphant à Saint-Quentin avec le détachement de Vaulpergues. Mais non, non, c'est encore

une chimère cela! et ce que je connais du drôle me ferait plutôt conjecturer que le monstre est dans quelque auberge sur la route de Paris à caresser la gentille Gudule. Hélas! hélas! il me semble que j'aurais plus de cœur à la pénitence si du moins j'avais un peu conscience du péché.

XXX.

RUSES DE GUERRE.

Quelque chimérique qu'il lui parût, l'espoir de Martin-Guerre fut cependant réalisé. Quand Gabriel, après mille dangers, arriva dans le bois où l'attendait le baron de Vaulpergues, la première figure qu'il aperçut fut celle de son écuyer, le premier cri qu'il jeta fut : Martin-Guerre!

— Moi-même, monseigneur, répondit résolument l'écuyer.

Ce n'est pas à ce Martin-Guerre là qu'il était besoin de recommander l'impudence.

— Est-ce que tu me devances de beaucoup, Martin? demanda Gabriel.

— Mais je suis ici depuis une heure, monseigneur.

— En vérité! mais il me semble que tu as changé de costume, tu n'avais pas en me quittant il y a trois heures ce justaucorps-là?

— Non, monseigneur, je l'ai demandé à un paysan plus vraisemblable que moi, à ce qu'il m'a paru, et je lui ai donné le mien en échange.

— Bien! et tu n'as fait d'ailleurs aucune mauvaise rencontre?

— Aucune, monseigneur.

— Au contraire, reprit le baron de Vaulpergues survenant, et le drôle, en arrivant ici, était accompagné d'une fille de fort jolie tournure, ma foi! une vivandière flaman-

de, comme nous avons pu en juger à son langage. Elle paraissait pleurer fort, la pauvre petite, mais il l'a très brutalement et très prudemment congédiée, malgré ses larmes, sur la lisière du bois, avant de pénétrer jusqu'ici.

— Non pas sans l'avoir, au préalable, débarrassée d'une partie de sa marchandise, dit le faux Martin-Guerre avec son rire insolent.

— Ah! Martin! Martin! reprit Gabriel, voilà encore le vieil homme qui reparaît.

— Monseigneur veut dire le jeune homme. Mais, pardon! reprit maître Arnauld se souvenant de son rôle, j'occupe avec mes balivernes les momens si précieux de vos seigneuries.

— Oh! dit le baron de Vaulpergues, si c'est votre avis, monsieur d'Exmès, et celui de l'amiral, nous ne partirons d'ici que dans une demi-heure. Il n'est pas encore minuit je suis pour n'arriver devant Saint-Quentin que vers trois heures. C'est le moment où la surveillance se fatigue et se relâche. Ne le pensez-vous pas, monsieur le vicomte?

— Si fait, et les instructions de monsieur de Coligny s'accordent exactement avec votre opinion. C'est à trois heures du matin qu'il nous attendra et que nous devons arriver, si toutefois nous arrivons.

— Oh! nous arriverons, monseigneur, permettez-moi de vous l'affirmer, dit Arnauld-Martin. J'ai profité de mon passage auprès du camp des Wallons pour observer les alentours, et je vous guiderai par là aussi sûrement que si j'avais couru les environs pendant quinze jours.

— Mais, c'est prodigieux, Martin! s'écria Gabriel. En si peu de temps, que de choses faites! Allons, j'aurai dorénavant la même confiance en ton intelligence qu'en ta fidélité.

— Oh! monseigneur, si vous vous fiez seulement à mon zèle et surtout à ma discrétion, je n'ai pas d'ambition plus haute.

La trame de l'astucieux Arnauld était si bien ourdie par le hasard et par son audace, que, depuis l'arrivée de Gabriel, l'imposteur n'avait dit que la vérité.

Pendant que Gabriel et Vaulpergues s'entendaient à l'é-

cart sur la marche à suivre, lui, de son côté, acheva de combiner son plan, de façon à ne pas déranger les miraluceuses chances qui l'avaient servi jusque-là.

Voici, en effet, ce qui était arrivé. Arnauld, après s'être échappé, grâce à Gudule, du camp où on le tenait prisonnier, avait rôdé, pendant dix-huit heures, dans les bois environnans, n'osant sortir de peur de retomber aux mains de l'ennemi. Vers le soir, il avait cru reconnaître dans la forêt d'Angimont des traces de cavaliers, qui devaient se cacher pour s'être hasardés par des sentiers si peu frayés. C'étaient donc des Français en embuscade, et Arnauld tâcha de les rejoindre et y parvint. Ce fut alors qu'il congédia le plus lestement du monde la pauvre Gudule, qui s'en retourna pleurant aux tentes, sans se douter qu'après la perte de son amoureux, elle allait y retrouver un autre lui-même. Pour Arnauld, le premier soldat de Vaulpergues qui l'aperçut le salua du nom de Martin-Guerre, et. comme de raison, il ne le démentit point. En écoutant de toutes ses oreilles et en parlant le moins possible, il apprit bientôt tout. Le vicomte d'Exmès allait revenir la nuit même, après avoir averti l'amiral de l'arrivée à Saint-Quentin de Vaulpergues, et pris avec lui les dispositions nécessaires pour favoriser l'entrée do détachement dans la place. Martin-Guerre l'accompagnerait. On prenait donc naturellement Arnauld pour Martin, et on l'interrogeait sur son maître.

— Il va venir, répondait-il ; nous avons pris des chemins différens.

Et, en lui-même, il calculait combien il lui serait avantageux dans le moment de se réunir à Gabriel : d'abord, sa subsistance, dans ces temps difficiles, serait assurée ; puis, il savait que le connétable de Montmorency, son maître, pour l'heure prisonnier de Philibert-Emmanuel, souffrait moins peut-être de la honte de sa défaite et de sa captivité, que de la pensée que son rival odieux, le duc de Guise, allait avoir toute puissance à la cour et tout crédit sur l'esprit du roi. S'attacher aux pas d'un ami du Guise, c'était donc, pour Arnauld, se mettre à la source de tous les renseignemens qu'il vendait assez cher au connétable. Enfin,

Gabriel n'était-il pas l'ennemi personnel des Montmorency et l'obstacle principal au mariage du duc François avec madame de Castro?

Arnauld se remémorait tout cela, mais songeait en même temps avec mélancolie que le retour de Martin-Guerre à côté de son maître allait déranger quelque peu ses beaux plans. Aussi, pour ne pas être convaincu d'imposture, guetta-t-il avec soin Gabriel, espérant éloigner ou supprimer le crédule Martin-Guerre. Mais quelle fut sa joie en voyant le vicomte d'Exmès arriver seul et le reconnaître tout de suite pour son écuyer! Arnauld avait dit vrai, sans le savoir. Alors il s'abandonna à sa chance, et, comptant que le diable, son patron, avait fait tomber le pauvre Martin aux mains des Espagnols, il prit audacieusement le rôle de l'absent, ce qui lui réussit comme nous venons de le voir.

Cependant, la conférence de Gabriel et de Vaulpergues terminée, et lorsqu'on forma les trois détachemens pour se mettre en route de différens côtés, Arnauld insista pour accompagner Gabriel par la route des tentes wallones. C'était le chemin qu'avait dû prendre le vrai Martin-Guerre, et, si on le rencontrait encore, Arnauld voulait être là pour le faire disparaître ou disparaître lui-même au besoin.

Mais on dépassa la hauteur du camp sans trouver le moindre Martin, et l'idée de ce péril assez mince s'effaça bientôt, pour Arnauld, devant le péril plus grave qui l'attendait, avec Gabriel et la troupe dont il faisait partie, devant les murailles partout entourées de Saint-Quentin.

Dans l'intérieur de la ville, l'anxiété n'était pas moindre, comme on le peut supposer; car le salut ou la perte de tous dépendait à peu près du coup de main hardi de Gabriel et de Vaulpergues. Aussi, dès deux heures du matin, l'amiral fit-il lui-même sa ronde aux points convenus entre lui et le vicomte d'Exmès, et recommanda aux sentinelles choisies qu'on avait placées à ces postes délicats la plus sévère attention. Puis, Gaspard de Coligny monta sur la tour du beffroi qui dominait la ville et tous les environs, et là, muet, immobile, retenant son haleine, écouta le silence et regarda la nuit. Mais il n'entendit que le bruit sourd et

lointain des mines espagnoles et des contre-mines françaises ; il ne vit que les tentes de l'ennemi, et, plus loin, les bois sombres d'Origny se détachant noirs dans l'ombre noire.

Alors, incapable de maîtriser son inquiétude, l'amiral voulut au moins se rapprocher de l'endroit où allait se décider le sort de Saint-Quentin. Il descendit de la tour du beffroi, et, à cheval, suivi de quelques officiers, courut au boulevard de la Reine, vers une des poternes où devait arriver Vaulpergues, et, monté sur l'un des angles du rempart, attendit.

Comme trois heures sonnaient à la Collégiale, du fond des marais de la Somme le cri d'un hibou retentit.

— Dieu soit loué ! les voici ! s'écria l'amiral.

Monsieur Du Breuil, sur un geste de Coligny, se faisant de ses mains un porte-voix, répondit au signal en imitant distinctement le cri de l'orfraie.

Puis un silence de mort succéda. L'amiral et ceux qui l'entouraient demeurèrent immobiles et comme de pierre, l'oreille au guet et le cœur serré.

Mais subitement un coup de mousquet se fit entendre dans la direction d'où le cri était parti, et, presque aussitôt, succéda une décharge générale qu'accompagnaient sinistrement des gémissements aigus et une rumeur terrible

Le premier détachement avait été découvert.

— Déjà cent braves de moins ! s'écria l'amiral.

Alors il descendit rapidement du boulevard, remonta à cheval, et, sans ajouter une parole, se dirigea vers le boulevard Saint-Martin, où il attendait une autre partie de la compagnie de Vaulpergues.

Là, il fut repris des mêmes angoisses. Gaspard de Coligny ressemblait à un joueur qui joue sa fortune sur trois coups de dés : il venait de perdre la première partie, quelle chance aurait la seconde?

Hélas ! le même cri se fit entendre de l'autre côté du rempart, le même cri lui répondit dans la ville ; puis, comme si cette seconde scène n'était que la répétition fatale de la première, une sentinelle donna encore l'alarme, et la mousquetade et les cris annoncèrent aux Saint-Quenti-

nois épouvantés un second combat ou plutôt une autre boucherie.

— Deux cents martyrs ! dit Coligny d'une voix sourde.

Et de nouveau, s'élançant sur son cheval, il fut arrivé en deux minutes à la poterne du faubourg, qui était le troisième point convenu entre Gabriel et lui. Il allait si vite qu'il se trouva le premier et seul sur le rempart, et que ses officiers ne le rejoignirent que peu à peu. Mais tous eurent beau écouter, on n'entendait toujours que le cri des mourans au loin, et les exclamations des vainqueurs.

L'amiral jugea tout perdu. L'alarme était donnée au camp ennemi. Pas un soldat espagnol qui ne fût éveillé maintenant. Celui qui commandait la troisième troupe aurait jugé à propos de ne pas s'aventurer à un péril aussi mortel, et se serait retiré sans rien entreprendre. Ainsi, cette troisième et dernière chance manquait tout à fait au joueur éperdu. Coligny se disait même, par momens, que le dernier détachement avait peut-être été surpris avec le second, et que seulement le bruit des deux massacres s'était confondu en un seul.

Une larme, larme brûlante de désespoir et de fureur, coula sur les joues basanées de l'amiral. Dans quelques heures, la population, découragée de nouveau par ce dernier échec, demanderait à grands cris la reddition de la place, et, ne la demandât-elle pas, Gaspard de Coligny ne se dissimulait plus que devant des troupes aussi démoralisées que les siennes, le premier assaut ouvrirait aux Espagnols les portes de Saint-Quentin et de la France. Et cet assaut, il ne se ferait pas certes attendre, et le signal en serait donné dès que le jour paraîtrait, ou peut-être même sur-le-champ, pendant la nuit, alors que ces trente mille hommes, tout fiers d'avoir égorgé trois cents soldats, étaient encore dans l'enivrement d'un si glorieux triomphe.

Comme pour confirmer les appréhensions de Gaspard de Coligny, le gouverneur Du Breuil fit entendre à ses côtés le cri : Alerte ! d'une voix étouffée, et, comme l'amiral se retournait vers lui, il lui montra dans le fossé une troupe

noire et silencieuse, qui semblait marcher du pas des ombres et se diriger vers la poterne.

— Sont-ce des amis ou des ennemis! demanda Du Breuil à voix basse.

— Silence! reprit l'amiral, et tenons-nous en tous cas sur nos gardes.

— Comment ne font-ils donc pas plus de bruit! reprit le gouverneur. Il me semble pourtant que j'aperçois des chevaux, et pas un caillou ne résonne! et la terre même semble sourde sous leurs pas! on dirait vraiment des fantômes!

Et le superstitieux Du Breuil se mit à faire le signe de la croix, pour plus de sûreté. Mais Coligny, le grave penseur, regardait attentivement la troupe noire et muette sans crainte et sans émotion.

Quand les survenans ne furent plus qu'à cinquante pas Coligny imita lui-même le cri de l'orfraie.

Le cri du hibou répondit.

Alors l'amiral, transporté de joie, se précipita vers le corps de garde de la poterne, donna ordre d'ouvrir sur-le-champ, et cent cavaliers enveloppés, eux et leurs montures, de grands manteaux sombres, entrèrent dans la haute ville, toujours aussi silencieux. Mais on put remarquer alors que les sabots des chevaux, qui frappaient si mats sur le pavé, étaient enveloppés de morceaux de toile remplis de sable. C'est grâce à cet expédient, dont on n'avait eu l'idée qu'en voyant les deux autres détachemens trahis par le bruit, que la troisième troupe avait pu entrer sans encombre. Et celui qui avait trouvé cet expédient et qui commandait la troupe n'était autre que Gabriel.

C'était peu de chose, sans doute, que ce secours de cent hommes; mais il suffisait pour quelques jours à maintenir deux postes menacés, mais c'était le premier événement heureux d'un siége si fécond en désastres. Aussi la nouvelle de bon augure circula-t-elle sur-le-champ par toute la ville. Les portes s'ouvrirent, les fenêtres s'éclairèrent, et des applaudissemens unanimes accueillirent sur leur passage Gabriel et ses cavaliers.

— Non, pas de joie! dit Gabriel d'une voix grave. Songez aux deux cents qui sont tombés là-bas.

Et il souleva son chapeau, comme pour saluer ces morts héroïques, au nombre desquels devait être le brave Vaulpergues.

— Oui, répondit Coligny, nous les plaignons et nous les admirons. Mais vous, monsieur d'Exmès, que faut-il vous dire et comment vous remercier! Laissez-moi du moins, ami, vous presser dans mes bras, car vous avez sauvé déjà Saint-Quentin deux fois.

Mais Gabriel lui serrant la main, reprit encore :

— Monsieur l'amiral, vous me direz cela dans dix jours.

XXXI.

LE MÉMOIRE D'ARNAULD DU THILL.

Il était temps que le coup réussît, et que le bienheureux secours entrât dans la ville; car le jour commençait à poindre, Gabriel écrasé de fatigue, pour avoir à peine reposé depuis quatre jours, fut conduit par l'amiral à la maison de ville, où Coligny voulut lui donner la chambre la plus voisine de celle qu'il occupait lui-même. Là, Gabriel épuisé se jeta sur un lit et s'endormit comme s'il ne devait plus se réveiller.

Il ne se réveilla en effet que sur les quatre heures de l'après-midi, et encore ce fut Coligny qui, en entrant dans sa chambre, interrompit ce bon sommeil réparateur, dont le pauvre jeune homme, malgré ses soucis, avait tant besoin. Un assaut avait été tenté dans la journée par l'ennemi et repoussé vaillamment; mais il en annonçait un autre sans doute pour le lendemain, et l'amiral, qui s'était bien trouvé jusqe-là des conseils de Gabriel, venait les lui demander encore.

Gabriel fut bientôt à bas de son lit et prêt à recevoir Coligny.

— Un mot seulement à mon ecuyer, monsieur l'amiral, lui dit-il, et je suis tout à vos ordres.

— Faites, monsieur le vicomte d'Exmès, répondit Coligny. Puisque sans vous le drapeau espagnol flotterait à l'heure qu'il est sur cet Hôtel de ville, je puis bien vous dire : Vous êtes chez vous.

Gabriel alla à la porte et appela Martin-Guerre. Martin-Guerre accourut aussitôt, Gabriel le prit à l'écart.

— Mon brave Martin, lui dit-il, je te répétais hier encore que j'aurais désormais une confiance égale dans ton intelligence et dans ta fidélité. Je te le prouve. Tu vas aller sur-le-champ à l'ambulance du faubourg d'Isle. Là, tu demanderas, non pas madame de Castro, mais la supérieure des Bénidictines, la respectable mère Monique, et c'est elle, elle seulement, que tu prieras d'avertir la sœur Bénie, tu entends, la sœur Bénie, que le vicomte d'Exmès, envoyé à Saint-Quentin par le roi, sera auprès d'elle dans une heure, et qu'il la conjure de l'attendre. Tu vois, monsieur de Coligny va me retenir ici quelque temps, et un intérêt de vie et de mort m'oblige, tu le sais, à mettre toujours mon devoir avant ma joie. Va donc, et qu'elle sache du moins que mon cœur est avec elle.

— Elle le saura, monseigneur, dit l'empressé Martin, qui sortit en effet, laissant son maître un peu moins impatient et un peu plus tranquille.

Et, de fait, il se hâta jusqu'à l'ambulance du faubourg d'Isle, et demanda partout la sœur Monique avec beaucoup d'empressement.

On lui indiqua la supérieure.

— Ah ! ma mère, lui dit en l'abordant le rusé drôle, que je suis aise de vous rencontrer enfin ! mon pauvre maître eût été si triste si je n'avais pu remplir ma commission auprès de vous et de madame Diane de Castro surtout.

— Qui donc êtes-vous, mon ami, et de la part de qui venez-vous ? demanda la supérieure surprise autant qu'affligée de voir le secret qu'elle avait recommande à Gabriel aussi mal gardé par lui.

— Je viens de la part du vicomte d'Exmès, reprit le faux Martin-Guerre affectant la simplicité et la bonhomie Vous devez connaître le vicomte d'Exmès, j'espère! toute la ville ne connaît que lui.

— Certes! dit la supérieure, je connais notre sauveur à tous. Nous avons bien prié pour lui. J'ai eu l'honneur de le voir déjà hier, et je comptais, d'après sa promesse, le revoir aujourd'hui.

— Il va venir, le digne seigneur, il va venir, reprit Arnauld-Martin. Mais monsieur de Coligny le retient, et, dans son impatience, il m'a d'avance envoyé vers vous, vers madame de Castro. Ne vous étonnez pas, ma mère, que je sache et que je prononce ce nom. Une vieille fidélité, vingt fois éprouvée, permet à mon maître de se fier à moi comme à lui-même, et il n'a pas de secrets pour son loyal et dévoué serviteur. Je n'ai d'esprit et d'intelligence, à ce que disent les autres, que pour l'aimer et le défendre; mais cet instinct-là, du moins, je l'ai bien, et nul ne peut me le refuser, par les reliques de Saint-Quentin! Oh! pardonnez-moi, ma mère, de jurer comme cela devant vous. Je n'y pensais pas, et l'habitude, voyez-vous, et puis l'élan du cœur...

— C'est bien! c'est bien! dit en souriant la mère Monique. Ainsi monsieur d'Exmès va venir? il sera le bien arrivé. La sœur Bénie surtout désire sa présence pour avoir par lui des nouvelles du roi qui l'a envoyé.

— Eh! eh! dit Martin en riant niaisement, qui l'a envoyé à Saint-Quentin, mais pas à madame Diane, je suppose.

— Que voulez-vous dire? reprit la supérieure.

— Je dis, madame, que moi, qui aime le vicomte d'Exmès, à la fois comme un maître et comme un frère, je suis vraiment bien aise que vous, une femme si digne de respect et si pleine d'autorité, vous vous mêliez un peu des amours de monseigneur et de madame de Castro.

— Des amours de madame de Castro! s'écria la supérieure épouvantée.

— Eh! sans doute, reprit le faux imbécile. Madame Diane

n'a pas été sans vous confier tout, à vous, sa véritable mère et sa seule amie ?

— Elle m'a parlé vaguement de peines profondes de cœur, dit la religieuse, mais de cet amour profane, mais du nom du vicomte, je n'en savais rien, rien absolument !

— Oui, oui, vous niez .. par modestie, reprit Arnauld en hochant la tête d'un air capable. De fait, moi, je trouve votre conduite très belle, et je vous en suis, pour ma part, on ne peut plus reconnaissant. Vous agissez très courageusement au moins ! Ah ! vous êtes-vous dit, le roi s'oppose aux amours de ces enfans ! ah ! le père de Diane entrerait dans une redoutable colère s'il soupçonnait qu'ils peuvent seulement se rencontrer ! Eh bien ! moi, sainte et digne femme, je braverai la majesté royale et l'autorité paternelle, je prêterai à mes pauvres amoureux la sanction de mon appui et de mon caractère ; je leur ménagerai des entrevues, je leur rendrai l'espérance et ferai taire leurs remords. Eh bien ! c'est superbe, c'est magnifique ce que vous faites là, entendez-vous !

— Jésus ! put seulement dire en joignant les mains de surprise et de terreur la supérieure, cœur craintif et conscience timorée. Jésus ! un père, un roi bravés, et mon nom, ma vie mêlés à ces intrigues amoureuses ! oh !

— Tenez, reprit Arnauld, j'aperçois justement là-bas mon maître qui accourt pour vous remercier lui-même de votre bonne entremise et pour vous demander, l'impatient jeune homme ! quand et comment il pourra, grâce à vous, revoir sa maîtresse adorée.

Gabriel arrivait en effet, hors d'haleine. Mais, avant qu'il se fût approché, la supérieure l'arrêta d'un geste et se redressant avec dignité :

— Pas un pas de plus et pas un mot, monsieur le vicomte, lui dit-elle. Je sais maintenant à quel titre et dans quelles intentions vous vouliez vous rapprocher de madame de Castro. N'espérez donc pas que désormais je prête les mains à des projets, indignes, je le crains, d'un gentilhomme. Et non-seulement je ne dois plus et ne veux plus vous entendre, mais je prétends user de mon autorité pour retirer à Diane toute occasion et tout prétexte de vous

voir et de vous rencontrer, soit au parloir du couvent, soit aux ambulances. Elle est libre, je le sais, et n'a pas prononcé de vœux qui l'engagent ; mais, tant qu'elle voudra rester dans l'asile, choisi par elle, de notre saint couvent, elle trouvera bon que ma protection sauvegarde son honneur et non pas son amour.

La supérieure salua d'un air glacial Gabriel immobile d'étonnement, et se retira, sans écouter sa réponse et sans se retourner vers lui une seule fois.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda, après un moment de stupéfaction, le jeune homme à son prétendu écuyer.

— Je n'en sais pas plus que vous, monseigneur, répondit Arnauld, qui donnait à sa joie intérieure le masque de la consternation. Madame la supérieure m'a fort mal reçu, s'il faut le dire, et m'a déclaré qu'elle n'ignorait rien de vos desseins, mais qu'elle devait s'y opposer et seconder les vues du roi, et que madame Diane ne vous aimait plus, si elle vous avait jamais aimé.

— Diane ne m'aime plus ! s'écria Gabriel pâlissant. Hélas! hélas! reprit-il, tant mieux peut-être ! Cependant je veux la voir encore, je veux lui prouver que je ne suis envers elle ni indifférent ni coupable. Cet entretien suprême, dont j'ai besoin pour m'encourager dans ma tâche, il faudra absolument que tu m'aides à l'obtenir, Martin-Guerre.

— Monseigneur sait, répondit humblement Arnauld, que je suis un instrument dévoué de sa volonté, et que je lui obéis en toutes choses, comme la main obéit au front. Je m'emploierai de tous mes efforts, comme je viens de le faire encore à l'instant même, pour que monseigneur ait avec madame de Castro cet entretien qu'il souhaite.

Et le rusé drôle suivit, en riant sous cape, Gabriel qui rentra à la maison de ville tout abattu.

Puis, le soir quand, après une ronde aux remparts, le faux Martin-Guerre se retrouva seul dans sa chambre, il tira de sa poitrine un papier qu'il se mit à lire avec un air de vive satisfaction.

« Compte d'Arnauld du Thill, pour M. le connétable de

» Montmorency, depuis le jour où il a été séparé violem-
» ment de monseigneur. (Ce compte comprenait tant les
» services publics que les services privés.)

» — Pour avoir, étant prisonnier de l'ennemi après la
» journée de Saint-Laurent, et conduit en présence de
» Philibert-Emmanuel, conseillé à ce général de renvoyer
» le connétable sans rançon, sous le spécieux prétexte
» que monseigneur ferait moins de tort aux Espagnols
» avec son épée, que de bien par ses avis au roi, — cin-
» quante écus.

» Pour s'être échappé par ruse adroite du camp, où
» l'on retenait ledit Arnauld prisonnier, et avoir ainsi
» épargné à M. le connétable les frais de la rançon qu'il
» n'aurait pas manqué de payer généreusement pour re-
» trouver un si fidèle et si précieux serviteur,— cent écus.

» Pour avoir conduit habilement, par des sentiers igno-
» rés, le détachement que le vicomte d'Exmès amenait au
» secours de Saint-Quentin et de monsieur l'amiral de
» Coligny, le neveu bien-aimé de monsieur le connétable,
» — vingt livres. »

Il y avait encore dans la note du sieur Arnauld plus d'un article aussi impudemment avide que ceux-là L'espion les relisait en se caressant la barbe. Quand il eut achevé sa lecture, il prit une plume et ajouta à la liste :

« Pour avoir, étant entré au service du vicomte d'Exmès,
» sous le nom de Martin-Guerre, dénoncé ledit vicomte à
» la supérieure des Bénédictines comme amant de ma-
» dame de Castro, et séparé ainsi pour longtemps ces deux
» jeunes gens comme c'est l'intérêt de monsieur le conné-
» table, – deux cents écus. »

— Cela, par exemple, n'est par cher, se dit Arnauld, et voilà un de ces chapitres qui font passer les autres. Le total, en somme, est assez rond. Nous approchons de mille livres, et, avec un peu d'imagination, nous irons bien jusqu'à deux mille : — et, si je les ai, ma foi ! je me

retirerai des affaires, je me marierai, je serai père de mes enfans et marguillier de ma paroisse dans quelque province, et toucherai ainsi le rêve de toute ma vie et le but honnête de toutes mes mauvaises actions.

Arnauld se coucha et s'endormit sur ces vertueuses résolutions.

Le lendemain, il fut requis par Gabriel d'aller encore à la recherche de Diane, et l'on devine comment il s'acquitta de la commission. Gabriel lui-même quitta monsieur de Coligny pour s'informer et interroger. Mais, vers dix heures du matin, l'ennemi tenta un furieux assaut, et il fallut courir aux boulevards. Gabriel y fit des prodiges de valeur, selon sa coutume, et s'y conduisit comme s'il avait deux vies à perdre.

C'est qu'il en avait deux à sauver.

En outre, s'il se faisait remarquer, Diane entendrait parler de lui, peut-être.

XXXII.

THÉOLOGIE.

Gabriel revenait de l'assaut brisé de fatigue, à côté de Gaspard de Coligny, quand deux hommes qui passaient à trois pas de lui prononcèrent dans leur conversation le nom de la sœur Bénie. Il laissa l'amiral, et courant à ces hommes, leur demanda avec empressement s'ils savaient des nouvelles de celle qu'ils venaient de nommer.

— Oh ! mon Dieu ! non, mon capitaine, pas plus que vous, dit un des hommes, lequel n'était autre que Jean Peuquoy. Justement, je m'en inquiétais avec mon compagnon, car on n'a pas vu la noble et vaillante fille de tout le jour, et je disais que pourtant, après une chaude journée comme celle-ci, il y a bien des malheureux blessés

qui auraient besoin de ses soins et de son sourire d'ange. Mais nous saurons bientôt si c'est qu'elle est sérieusement malade ; car c'est son tour demain soir de faire à l'ambulance le service de nuit : elle n'y a pas manqué jusqu'ici, et les religieuses sont en trop petit nombre et se relaient de trop près pour qu'on veuille ou qu'on puisse l'en dispenser, à moins de nécessité absolue. Nous la reverrons donc demain soir, bien sûr, et j'en remercierai Dieu pour nos malades, vu qu'elle sait vous consoler et vous ranimer comme une vraie Notre-Dame.

— Merci, ami, merci, dit Gabriel en serrant chaleureusement la main à Jean Peuquoy, tout surpris d'un tel honneur.

Gaspard de Coligny avait entendu Jean Peuquoy, et remarqué la joie de Gabriel. Quand celui-ci l'eut rejoint, il ne lui dit pourtant rien d'abord ; mais, une fois qu'ils furent rentrés à la maison, et seuls tous deux dans la chambre où l'amiral avait ses papiers et donnait ses ordres, Gaspard dit avec son fin et doux sourire à Gabriel :

— Vous prenez, je le vois, à cette religieuse, la sœur Bénie, un vif intérêt, mon ami ?

— Le même intérêt que Jean Peuquoy, répondit Gabriel en rougissant ; le même intérêt que vous-même sans doute, monsieur l'amiral, car vous avez dû remarquer comme moi à quel point elle manque réellement à nos blessés, et quelle influence bienfaisante exercent sur eux et sur tous ceux qui combattent sa parole et sa présence.

—Pourquoi voulez-vous me tromper, ami ? reprit l'amiral avec une nuance de tristesse. Vous avez donc bien peu de confiance en moi que vous essayez ainsi de me mentir.

— Quoi ! monsieur l'amiral... répondit Gabriel de plus en plus embarrassé, qui a pu vous faire supposer ?...

— Que la sœur Bénie n'est autre que madame Diane de Castro ? reprit Coligny, et que vous aimez d'amour madame de Castro ?

— Vous le savez ! s'écria Gabriel au comble de la surprise.

— Comment ne le saurais-je pas ? reprit l'amiral. Mon-

sieur le connétable n'est-il pas mon oncle ? Est-il pour lui quelque chose de caché à la cour ? Madame de Poitiers n'a-t-elle pas l'oreille du roi, et monsieur de Montmorency n'a-t-il pas le cœur de Diane de Poitiers ? Comme il y a sous toute cette affaire de graves intérêts pour notre famille, à ce qu'il paraît, j'ai été naturellement prévenu tout d'abord de me tenir sur mes gardes et prêt à seconder les projets de ma noble parenté. Je n'étais pas entré depuis un jour dans Saint-Quentin pour défendre la place ou pour mourir, quand j'ai reçu de mon oncle un exprès. Cet exprès ne venait pas m'informer, comme je le crus d'abord, des mouvemens de l'ennemi et des plans militaires du connétable. Non, vraiment ! Il avait traversé mille périls pour venir me donner avis qu'au couvent des Bénédictines de Saint-Quentin se cachait, sous un nom supposé, madame Diane de Castro, fille du roi, et que j'eusse à surveiller exactement toutes ses démarches. Puis, hier, un émissaire flamand, gagné à prix d'or par monsieur de Montmorency prisonnier, m'a demandé à la poterne du Sud. J'ai pensé qu'il allait me dire de la part de mon oncle de prendre courage, que je devais relever la gloire des Montmorency ternie par l'échec de Saint-Laurent, que le roi ajouterait immanquablement d'autres secours à ceux amenés par vous, Gabriel, et qu'en tous cas, je mourusse sur la brèche plutôt que de rendre Saint-Quentin. Non ! non ! l'émissaire acheté ne venait pas m'apporter de ces généreuses paroles qui raniment et excitent, et je m'étais grossièrement trompé ! Cet homme devait m'avertir seulement que le vicomte d'Exmès, arrivé de la veille dans ces murs sous prétexte d'y combattre et d'y mourir, aimait madame de Castro fiancée à mon cousin François de Montmorency, et que la réunion des amans pouvait porter atteinte aux grands projets mûris par mon oncle. Mais je me trouvais, par bonheur ! gouverneur de Saint-Quentin, et mon devoir était d'employer mon activité tout entière à séparer par tous les moyens possibles madame Diane et Gabriel d'Exmès, à m'opposer surtout à toutes leurs entrevues, et à contribuer ainsi à l'élévation et à la puissance de ma famille !

Tout ceci fut dit avec une amertume et une tristesse évidentes. Mais Gabriel ne sentait que le coup porté à ses espérances d'amour.

— Ainsi, monsieur, dit-il avec une sourde colère à l'amiral, c'est vous qui m'avez dénoncé à la supérieure des Bénédictines, et qui, fidèle aux instructions de votre oncle, comptez sans doute m'enlever une à une toutes les chances qui pourraient me rester de retrouver et de revoir Diane ?

— Taisez-vous, jeune homme! s'écria l'amiral avec une expression de fierté indicible. Mais je vous pardonne, reprit-il plus doucement, la passion vous aveugle, et vous n'avez pas encore eu le temps de connaître Gaspard de Coligny.

Il y eut dans l'accent de ces paroles tant de noblesse et de bonté que tous les soupçons de Gabriel s'évanouirent, et qu'il eut honte de les avoir seulement admis une minute.

— Pardon ! dit-il en tendant la main à Gaspard. Comment ai-je pu croire que vous fussiez mêlé à de pareilles intrigues ! Pardon mille fois, monsieur l'amiral.

— A la bonne heure, Gabriel, reprit Coligny, je vous retrouve avec vos instincts jeunes et purs. Non, certes, je ne me mêle pas à de telles menées, je les méprise et je méprise ceux qui les ont conçues. Je n'y vois pas la gloire, mais la honte de ma famille, et loin de vouloir en profiter, j'en rougis. Si ces hommes, qui bâtissent leur fortune par tous les moyens, scandaleux ou non, qui ne regardent pas, pour assouvir leur ambition et leur cupidité, à la douleur et à la ruine de leurs semblables, qui passeraient même, pour arriver plus tôt à leur but infâme, sur le cadavre de la mère-patrie, si ces hommes sont mes parens, c'est le châtiment par lequel Dieu frappe mon orgueil et me rappelle à l'humilité ; c'est un encouragement à me montrer sévère envers moi-même, et intègre envers les autres pour racheter les fautes de mes proches.

— Oui, reprit Gabriel, je sais que l'honneur et la vertu des temps évangéliques résident en vous, monsieur l'amiral, et je vous fais encore mes excuses de vous avoir un moment parlé comme à un de ces seigneurs de notre cour,

sans foi ni loi, que j'ai trop appris à mépriser et à haïr.

— Hélas! dit Coligny, il faut plutôt les plaindre, ces pauvres ambitieux de rien, ces pauvres papistes aveuglés. Mais, reprit-il, j'oublie que je ne suis point devant un de mes frères en religion. N'importe, vous êtes digne d'être des nôtres, Gabriel, et vous serez des nôtres tôt ou tard. Oui, Dieu, pour qui tous les moyens sont saints, vous ramènera, je le prévois, à la vérité par la passion même, et cette lutte inégale, où votre amour va vous briser contre une cour corrompue, finira par vous conduire dans nos rangs un jour ou l'autre. Je serais heureux de contribuer à jeter en vous, ami, les premières semences de la moisson divine.

— Je savais déjà, monsieur l'amiral, dit Gabriel, que vous apparteniez au parti des réformés, et j'en ai appris à estimer le parti qu'on persécute. Néanmoins, voyez-vous, je suis un faible d'esprit, étant un faible de cœur, et je sens bien que je serai toujours de la religion dont sera Diane.

— Eh bien! dit Gaspard de Coligny, pris comme ses coreligionnaires de la fièvre du prosélytisme; eh bien! si madame de Castro est de la religion de la vertu et de la vérité, elle est de notre religion, et vous en serez, Gabriel. Vous en serez aussi, je le répète, parce que cette cour dissolue avec laquelle, imprudent! vous entrez en lutte, vous vaincra, et que vous voudrez vous venger. Croyez-vous que monsieur de Montmorency, qui a jeté son dévolu sur la fille du roi pour son fils, consente à vous abandonner cette riche proie?

— Hélas! je ne la lui disputerais peut-être pas, dit Gabriel. Que le roi tienne seulement des engagemens sacrés pris avec moi...

— Des engagemens sacrés! reprit l'amiral. Est-ce qu'i en est, Gabriel, pour celui qui, après avoir ordonné au parlement de discuter librement devant lui la question de la liberté de conscience, fit brûler Anne Dubourg et Dufaur, pour avoir, sur la foi de la parole royale, plaidé la cause de la réforme.

— Oh! ne me dites pas cela! monsieur l'amiral, s'écria

Gabriel ; ne me dites pas que le roi Henri II ne tiendra pas la promesse solennelle qu'il m'a faite ; car alors ce ne serait pas seulement ma croyance qui se ferait rebelle, ce serait aussi, j'en ai peur, mon épée ; je ne deviendrais pas huguenot, je deviendrais meurtrier.

— Non, si vous deveniez huguenot, reprit Gaspard de Coligny. Nous pourrons être martyrs ; nous ne serons jamais assassins... Mais votre vengeance, pour n'être pas sanglante, n'en serait pas moins terrible, ami. Vous nous aideriez de votre jeune courage, de votre ardent dévouement, dans une œuvre de rénovation, qui devra sembler plus funeste au roi qu'un coup de poignard, peut-être. Songez, Gabriel, que nous voudrions lui arracher ses droits iniques et ses monstrueux priviléges ; songez que ce n'est pas seulement dans l'Eglise, mais aussi dans le gouvernement, que nous tâcherions d'apporter une réforme, salutaire aux bons, mais redoutable aux pervers. Vous avez pu voir si j'aime la France et si je la sers. Eh bien ! je suis avec les réformés, en partie, parce que je vois dans la réforme la grandeur et l'avenir de la patrie. Gabriel ! Gabriel ! si vous aviez lu seulement une fois les livres puissans de notre Luther, vous verriez comme cet esprit d'examen et de liberté qu'ils respirent mettrait en vous une autre âme, et vous ouvrirait une nouvelle vie.

— Ma vie, c'est mon amour pour Diane, répondit Gabriel ; mon âme, c'est une tâche sainte que Dieu m'a imposée et que j'espère accomplir.

— Amour et tâche d'un homme, reprit Gaspard, mais qui doivent pouvoir se concilier, certes, avec la tâche et l'amour d'un chrétien ! Vous êtes jeune et aveuglé, ami ; mais, je ne le prévois que trop, et mon cœur saigne de vous le prédire, le malheur vous dessillera les yeux. Votre générosité et votre pureté vous attireront tôt ou tard des douleurs dans cette cour licencieuse et méchante, comme les grands arbres, dans un air de tempête, attirent la foudre. Vous réfléchirez alors à ce que je vous dis aujourd'hui. Vous connaîtrez nos livres, celui-ci, par exemple, reprit l'amiral en montrant sur sa table un volume ouvert qu'il prit. Vous comprendrez ces paroles hardies et sévè-

res, mais justes et belles, que vient de nous faire entendre un jeune homme comme vous, conseiller au parlement de Bordeaux, qu'on appelle Etienne de la Boétie. Vous direz alors, Gabriel, avec ce livre vigoureux de *La servitude volontaire* : « Quel malheur ou quel vice de voir un nombre infini, non pas obéir, mais servir ; non pas être gouvernés, mais tyrannisés d'un seul, et non pas d'un Hercule ni d'un Samson, mais d'un seul hommeau, et le plus souvent du plus lâche et féminin de la nation, tout empêché de servir virilement à quelque femmelette. »

— Ce sont là, en effet, dit Gabriel, de dangereux et audacieux discours, et qui étonnent l'intelligence. Vous avez d'ailleurs raison, monsieur l'amiral, il se peut qu'un jour la colère me jette dans vos rangs, et que l'oppression me mette du parti des opprimés. Mais jusque-là, voyez-vous, ma vie est trop pleine pour que ces idées nouvelles que vous me présentez puissent y tenir, et j'ai à faire trop de choses pour avoir le temps de méditer des livres.

Néanmoins, Gaspard de Coligny développa encore avec chaleur les doctrines et les idées qui fermentaient alors comme un vin nouveau dans son esprit, et la conversation se prolongea longtemps entre le jeune homme passionné et l'homme convaincu, l'un résolu et fougueux comme l'action, l'autre grave et profond comme la pensée.

L'amiral d'ailleurs ne se trompait guère dans ses sombres prévisions, et le malheur devait en effet se charger de féconder les germes que cet entretien semait dans l'âme ardente de Gabriel.

XXXIII.

LA SOEUR BÉNIE.

C'était une soirée d'août sereine et splendide. Dans le ciel, d'un bleu calme et profond, tout parsemé d'étoiles, la

lune cependant ne s'était pas encore levée ; mais la nuit, plus mystérieuse, n'en était que plus rêveuse et plus charmante.

Cette douce tranquillité contrastait singulièrement avec le mouvement et le fracas qui avaient rempli la journée. Les Espagnols avaient donné deux assauts consécutifs. Ils avaient été repoussés deux fois, mais non sans faire plus de morts et plus de blessés que le petit nombre des défenseurs de la place ne pouvait en supporter. L'ennemi, au contraire, avait de puissantes réserves et des troupes fraîches pour remplacer les troupes fatiguées. Aussi Gabriel, toujours sur ses gardes, craignait que les deux assauts du jour n'eussent pour but unique d'épuiser les forces et la vigilance des assiégeans, afin de favoriser un troisième assaut ou une surprise nocturne. Cependant dix heures venaient de sonner à la Collégiale, et rien ne confirmait ces soupçons. Pas une lumière ne brillait parmi les tentes espagnoles. Dans le camp, comme dans la ville, on n'entendait que le cri monotone des sentinelles, et, comme la ville, le camp semblait se reposer des rudes fatigues de la journée.

En conséquence, Gabriel, après une dernière ronde autour des remparts, crut pouvoir se relâcher un moment de cette surveillance de toutes les minutes dont il avait entouré la ville, comme un fils sa mère malade. Saint-Quentin, depuis l'arrivée du jeune homme, avait résisté déjà quatre jours. Quatre jours encore, et il aurait tenu la promesse faite au roi, et le roi n'aurait plus qu'à tenir la sienne.

Gabriel avait ordonné à son écuyer de le suivre, mais sans lui dire où il allait. Depuis la déconvenue de la veille auprès de la supérieure, il commençait à se défier, sinon de la fidélité, au moins de l'intelligence de Martin-Guerre. Il s'était donc gardé de lui faire part des précieux renseignemens que Jean Peuquoy lui avait donnés, et le Martin-Guerre postiche, qui croyait n'accompagner son maître qu'à une ronde militaire, fut assez étonné de le voir se diriger vers le boulevard de la Reine, où la grande ambulance avait été établie.

— Allez-vous donc voir quelque blessé, monseigneur? dit-il.

— Chut! répondit seulement Gabriel en mettant un doigt sur ses lèvres.

La principale ambulance, devant laquelle Gabriel et Arnauld arrivaient en ce moment, avait été placée auprès des remparts, non loin du faubourg d'Isle, qui était l'endroit le plus périlleux et celui par conséquent où les secours étaient le plus nécessaires. C'était un grand bâtiment qui servait, avant le siége, de magasin à fourrage, mais qu'on avait dû mettre par urgence à la disposition des chirurgiens. La douceur d'une nuit d'été avait permis de laisser ouverte la porte du milieu de l'ambulance, pour renouveler et rafraîchir l'air. Du bas des marches d'une galerie extérieure, Gabriel pouvait donc déjà, à la lueur des lampes allumées sans cesse, plonger son regard dans cette salle des souffrances.

Le spectacle était navrant. Il y avait bien çà et là quelques lits sanglans dressés à la hâte; mais ce luxe n'était accordé qu'aux privilégiés. La plupart des malheureux blessés gisaient à terre sur des matelas, des couvertures, et même sur la paille. Des gémissemens aigus ou plaintifs appelaient de toutes parts les chirurgiens et leurs aides qui, malgré leur zèle, ne pouvaient entendre à tous cependant. Ils allaient au pansement le plus nécessaire, à l'amputation la plus pressée et les autres devaient attendre. Et le tremblement de la fièvre ou les convulsions de l'agonie tordaient sur leur grabat les misérables; et si, dans quelque coin, l'un d'eux étendu restait sans mouvement et sans cri, le drap-linceul, ramené sur sa tête, disait assez qu'il ne devait plus jamais remuer ou se plaindre.

Devant ce douloureux et lugubre tableau, les cœurs les plus vaillans et les plus pervers auraient perdu leur endurcissement et leur courage. Arnauld du Thill ne put s'empêcher de frissonner et Gabriel de pâlir.

Mais, tout à coup, sur cette pâleur soudaine du jeune homme un sourire attendri se dessina. Au milieu de cet enfer rempli d'autant de douleurs que celui de Dante, l'ange calme et radieux, la douce Béatrix, venait de lui ap-

paraître. Diane, ou plutôt la sœur Bénie, venait de passer, sereine et mélancolique, au milieu de tous ces pauvres blessés.

Jamais elle n'avait semblé plus belle à Gabriel ébloui. Certes, aux fêtes de la cour, l'or, les diamans et le velours ne lui seyaient pas comme, dans cette morne ambulance, la robe de bure et la guimpe blanche de la religieuse. A son profil pur, à sa chaste démarche, à son consolant regard, on eût dû la prendre pour la Pitié elle-même descendue en ce lieu de souffrances. La pensée chrétienne ne pouvait pas s'incarner sous une forme plus admirable, et rien n'était touchant comme de voir cette beauté choisie se pencher sur ces fronts hâves et défigurés par l'angoisse, et cette fille de roi tendre sa petite main émue à ces soldats sans nom qui allaient mourir.

Gabriel songea involontairement à madame Diane de Poitiers occupée sans doute, en ce moment même, de dilapidations joyeuses et d'impudiques amours, et Gabriel, frappé de ce contraste étrange entre les deux Diane, se dit qu'à coup sûr Dieu avait fait les vertus de la fille pour racheter les fautes de la mère.

Tandis que Gabriel, dont le défaut n'était pourtant pas d'être un rêveur, se livrait à sa contemplation et à ses comparaisons sans s'apercevoir que le temps passait, dans l'intérieur de l'ambulance la tranquillité s'établissait peu à peu. La soirée en effet était déjà avancée ; les chirurgiens achevaient leur tournée ; le mouvemont cessait et aussi le bruit. On recommandait aux blessés le silence et le repos et des breuvages assoupissans aidaient à la recommandation. On entendait encore bien çà et là quelques gémissemens plaintifs, mais plus de ces cris déchirans de tout à l'heure. Avant qu'une demi-heure se fût écoulée, tout redevint calme, autant que la souffrance peut être calme.

Diane avait adressé aux malades ses dernières paroles de consolation, et les avait, après les médecins et mieux qu'eux, exhortés à la paix et à la patience. Tous obéissaient de leur mieux à sa voix doucement impérieuse. Quand elle vit que pour chacun d'eux les prescriptions ordonnées étaient rem-

plies, et qu'en ce moment nul n'avait plus besoin d'elle, elle respira longuement, comme pour soulager sa poitrine oppressée et s'approcha de la galerie extérieure, sans doute afin de respirer un peu à la porte l'air frais du soir, et de se reposer des misères et des infirmités des hommes en contemplant les étoiles de Dieu.

Elle vint, en effet, s'appuyer sur une sorte de balustre de pierre, et son regard levé au ciel n'aperçut pas au bas des marches, à dix pas d'elle, Gabriel ravi en extase à son aspect comme devant une apparition céleste.

Un assez brusque mouvement de Martin-Guerre, qui ne semblait pas partager ce ravissement, ramena notre amoureux sur la terre.

— Martin, dit-il à son écuyer à voix basse, tu vois quelle occasion unique m'est offerte. Je dois, je veux en profiter, et parler, peut-être hélas! pour la dernière fois, à madame Diane. Toi, veille cependant à ce qu'on ne nous interrompe pas, et fais le guet un peu à l'écart, tout en restant néanmoins à portée de ma voix. Va, mon fidèle serviteur, va.

— Mais, monseigneur, objecta Martin, ne craignez-vous pas que madame la supérieure?...

— Elle est dans une autre salle probablement, reprit Gabriel. Et puis, il n'y a pas à hésiter devant la nécessité qui peut désormais nous séparer pour toujours.

Martin parut se résigner et s'éloigna en jurant, mais tout bas.

Pour Gabriel, il s'approcha de Diane un peu plus, et, contenant sa voix afin de n'éveiller l'attention de personne, appela doucement :

— Diane! Diane!

Diane tressaillit; mais ses yeux, qui n'avaient pas encore eu le temps de s'habituer à l'ombre, ne virent pas d'abord Gabriel.

— M'appelle-t-on? dit-elle; et qui m'appelle ainsi?

— Moi! répondit Gabriel, comme si le monosyllabe de Médée devait suffire pour le faire reconnaître.

Il suffit en effet, car Diane, sans en demander davantage, reprit d'une voix que l'émotion et la surprise faisaient tremblante.

— Vous, monsieur d'Exmès! est-ce bien vous? et que voulez-vous de moi en ce lieu et à cette heure? Si, comme on me l'avait annoncé, vous m'apportez des nouvelles du roi mon père, vous avez bien tardé, et vous choisissez mal l'endroit et le moment. Sinon, vous le savez, je n'ai rien à entendre de vous et je ne veux rien entendre. Eh bien! monsieur d'Exmès, vous ne répondez pas? ne m'avez-vous pas comprise? Vous vous taisez? que signifie ce silence, Gabriel?

— Gabriel! à la bonne heure donc! s'écria le jeune homme. Je ne vous répondais pas, Diane, parce que vos froides paroles me glaçaient, et que je ne trouvais pas la force de vous appeler *madame*, comme vous m'appeliez *monsieur*. C'est bien assez déjà de vous dire : Vous!

— Ne m'appelez pas madame et ne m'appelez plus non plus Diane. Madame de Castro n'est plus ici; c'est la sœur Bénie qui est devant vous. Appelez-moi ma sœur, et je vous appellerai mon frère!

— Quoi! qu'est-ce à dire? s'écria Gabriel en reculant épouvanté. Moi, vous nommer ma sœur! pourquoi voulez-vous, grand Dieu! que je vous nomme ma sœur?

— Mais c'est le nom qu'à présent tout le monde me donne, reprit Diane. Est-ce donc un nom si effrayant?

— Oh! oui, oui, certes! ou plutôt non; pardonnez-moi, je suis fou. C'est un titre doux et charmant; je m'y habituerai, Diane, je m'y habituerai... ma sœur.

—Vous voyez, reprit Diane en souriant tristement. C'est d'ailleurs le vrai nom chrétien qui me convient désormais; car, bien que je n'aie pas encore prononcé mes vœux, je suis déjà religieuse par le cœur; et je le serai bientôt par le fait, j'espère, dès que j'aurai obtenu la permission du roi. M'apportez-vous cette permission, mon frère?

— Oh! fit Gabriel avec douleur et reproche.

— Mon Dieu! reprit Diane, il n'y a, je vous assure, aucune amertume dans mes paroles. J'ai tant souffert depuis quelque temps parmi les hommes, que naturellement je cherche mon refuge en Dieu. Ce n'est pas le dépit qui me fait agir et parler, c'est la douleur.

Il n'y avait, en effet, dans l'accent de Diane que de la dou-

leur et de la tristesse. Et dans son cœur pourtant se mêlait à cette tristesse une joie involontaire qu'elle n'avait pu contenir à l'aspect de Gabriel, de Gabriel qu'elle avait cru autrefois perdu pour son amour et pour ce monde, et qu'elle retrouvait aujourd'hui énergique, fort et peut-être tendre.

Aussi, sans le vouloir, sans le savoir, elle avait descendu de deux ou trois degrés l'escalier, et, attirée par un aimant invincible, s'était ainsi rapprochée de Gabriel.

— Ecoutez, dit celui-ci, il faut que le malentendu cruel qui a déchiré nos deux cœurs cesse à la fin. Je ne puis supporter plus longtemps cette pensée que vous me méconnaissez, que vous croyez à mon indifférence, ou, qui sait? à ma haine. Cette idée affreuse me trouble, même dans la tâche sainte et difficile que je dois accomplir. Mais venez un peu à l'écart... ma sœur, vous avez encore confiance en moi, n'est-ce pas? Eloignons-nous, je vous prie, de cette place ; si l'on ne peut nous voir, on peut nous entendre, et j'ai des raisons de craindre qu'on ne veuille troubler notre entretien, cet entretien qui, je vous le dis, ma sœur, est nécessaire à ma raison et à ma tranquillité.

Diane ne réfléchit plus. De tels mots prononcés par une telle bouche étaient tout-puissans sur elle. Elle remonta seulement deux marches pour voir dans la salle de l'ambulance si l'on n'avait pas besoin d'elle, et, trouvant tout en repos comme il fallait, elle redescendit aussitôt vers Gabriel, appuyant sa main confiante sur la main loyale de son *gentilhomme.*

— Merci ! lui dit Gabriel, les momens sont précieux ; car ce que je crains, le savez-vous, c'est que la supérieure, qui connaît mon amour maintenant, ne vienne s'opposer à cette explication, grave et pure pourtant comme mon affection pour vous, ma sœur,

— C'est donc cela, reprit Diane, qu'après m'avoir parlé elle-même de votre arrivée et du désir que vous aviez de m'entretenir, la bonne mère Monique, instruite par quelqu'autre sans doute du passé que je lui avais en partie caché, je l'avoue, m'a empêchée depuis trois jours de sortir du couvent, et aurait voulu encore m'y retenir ce soir, si,

mon tour de veille à l'ambulance étant arrivé, je n'avais tenu absolument à remplir mon douloureux devoir. Oh! Gabriel! la tromper, cette douce et vénérable amie, n'est-ce pas bien mal à moi?

— Faut-il donc vous répéter, reprit Gabriel avec mélancolie, que vous êtes auprès de moi comme auprès d'un frère, hélas! que je dois, que je veux faire taire tous les tressaillemens de mon cœur, et vous parler uniquement comme un ami, certes toujours dévoué et qui mourrait pour vous avec joie, mais qui écoutera sa tristesse bien plutôt que son amour, soyez tranquille!

— Alors parlez donc, mon frère, reprit Diane.

Mon frère! ce nom terrible et charmant rappelait toujours à Gabriel l'étrange et solennelle alternative où la destinée l'avait placé, et, comme un mot magique, chassait les ardentes pensées qu'auraient pu éveiller au cœur du jeune homme la nuit solitaire et la ravissante beauté de sa bien-aimée.

— Ma sœur, dit-il d'une voix assez ferme, j'avais absolument besoin de vous voir et de vous parler, pour vous adresser deux prières: l'une qui a trait au passé, l'autre qui se rapporte à l'avenir. Vous êtes bonne et généreuse, Diane, et vous les accorderez toutes deux à un ami qui ne vous rencontrera peut-être plus sur son chemin en ce monde, et qu'une mission fatale et dangereuse expose à toute minute à la mort.

— Oh! ne dites pas cela, ne dites pas cela! s'écria madame de Castro prête à défaillir, et mesurant, éperdue, son amour à son épouvante.

— Je vous dis cela, ma sœur, repartit Gabriel, non pour que vous vous alarmiez, mais pour que vous ne me refusiez pas un pardon et une grâce. Le pardon est pour cet effroi et ce chagrin qu'a dû vous causer mon délire, le jour où je vous ai vue pour le dernière fois à Paris. J'ai jeté dans votre pauvre cœur l'épouvante et la désolation. Hélas! ma sœur, ce n'était pas moi qui vous parlais, c'était la fièvre. Je ne savais pas ce que je disais, vraiment; et une révélation terrible reçue ce jour-là même, et que j'avais peine à contenir en moi, m'en-

plissait de démence et de désespoir. Vous vous souvenez peut-être, ma sœur, que c'est en vous quittant que je fus pris de cette longue et douloureuse maladie qui faillit me coûter la vie ou au moins la raison ?

— Si je m'en souviens, Gabriel ! s'écria Diane.

— Ne m'appelez pas Gabriel, par grâce ! appelez-moi mon frère toujours, comme tout à l'heure ; appelez-moi mon frère ! Ce nom qui me faisait peur d'abord, j'ai besoin de l'entendre à présent.

— Comme vous voudrez... mon frère, reprit Diane étonnée.

Mais en ce moment, à cinquante pas d'eux, le bruit régulier d'une troupe en marche se fit entendre, et la sœur Bénie se serra contre Gabriel avec crainte.

— Qui vient là ? mon Dieu ! on va nous voir ! dit-elle.

— C'est une patrouille de nos hommes, reprit Gabriel assez contrarié.

— Mais ils vont passer auprès de nous, me reconnaître ou appeler. Oh ! laissez-moi rentrer avant qu'ils n'approchent ; laissez-moi me sauver, je vous en supplie.

— Non, il est trop tard, reprit Gabriel en la retenant. Fuir maintenant, ce serait se montrer. Par ici, plutôt ; venez par ici, ma sœur.

Et, suivi de Diane tremblante, il monta en toute hâte un escalier caché par une rampe de pierre, qui conduisait sur les remparts mêmes. Là, il plaça Diane et se plaça lui-même entre une guérite non gardée et les créneaux.

La patrouille passa à vingt pas sans les voir.

— Que voilà un point mal protégé ! se dit Gabriel, chez qui son idée fixe veillait toujours.

Mais il revint aussitôt à Diane, à peine rassurée encore

— Soyez tranquille maintenant, ma sœur, lui dit-il ; le péril est passé. Mais écoutez-moi, car le temps passe, et j'ai encore sur mon cœur les deux poids qui l'oppressaient. Vous ne m'avez pas dit d'abord que vous m'aviez pardonné ma folie, et j'ai toujours à porter ce lourd fardeau du passé.

— Pardonne-t-on la fièvre et le désespoir ? reprit Diane ; non, mon frère, on les plaint et on les console. Je ne vous

en voulais, pas, je pleurais ; à présent, vous voilà revenu à la raison et à la vie, et je suis, moi, résignée à la volonté de Dieu.

— Ah ! ce n'est pas le tout que la résignation, ma sœur, s'écria Gabriel, il faut que vous ayez l'espérance. C'est pour cela que j'ai voulu vous voir. Vous m'avez délivré de mon remords du passé, merci ! Mais il faut que vous m'ôtiez de dessus la poitrine mon angoisse pour votre avenir. Vous êtes, voyez-vous, un des buts rayonnans de mon existence. Il faut que, tranquille sur ce but, je n'aie à me préoccuper, en y marchant, que des périls du chemin ; il faut que je sois certain de vous trouver au terme de ma route, avec un sourire, triste si j'échoue, et joyeux si je réussis, mais, en tout cas, avec un sourire ami. Pour cela, il ne doit pas y avoir entre nous de méprise. Cependant, ma sœur, il sera nécessaire que vous me croyiez sur parole et que vous ayiez en moi un peu de confiance ; car le secret qui réside au fond de mes actions ne m'appartient pas ; j'ai juré de le garder, et si je veux qu'on tienne les engagemens pris envers moi, je dois tenir aussi les engagemens pris par moi envers les autres.

— Expliquez-vous, dit Diane.

— Ah ! reprit Gabriel, vous voyez bien que j'hésite et que je cherche des détours, parce que je songe à cet habit que vous portez, à ce nom de sœur que je vous donne, et, plus que tout cela, au profond respect qu'il y a pour vous dans mon cœur ; et je ne veux prononcer aucune parole qui réveille ou des souvenirs trop enivrans, ou des illusions trop dangereuses. Et pourtant, il faut bien que je vous le dise, que jamais votre image adorée ne s'est effacée ou seulement affaiblie en mon âme, et que rien et personne ne pourra l'affaiblir jamais !

— Mon frère !... interrompit Diane, à la fois confuse et charmée.

— Oh ! écoutez-moi jusqu'au bout, ma sœur, reprit Gabriel. Je vous le répète, rien n'a altéré et rien n'altérera jamais cet ardent... dévouement que je vous ai consacré ; et même, je suis heureux de le penser et de le dire, quoi qu'il advienne, il me sera toujours, non-seulement permis,

mais commandé presque de vous aimer. Seulement, de quelle nature devra être cette tendresse? Dieu seul le sait, hélas! mais nous le saurons bientôt aussi, je l'espère. En attendant, voici ce que j'ai à vous demander, sœur : Confiante au Seigneur et en votre frère, vous laisserez faire la Providence et mon amitié, n'espérant rien, mais ne désespérant pas non plus. Comprenez-moi bien. Vous m'avez dit autrefois que vous m'aimiez, et, pardonnez-moi! je sens dans mon cœur que vous pouvez m'aimer encore, si le destin le veut bien. Or, je désire atténuer ce que mes paroles ont eu de trop désolant dans ma folie, lorsque je vous ai quittée au Louvre. Il ne faut ni nous leurrer de vaines chimères, ni croire que tout est décidément fini pour nous en ce monde. Attendez. D'ici à peu de temps je viendrai vous dire de deux choses l'une ; ou bien : Diane, je t'aime, souviens-toi de notre enfance et de tes aveux ; il faut que tu sois à moi, Diane, et que, par tous les moyens possibles, nous obtenions du roi son consentement à notre union. Ou bien, je vous dirai : Ma sœur, une fatalité invincible s'oppose à notre amour et ne veut pas que nous soyons heureux ; rien ne dépend de nous en tout ceci, et c'est quelque chose de surhumain, de divin presque, qui vient se placer entre nous, ma sœur. Je vous rends votre promesse. Vous êtes libre. Donnez votre vie à un autre, vous n'en serez ni à blâmer, ni même, hélas! à plaindre; non, nos larmes même seraient ici de trop. Courbons la tête sans mot dire, et acceptons notre destinée inévitable. Vous me serez toujours chère et sacrée ; mais nos deux existences qui pourront, Dieu merci! se cotoyer encore, ne pourront jamais se mêler.

— Quelle étrange et redoutable énigme! ne put s'empêcher de dire madame de Castro, perdue dans une rêverie pleine d'effroi.

— Cette énigme, reprit Gabriel, je pourrai sans doute vous en dire le mot alors. Jusque-là, vous creuseriez en vain l'abîme de ce secret, ma sœur. Jusque-là donc, attendez et priez. Me promettez-vous, d'abord, de croire en mon cœur, et puis, de ne plus nourrir la pensée désolée de renoncer au monde pour vous ensevelir dans un cloître?

Me promettez-vous d'avoir la foi et l'espérance, comme vous avez déjà la charité ?

— Foi en vous, espérance en Dieu, oui, je puis vous promettre cela maintenant, mon frère. Mais pourquoi voulez-vous que je m'engage à retourner dans le monde, si ce n'est pour vous y accompagner. Mon âme, n'est-ce pas assez! pourquoi voulez-vous que je vous soumette aussi ma vie, quand ce n'est pas à vous peut-être que je devrai la consacrer? Tout n'est donc en moi et autour de moi que ténèbres, mon Dieu!

— Sœur, dit Gabriel de sa voix pénétrante et solennelle, je vous demande cette promesse pour marcher paisible et fort désormais dans ma voie redoutable et mortelle peut-être, et pour être sûr de vous trouver libre et prête au rendez-vous que je vous donne.

— C'est bien, mon frère, je vous obéirai, dit Diane.

— Oh! merci, merci! s'écria Gabriel. L'avenir m'appartient maintenant. Voulez-vous mettre votre main dans la mienne comme gage de votre promesse, ma sœur?

— La voici, mon frère.

— Ah! je suis sûr de vaincre à présent, reprit l'ardent jeune homme. Il me semble que rien ne sera plus désormais contraire à mes désirs et à mes desseins.

Mais, comme pour donner un double démenti à ce rêve, en ce moment même des voix appelant la sœur Bénie s'écrièrent du côté de la ville, et, dans le même temps, Gabriel crut entendre derrière lui un léger bruit du côté des fossés. Mais il ne s'occupa d'abord que de l'effroi de Diane.

— On me cherche, on m'appelle! Jésus! si on nous trouvait ensemble! Adieu, mon frère, adieu, Gabriel.

— Au revoir, ma sœur, au revoir Diane. Allez! je reste ici. Vous serez sortie seulement pour prendre l'air. A bientôt, et merci encore.

Diane se hâta de redescendre l'escalier et d'aller au-devant des gens portant des torches qui l'appelaient de toutes parts à tue-tête, précédés par la mère Monique.

Qui donc avait, par ses insinuations faussement niaises, donné l'éveil à la supérieure? qui, si ce n'est mons Arnauld, mêlé, avec la mine la plus piteuse du monde, à

ceux qui cherchaient la sœur Bénie. Personne n'avait un air candide comme ce coquin-là ! aussi ressemblait-il au bon Martin-Guerre.

Gabriel, rassuré en voyant de loin Diane rejoindre sans encombre la mère Monique et sa troupe, s'apprêtait aussi à quitter les remparts, quand tout à coup une ombre se dressa derrière lui.

Un homme, un ennemi, armé de toutes pièces, enjambait la muraille.

Courir à cet homme, le renverser d'un coup d'épée, et, tout en criant : Alarme ! alarme ! d'une voix retentissante, s'élancer à la tête de l'échelle dressée contre les murs, et toute chargée d'Espagnols, ce fut pour Gabriel l'affaire d'un instant.

Il s'agissait tout simplement d'une surprise nocturne, et Gabriel ne s'était pas trompé, l'ennemi avait donné coup sur coup deux assauts dans le jour pour pouvoir hasarder plus sûrement dans la nuit cette tentative hardie.

Mais la Providence, ou, pour parler plus véridiquement et plus païennement, l'Amour avait amené là Gabriel. Avant qu'un second ennemi eût le temps de suivre sur la plate-forme celui qu'il avait déjà abattu, il saisit de ses mains vigoureuses les deux montans de l'échelle et les dix assiégeans qu'elle portait.

Leurs cris, en se brisant à terre, se mêlèrent aux cris de Gabriel appelant toujours : Aux armes ! Pourtant, à vingt pas plus loin, une autre échelle s'était déjà dressée, et, là, pas de point d'appui pour Gabriel ! Par bonheur, il avisa dans l'ombre une grosse pierre, et, le danger doublant sa vigueur, il put la soulever jusque sur le parapet, d'où il n'eut qu'à la pousser sur la seconde échelle : ce poids terrible la brisa en deux du coup, et les malheureux qui y montaient, assommés ou meurtris, vinrent tomber dans les fossés, effrayant de leur agonie leurs compagnons dès lors hésitant.

Cependant les cris de Gabriel avaient donné l'alarme ; les sentinelles l'avaient propagée ; les tambours battaient le rappel ; le tocsin de la Collégiale retentit à coups pressés. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, et plus de cent

hommes déjà étaient accourus auprès du vicomte d'Exmès, prêts à repousser avec lui les assaillans qui oseraient se présenter encore, et tirant même avec avantage sur ceux qui étaient dans les fossés et qui ne pouvaient répondre au feu de leurs arquebuses.

Le hardi coup de main des Espagnols était donc manqué. Il ne pouvait réussir que si, en réalité, le point de l'attaque avait été dégarni de défenseurs, comme on avait cru le remarquer. Mais Gabriel, en se trouvant là, avait déjoué la surprise. Les assiégeans n'avaient plus qu'à battre en retraite, ce qu'ils firent au plus vite, mais non pas sans laisser nombre de morts, et sans emporter nombre de blessés.

La ville était sauvée encore une fois, et encore une fois grâce à Gabriel.

Mais il fallait qu'elle tînt bon quatre longs jours encore, pour que la promesse faite au roi fût accomplie.

XXXIV.

UNE VICTORIEUSE DÉFAITE.

L'échec inattendu qu'ils venaient de subir eut pour premier effet de décourager les assiégeans, et ils semblèrent comprendre qu'ils ne s'empareraient décidément de la ville qu'après avoir anéanti un à un les moyens de résistance qu'elle pouvait leur opposer encore. Donc, pendant trois jours, ils ne tentèrent pas de nouvel assaut; mais toutes leurs batteries tonnèrent, toutes leurs mines jouèrent sans relâche et sans repos. Les hommes qui défendaient la place, animés d'un esprit surhumain, leur paraissaient invincibles; ils s'attaquèrent aux murailles, et les murailles furent moins solides que les poitrines. Les tours croulaient,

les fossés se comblaient, toute la ceinture de la ville tombait lambeau par lambeau.

Puis, quatre jours après leur surprise nocturne, les Espagnols se hasardèrent enfin à l'assaut. C'était le huitième et dernier jour demandé à Henri II par Gabriel. Si l'attaque des ennemis échouait encore cette fois, son père était sauvé comme la ville ; sinon, toutes ses peines et tous ses efforts devenaient inutiles, le vieillard, Diane et lui-même, Gabriel, étaient perdus.

Aussi, quel furieux courage il déploya dans cette journée suprême, c'est ce qu'il est plus qu'impossible de dire. On n'eût pas cru qu'il pût y avoir dans l'âme et dans le corps d'un homme tant de puissance et d'énergie. Il ne voyait pas les dangers et la mort, mais seulement la pensée de son père et de sa fiancée, et il marchait contre les piques et au devant des balles et des boulets comme s'il eût été invulnérable. Un éclat de pierre l'atteignit au côté et un fer de lance au front, mais il ne sentait pas ses blessures ! il semblait ivre de bravoure ; il allait, courant, frappant, exhortant de la voix et de l'exemple. On le voyait partout où le péril était le plus urgent. Comme l'âme anime tout le corps, il animait toute cette ville : il était dix, il était vingt, il était cent. Et, dans cette exaltation prodigieuse, le sang-froid et la prudence ne lui manquaient pas. D'un coup d'œil plus prompt que l'éclair il apercevait le danger et y parait sur-le-champ. Puis, quand les assaillans cédaient, quand les nôtres, électrisés par cette valeur contagieuse, reprenaient évidemment l'avantage, vite Gabriel s'élançait à un autre poste menacé ; et sans se lasser, sans s'affaiblir, recommençait son heroïque mission.

Cela dura six heures, depuis une heure jusqu'à sept.

A sept heures, la nuit tombait et les Espagnols battaient en retraite de toutes parts. Derrière quelques pans de murs, avec quelques ruines de tours et quelques soldats décimés et mutilés, Saint-Quentin avait encore prolongé d'un jour, de plusieurs jours peut-être, sa glorieuse résistance.

Quand le dernier ennemi quitta le dernier poste attaqué, Gabriel tomba entre les mains de ceux qui l'entouraient, épuisé de fatigue et de joie.

On le porta triomphalement à la maison de ville.

Ses blessures d'ailleurs étaient légères et son évanouissement ne pouvait se prolonger. Quand il revint à lui, l'amiral de Coligny tout radieux était à ses côtés.

— Monsieur l'amiral, dit pour premier mot Gabriel, je n'a pas rêvé, n'est-ce pas? il y a bien eu aujourd'hui un assaut terrible que nous avons encore repoussé ?

— Oui, ami, et en partie grâce à vous, répondit Gaspard.

— Et les huit jours que le roi m'avait accordés sont écoulés ! s'écria Gabriel. Oh ! merci, merci ! mon Dieu!

— Et pour achever de vous reconforter, ami, reprit l'amiral, je vous apporte d'excellentes nouvelles. Protégée par notre défense de Saint-Quentin, la défense de tout le territoire s'organise, à ce qu'il paraît ; un de mes espions, qui a pu voir le connétable et entrer pendant le tumulte d'aujourd'hui, me donne là-dessus les meilleures espérances. Monsieur de Guise est arrivé à Paris avec l'armée de Piémont, et, de concert avec le cardinal de Lorraine, prépare à la résistance les villes et les hommes. Saint-Quentin dépeuplé et démantelé ne pourra pas résister au premier assaut, mais son œuvre et la nôtre est faite ; et la France est sauvée, ami. Oui, tout s'arme derrière nos fidèles remparts; la noblesse et tous les ordres de l'Etat se soulèvent, les recrues abondent, les dons gratuits pleuvent, deux corps auxiliaires allemands viennent d'être engagés. Quand l'ennemi en aura fini avec nous, et cela par malheur ne peut plus tarder, il trouvera du moins après nous à qui parler. La France est sauvée, Gabriel !

— Ah ! monsieur l'amiral, vous ne savez pas tout le bien que vous me faites, reprit Gabriel. Mais permettez-moi une question : ce n'est pas par un vain sentiment d'amour-propre que je vous la fais au moins! vous me connaissez trop maintenant pour le croire, non ! il y a au fond de ma demande un motif bien sérieux et bien grave, allez ! Monsieur l'amiral, en deux mots, croyez-vous que ma présence ici depuis huit jours ait été pour quelque chose dans l'heureux résultat de la défense de Saint-Quentin ?

— Pour tout, ami, pour tout ! répondit Gaspard avec une généreuse franchise. Le jour de votre arrivée, vous l'avez

vu, sans votre intervention bien inattendue, je cédais, j'allais plier sous la responsabilité terrible dont on chargeait ma conscience, je rendais moi-même aux Espagnols les clefs de cette cité que le roi avait confiée à ma garde. Le lendemain, n'avez-vous pas achevé votre œuvre en introduisant dans la ville un secours, faible sans doute, mais qui a suffi à remonter les esprits des assiégés ? Je ne parle pas des excellens conseils que vous donniez à nos mineurs et à nos ingénieurs. Je ne parle pas du brillant courage que vous avez toujours et partout déployé à chaque assaut. Mais, il y a quatre jours, qui a miraculeusement préservé la ville de cette surprise nocturne ? Mais, aujourd'hui même, qui, avec une audace et un bonheur inouïs, a prolongé encore une résistance que je croyais moi-même désormais impossible ? vous, toujours vous, ami, qui, partout présent et prêt sans cesse sur toute la ligne de nos remparts, sembliez vraiment partager le don d'ubiquité des anges; si bien que nos soldats ne vous appellent plus autrement que le capitaine *cinq-cents* ! Gabriel, je vous le dis avec une joie sincère et une reconnaissance profonde, vous êtes le premier et le seul sauveur de cette ville et, par conséquent, de la France

— Oh ! grâces vous soient rendues, monsieur l'amiral, dit Gabriel, pour vos bonnes et vos indulgentes paroles ! Mais pardon ! est-ce que vous voudrez bien les répéter devant Sa Majesté ?

— Ce n'est pas seulement ma volonté, ami, reprit l'amiral, c'est mon devoir, et vous savez qu'à son devoir Gaspard de Coligny ne fault jamais.

— Quel bonheur ! fit Gabriel, et quelle obligation ne vous aurai-je pas, monsieur l'amiral ! Mais voulez-vous ajouter encore à ce service ? Ne parlez à personne, je vous prie, pas même à monsieur le connétable, à monsieur le connétable surtout, de ce que j'ai pu faire pour vous aider dans votre glorieuse tâche. Que le roi le sache seul. Sa Majesté verra par là que je n'ai pas travaillé pour la gloire et le bruit, mais seulement pour tenir un engagement pris vis-à-vis d'elle, et elle a dans les mains pour me récompenser, si elle le souhaite, un prix mille fois plus enviable que tous les honneurs et toutes les dignités de son royaume.

Oui, monsieur l'amiral, que ce prix me soit accordé, et la dette de Henri II envers moi, si dette il y a, sera payée au centuple.

— Il faut donc que la récompense soit en effet magnifique, reprit l'amiral. Dieu veuille que la reconnaissance du roi ne vous en frustre pas! Je ferai d'ailleurs comme vous le désirez, Gabriel, et, quoiqu'il m'en coûte de me taire sur vos mérites, puisque vous l'exigez, je me tairai.

— Ah! s'écria Gabriel, qu'il y a donc longtemps que je n'ai gouté une tranquillité pareille à celle que j'éprouve en ce moment! Que c'est bon d'espérer et de croire un peu à l'avenir! maintenant j'irai tout gaîment aux remparts, je me battrai le cœur léger, et il me semble que je serai invincible. Est-ce que le fer ou le plomb oseraient toucher un homme qui espère?

— Ne vous y fiez pas trop, ami, cependant! reprit en souriant Coligny. Déjà je puis vous dire à coup sûr que cette certitude de victoire vous mentira. La ville est presque ouverte désormais; quelques coups de canon auront bientôt mis à bas ses derniers fragmens de murailles et ses derniers fragmens de tours. De plus, il ne nous reste guère de bras valides, et les soldats qui ont si bravement jusqu'ici suppléé aux remparts vont nous manquer à leur tour. Le prochain assaut rendra l'ennemi maître de la place, ne nous faisons pas illusion là-dessus.

— Mais, monsieur de Guise ne peut-il pas nous envoyer de Paris des secours? demanda le vicomte d'Exmès.

— Monsieur de Guise, répondit Gaspard, n'exposera pas ses précieuses ressources pour une ville prise aux trois quarts, et monsieur de Guise fera bien. Qu'il garde ses hommes au cœur de la France, c'est là qu'ils sont nécessaires. Saint-Quentin est sacrifié. La victime expiatoire a lutté assez longtemps. Dieu merci! il ne lui reste plus qu'à tomber noblement, et c'est à quoi nous tâcherons de l'aider encore, n'est-il pas vrai, Gabriel? Il faut que le triomphe des Espagnols devant Saint-Quentin leur coûte plus cher qu'une défaite. Nous ne nous battons plus à présent pour nous sauver, mais pour nous battre.

— Oui, pour le plaisir, pour le luxe! reprit joyeusement

Gabriel, plaisir de héros ! monsieur l'amiral, luxe digne de vous ! Eh bien ! soit, amusons-nous à tenir la ville encore deux, trois jours, quatre jours si nous le pouvons. Faisons rester Philippe II, Philibert-Emmanuel, l'Espagne, l'Angleterre et la Flandre, en échec devant quelques débris de pierre. Ce sera toujours un peu de temps de gagné pour monsieur de Guise, et pour nous un spectacle assez comique à voir. Qu'en dites-vous ?

— Je dis, ami, répondit l'amiral, que vous avez la plaisanterie sublime et que, jusque dans vos jeux, il y a de la gloire.

L'aventure aida au souhait de Gabriel et de Coligny. En effet, Philippe II et son général Philibert-Emmanuel, furieux d'être arrêtés si longtemps devant une ville et d'avoir déjà livré dix assauts en vain, ne voulurent pas en tenter un onzième sans être assurés cette fois de la victoire. Comme ils l'avaient fait déjà précédemment, ils restèrent trois jours sans attaquer, et remplacèrent leurs soldats par leurs canons, puisque décidément, dans la cité héroïque, les murs étaient moins durs que les cœurs. L'amiral et le vicomte d'Exmès, pendant ces trois jours, firent bien réparer à mesure, autant que possible, par leurs travailleurs, les dégâts des batteries et des mines ; mais les bras manquaient, par malheur. Le 26 août, à midi, il ne restait pas debout un seul pan de muraille. Les maisons se voyaient à découvert comme dans une ville ouverte, et les soldats étaient tellement clair-semés qu'ils ne pouvaient même plus former une ligne d'un homme de front sur les points principaux.

Gabriel lui-même fut obligé d'en convenir ; avant que le signal de l'assaut fût seulement donné, la ville était déjà prise.

On ne la prit pas du moins à la brèche que défendait Gabriel. Là se trouvaient avec lui monsieur du Breuil et Jean Peuquoy, et tous trois s'escrimèrent si bien et firent de si merveilleuses prouesses que, de leur côté, ils repoussèrent jusqu'à trois fois les assaillans. Gabriel surtout s'en donna à cœur joie, et Jean Peuquoy s'ébahissait tellement des grands coups d'épée qu'il lui voyait distribuer à droite

et à gauche qu'il aillit être tué lui-même dans ses étonnemens distraits, et que Gabriel fut obligé à deux reprises de sauver la vie à son admirateur.

Aussi le bourgeois jura sur place au vicomte un culte et un dévouement éternels. Il s'écria même, dans son enthousiasme, qu'il regrettait un peu moins sa ville natale, puisqu'il aurait une autre affection à vénérer et à chérir, et que Saint-Quentin, il est vrai, lui avait donné la vie, mais que le vicomte d'Exmès la lui avait conservée !

Néanmoins, malgré ces généreux efforts, la ville ne pouvait plus absolument résister : ses remparts n'étaient plus qu'une brèche continue, et Gabriel, du Breuil et Jean Peuquoy se battaient encore, que, derrière eux, les ennemis, maîtres de Saint-Quentin, remplissaient déjà les rues.

Mais la vaillante cité ne cédait à la force qu'au bout de dix-sept jours et après onze assauts.

Il y avait douze jours que Gabriel était arrivé, et il avait outrepassé la promesse faite au roi de deux fois quarante-huit heures !

XXXV.

ARNAULD DU THILL FAIT ENCORE SES PETITES AFFAIRES.

Dans le premier moment, le pillage et le carnage sévirent par la ville. Mais Philibert donna des ordres sévères, fit cesser la confusion, et, l'amiral de Coligny lui ayant été amené, il le complimenta hautement.

— Je ne sais pas punir la bravoure, et la ville de Saint-Quentin ne sera pas traitée plus rigoureusement que si elle s'était rendue le jour où nous avons mis le siége devant ses murailles.

Et le vainqueur, aussi généreux que le vaincu, laissa l'amiral débattre avec lui les conditions qu'il aurait pu imposer.

Saint-Quentin fut naturellement déclarée ville espagnole; mais ceux de ses habitans qui ne voudraient pas accepter la domination étrangère pourraient se retirer, en abandondonnant toutefois la propriété de leurs maisons. Tous, d'ailleurs, soldats et bourgeois, seraient libres dès à présent, et Philibert retiendrait seulement cinquante prisonniers de tout âge, de tout sexe et de toute condition, à son choix ou au choix de ses capitaines, afin d'en avoir rançon et de pouvoir payer ainsi la solde arriérée des troupes. Les biens et les personnes des autres seraient respectés, et Philibert s'appliquerait à prévenir tout désordre. Il faisait, du reste, à Coligny, qui avait épuisé toutes ses ressources personnelles dans ce siége, la galanterie de ne pas exiger d'argent de lui. L'amiral serait libre dès le lendemain de rejoindre à Paris son oncle, le connétable de Montmorency, qui n'avait pas trouvé, lui, après Saint-Laurent, des vainqueurs aussi désintéressés, et qui venait de fournir une bonne rançon, rançon que devait payer la France, bien entendu, d'une façon ou de l'autre. Mais Philibert-Emmanuel tenait à honneur de devenir l'ami de Gaspard, et ne voulut pas mettre de prix à sa liberté. Ses principaux lieutenans et les plus riches d'entre les bourgeois suffiraient aux frais de la guerre.

Ces décisions, qui témoignaient certes de plus de mansuétude qu'on n'eût dû s'y attendre, furent acceptées avec soumission par Coligny, et par les habitans avec une joie mêlée de quelque crainte. Sur qui, en effet, allait tomber le choix redoutable de Philibert-Emmanuel et des siens? C'est ce que la journée du lendemain devait apprendre, et ce jour-là, les plus fiers se firent bien humbles, et les plus opulens parlèrent bien haut de leur pauvreté.

Arnauld du Thill, trafiquant aussi actif qu'ingénieux, avait passé la nuit, lui, à songer à ses affaires, et avait trouvé une combinaison qui pouvait lui devenir assez lucrative. Il s'habilla avec le plus de luxe possible, et s'en alla dès le matin se promener fièrement dans les rues tout encombrées déjà de vainqueurs de toutes les langues, Allemands, Anglais, Espagnols, etc.

— Quelle tour de Babel! se disait Arnauld soucieux, en

n'entendant sonner à ses oreilles que des syllabes étrangères. Avec les quelques mots d'anglais que je sais, jamais je ne pourrai m'aboucher avec aucun de ces baragouineurs. Les uns disent : Carajo ! les autres : Goddam ! les autres : Tausena saperment ! et pas un...

— Tripes et boyaux ! veux-tu t'arrêter, malandrin ! cria en ce moment derrière Arnauld une voix assez puissante.

Arnauld se retourna avec empressement vers celui qui, malgré un accent anglais prononcé, semblait pourtant posséder aussi à fond les finesses de la langue française.

C'était un grand gaillard au teint blême et aux cheveux roux, qui paraissait assez rusé comme marchand et fort bête comme homme. Arnauld du Thill le reconnut Anglais au premier coup d'œil.

— Qu'y a-t-il pour votre service ? lui demanda-t-il.

— Je vous fais prisonnier, voilà ce qu'il y a pour mon service, répondit l'homme d'armes qui, d'ailleurs, émaillait son langage de vocables anglais, ce qu'Arnauld s'efforçait à son tour d'imiter, pour se rendre plus intelligible à son interlocuteur.

— Pourquoi, reprit-il, me faites-vous prisonnier plutôt qu'un autre ? plutôt que ce tisserand qui passe, par exemple ?

— Parce que vous êtes mieux nippé que le tisserand, répondit l'Anglais.

— Oui dà ! répartit Arnauld, et de quel droit m'arrêtez-vous, s'il vous plaît, vous, un simple archer, comme il me semble ?

— Oh ! je n agis pas pour mon compte, dit l'Anglais, mais au nom de mon maître, lord Grey, qui commande en effet les archers anglais, et auquel le duc Philibert-Emmanuel a alloué, pour sa part de prise, trois prisonniers. dont deux nobles et un bourgeois, avec les rançons qu'il en pourra tirer. Or, mon maître, qui ne me sait ni manchot, ni aveugle, m'a chargé d'aller à la chasse et de lui dépister trois prisonniers de valeur. Vous êtes le meilleur gibier que j'aie encore rencontré, et je vous prends au collet, messire le bourgeois.

— C'est bien de l'honneur pour un pauvre écuyer, ré-

pondit modestement Arnauld. Me nourrira-t-il bien, votre maître ?

— Maraud ! est-ce que tu crois qu'il va te nourrir longtemps ? dit l'archer.

— Mais jusqu'à ce qu'il lui plaise de me rendre la liberté j'imagine ! reprit Arnauld, il ne me laissera sûrement pas mourir de faim.

— Hum ! fit l'archer, est-ce que j'aurais vraiment pris un pauvre loup pelé pour un renard à magnifique fourrure ?

— J'en ai peur, seigneur archer, dit Arnauld, et, si lord Grey votre maître vous a promis un droit de commission sur les captures que vous lui procureriez, je crains que vingt ou trente coups de bâton soient le seul bénéfice que vous retiriez de la mienne. Après cela, ce que j'en dis n'est pas pour vous dégoûter, et je vous conseille d'essayer.

— Drôle ! tu peux bien avoir raison ! reprit l'Anglais en examinant de plus près le regard malicieux d'Arnauld, et je perdrais tout de même avec toi ce que lord Grey m'a promis, une livre par cent livres qu'il obtiendra de mes prises.

— Voilà mon homme ! pensa Arnauld. Holà ! dit-il tout haut, camarade ennemi, si je vous faisais mettre la main sur une riche proie, sur un prisonnier qui vaudrait dix mille livres tournois par exemple, seriez-vous homme à vous montrer envers moi un peu reconnaissant, dites ?

— Dix mille livres tournois ! s'écria l'Anglais, ils sont assez rares en effet les prisonniers de ce prix ! C'est cent livres qui me reviendraient à moi, une belle part !

— Oui, mais il faudrait en donner cinquante à l'ami qui vous aurait indiqué la voie. C'est juste, cela, hein ?

— Eh bien ! soit, dit l'archer de lord Grey après une minute d'hésitation, mais menez-moi sur-le-champ à l'homme et nommez-le moi.

— Nous n'irons pas loin pour le trouver, reprit Arnauld, faisons quelques pas de ce côté. Attendez, je ne veux pas me montrer avec vous sur la grand'place. Laissez-moi me cacher derrière l'angle de cette maison. Vous, avancez. Voyez-vous au balcon de la maison de ville un gentilhomme qui cause avec un bourgeois ?

— Je le vois, dit l'Anglais, est-ce mon homme?

— C'est notre homme.

— Il s'appelle?

— Le vicomte d'Exmès.

— Ah! vraiment, reprit l'archer, c'est là le vicomte d'Exmès! on en parlait joliment au camp. Est-ce qu'il est aussi riche que brave?

— Je vous en réponds.

— Vous le connaissez donc particulièrement, mon maître?

— Pardieu! je suis son écuyer.

— Ah! Judas! ne put s'empêcher de dire l'archer.

— Non, répondit tranquillement Arnauld, car Judas s'est pendu, et moi, je ne me pendrai pas.

— On vous en évitera peut-être la peine, dit l'Anglais qui était facétieux à ses heures.

— Mais, voyons, reprit Arnauld, voilà bien des paroles; tenez-vous notre marché, oui, ou non?

— Tenu! reprit l'Anglais, je vais conduire votre maître à milord. Vous m'indiquerez après un autre noble et quelque bon bourgeois enrichi, si vous en connaissez.

— J'en connais au même prix, moitié de votre bénéfice.

— Vous l'aurez, pourvoyeur du diable.

— Je suis bien le vôtre, dit Arnauld. Ah çà! pas de tricheries au moins! Entre coquins, on doit s'entendre. D'ailleurs je vous rattraperais; votre maître paie-t-il comptant?

— Comptant et d'avance, vous viendrez avec nous chez milord, sous couleur d'accompagner votre vicomte d'Exmès, je toucherai ma somme et vous en donnerai votre part tout de suite. Mais vous, très reconnaissant comme de raison, vous m'aiderez à trouver ma deuxième et ma troisième capture, n'est-il pas vrai?

— On verra, dit Arnauld, occupons-nous d'abord de la première.

— Ce sera vite fait! répondit l'archer, votre maître est trop rude en temps de guerre pour n'être pas doux en temps de paix, nous connaissons cela; prenez deux mi-

nutes d'avance sur moi, et allez vous poster derrière lui, vous verrez qu'on sait son métier.

Arnauld quitta en effet son digne acolyte, entra dans la maison de ville, et, avec son visage deux fois double, vint dans la chambre où Gabriel causait avec son ami Jean Peuquoy, et lui demanda s'il n'avait pas besoin de ses services. Il parlait encore lorsque l'archer entra avec une mine de circonstance. L'Anglais alla droit au vicomte qui le regardait assez surpris, et, lui faisant un salut profond :

— C'est à monseigneur le vicomte d'Exmès que j'ai l'honneur de parler? demanda-t-il avec les égards que tout marchand doit à sa marchandise.

— Je suis le vicomte d'Exmès, en effet, répondit Gabriel de plus en plus étonné; que voulez-vous de moi?

— Votre épée, monseigneur, dit l'archer en s'inclinant jusqu'à terre.

— Toi! s'écria Gabriel en se reculant avec un geste inexprimable de dédain.

— Au nom de lord Grey mon maître, monseigneur, reprit l'archer qui n'était pas fier. Vous êtes désigné pour l'un des cinquante prisonniers que monseigneur l'amiral doit remettre aux vainqueurs. Ne m'en veuillez pas, à moi chétif, d'être forcé de vous annoncer cette désagréable nouvelle.

— T'en vouloir! dit Gabriel, non; mais lord Grey, un gentilhomme! aurait pu prendre la peine de me demander lui-même mon épée. C'est à lui que je veux la remettre, entends-tu?

— Comme il plaira à monseigneur,

— Et j'aime à croire qu'il me recevra à rançon, ton maître?

— Oh! croyez-le, croyez-le, monseigneur, dit avec empressement l'archer.

— Je te suis donc, dit Gabriel.

— Mais c'est une indignité! s'écria Jean Peuquoy. Mais vous avez tort de céder ainsi, monseigneur. Résistez, vous n'êtes pas de Saint-Quentin! vous n'êtes pas de la ville!

— Maître Jean Peuquoy a raison, reprit Arnauld du Thill avec ardeur, tout en dénonçant d'un signe à la dérobée le

bourgeois à l'archer. Oui, maître Jean Peuquoy a mis le doigt sur la vérité ; monseigneur n'est pas de Saint-Quentin, et maître Jean Peuquoy s'y connaît, lui ! maître Jean Peuquoy connaît toute sa ville ! Il en est bourgeois depuis quarante ans ! et syndic de sa corporation ! et capitaine de la compagnie de l'arc ! Qu'avez-vous à dire à cela, Anglais?

— J'ai à dire à cela, reprit l'Anglais qui avait compris, que, si c'est là maître Jean Peuquoy, j'ai ordre de l'arrêter aussi, et qu'il est couché sur ma liste.

— Moi ! s'écria le digne bourgeois.

— Vous-même, mon maître, dit l'archer.

Peuquoy regardait Gabriel avec interrogation.

— Hélas ! messire Jean, dit en soupirant malgré lui le vicomte d'Exmès, je crois que le mieux, après avoir fait notre devoir de soldat pendant la bataille, est que nous acceptions le droit du vainqueur, la bataille achevée. Résignons-nous, maître Jean Peuquoy.

— A suivre cet homme ? demanda Peuquoy.

— Sans doute, mon digne ami. Et, dans cette épreuve, je suis heureux encore de n'être pas séparé de vous.

— C'est juste cela, monseigneur ! dit Jean Peuquoy touché, et vous êtes bien bon, et, puisqu'un grand et vaillant capitaine comme vous accepte son sort, est-ce qu'un malheureux bourgeois comme moi doit murmurer ? Allons ! coquin, reprit-il en s'adressant à l'archer, c'est dit, je suis ton prisonnier ou celui de ton maître.

— Et vous allez me suivre chez lord Grey, dit l'archer, où vous resterez, s'il vous plaît, jusqu'à ce que vous ayez fourni une bonne rançon.

— Où je resterai toujours, fils du diable ! s'écria Jean Peuquoy. Ton Anglais de maître ne saura jamais, ou je meure ! la couleur de mes écus ; il faudra qu'il me nourrisse, s'il est chrétien, jusqu'à mon dernier jour, et je me nourris puissamment, je t'en préviens.

L'archer jeta un regard d'épouvante du côté d'Arnauld du Thill, mais celui-ci le rassura d'un signe et lui montra Gabriel qui riait de la boutade de son ami. L'Anglais savait entendre la plaisanterie et se mit à rire avec bienveillance.

— Comme cela, dit-il, monseigneur, et vous, messire, je vais vous em...

— Vous allez nous précéder jusqu'au logis de lord Grey, interrompit Gabriel avec hauteur, et nous conviendrons de nos faits avec votre maître.

— A la volonté de monseigneur, reprit humblement l'archer.

Et, marchant devant eux en ayant même soin de se mettre de côté, il conduisit chez lord Grey le gentilhomme et le bourgeois qu'Arnauld du Thill suivait à distance.

Lord Grey était un soldat flegmatique et pesant, ennuyé et ennuyeux, pour qui la guerre était un commerce et qui était de fort mauvaise humeur de n'être payé, lui et sa troupe, que par la rançon de trois malheureux prisonniers. Il accueillit Gabriel et Jean Peuquoy avec une dignité froide.

— Ah ! c'est le vicomte d'Exmès que j'ai l'avantage d'avoir pour prisonnier ! dit-il en considérant Gabriel avec curiosité. Vous nous avez donné bien de l'embarras, monsieur, et, si je vous demandais pour rançon ce que vous avez fait perdre au roi Philippe II, je crois bien que la France du roi Henri y passerait.

— J'ai fait de mon mieux, dit simplement Gabriel.

— Votre mieux est bien ! et je vous en félicite, reprit lord Grey. Mais ce n'est pas ce dont il s'agit. Le sort de la guerre, bien que vous ayez accompli des miracles pour le détourner, vous a mis en mon pouvoir, vous et votre vaillante épée. Oh ! gardez-la, monsieur, gardez-la, ajouta-t-il en voyant que Gabriel faisait un mouvement pour la lui remettre. Mais, pour racheter le droit de vous en servir, que pouvez-vous bien sacrifier ? Arrangeons cela. Je sais que par malheur bravoure et richesse ne vont pas toujours ensemble. Pourtant je ne puis pas tout perdre. Cinq mille écus, monsieur, vous semblent-ils pour votre liberté un prix convenable ?

— Non, milord, dit Gabriel.

— Non ? vous trouvez cela trop cher ? reprit lord Grey. Ah ! maudite guerre ! pauvre campagne ! Allons ! quatre mille écus, ce n'est pas trop, Dieu me damne !

— Ce n'est pas assez, milord, répondit froidement Gabriel.

— Comment, monsieur, que dites-vous? s'écria l'Anglais

— Je dis, reprit Gabriel, que vous vous êtes mépris à mes paroles, milord. Vous m'avez demandé si cinq mille écus me paraissaient une rançon convenable, et je vous ai répondu que non ; car, à mon estimation, je vaux le double, milord.

— Bien cela! répondit l'Anglais, et, de fait, votre roi pourra bien donner cette somme pour conserver un vaillant de votre sorte.

— J'espère n'avoir pas besoin de recourir au roi, dit Gabriel, et ma fortune personnelle me permettra, je crois, de faire face à cette dépense imprévue et de m'acquitter envers vous directement.

— Tout est donc pour le mieux, reprit lord Grey un peu surpris. C'est dix mille écus, dans l'état des choses, que vous aurez à me compter, et, pardon! à quand le payement?

— Vous comprenez, dit Gabriel que je n'ai pas apporté cette somme dans une ville assiégée ; d'autre part, les ressources de monsieur de Coligny et de ses amis comme des miens sont bien restreintes ici, j'imagine, et je ne veux pas les importuner. Mais, si vous m'accordez un peu de temps, je puis faire venir de Paris...

— Très bien! dit lord Grey, et au besoin, je me contenterais de votre parole qui vaut de l'or. Mais comme les affaires sont les affaires, et que la mésintelligence entre nos troupes et celles de l'Espagne m'obligera peut-être à retourner en Angleterre, vous ne vous offenserez pas si, jusqu'à l'entier payement de la somme convenue, je vous fais retenir, non pas dans cette ville espagnole de Saint-Quentin que je quitte, mais à Calais qui est ville anglaise, et dont mon beau-frère lord Wentworth est le gouverneur. Cet arrangement vous convient-il?

— A merveille, dit Gabriel dont un sourire amer effleura les lèvres pâles ; je vous demanderai seulement la permission d'envoyer à Paris mon écuyer chercher l'argent, afin

que ma captivité et votre confiance n'aient pas à souffrir d'un trop long retard.

— Rien de plus juste, reprit lord Grey, et, en attendant le retour de votre homme de confiance, soyez convaincu que vous serez traité par mon beau-frère avec tous les égards qui vous sont dus. Vous aurez à Calais toute la liberté possible, d'autant plus que la ville est fortifiée et fermée, et lord Wentworth vous fera faire bonne chère ; car il aime la table et la débauche plus qu'il ne devrait. Mais c'est son affaire, et sa femme, ma sœur, est morte. Je voulais seulement vous dire que vous ne vous ennuieriez pas trop.

Gabriel s'inclina sans répondre.

— A vous, maître, reprit lord Grey en s'adressant à Jean Peuquoy, qui avait plus d'une fois haussé les épaules d'admiration pendant la scène précédente, à vous. Vous êtes je le vois, le bourgeois qui m'a été accordé avec deux gentilshommes.

— Je suis Jean Peuquoy, milord.

— Eh bien ! Jean Peuquoy, quelle rançon peut-on bien vous demander à vous?

— Oh ! moi, je vais marchander, monseigneur. Marchand contre marchand comme on dit. Vous avez beau froncer le sourcil, je ne suis pas fier, moi, milord, et m'est avis que je ne vaux pas dix livres.

— Allons ! reprit lord Grey avec dédain. vous paierez cent livres, c'est à peu près ce que j'ai promis à l'archer qui vous a amené ici.

— Cent livres, soit ! milord, puisque vous m'estimez si haut, repartit le malin capitaine des compagnons de l'arc. Mais pas cent livres comptant, n'est-ce pas ?

— Quoi ! n'avez-vous pas même cette misérable somme ? dit lord Grey.

— Je l'avais, milord, reprit Jean Peuquoy, mais j'ai tout donné aux pauvres et aux malades pendant le siége.

— Vous avez au moins des amis ? des parens peut-être ? reprit lord Grey.

— Des amis ? il ne faut pas trop compter sur eux, milord; des parens ? non, je n'en ai pas. Ma femme est morte sans

me laisser d'enfans, et je n'avais pas de frère, il ne me reste qu'un cousin...

— Eh bien ! ce cousin?... dit lord Grey impatienté.

— Ce cousin, milord, qui m'avancera, je n'en doute pas, la somme que vous me demandez, il habite précisément Calais.

— Ah ! oui dà? dit lord Grey avec quelque défiance.

— Mon Dieu ! oui, milord, reprit Jean Peuquoy avec un air de sincérité irrécusable, mon cousin s'appelle Pierre Peuquoy, et il est depuis plus de trente ans armurier de son état, rue du Martroi, à l'enseigne du Dieu Mars.

— Et il vous est dévoué? demanda lord Grey,

— Je crois bien, milord ! je suis le dernier des Peuquoy de ma branche, c'est-à-dire qu'il me vénère ! Il y a plus de deux siècles, un Peuquoy de nos ancêtres eut deux fils, un qui devint tisserand et s'établit à Saint-Quentin, l'autre qui se fit armurier et qui alla demeurer à Calais. Depuis ce temps-là, les Peuquoy de Saint-Quentin tissent et les Peuquoy de Calais forgent. Mais, quoique séparés, ils s'aiment toujours de loin et s'assistent le plus qu'ils peuvent, comme il sied à de bons parens et à des bourgeois de la vieille roche. Pierre me prêtera ce qu'il me faut pour me racheter, j'en suis sûr, et pourtant je ne l'ai pas vu depuis près de dix ans, ce brave cousin ; car, vous autres Anglais, vous ne nous permettez pas aisément, à nous autres Français, d'entrer dans vos villes fortes.

— Oui, oui, dit lord Grey avec complaisance, il y a tout à l'heure deux cent dix ans qu'ils sont Anglais vos Peuquoy de Calais !

— Oh ! s'écria Jean avec chaleur, les Peuquoy...

Puis, il s'interrompit subitement.

— Eh bien ! reprit lord Grey étonné, les Peuquoy?...

— Les Peuquoy, milord, dit Jean en tournant son bonnet avec embarras, les Peuquoy ne s'occupent point de politique, voilà ce que je voulais dire. Qu'ils soient Anglais ou Français, dès qu'ils ont pour gagner leur pain, ceux de là-bas une enclume et ceux d'ici une navette, les Peuquoy sont contens.

— Eh bien ? alors, qui sait ! dit lord Grey en gaîté ; vous

vous établirez peut-être tisserand à Calais, et deviendrez aussi un sujet de la reine Marie, et les Peuquoy seront enfin, après tant d'années, réunis.

— Ma foi ! cela se peut bien, dit Jean Peuquoy avec bonhomie.

Gabriel ne pouvait revenir de sa surprise, en entendant le vaillant bourgeois, qui avait défendu si héroïquement sa ville, parler tranquillement de devenir Anglais comme de changer de casaque. Mais un clignement d'œil de Jean Peuquoy, pendant que lord Grey ne pouvait le voir, rassura Gabriel sur le patriotisme de son ami, et lui apprit qu'il y avait sous jeu quelque mystère.

Lord Grey les congédia bientôt l'un et l'autre.

— Nous quitterons demain ensemble Saint-Quentin pour Calais, leur dit-il. Jusque-là, vous pouvez aller faire vos apprêts et vos adieux dans la ville. Je vous laisse libres sur parole, d'autant plus, ajouta-t-il avec cette délicatesse qui le distinguait, d'autant plus que vous serez consignés aux portes, et qu'on ne laisse sortir personne sans un permis du gouverneur.

Gabriel rendit son salut à lord Grey sans répondre, et s'éloignant avec Jean Peuquoy, sortit de la maison de l'Anglais, sans remarquer que son écuyer Martin-Guerre restait en arrière au lieu de le suivre.

— Quelle est donc votre intention, ami ? dit-il au Peuquoy lorsqu'ils furent dehors. Est-il possible que vous n'ayez pas cent écus pour vous racheter sur-le-champ ? Pourquoi tenez-vous ainsi à faire le voyage de Calais ? est-ce que ce cousin armurier existe réellement ? Quel motif étrange vous pousse en tout ceci ?

— Chut ! reprit Jean Peuquoy d'un air mystérieux, dans cette atmosphère espagnole j'ose à peine maintenant hasarder une parole. Vous pouvez compter, je crois, sur votre écuyer Martin-Guerre ?

— J'en réponds, reprit Gabriel ; malgré quelques oublis et quelques intermittences, c'est le plus fidèle cœur du monde.

— Bon ! répondit Peuquoy. Il ne faudra pas l'envoyer directement d'ici quérir votre rançon à Paris ; mais l'em-

mener à Calais avec nous, et le faire partir de là. Nous ne saurions avoir trop d'yeux.

— Mais que signifient ces précautions enfin? demanda Gabriel. Vous n'avez pas à Calais le moindre parent, je le vois.

— Si fait! reprit Peuquoy vivement; Pierre Peuquoy existe, aussi vrai qu'il a été élevé à aimer et à regretter son ancienne patrie la France, et qu'il donnera comme moi un bon coup de main au besoin, si, par hasard, vous formez là-bas quelque héroïque projet comme vous en avez tant exécuté ici.

— Noble ami, je te devine, reprit Gabriel en serrant la main du bourgeois; mais tu m'estimes trop haut et me juges à ta mesure; tu ne sais pas ce qu'il y avait d'égoïsme dans ce prétendu héroïsme; tu ne sais pas que, pour l'avenir, un devoir sacré, plus sacré encore, s'il est possible, qus la gloire de la patrie, me réclame avant tout et tout entier.

— Eh bien! dit Jean Peuquoy, vous remplirez ce devoir comme tous les autres devoirs! Et parmi les autres, ajouta-t-il en baissant la voix, c'en est un pour vous peut-être, si l'occasion s'en présente, de prendre à Calais votre revanche de Saint-Quentin.

XXXVI.

SUITE DES HONORABLES NÉGOCIATIONS DE MAITRE ARNAULD DU THILL.

Mais laissons le jeune capitaine et le vieux bourgeois à leurs rêves de victoire, et revenons à l'écuyer et à l'archer qui font leurs comptes dans la maison de lord Grey.

L'archer, en effet, après le départ des deux prisonniers, avait demandé la prime promise à son maître, qui la lui

avait sans trop de peine octroyée, satisfait qu'il était de la sagacité des choix de son émissaire.

Arnauld du Thill, à son tour, attendait sa part que l'Anglais, il faut être juste, lui apporta consciencieusement. Il trouva Arnauld griffonnant dans un coin quelques lignes sur l'éternelle *note* du connétable de Montmorency, et murmurant à part lui :

« Pour avoir adroitement fait mettre le vicomte d'Exmès au nombre des prisonniers de guerre, et avoir ainsi pour un temps débarrassé monseigneur le connétable dudit vicomte... »

— Qu'est-ce que vous faites donc là, l'ami ? dit à Arnauld l'archer en lui frappant sur l'épaule.

— Ce que je fais ? un compte, répondit le faux Martin-Guerre. Où en est le nôtre ?

— Le voici réglé, dit l'archer en mettant dans les mains d'Arnauld des écus que l'autre se mit à vérifier et à compter avec attention. Vous voyez que je suis de parole, et je ne regrette pas mon argent. Vous m'avez indiqué deux bons choix : votre maître surtout, qui n'a pas marchandé, au contraire ! La barbe grise a bien fait des difficultés, mais, pour un bourgeois, il n'est point trop mauvais non plus, et, sans vous, j'aurais pu rencontrer plus mal, j'en conviens.

— Je crois bien, dit Arnauld en mettant l'argent dans sa poche.

— Ah çà ! reprit l'archer, tout n'est pas fini, vous voyez que je suis de bonne paie ; il s'agit de m'indiquer maintenant ma troisième capture, le second prisonnier noble auquel nous avons droit.

— Par la messe ! dit Arnauld, je n'ai plus à favoriser personne, et vous n'avez qu'à choisir.

— Je le sais bien, reprit l'archer : et ce que je vous demande c'est précisément de m'aider à choisir parmi les hommes, femmes, vieillards ou enfans de race noble qu'on peut happer dans cette bonne ville.

— Quoi ! demanda Arnauld, les femmes en sont aussi ?

— Les femmes en sont surtout, dit l'Anglais, et si vous en connaissez une qui ait, outre la noblesse et la richesse, la jeunesse et la beauté, nous aurons un joli bénéfice à

partager, car milord Grey la revendra cher à son beau-frère, milord Wentworth, qui aime encore mieux les prisonnières que les prisonniers, à ce que je me suis laissé dire.

— Par malheur, je n'en connais pas, reprit Arnauld du Thill. Ah! si fait pourtant! mais non, non, c'est impossible.

— Pourquoi impossible, camarade? ne sommes-nous pas maîtres et vainqueurs ici? et, hormis l'amiral, y a-t-il quelqu'un d'exempté dans la capitulation?

— C'est vrai, dit Arnauld, mais il ne faut pas que la beauté dont je parle soit rapprochée de mon maître et le revoie. Or, les mettre en prison dans la même ville serait un mauvais moyen de les séparer.

— Bah! reprit l'archer, est-ce que milord Wentworth ne gardera pas au secret et pour lui seul sa jolie captive?

— Oui, à Calais, dit Arnauld pensif; mais sur la route?... mon maître aura le temps de la voir et de lui parler.

— Non pas, si je veux, répondit l'Anglais. Nous formons deux détachemens dont l'un doit précéder l'autre, et il y aura deux heures de marche entre le chevalier et la belle, si cela peut vous faire plaisir.

— Oui, mais que dira le vieux connétable? se demanda Arnauld à voix haute, et s'il sait que j'ai contribué à ce beau coup-là, comme il me fera pendre haut et court!

— Est-ce qu'il le saura? est-ce que personne le saura? repartit l'archer tentateur. Ce n'est pas vous qui irez le dire, et, à moins que votre argent ne prenne la parole pour dire d'où il vient...

— Et il y aurait encore pas mal d'argent, hein? demanda Arnauld.

— Il y aurait encore moitié pour vous.

— Quel dommage! reprit Arnauld, car la somme serait bonne, je le crois, et le père n'y regarderait pas, je pense.

— Le père est duc ou prince? demanda l'archer.

— Le père est roi, camarade, et s'appelle Henri II de son nom.

— Une fille du roi ici! s'écria l'Anglais. Dieu me damne! si vous ne me dites pas maintenant où je trouverai la co-

lombe, je crois que je serai obligé de vous étrangler, camarade ! Une fille du roi !

— Et une reine de beauté, dit Arnauld.

— Oh ! milord Wentworh en perdrait la tête, reprit l'archer. Camarade, ajouta-t-il solennellement en tirant son escarcelle et en l'ouvrant aux yeux fascinés d'Arnauld, le contenant et le contenu pour toi en échange du nom de la belle et de l'indication de son gîte.

— Tope ! dit Arnauld incapable de résister, en saisissant la bourse.

— Le nom ? demanda l'archer.

— Diane de Castro, surnommée la sœur Bénie.

— Et le gîte ?

— Le couvent des Bénédictines.

— Je cours, s'écria l'Anglais qui disparut.

— C'est égal, se dit Arnauld en allant rejoindre son maître, c'est égal, je ne mettrai pas celle-là sur le compte du connétable.

XXXVII.

LORD WENTWORTH.

A trois jours de là, le 1er septembre, lord Wentworth, gouverneur de Calais, après avoir pris les instructions de son beau-frère, lord Grey, et l'avoir vu s'embarquer pour l'Angleterre, remonta à cheval et revint à son hôtel, où se trouvaient alors Gabriel et Jean Peuquoy, et, dans une autre pièce, Diane.

Mais madame de Castro ne se savait pas si près de son amant, et, d'après la promesse faite à Arnauld par l'émissaire de lord Grey, elle n'avait eu avec lui aucune communication depuis son départ de Saint-Quentin.

Lord Wentworth formait avec son beau-frère le plus

parfait contraste : autant lord Grey était rogue, froid et avare, autant lord Wentworth était vif, aimable et généreux. C'était un beau gentilhomme de haute taille et de façons élégantes. Il pouvait bien avoir quarante ans, et quelques cheveux blancs se mêlaient déjà à ses abondans cheveux noirs naturellement bouclés. Mais son allure toute juvénile, et la flamme ardente de ses yeux gris, annonçaient en lui la fougue et les passions d'un jeune homme, et il menait en effet joyeusement et vaillamment la vie, comme s'il n'eût eu que vingt ans encore.

Il entra d'abord dans la salle où l'attendaient le vicomte d'Exmès et Jean Peuquoy, et les salua avec une affabilité souriante comme des hôtes et non comme des prisonniers.

— Soyez le bien venu dans ma maison, monsieur, et vous, maître, leur dit-il. Je sais le plus grand gré à mon cher beau-frère de vous avoir amené ici, monsieur le vicomte, et je me réjouis deux fois de la prise de Saint-Quentin. Pardonnez-moi, mais dans cette triste place de guerre, où je vis confiné, les distractions sont si rares, et la société si bornée, que je suis heureux de rencontrer de temps en temps quelqu'un à qui parler, et je vais former des vœux égoïstes pour que votre rançon arrive le plus tard possible.

— Elle tardera en effet plus que je ne croyais, milord, répondit Gabriel. Lord Grey a dû vous le dire : mon écuyer, que j'avais l'intention d'envoyer à Paris pour me la rapporter, s'est, dans l'ivresse, pris de querelle en route avec un des hommes de l'escorte, et a reçu à la tête une blessure, peu dangereuse il est vrai, mais qui, je le crains, le retiendra à Calais plus longtemps que je n'aurais voulu, je l'avoue.

— Tant pis pour le pauvre garçon et tant mieux pour moi, monsieur, dit lord Wentworth.

— C'est trop de civilité, milord, reprit avec un sourire triste Gabriel.

— Non, il n'y a pas là, ma foi ! la moindre civilité, et la civilité serait sans doute de vous laisser aller sur-le-champ vous-même à Paris sur parole. Mais, je vous le répète, je suis pour cela trop égoïste et trop ennuyé, et je n'ai pas eu

de peine, quoique pour des motifs différens, à entrer dans les intentions méfiantes de mon beau-frère, qui m'a fait solennellement promettre de ne vous donner la liberté que contre un sac d'écus. Que voulez-vous ? nous serons prisonniers ensemble et nous tâcherons de nous adoucir l'un à l'autre les ennuis de notre captivité.

Gabriel s'inclina sans mot dire. Il eût mieux aimé, en effet, que lord Wentworth le rendît sur parole à la liberté et à sa tâche. Mais pouvait-il réclamer, lui inconnu, une telle confiance?

Il se consolait du moins un peu en pensant que Coligny était en ce moment auprès de Henri II. Or, il l'avait chargé de rapporter au roi ce qu'il avait pu faire pour prolonger la résistance de Saint-Quentin. Certes, le noble ami n'y aurait pas manqué ! et Henri, fidèle à sa royale promesse, n'attendrait pas peut-être le retour du fils pour s'acquitter envers le père.

N'importe ! Gabriel n'était pas tout à fait maître de son inquiétude, d'autant plus qu'elle était double et qu'il n'avait pu revoir, avant de quitter Saint-Quentin, une autre personne non moins chère. Aussi maudissait-il de bon cœur l'accident arrivé à cet incorrigible ivrogne de Martin-Guerre, et ne partageait-il pas sur ce point la satisfaction de Jean Peuquoy, lequel voyait avec une joie secrète ses mystérieux desseins favorisés par ce même retard dont s'affligeait tant Gabriel.

Cependant lord Wentworth poursuivait, sans vouloir s'apercevoir de la mélancolique distraction de son prisonnier.

— Je m'efforcerai, d'ailleurs, monsieur d'Exmès, de ne pas vous être un geôlier trop farouche, et, pour vous prouver déjà que ce n'est pas une défiance injurieuse qui me fait agir, si vous voulez me donner votre parole de gentilhomme de ne pas chercher à vous échapper, je vous accorde toute permission de sortir à votre gré et d'aller courir par la ville.

Ici, Jean Peuquoy ne put retenir un mouvement de satisfaction non équivoque, et, pour le communiquer à Ga-

briel. il tira vivement par derrière l'habit du jeune homassez surpris de cette démonstration.

— J'accepte de bon cœur, milord, répondit Gabriel à l'offre courtoise du gouverneur, et vous avez ma parole d'honneur que je ne penserai à aucune tentative d'évasion.

—Cela suffit, monsieur, reprit lord Wentworth, et si même ospitalité que je puis et dois vous offrir ici, quoique ma maison de passage soit assez mal montée ; si cette hospitalité, dis-je, vous semblait gênante et un peu forcée, eh bien ! il ne faudrait pas vous contraindre, et je ne vous saurais nullement mauvais gré de préférer au mauvais gîte que j'ai à votre disposition, un logement plus ouvert et plus commode que vous trouveriez dans Calais.

— Oh ! monsieur le vicomte, dit Jean Peuquoy à Gabriel d'un ton suppliant, si vous daigniez accepter la plus belle chambre de la maison de mon cousin Pierre Peuquoy, l'armurier ? vous le rendriez bien fier, et moi, vous me rendriez bien heureux, je vous jure !

Et le digne Peuquoy accompagna ces paroles d'un geste significatif. Car il ne procédait plus que par mystères et réticences, le digne Peuquoy ! et il était devenu d'un ténébreux à faire peur.

— Merci, mon ami, dit Gabriel ; mais vraiment, profiter d'une telle permission serait en abuser peut-être.

— Non, je vous assure, reprit vivement lord Wentworth, et vous êtes parfaitement libre d'accepter ce logement chez Pierre Peuquoy. C'est un riche bourgeois, actif et habile dans sa profession, et le plus honnête homme qui soit. Je le connais bien, je lui ai acheté plusieurs fois des armes, et il a même chez lui une assez jolie personne, sa fille ou sa femme, je ne sais trop.

— Sa sœur, milord, dit Jean Peuquoy ; ma cousine Babette Eh ! oui, elle est assez avenante, et si je n'étais pas si vieux ! .. mais les Peuquoy ne s'éteindront pas pour cela : Pierre a perdu sa femme, mais elle lui a laissé deux gros garçons fort vivans, qui vous distrairont, monsieur le vicomte, si vous voulez bien accepter la cordiale hospitalité du cousin ;

— Ce à quoi non-seulement je vous autorise, mais aussi je vous engage, ajouta lord Wentworth.

Décidément, Gabriel commençait à croire, et non pas sans raison, que le beau et galant gouverneur de Calais aimait autant, pour des motifs à lui connus, se débarrasser d'un commensal qui serait à toute heure dans sa maison, et qui, à cause de la liberté même qu'il lui laisserait, pourrait finir par gêner la sienne. Telle était en effet la pensée de lord Wentworth qui, ainsi que l'archer de lord Grey l'avait élégamment dit à Arnauld, préférait les prisonnières aux prisonniers.

Dès lors, Gabriel n'eut plus aucun scrupule, et, se tournant en souriant vers Jean Peuquoy ;

— Puisque lord Wentworth me le permet, lui dit-il, ami, j'irai demeurer chez votre cousin.

Jean Peuquoy fit un bond de joie.

— Ma foi ! à vrai dire, je crois que vous faites bien, reprit lord Wentworth. Non que je n'eusse été heureux de vous héberger de mon mieux ! mais dans un logis gardé nuit et jour par des soldats, et où mon ennuyeuse autorité a dû établir des règles sévères, vous auriez bien pu ne pas vous trouver toujours à l'aise, comme vous allez l'être dans la maison de ce brave armurier. Et un jeune homme a besoin de ses aises, nous savons cela.

— Vous me paraissez le savoir en effet, dit en riant Gabriel, et je vois que vous connaissez tout le prix de l'indépendance.

— Ma foi ! oui, reprit lord Wentworth sur le même ton enjoué, et je ne suis pas encore d'âge à médire de la liberté !

Puis s'adressant à Jean Peuquoy :

— Et vous, maître Peuquoy, lui dit-il, comptez-vous, pour votre part, sur la bourse du cousin, comme vous comptez sur sa maison quand il s'agit de monsieur d'Exmès ? Lord Grey m'a dit que vous attendiez de lui les cent écus fixés pour votre rançon.

— Tout ce que Pierre possède appartient à Jean, répondit le bourgeois sentencieusement ; c'est toujours ainsi entre les Peuquoy. J'étais tellement sûr d'avance que la mai-

son de mon cousin était la mienne, que j'ai envoyé chez lui déjà l'écuyer blessé de monsieur le vicomte d'Exmès, et je suis si certain encore que sa bourse m'est ouverte comme sa porte, que je vous prie de me faire accompagner de l'un de vos gens qui vous rapportera la somme convenue.

— Inutile, maître Peuquoy, répondit lord Wentworth, et je vous laisse aussi aller sur parole. J'irai, demain ou après demain, faire visite au vicomte d'Exmès chez Pierre Peuquoy, et je choisirai, pour l'argent dû à mon beau-frère, une de ces belles armures qu'il fait si bien.

— Comme il vous plaira, milord, dit Jean.

— Maintenant, monsieur d'Exmès, dit le gouverneur, ai-je besoin de vous dire que toutes les fois que vous voudrez bien frapper à ma porte, vous serez d'autant plus le bien venu que vous étiez libre de ne pas le faire ? Je vous le répète, la vie est monotone à Calais, vous le reconnaîtrez bien sans doute, et vous vous liguerez, je l'espère, avec moi contre l'ennemi commun, l'ennui. Votre présence est une fort bonne fortune dont je veux profiter le plus possible : si vous vous teniez éloigné, j'irais vous importuner, je vous en préviens : et rappelez-vous qu'en somme, je ne vous laisse la liberté qu'à demi, et que l'ami doit me ramener souvent le prisonnier.

— Merci, milord, dit Gabriel, j'accepte toute votre obligeance. A titre de revanche, ajouta-t-il en souriant, car la guerre a des retours, et l'ami d'aujourd'hui redeviendra l'ennemi de demain.

— Oh ! dit lord Wentworth, je suis en sûreté, moi, et trop en sûreté, hélas ! derrière mes invincibles murailles. Si les Français avaient dû reprendre Calais, ils n'auraient pas attendu deux cents ans pour cela. Je suis tranquille, et si vous avez un jour à me faire les honneurs de Paris, ce sera en temps de paix, j'imagine.

— Laissons faire Dieu, milord, reprit Gabriel. Monsieur de Coligny, que je quitte, avait coutume de dire que le plus sage parti pour l'homme c'est d'attendre.

— Soit ! et en attendant, de vivre le plus heureusement possible. A propos, j'oubliais, vous devez être assez mal en

argent, monsieur ; vous savez que ma bourse est à votre disposition.

— Merci, encore, milord : la mienne, bien qu'elle ne soit pas assez garnie pour me permettre de m'acquitter sur-le-champ, est au moins suffisante pour les frais de mon séjour ici. Ma seule inquiétude matérielle, je l'avoue, est que la maison de votre cousin, maître Peuquoy, ne puisse s'ouvrir ainsi à l'improviste à trois nouveaux hôtes sans dérangement, et j'aimerais mieux, en ce cas, me mettre en quête d'un autre logement, où, pour quelques écus...

— Vous vous moquez ! interrompit vivement Jean Peuquoy, et la maison de Pierre est assez grande, Dieu merci ! pour contenir trois familles, s'il le fallait. En province, on ne bâtit pas chichement et à l'étroit comme à Paris.

— C'est vrai, dit lord Wentworth, et je vous atteste, monsieur d'Exmès, que le logement de l'armurier n'est pas indigne du capitaine. Une suite plus nombreuse que la vôtre y tiendrait à l'aise, et deux métiers ne s'y gêneraient point. N'était-ce pas votre intention, maître Peuquoy, de vous y établir et d'y continuer votre état de tisserand ? lord Grey m'a touché deux mots de ce projet que je verrais se réaliser avec plaisir.

— Et qui se réalisera en effet peut-être, dit Jean Peuquoy. Calais et Saint-Quentin appartenant bientôt aux mêmes maîtres, je préférerais me rapprocher de ma famille.

— Oui, reprit lord Wentworth, qui se méprit au sens des paroles du malicieux bourgeois, oui, il se peut que Saint-Quentin soit avant peu une ville anglaise. Mais je vous retiens, ajouta-t-il, et après les fatigues de la route, vous devez avoir besoin de repos. Monsieur d'Exmès, et vous, maître, je vous le dis encore une fois, vous êtes libres. Au revoir, et à bientôt, n'est-ce pas ?

Il conduisit le capitaine et le bourgeois jusqu'à la porte, serra la main de l'un, fit un salut amical à l'autre, et les laissa s'acheminer ensemble vers la rue du Martroi. C'est là, si nos lecteurs se le rappellent, que Pierre Peuquoy demeurait, à l'enseigne vaillante du dieu Mars, et que nous retrouverons bientôt Gabriel et Jean, s'il plaît à Dieu.

— Ma foi ! se dit lord Wentworth quand il les eut vus s'é-

loigner, je crois que j'ai aussi bien fait d'écarter de chez moi ce vicomte d'Exmès. Il est gentilhomme, il a dû vivre à la cour, et, n'eût-il aperçu qu'une fois la belle prisonnière qui m'est confiée, il se la rappellerait certes toute sa vie. Oui, car moi qui n'ai fait que l'entrevoir, quand elle a passé devant moi il y a deux heures, j'en suis encore ébloui. Qu'elle est belle! Oh! je l'aime! je l'aime! Pauvre cœur, si longtemps muet dans cette morne solitude, comme tu bats enfin! Mais ce jeune homme, qui me paraît vif et brave, aurait pu, en reconnaissant la fille de son roi, se mêler peu agréablement aux rapports qui, j'y compte, ne vont pas manquer de s'établir entre madame Diane et moi. La présence d'un compatriote, et peut-être d'un ami, eût aussi sans doute gêné dans ses aveux ou encouragé dans ses refus madame de Castro. Point de tiers entre nous. Si je ne veux avoir recours en tout ceci qu'à des moyens dignes de moi, il est fort inutile cependant de se créer des obstacles.

Il frappa d'une façon particulière sur un timbre. Au bout d'une minute, une suivante parut.

— Jane, lui dit en anglais lord Wentworth, vous êtes-vous mise, comme je vous l'ai ordonné, à la disposition de cette dame?

— Oui, milord.

— Comment se trouve-t-elle en ce moment, Jane?

— Elle paraît triste, milord, mais non pas accablée. Elle a le regard fier et la parole ferme, et commande avec douceur, mais avec l'habitude d'être obéie.

— C'est bien, dit le gouverneur. A-t-elle pris la collation que vous lui avez fait servir?

— A peine a-t-elle touché un fruit, milord; sous l'air d'assurance qu'elle affecte, il n'est pas difficile de démêler beaucoup d'inquiétude et de douleur.

— Il suffit, Jane, dit lord Wentworth. Vous allez retourner auprès de cette dame, et vous lui demanderez de ma part, de la part de lord Wentworth, gouverneur de Calais, à qui lord Grey a dévolu ses droits, si elle veut bien me recevoir. Allez et revenez vite.

Au bout de quelques minutes qui parurent des siècles à l'impatient Wentworth, la suivante reparut.

— Eh bien? demanda-t-il.

— Eh bien! milord, répondit Jane, cette dame non-seulement consent, mais encore demande à vous entretenir sur-le-champ.

— Allons! tout va au mieux, se dit lord Wentworth.

— Seulement, ajouta Jane, elle a retenu auprès d'elle la vieille Mary, et m'a ordonné à moi-même de remonter tout de suite.

— Bien, Jane, allez. Il faut lui obéir en tout, vous entendez. Allez. Dites que vous ne me précédez que d'un instant.

Jane sortit, et lord Wentworth, le cœur serré comme un amoureux de vingt ans, se mit à monter l'escalier qui conduisait à la chambre de Diane de Castro.

— Oh! quel bonheur! se disait-il, j'aime! Et celle que j'aime, la fille d'un roi! est en ma puissance!

XXXVIII.

LE GEOLIER AMOUREUX.

Diane de Castro reçut lord Wentworth avec cette dignité calme et chaste qui empruntait de son regard angélique et de son pur visage un pouvoir et un charme irrésistibles. Sous sa tranquillité apparente, il y avait pourtant bien de l'angoisse, et elle tremblait, la pauvre jeune fille, tout en répondant au salut du gouverneur et en lui indiquant d'un geste tout royal un fauteuil à quelques pas d'elle.

Puis, elle fit signe à Mary et à Jane, qui paraissaient vouloir se retirer, de demeurer au contraire, et, voyant que lord Wentworth, perdu dans son admiration, gardait le silence, elle se décida à parler la première.

— C'est devant lord Wentworth, gouverneur de Calais, que je me trouve, je crois ? dit-elle.

— C'est lord Wentworth, votre dévoué serviteur, qui attend vos ordres, madame.

— Mes ordres ! reprit-elle avec amertume, oh ! milord ! ne parlez pas ainsi, car je pourrais croire que vous raillez. Si l'on avait écouté, non mes ordres, mais mes prières, mais mes supplications, je ne serais pas ici. Vous savez qui je suis, milord, et de quelle maison ?

— Je sais que vous êtes madame Diane de Castro, madame, la fille chérie du roi Henri II.

— Pourquoi m'a-t-on faite prisonnière, alors ? reprit Diane dont la voix s'affaiblit au lieu de s'élever en faisant cette question.

— Mais précisément parce que vous étiez la fille d'un roi, madame, reprit Wentworth, parce que, d'après la capitulation consentie par l'amiral Coligny, on devait livrer aux vainqueurs cinquante prisonniers à leur choix, de tout rang, de tout âge et de tout sexe, et qu'ils ont naturellement choisi les plus illustres, les plus dangereux, et, permettez-moi de le dire, ceux qui pouvaient leur payer la plus grosse rançon.

— Mais comment a-t-on su, reprit Diane, que j'étais cachée à Saint-Quentin sous le nom et l'habit d'une religieuse Bénédictine ? Avec la supérieure du couvent, une seule personne dans la ville savait mon secret.

— Eh bien ! c'est cette personne qui vous aura trahie, voilà tout, dit lord Wentworth.

— Oh ! non, je suis sûre que non ! s'écria Diane avec une vivacité et une conviction telles que lord Wentworth se sentit mordu au cœur par le serpent de la jalousie, et ne trouva rien à répondre.

— C'était le lendemain de la prise de Saint-Quentin, poursuivit Diane en s'animant. Je m'étais réfugiée toute tremblante et toute émue au fond de ma cellule. On fait demander au parloir la sœur Bénie, mon nom de novice, milord. C'était un soldat anglais qui me demandait ainsi. Je redoute quelque malheur, quelque nouvelle terrible. Je descends, néanmoins, saisie par cette redoutable curiosité

de la douleur qui veut savoir ce qu'elle doit pleurer. Cet archer, que je ne connaissais pas, me déclare que je suis sa prisonnière. Je m'indigne, je résiste, mais que pouvais-je contre la force ? Ils étaient trois soldats, oui, trois, mylord, pour arrêter une femme ! Je vous demande pardon si cela vous blesse, mais je dis ce qui est. Ces hommes s'emparent donc de moi et me somment d'avouer que je suis Diane de Castro, fille du roi de France. Je nie d'abord, mais comme, malgré mes dénégations, ils m'entraînent, je demande à être conduite à monsieur l'amiral de Coligny, et, comme l'amiral ne connaît pas la sœur Bénie, je déclare qu'en effet je suis celle qu'ils désignent. Vous croyez peut-être, milord, qu'alors, sur mon aveu, ils cèdent à ma prière et m'accordent cette grâce bien simple d'être menée à monsieur l'amiral qui m'eût reconnue et réclamée ? Pas du tout ! ils se réjouissent seulement de leur capture, me poussent et m'entraînent plus vite, me font entrer ou plutôt me jettent, pleurante et éperdue, dans une litière fermée, et quand, suffoquée de sanglots et anéantie de douleur, je cherche pourtant à reconnaître où l'on me mène, je suis déjà sortie de Saint-Quentin et sur la route de Calais. Puis, lord Grey qui commande, me dit-on, l'escorte, refuse de m'entendre, et c'est un soldat qui m'apprend que je suis prisonnière de son maître, et qu'en attendant le paiement de ma rançon, on me conduit à Calais. C'est ainsi que je suis arrivée, milord, sans en savoir davantage.

— Je n'ai rien de plus à vous dire, madame, reprit lord Wentworth pensif.

— Rien de plus, milord, reprit Diane. Vous ne pouvez pas me dire pourquoi on ne m'a laissé parler ni à la supérieure des Bénédictines ni à monsieur l'amiral ? Vous ne pouvez pas me dire ce qu'on veut de moi, donc, puisqu'on ne me permet pas d'approcher de ceux qui auraient annoncé ma captivité au roi et envoyé de Paris le prix de ma rançon ? Pourquoi cette sorte d'enlèvement secret ? Pourquoi n'ai-je pas même vu lord Grey, qui, m'a-t-on dit, a ordonné tout cela ?

— Vous avez vu lord Grey, madame, tantôt, quand vous avez passé devant nous. C'est le gentilhomme avec lequel

je causais, et qui vous a saluée en même temps que moi.

— Excusez-moi, milord, j'ignorais en présence de qui je me trouvais, reprit Diane. Mais, puisque vous avez causé avec lord Grey, votre parent, à ce que m'a dit cette fille, il a dû vous faire part de ses intentions envers moi.

— En effet, madame, et, avant de s'embarquer pour l'Angleterre, il me les expliquait, au moment même où l'on vous amenait dans cet hôtel. Il m'apprenait qu'on vous avait désignée à lui à Saint-Quentin pour la fille du roi, et qu'ayant trois prisonniers à choisir pour sa part, il avait accepté avec empressement une si excellente prise, sans toutefois prévenir personne de sa capture, afin d'éviter toute contestation. Son but, fort simple, était de tirer de vous le plus d'argent possible, madame, et j'approuvais, en riant, mon avide beau-frère, quand vous avez traversé la salle où nous étions. Je vous ai vue, madame, et j'ai compris que, si vous étiez fille du roi par la naissance, vous étiez reine par la beauté. Dès-lors, je vous l'avoue à ma honte, j'ai changé vis-à-vis de lord Grey d'avis, sinon sur son action passée, du moins sur son projet à venir. Oui, et j'ai cessé d'approuver son dessein d'obtenir une rançon de vous. Je lui ai représenté qu'il pouvait espérer bien davantage ! que l'Angleterre et la France étant en guerre, vous serviriez peut-être à quelqu'important échange, et que vous valiez bien même une ville. Bref, je l'engageais fort à ne pas abandonner pour quelques écus une si riche proie. Vous étiez à Calais, une ville à nous, une ville imprenable, il fallait vous y garder, et attendre.

— Quoi ! s'écria Diane, vous avez donné à lord Grey de tels conseils, et vous en convenez devant moi ! Ah ! milord, pourquoi vous être opposé ainsi à ma délivrance ? Que vous avais-je fait ? Vous ne m'aviez vue qu'une minute ! Vous me haïssiez donc ?

— Je ne vous avais vue qu'une minute, et je vous aimais, madame, dit lord Wentworth éperdu.

Diane recula pâlissante.

— Jane ! Mary ! cria-t-elle en appelant les deux femmes qui se tenaient à l'écart dans l'embrasure d'une croisée.

Mais lord Wentworth leur fit un signe impérieux, et

elles ne bougèrent pas. Puis il reprit en souriant avec tristesse :

— N'ayez pas peur, madame, je suis un gentilhomme, et ce n'est pas vous, c'est moi qui dois craindre et trembler. Oui, je vous aime, et n'ai pu me tenir de vous le dire, oui, quand je vous ai vue passer si gracieuse, si charmante, et pareille à une déesse, tout mon cœur est allé à vous ; oui, encore, vous êtes en mon pouvoir ici et l'on m'y obéit sur un signe... C'est égal, ne craignez rien, je suis plus en votre possession, hélas ! que vous n'êtes en la mienne, et, de nous deux, le véritable prisonnier ce n'est pas vous. Vous êtes la reine, madame, et je suis l'esclave. Ordonnez, et j'obéirai.

— Alors, monsieur, dit Diane palpitante, renvoyez-moi à Paris, d'où je vous ferai passer telle rançon que vous fixerez.

Lord Wentworth hésita, puis il reprit :

— Tout, hormis cela, madame ! car je sens que ce sacrifice est au-dessus de mes forces. Quand je vous dis qu'un regard a pour jamais enchaîné ma vie à la vôtre ! Ici, dans cet exil où je suis confiné, voilà bien longtemps que mon cœur ardent n'avait aimé d'un amour digne de lui ! Dès que je vous ai vue, si belle, si noble, si fière, j'ai senti que toutes les forces comprimées de mon âme avaient désormais leur essor et leur but. Je vous aime depuis deux heures ; mais, si vous me connaissiez, vous sauriez que c'est comme si je vous aimais depuis dix années.

— Mais, mon Dieu ! que voulez-vous donc, milord ? reprit Diane. Qu'espérez-vous ? Qu'attendez-vous ? Quel est votre dessein ?

— Je veux vous voir, madame, je veux jouir de votre présence et de votre aspect gracieux, voilà tout. Ne me supposez pas, encore une fois, des projets indignes d'un gentilhomme. Seulement mon droit, que je bénis, est de vous garder près de moi, et j'en use.

— Et vous croyez, milord, dit madame de Castro, que cette violence contraindra mon amour à répondre au vôtre ?...

— Je ne crois pas cela, dit doucement lord Wentworth.

mais peut-être qu'en me voyant chaque jour si résigné, si respectueux, venir seulement prendre de vos nouvelles pour pouvoir vous regarder une minute, peut-être que vous serez touchée de la soumission de celui qui pourrait contraindre et qui implore.

— Et alors, reprit Diane avec un dédaigneux sourire, la fille de France, vaincue, deviendra la maîtresse de lord Wentworth ?

— Et alors, lord Wentworth, répondit le gouverneur, lord Wentworth, le dernier rejeton d'une des maisons les plus riches et les plus illustres de l'Angleterre, offrira à genoux à madame de Castro son nom et sa vie. Mon amour, vous le voyez, est aussi honorable qu'il est sincère.

— Serait-il ambitieux ? pensa Diane.

— Écoutez, milord, reprit-elle à voix haute en essayant de sourire, je vous le conseille, laissez-moi libre, rendez-moi au roi mon père, et je ne me croirai pas quitte envers vous pour une rançon. Vienne entre les deux États une paix, à la fin inévitable, si je ne puis me donner moi-même, j'obtiendrai au moins pour vous, je vous le jure, autant et plus d'honneurs et de dignités que vous n'en pourriez souhaiter si vous étiez mon mari. Soyez généreux, milord, et je serai reconnaissante.

— Je devine votre pensée, madame, dit Wentworth avec amertume ; mais je suis à la fois plus désintéressé et plus ambitieux que vous ne croyez. De tous les trésors de l'univers, je ne souhaite que vous.

— Alors, un dernier mot, milord, et que vous comprendrez, peut-être, dit Diane en même temps confuse et fière : Milord, un autre m'aime.

— Et vous vous imaginez que je vais vous livrer à ce rival en vous laissant aller ! s'écria Wentworth hors de lui. Non ! il sera du moins aussi malheureux que moi ! plus malheureux encore, car il ne vous verra pas, madame. A partir de ce jour, trois événemens peuvent seuls vous délivrer : ou ma mort, mais je suis encore jeune et robuste ; ou une paix entre la France et l'Angleterre, mais les guerres entre la France et l'Angleterre durent, vous le

savez, cent ans ; ou la prise de Calais, mais Calais est imprenable. Hors ces trois chances presque désespérées, vous serez, je crois, longtemps ma prisonnière ; car j'ai acheté à lord Grey tous ses droits sur vous, et je ne veux pas vous recevoir à rançon, fût-elle un empire ! Et quand à la fuite, vous ferez aussi bien de n'y pas penser ; car c'est moi qui vous garde, et vous verrez quel geôlier attentif et sûr est un homme qui aime.

Ce disant, lord Wentworth salua profondément et se retira, laissant Diane tremblante et désolée.

Elle ne se rassurait un peu qu'en pensant que la mort était un refuge certain, et qui, dans les dangers suprêmes, restait toujours ouvert aux malheureux.

XXXIX.

LA MAISON DE L'ARMURIER.

La maison de Pierre Peuquoy formait l'angle de la rue du Martroi et de la place du marché. Des deux côtés, elle s'appuyait sur de larges piliers de bois comme on en voit encore à Paris aux piliers des Halles. Elle avait deux étages, plus les combles. Sur sa façade, le bois, la brique et l'ardoise se jouaient curieusement en arabesques à la fois capricieuses et régulières. De plus, les appuis des croisées et les grosses poutres offraient des figures d'animaux bizarres enroulées dans des feuillages amusans ; le tout naïf et grossier, mais non sans invention et sans vie. Le toit haut et large débordait assez pour mettre à couvert une galerie extérieure à balustres, qui, comme dans les chalets suisses, circulait autour du second étage.

Au-dessus de la porte vitrée de la boutique pendait l'enseigne, sorte de drapeau de bois, sur lequel un guerrier formidablement peint voulait représenter le Dieu Mars, ce à

quoi l'aidait sans doute l'inscription suivante : ***Au dieu Mars. Pierre Peuquoy, armurier.***

Sur le pas de la porte, une armure complète, casque, cuirasse, brassards et cuissards, servait d'enseigne parlante pour ceux des gentilshommes qui ne savaient pas lire.

En outre, à travers le vitrage en plomb de la devanture de boutique, on pouvait distinguer, malgré l'obscurité des magasins, d'autres panoplies et des armes offensives et défensives de toute sorte. Les épées surtout se faisaient remarquer par leur nombre, leur variété et leur richesse.

Deux apprentis assis sous les piliers interpellaient les passans, leur offrant la marchandise avec les invitations les plus engageantes.

Pour l'armurier Pierre Peuquoy, il se tenait majestueusement d'ordinaire, soit dans son arrière-boutique donnant sur la cour, soit dans sa forge établie dans un hangard au fond de cette même cour. Il ne venait que lorsqu'un chaland d'importance, attiré par les cris des apprentis ou plutôt par la réputation de Peuquoy, faisait demander le maître.

L'arrière-boutique, mieux éclairée que le magasin, servait en même temps de salon et de salle à manger. Elle était partout lambrissée de chêne et meublée d'une table carrée à pieds tors, de chaises en tapisserie, et d'un magnifique bahut sur lequel se voyait le *chef-d'œuvre* de Pierre Peuquoy exécuté par lui sous les yeux de son père lorsqu'il avait été reçu maître ; c'était une charmante petite armure en miniature, toute damasquinée d'or et du travail le plus fin et le plus délicat. On ne saurait imaginer ce qu'il avait fallu d'art et de patience pour obtenir la perfection d'un pareil bijou.

En face du bahut, une niche pratiquée dans le lambris encadrait une statue de plâtre de la Vierge, entourée de buis bénit. La pensée sainte veillait ainsi toujours dans la salle de famille.

Une autre pièce en retour était prise tout entière par la cage d'un escalier droit, de bois, qui conduisait aux étages supérieurs.

Pierre Peuquoy, ravi de recevoir chez lui le vicomte

d'Exmès et Jean Peuquoy, avait absolument voulu céder le premier étage à Gabriel et à son cousin. Là donc étaient les chambres des hôtes. Pour lui, il habitait le second avec sa jeune sœur Babette et ses enfans. On avait aussi logé au deuxième l'écuyer blessé, Arnauld du Thill. Les apprentis couchaient aux combles. Dans toutes les chambres, commodes et bien closes, on sentait, sinon la richesse, au moins l'aisance et la simplicité abondante propre à la vieille bourgeoisie de tous les temps.

C'est à table que nous retrouverons Gabriel et Jean Peuquoy auxquels leur digne hôte achève de faire les honneurs d'un souper copieux. Babette servait les convives. Les enfans se tenaient respectueusement à quelque distance.

— Vive Dieu ! monseigneur, dit l'armurier, comme vous mangez peu, si vous me permettez de le dire ! vous êtes tout soucieux et Jean est tout pensif. Pourtant si le régal est médiocre, le cœur qui l'offre est bon. Prenez donc au moins de ces raisins, ils sont assez rares dans notre pays. Je tiens de mon grand-père, qui tenait du sien, qu'autrefois, du temps des Français, la vigne à Calais était généreuse, et la grappe dorée. Mais quoi ! depuis que la ville est anglaise, le raisin se trompe et se croit en Angleterre où il n'a pas coutume de mûrir.

Gabriel ne put s'empêcher de sourire des singulières déductions du patriotisme de ce brave Pierre.

— Allons, dit-il en levant son verre, je bois à la maturité des raisins à Calais !

On pense si les Peuquoy répondirent cordialement à un semblable toast ! Puis, le souper achevé, Pierre dit les grâces que ses hôtes écoutèrent debout et tête nue. Les enfans furent alors envoyés au lit.

— Toi aussi, Babette, tu peux maintenant te retirer, dit l'armurier à sa sœur. Veille à ce que les apprentis ne fassent pas trop de bruit là-haut, et, avant de rentrer dans ta chambre, entre, avec Gertude, dans celle de l'écuyer de monsieur le vicomte, pour voir si le malade n'aurait pas besoin de quelque chose.

La gentille Babette rougit, fit une révérence et sortit.

— Maintenant, dit Pierre à Jean, mon cher compère et cousin, nous voilà seuls tous trois, et, si vous avez une communication secrète à me faire, je suis prêt à l'entendre.

Gabriel regarda avec étonnement Jean Peuquoy mais celui-ci reprit avec sa mine grave ;

— En effet, Pierre, je vous ai dit que j'avais à vous parler de choses importantes.

— Je vais me retirer, dit Gabriel.

— Pardon, monsieur le vicomte, dit Jean ; mais votre présence à cet entretien est non seulement utile, mais nécessaire ; car, sans votre concours, les projets que j'ai à confier à Pierre ne sauraient aboutir.

— Je vous écoute donc, ami, reprit Gabriel en retombant dans sa tristesse rêveuse.

— Oui, monseigneur, dit le bourgeois, oui, écoutez-nous, et en nous écoutant, vous relèverez la tête avec espérance, et, qui sait même? avec joie.

Gabriel sourit douloureusement en pensant que, tant qu'il serait retenu loin de la liberté de son père, loin de l'amour de Diane, la joie serait pour lui comme un ami absent. Néanmoins, le courageux jeune homme se retourna vers Jean en lui faisant signe qu'il pouvait commencer.

Alors Jean s'adressant gravement à Pierre :

— Cousin, lui dit-il, et plus que cousin, frère, c'est à vous à parler le premier, afin de montrer à monsieur le vicomte d'Exmès quel fonds on peut faire sur votre patriotisme. Dites-nous donc, Pierre, dans quels sentimens envers la France votre père vous a élevé et avait été élevé lui-même par son père. Dites-nous si, Anglais par la force depuis plus de deux cents ans, vous avez jamais été Anglais par le cœur. Dites-nous enfin si, le cas échéant, vous croiriez devoir votre sang et votre appui à l'ancienne patrie de vos aïeux ou à la patrie nouvelle qu'on leur a imposée?

— Jean, répondit l'autre bourgeois avec autant de solennité que son cousin ; Jean, je ne sais pas, si mon nom et ma race étaient anglais, ce que je penserais et ce que je sentirais ; mais je sais bien par expérience que quand une famille a été Française, ne fût-ce qu'un moment, fût-

ce au-delà de deux siècles, toute autre domination étrangère est insupportable aux membres de cette famille, et leur semble dure comme la servitude et amère comme l'exil. Celui de mes aïeux, Jean, qui avait vu Calais tomber au pouvoir de l'ennemi, n'a jamais devant son fils parlé de la France qu'avec larmes, et de l'Angleterre qu'avec haine. Son fils en a fait autant pour le sien, et ce double sentiment de regret et d'aversion s'est transmis de génération en génération, sans s'affaiblir et sans s'altérer. L'air de nos vieilles maisons bourgeoises conserve. Le Pierre Peuquoy d'il y a deux siècles revit dans le Pierre Peuquoy d'aujourd'hui, et, comme le même nom français, j'ai le même cœur français, Jean. L'affront est d'hier et aussi la douleur. Ne dites pas, Jean, que j'ai deux patries; il n'y en a, il ne peut y en avoir jamais qu'une! Et, s'il fallait choisir entre le pays que les hommes m'ont fait subir et le pays que Dieu m'avait donné, croyez bien que je n'hésiterais pas.

— Vous entendez, monseigneur! s'écria Jean en se tournant vers le vicomte d'Exmès.

— Oui, ami, oui, j'entends, et c'est bien, et c'est noble! répondit Gabriel pourtant un peu distrait.

— Mais un mot, Pierre, reprit Jean Peuquoy, tous nos anciens compatriotes d'ici ne pensent pas malheureusement comme vous, n'est-ce pas? Vous êtes sans doute, à Calais, au bout de deux cents ans, le seul enfant de la France qui ne soit pas devenu ingrat à la mère-patrie.

— Vous vous trompez, Jean, répondit l'armurier. J'ai parlé en général et non pour moi seul. Je ne dis pas que tous ceux qui portent comme moi un nom français n'ont pas oublié leur origine; mais plusieurs familles bourgeoises aiment et regrettent toujours la France, et c'est dans ces familles que les Peuquoy se plaisaient à choisir leurs femmes. Tenez! dans les rangs de la garde civique de Calais, dont je fais malgré moi partie, maint citoyen briserait sa hallebarde plutôt que de la tourner contre un soldat français.

— Bon encore à savoir cela! murmurait Jean Peuquoy en se frottant les mains; et dites-moi, cousin, vous devez

certainement avoir quelque grade dans cette garde civique? aimé et estimé comme vous l'êtes, cela va sans dire!

— Non pas, Jean, et j'ai refusé tout grade, pour refuser toute responsabilité.

— Tant pis et tant mieux alors! Est-ce que le service qu'on vous impose est bien pénible, Pierre? Est-ce qu'il se renouvelle souvent?

— Mais oui, dit Pierre, la corvée est assez fréquente et assez rude, vu que dans une place comme Calais la garnison n'est jamais suffisante, et, pour ma part, je suis commandé le 5 de chaque mois.

— Le 5 de chaque mois régulièrement, Pierre? Ces Anglais n'ont pas de prudence de fixer ainsi d'une manière certaine le jour de service de chacun.

— Oh! reprit l'armurier en secouant la tête, il n'y a pas de danger après deux siècles de possession. Et puis, comme néanmoins ils se défient toujours un peu de la garde civique, ils ne lui remettent que des postes imprenables par eux-mêmes. Moi, je suis toujours de faction sur la plateforme de la tour Octogone, qui est défendue par la mer mieux que par moi, et d'où les mouettes seules peuvent s'approcher, je crois.

— Ah! vous êtes toujours de faction le 5 de chaque mois sur la plate-forme de la tour Octogone, Pierre?

— Oui, de quatre heures à six heures du matin. C'est l'heure que le quartenier me laisse choisir et que je préfère, parce qu'à cette heure-là, je vois, les trois quarts de l'année, le reflet du lever du soleil sur l'Océan, et, même pour un pauvre marchand comme moi, c'est là un spectacle divin.

— Un spectacle tellement divin en effet, Pierre, reprit Jean Peuquoy en baissant la voix, que si, malgré la position imprenable, quelque hardi aventurier essayait d'escalader de ce côté-là votre tour Octogone, vous ne le verriez pas, je parie, tant vous seriez absorbé par votre contemplation!

Pierre regarda son cousin avec surprise.

— Je ne le verrais pas, c'est vrai, répondit-il après une minute d'hésitation; car je saurais qu'un Français seul

peut avoir intérêt à pénétrer dans la ville, et, comme étant contraint je ne suis tenu à rien envers ceux qui me contraignent, plutôt que de repousser l'assaillant, je l'aiderais à entrer peut-être.

— Bien dit, Pierre! s'écria Jean Peuquoy. Vous voyez, monseigneur, que Pierre est un Français dévoué, ajouta-t-il en s'adressant à Gabriel.

— Je le vois, maître, reprit celui-ci toujours inattentif malgré lui à un entretien qui lui semblait inutile. Je le vois, mais hélas! à quoi bon ce dévouement?

— A quoi bon? je vais vous le dire, moi, répondit Jean Peuquoy; car c'est à mon tour de parler, je pense. Eh bien donc, si vous le voulez, monsieur le vicomte, nous pouvons prendre à Calais notre revanche de Saint-Quentin. Les Anglais, tout fiers de deux siècles de possession, s'endorment dans une sécurité trompeuse; cette sécurité doit les perdre. Nous avons, monseigneur le voit, des auxiliaires tout prêts dans la place. Mûrissons ce projet; que votre intervention auprès de ceux qui ont la puissance nous vienne en aide, et ma raison, plus encore que mon instinct, me dit qu'un coup de main hardi nous rendrait maîtres de la ville. Vous m'entendez, n'est-ce pas, monseigneur?

— Oui, oui, certainement! répondit Gabriel qui n'écoutait plus en réalité, mais que cet appel direct réveilla de sa rêverie, oui, votre cousin veut retourner, n'est-ce pas? dans notre beau royaume de France, être transféré dans une ville française, Amiens par exemple... Eh bien! j'en parlerai à milord Wentworth et aussi à monsieur de Guise. La chose peut se faire et mon intervention que vous réclamez ne vous fera pas défaut. Continuez, ami, je suis tout à vous. Certainement je vous écoute.

Et il retomba dans sa distraction puissante.

Car la voix qu'il écoutait en ce moment, ce n'était pas, à vrai dire, celle de Jean Peuquoy, non c'était en lui-même celle du roi Henri II, donnant ordre, sur le récit du siége de Saint-Quentin fait par l'amiral, de délivrer sur-le-champ le comte de Montgommery. Puis, c'était la voix de son père lui attestant, morne et jaloux encore, que Diane était bien la fille de son rival couronné. Enfin, c'était la voix de

Diane elle-même qui, après tant d'épreuves, pouvait lui dire, et de laquelle il pouvait écouter ce mot suprême et divin : Je t'aime!

On comprend que, dans ce doux songe, il devait n'écouter qu'à moitié les projets hasardeux et victorieux du digne Jean Peuquoy.

Mais le grave bourgeois devait, lui, se trouver blessé du peu d'attention accordée par Gabriel à un dessein qui avait certes sa grandeur et son courage, et ce fut avec un peu d'amertume qu'il reprit :

— Si monseigneur avait daigné prêter à mon discours une oreille moins distraite, il aurait vu que nos idées, à Pierre et à moi, étaient moins personnelles et moins médiocres qu'il ne les suppose...

Gabriel ne répondit pas.

— Il ne vous entend pas, Jean, dit Pierre Peuquoy, en montrant à son cousin leur hôte de nouveau absorbé, il a peut-être aussi son projet, sa passion...

— La sienne n'est pas plus désintéressée que la nôtre toujours! reprit Jean, non sans aigreur. Je dirais même qu'elle est égoïste, si je n'avais vu ce gentilhomme braver le danger avec une sorte de fureur et même exposer sa vie pour sauver la mienne. N'importe! il aurait dû m'écouter quand je parlais pour le bien et la gloire de la patrie. Mais, sans lui, malgré tout notre zèle, nous serions des instrumens inutiles, Pierre. Nous n'avons que le sentiment! la pensée nous manque et la puissance.

— C'est égal! le sentiment était bon; car je t'ai entendu et compris, moi, frère! dit l'armurier.

Et les deux cousins se serrèrent solennellement la main.

— Il faut, en attendant, renoncer à notre chimère, ou l'ajourner du moins, dit Jean Peuquoy; car que peut le bras sans la tête? que peut le peuple sans les nobles?...

Ce bourgeois du vieux temps ajouta avec un singulier sourire :

— Jusqu'au jour où le peuple sera à la fois le bras et la tête.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

PARIS. — CALMANN-LÉVY, 3, RUE AUBER. — 3216-3-25.



